



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

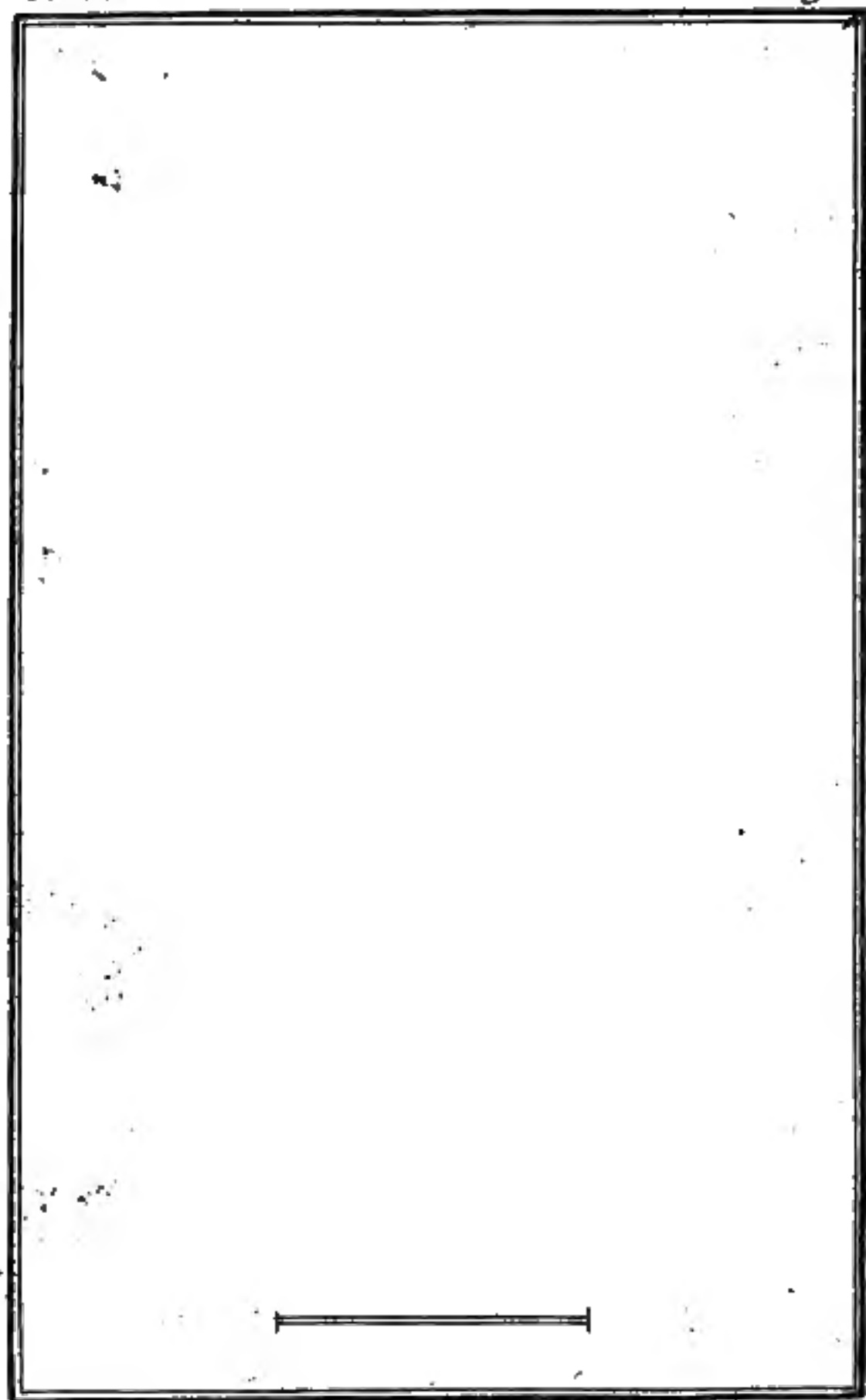
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Tablet 100

HISTOIRE
DU GRAND DUCHÉ
DE TOSCANE,
SOUS LE GOUVERNEMENT
DES MÉDICIS,

TRADUITE DE L'ITALIEN
DE M. RIGUCCIO GALLUZZI

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

HISTOIRE DU GRAND DUCHÉ DE TOSCANE.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Sentimens du grand-duc Ferdinand à son élévation à la souveraineté de la Toscane. Les circonstances de l'Europe lui font abandonner le plan politique de son frère. Traité de mariage avec la princesse de Lorraine, contredit par le roi d'Espagne. Don Pierre de Médicis est fiancé avec Béatrice de Ménéssès. Mort de la reine Catherine de Médicis. Correspondance intime de Henri III avec le Grand-Duc. Voyage de la Grande-Duchesse & son entrée à Florence.

CE fut un bonheur pour la Toscane & pour le repos de l'Italie, que Fer-
Tome V. A

1587.

1587.

— Ferdinand succédât au Grand-Duché dans le moment même où le système politique de l'Europe étoit menacé d'une révolution. Exercé à la politique la plus raffinée de la cour de Rome, doué de rares talens & d'éminentes vertus, maître des grands trésors qu'avoit accumulés son frère, ce Prince fut non-seulement en état de soutenir sa famille dans la possession de ses domaines & de ses prérogatives, mais encore d'en augmenter l'autorité & la splendeur. Révolté contre la soumission servile que son prédécesseur avoit marquée à la couronne d'Espagne, il résolut de montrer un esprit plus élevé, de se mettre dans l'indépendance, & de suivre l'inclination patriotique qui le portoit à s'unir plus étroitement avec les autres Princes de l'Italie. Ferdinand vouloit aussi s'opposer à la servitude qui menaçoit cette contrée dans ce bouleversement général. Le système politique établi en Europe par le traité de Cateau-Cambresis s'altéroit de jour en jour, & les alternatives qui changeoient les intérêts & le caractère des différentes nations, en varioient aussi les forces respectives. L'Espagne

& le Portugal, qui depuis le milieu du XVI^e siècle avoient joui tranquillement 1587. & sans compétiteurs de l'empire de la mer, voyoient cet empire s'échapper des mains d'un seul Prince qui sembloit n'avoir réuni tant de forces que pour le laisser affoiblir, bien loin d'en assurer l'autorité & la puissance : les Anglois & les Hollandois osoient même déjà le disputer à Philippe II. On'équipoit en Espagne la flotte la plus formidable dont l'histoire ait fait mention, dans le dessein de conquérir l'Angleterre, de recouvrer la Flandre & cet empire des mers. Les guerres civiles divisoient la Monarchie Françoisé : le Roi, sans forces & sans autorité, ne savoit lesquels lui tendoient le plus d'embûches, ou les Catholiques ou les Protestans. Les intelligences secrètes que le duc de Guise avoit avec le duc de Savoie, faisoient craindre un démembrement dans cette Monarchie, que les Princes Italiens regardoient cependant comme l'unique rempart qu'ils pouvoient opposer à l'oppression dont l'Espagne les menaçoit. L'Allemagne n'étoit pas encore rétablie de ses malheurs précédens ; & son

1587.

corps trop divisé restoit dans un état de langueur, n'ayant plus ni les ressources de l'argent, ni celles du commerce. Sigismond, prince de Suède, & l'archiduc Maximilien, se disputoient le trône de Pologne. Le Turc occupé en Asie, tenoit dans la crainte les Princes de l'Europe ses voisins, sans cependant les offenser. Tout paroissoit calme en Italie; mais les préparatifs qu'avoit faits le duc de Savoie, qui s'entendoit sourdement avec les Espagnols, donnoient lieu de craindre quelque nouveauté au premier moment. Le duc de Mantoue appréhendoit une invasion imprévue dans le Montferrat, & les Génois trembloient pour leur liberté. Dans ces circonstances le Cardinal Grand-Duc jugea que le meilleur système de politique qu'il pouvoit adopter, étoit de réunir ses intérêts à ceux des autres Princes de l'Italie, & de faire ensemble cause commune pour la défense de la liberté. Il leur envoya donc des députés dans les vues de gagner leur confiance, mais surtout pour rétablir la bonne amitié & une mutuelle correspondance entre son Etat & la république de Venise.

Il en trouva le Sénat très-disposé à oublier les querelles précédentes, à se communiquer réciproquement les instructions & les avis nécessaires, & à correspondre à ses vues avec la meilleure intelligence & d'une manière honorable aux deux parties. Le premier trait d'amitié & de déférence que le Sénat fit paroître, fut d'empêcher la Maison Cappello & tous les parens, de célébrer avec pompe & magnificence les obsèques de *Blanche*, comme fille de Saint-Marc; & il concourut avec Ferdinand à éteindre la mémoire de cette femme. Quant aux autres Souverains de l'Italie, Ferdinand leur accorda non-seulement les titres & tous les traitemens convenables, il leur témoigna aussi le plus grand desir de vivre avec eux dans la plus parfaite union. En effet, il n'omit rien auprès de l'Empereur pour procurer à César d'Este, duc de Ferrare, l'investiture de Modène & de Reggio: il sollicita également Sixte V pour obtenir, en faveur du même Prince, l'investiture de Ferrare. Il ne se refusa pas à traiter du mariage de Marie sa nièce, avec le prince Ranuccio; & Jean de

1587.

1587.

Médicis qui servoit en Flandre , fut muni de pouvoirs convenables pour négocier ce mariage avec le Duc. Le duc de Savoie correspondit avec Ferdinand à tout ce que sembloient exiger les convenances ; mais il ne se montra pas décidé à se lier intimément avec lui. Outre les anciennes querelles sur la préséance , une espèce de rivalité politique d'État & de forces fut un autre motif de cette méintelligence. Ce Prince considéroit Ferdinand comme un obstacle aux vues qu'il avoit de tenir le premier rang en Italie , tant par ses forces que par sa dignité.

Entre les Cours ultramontaines , il n'y avoit que l'Espagne & la France qui pussent prendre un intérêt réel à la succession de Ferdinand au Grand-Duché : la première pour se maintenir dans la paisible possession des Etats qu'elle avoit en Italie ; la seconde , pour y avoir en tout tems un parti prêt à agir à la moindre révolution qui pourroit y survenir. Philippe II , prévenu par Olivarez son ambassadeur , & ennemi déclaré du Grand-Duc , en prit quelque ombrage ; mais il dissimula au premier moment de l'élévation de

Ferdinand, de peur de lui donner occasion de se déclarer ouvertement contre l'Espagne. On fit à Ferdinand des démonstrations d'amitié plus sincères à la cour de France. La reine Catherine, qui l'avoit toujours aimé, lui offrit tout ce qui dépendroit d'elle pour la grandeur & l'éclat de la Maison Médicis. La Cour Impériale parut indifférente sur la succession du nouveau Prince : néanmoins il y eut assez de correspondance entre les deux Cours. Dans ces circonstances, le Cardinal Grand-Duc jugea à propos de cacher sa manière de penser, tenant en suspens & les Cours & ceux qui observoient le parti qu'il y auroit à prendre. Il garda le caractère & tout l'extérieur du Cardinalat, & s'occupa sérieusement de réformer les abus que son frère avoit introduits dans le gouvernement. Il se fit d'abord connoître aux sujets par un penchant décidé à l'humanité & à la douceur. C'est pourquoi, jaloux de marcher sur les traces de ses ancêtres, il prit pour devise un essain d'abeilles avec la Reine au centre. Comme le préjugé veut que cette Reine n'ait pas d'aiguillon, il y mit ces

~~deux~~ deux mots : *Majestate tantum*. En
1587. effet, après avoir pardonné à ceux
qui l'avoient outragé pour plaire à son
frère François, il les conserva dans
les emplois qu'ils avoient, & prit seu-
lement garde qu'ils n'abusassent de leur
ministère. Cependant il restreignit le
département de Serguidi, étendit celui
du cavalier Vinta, & mit à la tête du
secrétariat, Pierre Usimbardi de *Colle*,
qui, après avoir été secrétaire du car-
dinal Jean, l'avoit servi depuis son
enfance avec beaucoup d'attachement
& de fidélité. Il ne dédaigna point les
Conseillers; & del Pozzo, archevêque
de Pise, objet de la haine de François,
fut admis dans la confidence des affai-
res les plus importantes. Les anciens
serviteurs & Ministres de Côme, dis-
graciés par les intrigues de Blanche &
de Serguidi, furent tous rappelés à la
Cour, & élevés à de nouveaux hon-
neurs. Ferdinand qui avoit en horreur
ce ton fier, impérieux & presque'orien-
tal de son frère, s'étudia à prendre le
contre-pied dans toute la conduite, se
montrant affable, officieux, humain,
complaisant & accessible à tout le
monde. Les sujets accoutumés à être

traités avec dureté par son prédécesseur, virent avec la joie la plus sensible cet air engageant, & ne savoient par quelles acclamations manifester leur amour. Satisfait de voir qu'il régnoit sur tous les cœurs, Ferdinand ne souffrit cependant pas que le parallèle de son frère fût un motif d'en offenser la mémoire : au contraire, il prit tous les moyens de la ménager, & de la défendre, tant par ses discours que par des faits, contre les accusations & les injures du public. Dans ces vues, il lui fit préparer les obsèques les plus pompeuses, & voulut même surpasser en cela tout ce qu'on avoit fait pour le duc Côme. On enjoignit, selon la coutume, aux Evêques & aux feudataires du Grand-Duché, de comparoître en personne; & toutes les communes eurent ordre d'envoyer des représentans : on convoqua les milices, les bandes & tous les ordres de la ville, pour compléter le convoi funèbre. Architectes, peintres, sculpteurs, tous employèrent leurs talens pour en rendre la pompe plus majestueuse. Ce fut le 15 décembre qu'on exécuta cette dispendieuse cérémonie. Pierre de Barga, orateur très-

1587.

~~1587.~~ 1587. brillant, fit le panégyrique du feu Prince, & loua sur-tout le talent qu'il avoit eu de faire régner la tranquillité dans l'Etat.

Don Antoine de Médicis fut maintenu dans son rang, & dans le patrimoine que François lui avoit assigné : sa naissance fut vérifiée, & Ferdinand défendit d'en parler, à plus forte raison de l'injurier. Il pressa aussi le Pape de terminer le mariage de Virginio des Ursins son neveu avec Flavia Peretti ; mais il laissa tous les esprits incertains sur l'épouse qu'il vouloit prendre lui-même. Les Ministres de la Maison d'Autriche lui avoient d'abord proposé une fille de l'archiduc Charles ; mais outre la disproportion d'âge, Ferdinand considéra qu'une Archiduchesse l'exposeroit aux lenteurs rebutantes de longs articles à discuter, & ne feroit que l'assujettir davantage au roi Philippe : il prit donc la résolution de porter ses vues d'un autre côté, & de s'unir avec une Princesse qui servît plutôt à lui assurer sa liberté en lui procurant de nouveaux alliés. Les circonstances lui présentèrent fort à propos une personne dans laquelle il

apperçut tous les rapports politiques & économiques qui pouvoient satisfaire ses desirs.

Catherine de Médicis , reine de France , avoit particulièrement affectionné & élevé auprès de soi la princesse (a) Christine sa nièce , fille du duc de Lorraine. Ce vif amour de Catherine pour la jeune Princesse , fondé sur ses excellentes qualités , lui faisoit regarder Christine comme sa propre fille , & l'engageoit à la marier de manière à ne lui laisser rien à desirer. Les mariages devenoient alors le lien des familles , & en même tems celui d'une union politique ; mais la puissance de la Maison de Lorraine , qui étoit trop éloignée des intérêts de l'Italie , ne pouvoit mériter l'attention d'aucun Prince de cette contrée. C'est pourquoi le duc de Mantoue avoit

1588.

(a.) Christine étoit fille de Charles II , duc de Lorraine , & de Claude de France , fille de Henri II ; elle avoit le même nom que sa tante , & sa grand'mère , Christine de Danemarck , mariée d'abord à François Sforce , duc de Milan , & ensuite à François , duc de Lorraine & de Bar , dont elle eut Charles II & deux filles.

A vj

~~1588.~~ 1588. préféré à cette alliance celle de la Maison Médicis. Le grand desir que la Reine avoit de donner Christine à un Prince Italien , lui fit regarder l'élévation de Ferdinand comme une faveur signalée du ciel pour accomplir ses desseins. Catherine avoit toujours été avec lui dans une étroite & sincère correspondance : Ferdinand penchoit aussi par inclination pour la couronne de France ; d'ailleurs les vues qu'il avoit pour le maintien de l'équilibre en Europe , lui faisoient souhaiter de voir la Monarchie Françoisse se relever , & jouir enfin de quelque tranquillité. Vu ces dispositions de Ferdinand , il fut facile au cardinal de Gondi , évêque de Paris , qui passoit à Florence , de préparer l'esprit de ce Prince à une alliance avec la Couronne , & de l'engager à lier , à l'exemple de Côme , une correspondance intime avec le Roi & la Reine , prêts à lui marquer la plus sincère amitié. Après le départ du cardinal de Gondi , Albin fut envoyé en Toscane pour complimenter le Grand-Duc sur son élévation ; & il lui proposa ouvertement ce mariage de la part du Roi , lui représentant qu'il

devoit considérer Christine comme la propre fille de ce Monarque ; qu'on lui feroit une dot de six cens mille écus ; que la Reine offroit de renoncer, en faveur de ce mariage , à toutes les prétentions qu'elle avoit sur les biens des Médicis. Albin lui fit encore envisager les autres grands avantages qui pouvoient résulter de cette alliance. Le Grand-Duc, malgré son penchant, ne voulut pas encore se déclarer ouvertement , de peur que cette prompte décision n'offensât la cour d'Espagne : il chargea seulement Horace Rucellai , son *maître du Palais* , & ancien serviteur de la Reine , de lier au nom de son Prince une correspondance secrète avec Catherine , pour ouvrir les préliminaires de cet arrangement & en statuer clairement les conditions. Pendant ce tems - là le public s'occupoit de spéculations politiques , en attendant que Ferdinand manifestât sa volonté. L'amour qu'il marquoit à Eléonore Orsini sa nièce , faisoit croire aux uns qu'il avoit dessein de l'épouser ; d'autres pensoient qu'il ne gardoit l'extérieur du Cardinalat , que parce qu'il portoit ses vues vers la Papauté.

1588.

Ferdinand attendoit avec impatience le retour de don Pierre, afin de publier à son arrivée les décisions les plus importantes pour la grandeur & la tranquillité de leur Maison, & pour la satisfaction des sujets. Le Grand-Duc ne voulant pas que la Souveraineté tombât en deshérence, souhaitoit que don Pierre se mariât : c'étoit ce qui l'avoit engagé à solliciter son retour. Il lui envoya donc d'autres sommes d'argent, pria le roi d'Espagne de le faire repasser en Italie, promettant qu'il auroit pour le Prince son frère, les plus grands égards, qu'il payeroit ses dettes, & lui procureroit toute la satisfaction qu'il desireroit. Malgré cela Pierre différoit son retour, sous prétexte que le Roi vouloit le marier, & que sa présence étoit nécessaire en Espagne pour les intérêts mêmes de Ferdinand. Outre l'investiture de Sienne que Ferdinand avoit demandée, & les créances qu'il répétoit, il avoit encore d'autres raisons de rester en suspens avec la cour d'Espagne, & d'attendre quelles seroient à son égard les dispositions de Philippe. Pour ne point l'aigrir davantage par des instan-

ces ultérieures, il chargea don Pierre de notifier à Sa Majesté le dessein qu'il avoit de s'allier par un mariage avec la Maison de Lorraine; mais ce dessein fut absolument désapprouvé du Ministère Espagnol, qui en prévoyoit bien les conséquences. Outre cela Ferdinand ne fut pas plutôt souverain, qu'il jugea plus convenable à sa propre sûreté, de donner le commandement de ses forteresses à des sujets en qui il avoit le plus de confiance : il en éloigna plusieurs vieux Espagnols, ce qui jeta des soupçons dans l'esprit de la nation Espagnole, & fut regardé comme la première démarche que faisoit ce Prince, pour se détacher des intérêts & de l'amitié de la Couronne. Ces deux motifs de déplaisir, joints aux instances que faisoit Ferdinand pour être rempli de ses créances, dans le tems même où l'on ne parloit que des grands trésors que François avoit laissés, firent bien sentir à Philippe qu'il ne trouveroit pas dans le nouveau Grand-Duc la même déférence, ou plutôt la soumission servile de son prédécesseur. Néanmoins le Roi voulut faire en sorte de se l'attacher en dis-

~~1588.~~ 1588. mulant, & s'instruire plus pertinentment de ses dispositions. Pour cet effet il envoya à Florence don Louis Velasco, gentilhomme distingué de sa Cour, pour ménager ses intérêts & détourner Ferdinand du parti qu'il vouloit prendre.

Velasco exposa au Grand-Duc l'objet de sa commission, & lui proposa de la part du Roi une Archiduchesse pour épouse, ou une fille du duc de Bragance, si celle-là lui paroïsoit trop jeune. Sa Majesté promettoit de constituer la dot de celle qu'il agréeroit, voulant qu'elle fût regardée comme sa propre fille. Afin d'engager Ferdinand à l'un ou à l'autre de ces deux partis, Velasco lui produisit l'obligation que Côme avoit contractée par ampliation au traité de Florence de 1557; obligation par laquelle ce Prince s'astreignoit à ne marier ses enfans que selon le bon plaisir de Sa Majesté. Ferdinand ne se laissa pas ébranler; au contraire, il répondit que l'obligation du père n'avoit aucune force par rapport aux enfans; & que quant à lui, son âge ne lui permettant pas de s'affujétir aux lentes formalités

de l'Espagne, il prétendoit être libre; que d'ailleurs il pouvoit être également utile à Sa Majesté, quelque femme qu'il épousât. Velasco lui proposa encore le mariage du prince de Parme avec dona Marie : ce mariage eût peut-être été effectué, si Farnèse, pendant qu'on s'en occupoit, n'eût tourné ses vues vers dona Flavia Peretti qui avoit été destinée à Orfini. Velasco lui fit aussi part des soins que prenoit le Roi pour conclure le mariage de don Pierre avec dona Béatrice de Ménézes, fille du duc de Villaréal, un des premiers personnages de Portugal. Ferdinand lui en marqua toute sa satisfaction. Velasco, de retour en Espagne, fit d'autant plus d'impression sur le Roi & sur les Ministres, qu'ils n'avoient encore trouvé dans les Grands-Ducs aucune résistance aux vues que la Cour leur avoit proposées : mais les entreprises dans lesquelles cette Monarchie étoit engagée, l'intérêt qu'elle avoit à ne point troubler le repos de l'Italie, ne lui permirent pas d'en manifester son ressentiment. Le Grand-Duc ne vouloit pas non-plus que sa résistance occasionnât une rupture ou-

1588.

verte avec l'Espagne. Il usa donc d'adresse , montrant alternativement de l'affection & de la fermeté , afin que ses ennemis ne pussent pas l'accuser d'être décidément contraire aux intérêts de cette Couronne. Ce fut dans ces vues qu'il offrit au Roi ses services & des secours , lui demandant seulement de faire repasser don Pierre en Italie , & que son emploi fût exercé par don Jean , qui avoit déjà donné des preuves réitérées de sa valeur en Flandre , sous les ordres de Farnèse. Enfin , don Pierre résolut de revenir à Florence. Lorsqu'il quitta la Cour , on lui fit espérer que son mariage avec Béatrice seroit bientôt conclu , & que le Roi lui donneroit pour elle cent mille ducats de dot , l'ordre de la toison d'or & une augmentation d'appointemens. Ferdinand desiroit on ne peut plus , le voir en Toscane , afin d'être à portée de le fixer auprès de sa personne , & de profiter de ses services pour terminer son mariage avec la princesse de Lorraine : car on s'en occupoit déjà sérieusement , & on vouloit le terminer. Don Pierre arriva donc à Florence dans le mois d'août.

Ferdinand le reçut avec toutes les marques de la plus sincère amitié. Le peuple ne lui fit pas moins d'accueil ; & en général il reçut beaucoup d'honneurs. Ils conférèrent d'abord sur les moyens d'affurer la succession à la Souveraineté, & d'augmenter la splendeur de leur Maison ; ils convinrent d'en accélérer l'exécution avec toute l'activité possible.

La reine Catherine ne marquoit pas moins de sollicitude & d'intérêt à faire décider le Grand-Duc ; elle le pressoit par le moyen des ambassadeurs de Venise, de Rome & du légat Morosini. Pour l'engager davantage à conclure, on lui promit de lui vendre le marquisat de Saluce, dont le duc de Savoie & les Huguenots vouloient également s'emparer. Ferdinand sentoit bien que si ce poste tomboit entre les mains des Sectaires, ils pourroient introduire par-là toutes leurs nouvelles maximes en Italie, & y causer un bouleversement général. D'un autre côté, si le duc de Savoie s'en emparoit, le système politique de cette contrée devoit en être nécessairement dérangé. Il expédia donc en France pour cette

~~_____~~ 1588. affaire, Horace Rucellai, avec pouvoir & ordre de conclure les arrangements du mariage, de recevoir de la Reine la cession de tous les droits qu'elle avoit sur les biens de la Toscane, & de proposer les articles de la vente de Saluce. Mais le duc de Savoie prévint tout arrangement à cet égard. Aidé secrètement du roi d'Espagne, il se jeta dans ce pays les armes à la main, & s'en empara sous prétexte de le garantir contre les Huguenots, & pour le Roi même. Sixte V qui se flattoit de l'avoir en dépôt, avoit lui-même conseillé cette démarche au duc de Savoie; mais elle alarma tous les Princes de l'Italie, qui la regardèrent comme le premier feu d'une guerre, & comme une violation manifeste du traité de Cateau-Cambresis. Les Vénitiens sur-tout furent irrités de cette action, & condamnèrent les conseils extravagans du Pape, qu'ils traitèrent de perturbateur du repos de l'Italie. Aussitôt ils sollicitèrent le Grand-Duc à se réunir avec eux, pour fournir à Henri III les secours avec lesquels il pourroit recouvrer ce marquisat. Ferdinand arrêté par la ré-

solution où il étoit de ne pas déplaire ouvertement à l'Espagne, se refusa à ces propositions de la République, mais il pressa vivement Henri & la Reine sa mère d'employer tous les moyens de reprendre ce qui appartenoit à Sa Majesté, & d'empêcher ainsi que la guerre n'éclatât en Italie. Mais les désastres de la France ne permirent pas d'espérer de tranquillité ; ce fut au contraire un motif qui anima l'ambition des conquérans à s'agrandir sur les ruines de cette Monarchie. Philippe qui n'avoit plus à craindre dans le roi de France un compétiteur, & insensible à la perte de sa flotte, croyoit toucher au moment d'établir sur une base solide la Monarchie universelle. qu'avoit si fort ambitionnée Charles V son père, & pour laquelle il y avoit eu de si grands démêlés entre cet Empereur & François I. Plus il s'imaginoit être près de ce but, plus il devenoit orgueilleux, & plus il exigeoit aussi de soumission, tant de ses amis que de ses vassaux. Le Grand-Duc qui intérieurement le détestoit, étoit agité de la plus cruelle incertitude, entre la crainte de la vengeance

1588. & le sentiment de commifération dont les défâftres de la France & le bouleverfement de cette Monarchie le pénétroient.

La Cour réfidoit à Blois, où étoit l'afsemblée des Etats; & le Roi affligé de la révolte de Paris, de la perte de Saluce, outre ce qu'il avoit à craindre des forces des Huguenots, & de l'extrême pouvoir des Guife, sembloit exiger de fes fujets quelque foulagement à tant de calamités. Ce fut dans ces circonftances que Ruccellai fe rendit à Blois. Il y fut accueilli avec une amitié & des honneurs fans exemple. Le Roi fenfible à ce qu'au comble des malheurs, & lorsque tout étoit conjuré contre lui, un des plus puiffans Princes de l'Italie cherchoit à s'unir à lui par les intérêts & par les liens du fang, témoigna à l'ambaffadeur de Tofcane toute la gratitude imaginable envers le Grand-Duc. Catherine dit hautement que cette démarche de Ferdinand lui préfentoit le plus grand foulagement qu'elle pût recevoir dans fa vieillesse, & au milieu de tant de difficultés. Toute la Cour & fes adhérens firent retentir avec applaudiffement le nom du Grand-Duc.

Lanfac, vieux Ministre, qui dans la guerre de Sienné avoit été prisonnier de Côme, rendit à l'Envoyé les sentimens de tous les autres en lui exprimant les siens en ces termes : « Oui, je fais » mon abjuration entre vos mains. » Jusqu'ici, je l'avoue, j'ai été républicain, mais actuellement, je vous promets d'être pour les Ducs jusqu'à mon dernier souffle ». Quoique les Guise professassent une haine déclarée contre les Médicis, ils se réunirent aux vœux de la Cour, trouvant ce parti très-avantageux pour Christine. Ruccellai, vu les dispositions de tous les esprits, n'eut pas de peine à réussir dans sa commission, quoique le roi d'Espagne & le duc de Savoie se servissent même du ministère des Guise, & de leurs autres partisans, afin d'en arrêter l'effet. Mais l'activité & les soins que le Roi & la Reine-mère apportèrent à la conclusion de ce mariage, firent passer le Grand-Duc sur de légères difficultés, relativement aux conditions de la dot : de sorte qu'il manifesta combien il avoit à cœur de terminer, & déposa enfin la dignité de Cardinal. Il gratifia donc ses amis & ses créatures, avec

1588.

l'approbation du Pape, en leur distribuant les bénéfices & les pensions ecclésiastiques qu'il avoit à titre de Cardinal; & après avoir obtenu de Sixte V la permission de disposer de son chapeau en faveur de François *Marquis del Monte*, prélat qui étoit un de ses intimes amis, il expédia à Rome l'évêque de Saint-Sépulchre pour remplir cette formalité en plein consistoire. Cet acte fut célébré avec beaucoup de dignité & de pompe, & fut accompagné de divers présens que Ferdinand fit aux *Basiliques* & aux neveux du Pape. Le Grand-Duc réveilla par là le souvenir de ses vertus dans cette ville, & y augmenta encore plus les regrets qu'on avoit de son absence. Cependant les Espagnols avoient peine à se persuader que Ferdinand parvînt paisiblement au terme de ses desirs, malgré Philippe II : c'est pourquoi l'ambassadeur Olivarez & les autres principaux Ministres du Roi en Italie, ne cessoient d'irriter le Monarque & sa Cour contre le Grand-Duc : ils supposèrent qu'il étoit entré dans une ligue avec les Vénitiens & les François; qu'il avoit secrètement fait passer des secours à

Henri

Henri III; enfin qu'il s'étoit totalement détaché des intérêts de la couronne d'Espagne. On voyoit aussi de mauvais œil qu'il acquit tant d'autorité en Italie : & l'on n'ignoroit plus qu'il entretenoit une correspondance intime avec la république de Venise, ayant un secrétaire résident dans cette ville, comme elle avoit aussi le sien à Florence. Devenu l'arbitre des grands démêlés qui s'étoient élevés entre les ducs de Ferrare & de Mantoue, il avoit entièrement gagné leur confiance. La république de Gênes qui craignoit tout de l'esprit entreprenant du duc de Savoie, cherchoit aussi à se lier étroitement avec le Grand-Duc. Le Pape avoit préféré Ferdinand à tout autre pour en faire l'appui de sa famille : d'ailleurs le mariage de don Virginio avec Flavia Peretti donnoit au Grand-Duc le plus grand crédit en cour de Rome. Tous ces motifs combinés ne faisoient qu'aigrir davantage le roi d'Espagne, qui ne tarda pas à manifester ouvertement sa méfiance. Philippe augmenta subitement les garnisons de Piombino & des places du Siennois, comme si le Duc eût eu le dessein de lui déclarer

~~1588.~~ 1588. la guerre. Le gouverneur de Milan voulut aussi jeter Ferdinand dans de nouveaux embarras, en excitant la ville de Lucques à l'empêcher de finir les fortifications du *pas de la Cervia*, dont Côme avoit déjà commencé les ouvrages. Bientôt le Roi, persuadé que le mariage futur de don Pierre avec Béatrice de Ménésès ne plairoit pas au Grand-Duc, le fit déclarer à Madrid. Malgré cela Ferdinand dissimula, & parut se rendre volontiers au dessein de Sa Majesté: il approuva donc le mariage de don Pierre, & marqua le plus ardent desir de voir au plutôt cette épouse Portugaise à Florence, afin d'en célébrer les noces en même-tems que les siennes. Le carnaval prochain étoit destiné aux fêtes & aux divertissemens qui devoient accompagner les deux mariages; mais les événemens de la France empêchèrent Ruccellai d'exécuter assez promptement sa commission.

1589. Outre la mort violente de Guise, qui fut un sujet de méfiance réciproque entre Henri III & les Ligueurs, le décès de la reine Catherine suspendit aussi les opérations de Ruccellai.

Depuis les premiers jours de décembre, cette Reine avoit été attaquée d'une petite fièvre; & les trois derniers, lorsqu'on la croyoit guérie, elle fut prise d'une pleurésie dont elle mourut le 6 de ce mois. Le Roi & toute la Cour furent on ne peut plus sensibles à cet événement, qui déconcerta la princesse Christine, & mit nombre d'obstacles au traité que Ruccellai avoit à conclure. Le Grand-Duc en fut aussi très-affecté. Il fit faire à Florence un service pompeux à cette Reine, qui avoit ajouté tant de splendeur à sa famille. Elle étoit douée de rares qualités & de plusieurs vertus éminentes. Les écrivains François lui ont attribué les désastres de la Monarchie, pour ne pas en accuser l'ambition des grands du Royaume : voilà pourquoi sa gloire est restée obscurcie en France. Elle avoit déjà fait la cession de ses droits sur les biens de la Toscane & de Rome, & passé pour dot en faveur de la jeune Princesse, deux cens mille écus auxquels ils avoient été évalués. Outre cela, elle lui laissoit par testament la moitié de son palais & du mobilier qui s'y trouvoit. Elle y joignoit

1589.

1589.

encore les droits qu'elle avoit sur le duché d'Urbain, & dont elle pouvoit disposer par dernière volonté, en vertu de l'investiture que Léon X en avoit accordée à Laurent de Médicis son père.

Ce duché possédé autrefois par la noble & ancienne Maison de Montefeltro, étoit tombé au pouvoir de César, duc de Valentinois, fils d'Alexandre VI. César en avoit dépouillé Guidubaldo, dernier rejeton de cette famille. Jules II avoit remis celui-ci en possession de cet Etat. Guidubaldo n'ayant point d'enfant mâle, avoit adopté, par un motif de reconnoissance, François-Marie de la Rovère, neveu du Pontife. Lorsque Jules II entreprit de chasser les François de l'Italie, le duc d'Urbain son neveu commandoit l'armée papale; & entr'autres exploits, il fit une victime du cardinal Riario, légat de Bologne. On peut excuser le Pontife d'avoir fermé les yeux sur cette atrocité de son neveu; mais Léon X, son successeur, en fit instruire le procès à Rome: le meurtre du Légat joint à d'autres inculpations, comme d'avoir manqué aux devoirs de vasselage & de général de l'armée de l'Eglise, don-

na lieu à une sentence qui privoit François de son fief ; & cette sentence soutenue par une armée, dépouilla de cet Etat la Maison de la Rovère. Léon X en avoit donc investi le 5 mai 1516, Laurent de Médicis, fils de Pierre son frère, pour passer après lui à ses fils, descendans, successeurs & héritiers. Laurent étoit entré en possession de ce duché, & en avoit paisiblement joui jusqu'à sa mort arrivée en 1519. Après lui, sa succession passa à Catherine sa fille unique encore enfant, & qu'on élevoit à Florence. Léon, après la mort de son neveu, fit gouverner cet Etat par le légat de Romagne ; Adrien VI, son successeur, y rappela François-Marie de la Rovère, & lui en donna l'investiture, mais avec cette clause : *sans préjudice des droits d'autrui*. Les circonstances ne permirent pas à Clément VII de remettre Catherine en possession de ce duché : il fut cependant très-attentif à lui conserver les droits qu'elle avoit, la regardant toujours comme duchesse d'Urbain, & la reconnoissant pour telle dans les actes publics. En effet, elle fut rappelée sous ce titre dans son contrat de mariage de 1533.

~~1589.~~
1589.

lorsqu'elle épousa Henri, duc d'Orléans, qui fut ensuite roi de France; & ces droits ne furent pas compris dans la renonciation générale qu'elle fit au pape Clément de tous ses autres biens & droits paternels. Ce fut donc ainsi que passèrent à Christine, & de son chef aux fils du grand-duc Ferdinand, les prétentions qu'elle avoit sur le duché d'Urbain; prétentions qui, négligées, ou n'étant pas soutenues par les armes, sont restées sans force & sans vigueur, dans les occasions même les plus favorables de les faire valoir.

Henri III approuva les dispositions de sa mère, ratifia son testament; & consola Christine, en se chargeant de faire lever les difficultés qui avoient arrêté jusque-là ces arrangements. Le point essentiel étoit d'assurer le paiement des sommes que le Roi lui assignoit en dot comme fille de France, & de celles auxquelles le duc de Lorraine son père contribuoit. Mais on ne savoit comment conduire la jeune Princesse de Blois à Marseille: car il avoit été statué que ce seroit aux frais du Roi. Le feu de la guerre étoit répandu par-tout dans le Languedoc &

dans la Provence : d'ailleurs, on n'ignoroit pas les trames que l'Espagne avoit ourdies pour empêcher ce mariage ; & de toutes parts on craignoit des embûches & des attaques.

1589.

L'honneur prévalut dans la nation Françoisse à toute raison d'intérêt & d'animosité ; car le duc de Lorraine & la Princesse ayant demandé des passeports aux chefs de la Ligue & des Huguenots, tous y consentirent ; ils envoyèrent même des premiers gentilshommes de leur parti à Blois, pour rendre leurs devoirs à la Princesse & l'escorter pendant sa route. Le Roi avoit eu le dessein de l'accompagner lui-même ; & de se servir de ce prétexte pour se jeter subitement sur la Savoie, & obliger le Duc à lui rendre Saluce : mais, outre le défaut d'argent & de troupes nécessaires pour cette entreprise, les circonstances ne lui permirent pas de s'éloigner de l'assemblée des Etats : la fidélité chancelante de ceux qui restoient encore attachés à son parti, ne souffroit pas non plus qu'il s'écartât du centre de la Monarchie, pour songer à subvenir aux troubles des frontières. Le

4589.

Roi crut cependant que le Pape sollicité par le Grand-Duc, & gagné par des vues d'intérêt, pouvoit être un instrument convenable à ses desseins; que Sa Sainteté, par ces deux raisons, engageroit peut-être le duc de Savoie à remettre ce marquisat de bonne volonté. Sa Majesté pensoit aussi qu'en donnant ensuite cet Etat au Grand-Duc, ce seroit alors un frein capable de retenir le duc de Savoie. Pour cet effet, le Roi, de l'avis de son Conseil privé, signa le 23 février, un acte par lequel il s'obligeoit de vendre, céder & transporter en pleine & libre souveraineté, avec faculté de rachat, le marquisat de Saluce & toutes ses dépendances au Grand-Duc, moyennant le prix de huit cens mille écus au soleil, dont il seroit déduit deux cens mille écus pour le Pape, le reste devant être acquitté à Lyon, ou dans toute autre place que l'on indiqueroit dans le tems. Ce paiement devoit être fait dès que le Grand-Duc entreroit en possession de Saluce; & Ferdinand s'obligeoit à maintenir ce marquisat, & à le défendre de toutes ses forces contre tout agresseur. Le Grand-Duc agréa cet

acte obligatoire, plus comme une ~~preuve~~ preuve indubitable de la confiance & de la sincère amitié du Roi & de la nation Françoisé, que comme une occasion d'en tirer quelque profit : car il n'ignoroit pas que le Pape, malgré l'appât du gain, ne détermineroit pas aisément le duc de Savoie à renoncer à sa proie. Ferdinand qui dans ce déchirement universel de la France, en eût volontiers saisi quelque lambeau pour augmenter sa puissance & se mettre en état d'arrêter les progrès du duc de Savoie, fit sentir qu'il eût plus volontiers employé ses deniers à acquérir la ville de Marseille. Cette ville lui paroissoit plus à portée de la Toscane, dont elle eût étroitement lié les intérêts & le commerce avec la France par le moyen de la mer. Il pouvoit avec ses galères pourvoir à toutes les occurrences : dès qu'il en auroit été maître, il y auroit fait élever une forteresse qui l'auroit mis en sûreté contre le duc de Savoie, ou contre les Huguenots s'ils avoient voulu tenter de la lui enlever. Il pensoit aussi qu'étant maître de cette ville, il le seroit bientôt de toute la Provence, & que son rival Charles

~~1589.~~ Emmanuel rencontreroit par ce moyen l'obstacle le plus grand à ses desseins entreprenans. Les anciens (a) droits que la Maison de Lorraine avoit sur la Provence , pouvoient selon lui servir de juste prétexte à cette aliénation , & en conséquence il présuinoit que le duc de Lorraine verroit volontiers le Grand-Duc, ou Christine son épouse, retenir cette province au nom de son pere.

(a) Ces prétendus droits de la Maison de Lorraine sur la Provence, n'étoient qu'un prétexte chimérique dont Ferdinand vouloit autoriser sa conduite. Philippe II ou son Conseil n'auroit sans doute pas admis cette raison, si ce Roi n'eût eu lui-même envie d'usurper cette Province sur la France : car il ne pouvoit ignorer que ces droits étoient des plus mal fondés. Louis XI s'étoit déjà opposé aux injustes prétentions que René, duc de Lorraine, avoit sur l'hérédité de Robert, comte de Provence, qui n'ayant pas d'enfant mâle, avoit déclaré par testament, Charles d'Anjou, comte du Maine, son héritier & successeur au comté de Provence. Charles mourant sans enfant, institua Louis XI son héritier, par son testament fait à Marseille en Décembre 1481. La Maison de Lorraine n'a donc aucun droit légitime sur la Provence. On le prouveroit encore plus évidemment, s'il falloit remonter à des tems plus éloignés. *Note du Traduct.*

Les habitans exposés à devenir la proie des Huguenots ou du duc de Savoie, abhorroient également de leur être soumis; & quoique divisés par leurs dissensions civiles, ils imploroient tous de concert l'appui de quelque Prince qui pût les garantir de l'un ou de l'autre joug. Mais les vues du Grand-Duc étoient sujettes à des difficultés pour le moins aussi grandes que celles de l'acquisition de Saluce: car les troubles augmentoient en France de jour en jour; & ce ne fut pas peu de chose que de pouvoir, au milieu de ces désordres, parvenir à la conclusion des articles du mariage. Le courage de la Princesse, l'activité & l'adresse de Rucellai ayant donc surmonté toutes les difficultés qui se présentoient d'elles-mêmes ou par l'artifice des Espagnols, on fixa la célébration du mariage au 25 février. Charles, fils naturel de Charles IX, & grand-prieur de France, fut nommé *Procureur* du Grand-Duc, pour donner l'anneau nuptial; & le cardinal de Gondi, évêque de Paris, fut le Ministre qui termina cette cérémonie. Le 27 la Duchesse partit de Blois, accompagnée de la

B vj

~~1589.~~
1589.

duchesse de Brunswic sa tante paternelle, & de Lenoncourt. Envoyé du duc de Lorraine; elle étoit escortée par des gentilshommes Lorrains que son père lui avoit envoyés, outre une nombreuse noblesse Françoisé que le Roi avoit chargée de la suivre & de lui rendre tous les devoirs jusqu'à Marseille. Elle trouva sur sa route toute la sûreté qu'elle desiroit : les Gouverneurs, les feudataires la comblèrent d'honnêtetés, comme on le lui avoit promis ; & elle arriva à Lyon vers le 15 de mars. Outre les honneurs que lui rendirent le Gouverneur & les Consuls de cette ville, elle y reçut les prémices de l'amour & des respects des sujets du Grand-Duc. La nation Florentine qui y résidoit à cause de son commerce, n'omit rien pour lui marquer sa joie & son affection. Elle fut logée chez les Rinuccini ; de là, elle se rendit à l'église de Notre-Dame de bon-secours, accompagnée de toute la nation Florentine : on y remercia le ciel de l'heureuse arrivée de la Princesse, & on lui demanda les mêmes faveurs pour la suite du voyage. Elle se rendit en-

fuite sur le Rhône à Avignon, où l'archevêque Grimaldi la reçut au nom de Sa Sainteté : & elle continua sa route par Aix, pour arriver à Marseille. Don Pierre de Médicis l'attendoit-là sur ses galères, & avec la cour que le Grand-Duc lui avoit destinée.

Marseille alors révoltée contre le Roi, se gouvernoit au gré de ses Officiers municipaux, animés de la même fureur & du même fanatisme que le peuple, dont la volonté prédominoit toujours dans les délibérations publiques. Cet état d'anarchie étoit on ne peut plus favorable aux desseins du duc de Savoie & des Huguenots, qui songeoient à surprendre la ville. Ce peuple inconfidéré & fier de cette indépendance, ne voyoit pas le danger qui le menaçoit. Comptant les degrés de sa sûreté & de cette indépendance par l'impuissance du Roi, il soutenoit avec opiniâtreté sa première démarche, sans vouloir entendre à aucun arrangement qui eût garanti la ville des ennemis de l'Etat. Les plus sages, & entr'autres, très-heureusement l'Evêque, pensoient autrement que le peuple : mais comme il

1589. n'étoit pas possible de ramener ces furieux, ils crurent que le parti le plus avantageux & le plus honorable, étoit de leur conserver cette liberté, en l'appuyant de la protection d'un Prince qui ne fût pas mal vu de la France, & capable de leur donner au besoin les secours nécessaires contre le duc de Savoie ou contre les Huguenots. On regarda le Grand-Duc comme le plus propre à remplir ces vues. Ce fut pour cette raison qu'on fit tant d'honneurs à la Duchesse dans cette ville. Selon les instructions de Ferdinand, elle devoit éviter d'y entrer & s'embarquer à (a) *Boccheri* ; mais le peuple & les Consuls coururent à l'envi à sa rencontre, & elle fut obligée de les suivre. Don Pierre qui s'étoit arrêté aux Pomègues, fut aussi contraint d'entrer dans le port avec ses galères. On illumina toute la ville, & le bruit des réjouissances y retentit de tous côtés : arcs de triomphe, statues, peintures, emblèmes, rien ne fut omis ; & les principaux de la ville se disputèrent l'honneur de faire leur

(a) L'Auteur l'entend-il de *Beaucaire* ?

cour à l'épouse & au frère de Ferdinand. La Grande-Duchesse accueillit don Pierre & les cavaliers de sa suite avec des manières si obligeantes & si honnêtes, qu'il en fut étonné, & ne put s'empêcher d'annoncer au Grand-Duc une épouse entièrement conforme à la grande-duchesse Jeanne. Don Pierre avoit pour suite des cavaliers bien choisis parmi la noblesse de l'Italie. Il étoit à la tête des quatre galères du Grand-Duc, bien équipées. La capitane sur-tout étoit si ornée & si enrichie d'or & de pierreries, qu'elle fit l'admiration de tout le monde : elles étoient accompagnées des galères du Pape, de celles de Malthe & de Gênes ; ce qui faisoit en tout seize galères. Christine soupiroit après le moment d'abandonner un pays qui étoit le théâtre de la guerre, du fanatisme & de la fureur, pour se livrer au repos & aux délices de l'Italie. Cependant elle aimoit la France : elle ne put s'empêcher de prêter l'oreille aux instances que lui firent les principaux Marseillois, & qui intérieurement penchoient à rentrer dans l'obéissance.

Ils exposèrent à Christine la mal-

~~1589.~~
1589.

heureuse situation de leur ville, qui, réduite à la merci d'un peuple furieux, & investie par les embûches des ennemis de la Couronne, étoit près de devenir la proie du premier agresseur; qu'il étoit du devoir de fidèles vassaux de conserver Marseille à son Roi, ou de l'abandonner à un Prince ami de la France, & qui pût la protéger contre ses ennemis, pour la rendre dans des tems plus favorables; que cette place aidée des forces du Grand-Duc, seroit en état de se garantir, ou plutôt que le Grand-Duc lui-même pouvoit ouvertement s'en rendre maître à l'aide des grands amis qu'avoit encore le Roi, & dont il étoit facile d'obtenir le consentement: qu'en la défendant ainsi contre le duc de Savoie, ce seroit rendre le service le plus signalé à la Monarchie. L'Evêque montra combien il seroit facile de l'assiéger par terre, où *de Vins & Cars*, chefs des Royalistes, pourroient opposer un corps nombreux de troupes. Le commandant du château d'Yf, maître de cette forteresse qui dominoit le port, la gardoit au nom du Roi, & offroit de la remettre entre les mains du

Grand-Duc. Or, il répondoit d'obliger la ville à capituler dans le terme de deux mois, en attaquant de là le port. On se flattoit encore que le commandant de Toulon voyant le château d'Yf au pouvoir de Ferdinand, réuniroit facilement ses forces dans cette place, vu l'impuissance où il savoit être de se défendre contre les ennemis du Roi. L'Evêque insistoit sur ce que de bons François ne devoient pas voir la gloire de la nation ternie par les démarches hostiles du duc de Savoie, qui envahissoit impunément ces contrées, lui, qui peu auparavant étoit sans pouvoir & même sans Etat, & n'en avoit recouvré qu'en vertu du traité de Cateau-Cambresis. Il ajoutoit même que si le Grand-Duc n'embrassoit pas ce parti-là, il alloit se présenter au Roi pour obtenir de Sa Majesté d'aller à Constantinople implorer l'aide du Grand-Seigneur, & lui demander une flotte avec laquelle il pût défendre la patrie, & combattre les ennemis de Sa Majesté. La Grande-Duchesse, ni don Pierre, n'osèrent donner à ces Marseillois une réponse déterminée; mais ils les flattèrent de quel-

1589.

ques espérances sur les bonnes intentions du Grand-Duc; & l'Evêque, aussi-bien que le Châtelain, crurent qu'il étoit à propos de se rendre à Florence pour ces vues. Christine s'étant donc arrêtée deux jours à Marseille, s'embarqua le 11 avril avec grand appareil sur la capitane. Elle fut accompagnée de toute sa suite, mouilla au port de Monaco, & de là se rendit heureusement à Gênes avec toute sa flotte. La République voulut lui étaler toute sa grandeur, & lui donner un spectacle qui l'étonnât. Ce port étoit orné d'une pompeuse platte-forme élevée sur des vaisseaux en espee de théâtre, où la noblesse vêtue avec autant de richesse que d'élégance; attendoit le débarquement. Il se fit, par le moyen d'un pont mobile embelli avec le plus grand appareil, & construit de manière qu'on le fit avancer vers la Princesse. De là elle passa au palais de Doria, destiné pour son logement. Elle eut la satisfaction d'y trouver Christine de Danemarck son aïeule, qui étoit venue exprès à Gênes pour l'embrasser. A cette occasion elle s'arrêta quatre jours en cette ville: elle en partit: la

23 avril dans la matinée, & arriva le soir à Livourne. Le défaut de logemens assez commodes pour une si grande suite, la fit passer droit à Pise. C'étoit-là qu'elle devoit s'arrêter, & se reposer d'un voyage aussi pénible. Elle y fut reçue avec pompe, & comme la Souveraine. Il y eut illuminations, bataille du pont, combat naval sur l'Arno, banquets & bals. Le Grand-Duc ne vint pas à sa rencontre, étant trop occupé à Florence de la réception des Princes & des Cardinaux qui étoient venus aux noces. Pierre Usimbardi, nouvellement évêque d'Arezzo, fut *le Héraut d'Hyménée*; & Ferdinand l'expédia sur le champ pour témoigner à la Princesse ses sentimens & le desir qu'il avoit de la voir arriver. Après trois jours de repos à Pise, elle se rendit à Caiano, à la campagne del Poggio, où le Grand-Duc l'attendoit en particulier pour faire avec elle son entrée publique dans la capitale.

Christine de Lorraine avoit alors seize ans : elle étoit extrêmement belle, d'une haute taille, avoit un port majestueux; & tous les traits sembloient

1589.

animés par cette vivacité & ces charmes qui caractérisent les graces. Un air d'ingénuité accompagné de finesse, une grandeur sans affectation, relevoient le prix des éminentes qualités qui la rendoient l'objet de l'amour du Grand - Duc. A peine fut-elle en Toscane, que sa docilité fut mise à l'épreuve par le sacrifice qu'on exigea d'elle; sacrifice qui, intéressant la vanité, fit encore mieux connoître l'excellence de son caractère. Le roi & la reine de France lui avoient donné les plus riches habillemens pour en étaler la pompe le jour de son entrée; mais le Grand-Duc trop éclairé sur tout ce qui pouvoit donner lieu de croire qu'il affectionnoit particulièrement ce qui venoit de France, voulut que Christine prît sur le champ les modes & les habits de la Toscane. Ces noces dont la renommée avoit annoncé la pompe, devoient aussi être un spectacle pour les politiques: or ces gens voyant une Princesse Française sur le trône de Toscane, prenoient déjà cela pour le prélude d'étranges révolutions en Italie. Il y eut à Florence le plus grand concours tant

de la Lombardie que de Rome : le duc & la duchesse de Mantoue , don César d'Este & Virginie sa femme, nombre de Cardinaux & d'Ambassadeurs étoient venus honorer cette brillante fête. Don Pierre de Mendoza y représenta le roi d'Espagne, & le cardinal de Joyeuse celui de France. Tous les Princes Italiens y avoient envoyé des députés. On fut fort embarrassé de les accorder sur le pas que chacun devoit avoir. Lenoncourt , envoyé de Lorraine , n'entendoit pas le céder à aucuns Souverains de l'Italie ; & la dispute qui s'étoit élevée à ce sujet pendant le voyage entre les galères de Malthe & celles de Gênes, étoit un avertissement pour éviter le moindre trouble, & satisfaire chacun des intéressés par les ménagemens qu'on fut obligé d'imaginer. Ce fut le 30 avril que se fit cette entrée solennelle. Les cérémonies, la magnificence de l'appareil, furent même plus brillantes qu'elles ne l'avoient été à l'entrée de la grande - duchesse Jeanne d'Autriche. La ville étoit ornée, embellie de toutes parts. Le peuple ne pouvoit se lasser de pousser des cris de joie en voyant cette Princesse, qui

~~1589.~~
1589.

lui rappeloit le souvenir de Jeanne d'Autriche, & dans qui il appercevoit toutes les qualités opposées aux défauts de la détestable Blanche. L'entrée fut suivie de spectacles & de divertissemens qu'on avoit préparés pour les plaisirs de tant de grands personnages & d'étrangers qui étoient venus en foule assister à ce spectacle. Ferdinand, naturellement généreux & magnifique, n'épargna rien pour étaler sa grandeur, & les Florentins secondèrent à l'envi les desirs & le génie de leur Prince dans ce moment si glorieux pour la patrie. Les joutes, les tournois, donnèrent à chacun de ces grands personnages l'occasion de montrer leur valeur, leur adresse, leur goût. On procura aussi aux Ecclésiastiques l'occasion d'avoir part à ces fêtes, en étalant la pompe religieuse de leur état. On fit donc alors la translation des reliques de saint Antoine, autrefois archevêque de Florence. Six Cardinaux, & vingt, tant Archevêques qu'Evêques, la Cour, toute la noblesse, les Ambassadeurs, formèrent le cortège d'une procession solennelle qui se fit le 9 mai avec le plus pompeux appareil & le plus nom-

breux concours de peuple. Comme ces fêtes devoient durer un mois, tant à la Cour qu'à la ville, on eut besoin de tous les talens de ceux qui en étoient chargés, & de tout le génie des artistes pour imaginer de nouveaux plaisirs, afin d'éviter la monotonie, & de réveiller l'admiration. Le divertissement qui surprit le plus, fut la fête nocturne qui se donna dans l'arrière-cour du palais Pitti. On fut aussi étonné de sa nouveauté, que de son heureuse exécution. On y représenta, moyennant des machines d'un artifice prodigieux & des feux, l'attaque d'un château Turc. Entre les différentes attaques se faisoit entendre une musique appropriée aux circonstances : des troupes y donnèrent l'assaut. Après la prise du château, on se divertit à la joute ; & don Pierre de Médicis, don Virginio Orsini, & autres illustres personnages, y firent preuve de leur adresse. Le banquet rappela du spectacle & les champions & les spectateurs. Mais quelle surprise pour les convives après le repas ! on les invite à terminer la fête, & ils voient l'arrière-cour convertie en un lac, & tout l'appareil d'un

1589.

combat naval dans l'endroit où ils venoient de jouter ! Les applaudissemens furent universels. On admira le génie de l'inventeur & la magnificence de Ferdinand , qui eut la gloire d'avoir surpassé tout ce qui se fit jamais de plus grand chez aucun Prince de l'Italie. Tels étoient le faste & le goût de ce siècle ; faste qui vuidoit le trésor du Prince en dissipant les restes de l'ancienne barbarie ; mais qui tendoit aux progrès & à la perfection des arts.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Méfintelligence entre don Pierre & Ferdinand, fomentée par le roi d'Espagne. Plan de politique du Grand-Duc pour empêcher les Espagnols de démembler la Monarchie Française, & le duc de Savoie de conquérir la Provence. Conjuratation des vassaux de Piombino, & mort d'Alexandre Appiano. Rétablissement & élargissement du port de Livourne. Révolte d'Alphonse Piccolomini, & ses mouvemens vers les frontières du Grand-Duché. Naissance du premier enfant de Ferdinand.

LE Grand-Duc eût désiré mettre le comble à sa joie par le mariage de son frère avec Béatrice de Ménésès : les articles en étoient arrêtés. Les personnes, fondées de procuration pour la célébration du mariage, étoient déjà parties. Une suite convenable & les galères étoient prêtes à recevoir la Princesse à Carthagène. Mais le duc de Villareal n'avoit pas la dot prête, & le Roi ne

1589.

remplissoit pas la promesse qu'il avoit faite. Ferdinand au contraire, avoit la plus grande envie de voir la nouvelle épouse à Florence dans l'espérance de mieux assurer la succession à la Souveraineté, & de fixer par ce moyen son frère en Toscane. Mais Philippe, qui ne vouloit que temporiser, élevoit de continuelles difficultés & de ridicules prétextes, sur le rang & la convenance des deux époux, & fatiguoit ainsi la patience de Ferdinand. En vain le Grand-Duc recouroit-il au Roi, qui fomentoit tacitement ces retards, & qui s'étoit laissé persuader, par son artificieuse & sa fourbe politique, que la division qu'il entretiendrait entre les deux frères, étoit l'unique moyen d'avoir toujours le Grand-Duc à sa discrétion. Ferdinand croyant que l'impuissance de payer la dot étoit la seule cause de ces retards, offrit au Roi d'en prendre pour acquit la valeur en poivre : mais il s'apperçut bientôt des vues de Sa Majesté, en découvrant la secrète correspondance que don Pierre entretenoit avec les Ministres de Madrid, & en apprenant la résolution où il étoit de retourner en Espagne pour termi-

ner lui-même son mariage. Quoique Philippe, dans ses dépêches, eût protesté au Grand-Duc qu'il consentoit à laisser don Pierre en Toscane, celui-ci n'en vouloit pas moins retourner à Madrid, où il étoit attiré par l'espoir de nouvelles faveurs & de son élévation à la Cour. Séduit par les promesses des Espagnols, il ne connoissoit déjà plus que ses intérêts particuliers, & se prêtoit à toute leur vengeance contre son frère. Conséquemment il prétendit lui vendre cher son mariage, exigeant de lui une pension viagère de quarante mille écus en vue de ce mariage, & demanda que toutes les dettes fussent acquittées, pour avoir les revenus francs & libres de toute charge. Une résolution si imprévue convainquit le Grand-Duc de ses soupçons. Ferdinand jugea à propos de dissimuler : il s'abstint aussi-tôt de solliciter pour le mariage de don Pierre, & défendit à ses Ministres de se mêler en rien de cette affaire. Le hasard retarda de quelques mois son départ. Philippe insulté par les Anglois en Europe & en Amérique, où ils lui causèrent de grands dommages, avoit des-

1589.

sein de s'en venger en tentant une nouvelle descente en Angleterre: en conséquence il avoit ordonné à don Pierre, de lui faire une levée de six mille hommes de pied en Italie. Il pria même Ferdinand de seconder son frère, de lui fournir des vivres pour ces troupes, & de pourvoir à leur embarquement. Ferdinand, jaloux de paroître zélé pour le service de Sa Majesté, marqua beaucoup d'empressement, & fournit les munitions nécessaires, ne demandant au Roi que d'ordonner à don Pierre de rester en Toscane jusqu'à ce qu'il eût un fils, & de charger don Jean de Médicis du commandement de ces troupes. A peine étoient-elles embarquées à Livourne, qu'il arriva d'Espagne un ordre de les licencier, avec une injonction à don Pierre de rester en Italie. Mais celui-ci envoya un de ses confidens à Madrid, & obtint la permission tacite de s'y rendre. En vain le Grand-Duc le pria, lui fit les plus grandes promesses pour l'arrêter: il ne put en obtenir que des protestations d'attachement & d'amitié, & la promesse dissimulée de revenir promptement avec Béatrice. Ferdinand prit son parti

fut cette résolution, d'autant plus que
 la présence de don Pierre à la Cour
 pouvoit appaiser le ressentiment du
 Roi, qui ne pouvoit qu'être irrité de ce
 que Ferdinand lui avoit refusé un prêt
 de cinq cens mille écus. Jusque-là le
 Grand-Duc n'avoit pu obtenir aucun
 transport pour l'acquit des dettes que
 Sa Majesté avoit contractées avec le
 feu Duc; on n'avoit fait qu'amuser
 Ferdinand, en lui promettant, soit de
 lui affermer les poivres, soit de lui
 vendre & de lui céder les places Es-
 pagnoles du Siennois, soit de lui
 abandonner des biens fiscaux équiva-
 lens dans le royaume de Naples. Les
 marchands Florentins qui avoient prê-
 té de semblables sommes n'étoient
 pas non plus satisfaits, & ce défaut
 de remboursement avoit occasionné
 la décadence du commerce en Tos-
 cane. L'exemple du passé, la crainte de
 l'avenir déterminèrent donc le Grand-
 Duc à sortir de ces entraves; & don
 Pierre lui promit en partant de faire
 tout pour le justifier. Ce fut vers la
 fin de septembre que don Pierre partit
 pour l'Espagne sur les galères de Tos-
 cane. Il arriva à la Cour au moment.

1589.

~~=====~~
1589. même que le Roi & le Ministère Espagnol venoient d'apprendre le refus que Ferdinand avoit fait de l'emprunt qu'on lui avoit demandé, refus qu'on prit pour la preuve indubitable de tous les soupçons qui s'étoient élevés contre lui.

Lorsque Ferdinand eut conclu son mariage avec tant de fermeté, il n'y eut plus moyen de vaincre la méfiance du Ministère Espagnol. En vain Ferdinand remontra-t-il que le duc de Lorraine étoit parent & ami de Sa Majesté; que cette Princesse étoit sa nièce, & qu'en conséquence les intérêts de la Maison de Lorraine ne pouvoient être contraires à ceux du Roi. Le démembrement de la Monarchie Françoisé étoit l'objet le plus important des vues de Philippe, & il ne pouvoit souffrir de compétiteur. Mais le Grand-Duc dissimulant avec adresse, employoit secrètement tous les moyens de faire échouer les projets du Roi, & s'occupoit de conserver cette Monarchie dans son intégrité, comme le seul boulevard que l'Italie pût opposer à la puissance Espagnole. Si au contraire la fatale destinée de ce Royaume vouloit qu'il fût démembré, Fer-

dinand pensoit qu'il falloit au moins tâcher de conserver l'équilibre en Italie, en empêchant le duc de Savoie de profiter de ce démembrement pour s'agrandir : car la position de ce Duc & sa puissance qui surpassoit celle de tous les autres Princes, l'eussent bientôt mis en état d'aspirer à la Monarchie universelle de l'Italie. Il falloit donc arrêter ses progrès du côté de la Provence, secourir cette contrée, & y établir un rival qui l'éloignât.

La cour de Rome dont l'unique objet étoit de conserver le Catholicisme, favorisoit la Ligue & l'Espagne, & excommunioit Henri III, par rapport à la mort du cardinal de Guise, & pour avoir conclu une trêve avec le roi de Navarre. Le Grand-Duc tâchoit d'engager Sixte V à tendre comme lui à la conservation de la Monarchie Françoisé; mais ses avis n'étoient pas toujours goûtés, à l'exclusion de ceux des Espagnols & des partisans de la Ligue. Il eût désiré être assez puissant pour arrêter avec ses propres forces les révolutions dont le système de l'Europe étoit menacé. Les circonstances où Ferdinand se trouvoit l'oblige-

1589.

rent de dissimuler & de tenter de rendre inutiles les efforts des Espagnols par une politique supérieure à tous leurs artifices : il découvrit donc librement au Roi les propositions que lui avoient faites l'évêque de Marseille & le commandant des Pomegues, lui demandant son avis pour les accepter, & de l'appui pour les mettre à exécution. Philippe resta long-tems en suspens ; enfin il répondit : « Nous ne sommes plus au » tems de Charles V, & chacun doit » se contenter de ce qu'il possède ». Une telle réponse fit assez entendre au Grand-Duc que la cour d'Espagne lui ôtoit toute la confiance, & que le duc de Savoie devoit exécuter les vues qu'elle avoit. Ferdinand en fut plus actif à se concilier l'amitié des Provençaux, & particulièrement des Marseillois, les secourant en secret de vivres & de munitions. Ce système le conduisoit insensiblement à se déclarer contre la Ligue, lorsqu'il fut obligé de renoncer à son plan pour réfléchir sur les conséquences qu'alloit avoir la mort de Henri III. Ce Roi malheureux venoit de périr de la main d'un moine Jacobin, armée par la fureur du plus

détestable fanatisme. Le roi de Navarre devenoit le légitime successeur de la Couronne ; mais la Ligue vouloit un Roi qui fût catholique , & elle se croyoit en droit de l'élire. Cette élection pouvoit tomber sur le duc de Lorraine avec le consentement apparent de l'Espagne. Adopter son parti, ou au moins se prévaloir de ses droits pour conquérir la Provence , fut regardé de la part de Ferdinand comme une démarche à laquelle le Ministère Espagnol ne pouvoit s'opposer sans offenser sensiblement la Ligue. Ces réflexions engagèrent donc le Grand-Duc à continuer de secourir Marseille au nom du duc de Lorraine ; mais le Ministère Espagnol irrité de cette entreprise , voulut essayer de l'intimider , fit défiler des troupes sur les frontières du Grand-Duché, en prétextant la révolution de Piombino.

Le Seigneur de ce fief étoit alors Alexandre Appiano , fils naturel de Jacques VI, mais légitimé & rendu habile à succéder par l'empereur Rodolphe II, en 1577. Ce feudataire s'étant entièrement écarté de la conduite & des principes de ses prédé-

~~=====~~
1589. cesseurs, ne suivit plus que les caprices, & se rendit odieux à tous ses sujets. Piombino étoit alors occupé par une garnison Espagnole sous les ordres de don Felix d'Arragon. Malgré cela, une troupe de conjurés armés d'arquebuses & de piques, attaqua Apiano le 28 septembre vers le soir, tandis qu'il se promenoit : abandonné de ceux qui le suivoient, & restant sans défense, il fut misérablement percé de coups. Le commandant Espagnol & dona Isabelle étoient ensemble lorsqu'ils reçurent l'avis de ce meurtre ; mais loin d'en être émus, ils y semblèrent au contraire insensible : les assassins du feudataire ne furent même pas poursuivis. Ces gens pleins de sécurité soulevèrent le peuple, & excitèrent une révolte qui se communiqua bientôt par-tout, & sous les yeux même des Espagnols. On augura de là que la veuve & le Commandant, qui avoient déjà formé depuis certain tems une intrigue de cœur, étoient les premiers moteurs de ces troubles, & qu'on avoit à craindre le même sort pour les enfans de ce père infortuné. Le conseil général de

la Seigneurie s'assembla ; & il fut arrêté que « vu les injures que les sujets » de Piombino avoient reçues de la Maison d'Appiano , le peuple étoit entièrement dégagé du serment de fidélité envers cette Maison , & pouvoit se choisir librement un autre Seigneur ». On appuyoit le droit de cette élection par quelques faits semblables arrivés à l'égard des Appiano mêmes ; & l'on délibéra sur le Souverain à qui il seroit plus convenable de donner la seigneurie & le gouvernement du fief. On proposa le Grand-Duc & la république de Venise ; mais le parti des conjurés prévalut , & ils offrirent au commandant Espagnol la seigneurie de Piombino. Ce fourbe refusa de l'accepter en son propre & privé nom , mais il promit d'en agréer l'offre au nom du roi Philippe , & de conduire l'Etat jusqu'à ce que Sa Majesté se fût expliquée. La révolte de Piombino fut pour toutes les places & les villages du fief une occasion de soulèvement. Tous ceux qui étoient à la proximité du Grand-Duc , se tournèrent vers lui , demandant d'être reçus au nombre de ses sujets. Les ha-

1589.

1589.

bitans de l'Elba protestèrent contre tout décret de la république de Piombino, & proclamèrent Ferdinand leur Souverain. Il se refusa à leurs instances, fit en sorte que les enfans du feudataire & la veuve échappassent à la fureur des conjurés, & que les sujets demeurassent fidèles au pupille don Côme Appiano, légitime héritier du fief. Ferdinand mit même garnison dans quelques villages de l'Elba, & particulièrement à Rio, où il avoit un juste prétexte de prendre ses sûretés, par rapport aux mines de fer qui lui appartenoient en vertu du bail qu'en avoit passé le grand-duc François. Il étoit indigné de voir ces assassins en sûreté sous la protection du commandant Espagnol, & triompher d'une atrocité qu'aucun prétexte ne pouvoit jamais justifier. C'étoit d'ailleurs un très-dangereux exemple que cette tolérance criminelle autorisoit; & Ferdinand n'étoit pas moins touché de voir ces pupilles dépouillés même de leurs biens allodiaux. Le Grand-Duc ne manqua pas de faire des réclamations auprès du vice-roi de Naples & à la cour d'Espagne contre d'aussi injustes

procédés; mais le Vice-roi ne s'en inquiéta pas, & les résolutions émanées de la cour de Madrid, outre leur lenteur, n'étoient jamais qu'indéterminées : il en résulta plus d'audace dans les rebelles & dans le Commandant, L'Empereur fit défense aux *anciens* & au peuple de Piombino de rien innover, leur enjoignant au contraire d'administrer la justice au nom de l'Empire, jusqu'à ce que le conseil Aulique eût connu de cette affaire; mais don Felix n'eut aucun égard à ces défenses, & établit des Ministres & un tribunal à son gré. Cette indolence de la cour d'Espagne causoit le plus grand étonnement. Le Grand-Duc pensa qu'il étoit à propos d'envoyer à Madrid Alphonse Appiano avec un jurisconsulte, demander d'être mis en possession du fief pour les pupilles, comme si leurs droits à cette succession eussent été incertains. Deux mois après, les galères de Naples amenèrent à Piombino huit cens Espagnols : il y arriva aussi d'autres renforts tirés des garnisons de Portofino & d'Orbitello, comme s'ils venoient réellement défendre ce fief contre l'inva-

1589. sion du Grand-Duc. Ces troupes défilèrent sur les frontières, commirent même des hostilités sur les terres, chassèrent les soldats de Rio, s'emparèrent de la mine de fer, des instrumens & des deniers qu'il y avoit en réserve pour l'exploitation du fer. Cette conduite des Espagnols n'avoit pour but que d'irriter le Grand-Duc, & de le forcer à quelque démarche qui devînt comme le prélude d'une rupture ouverte avec la cour d'Espagne : mais le Grand-Duc content de protéger seulement ces peuples, & de voir un Commissaire chargé de faire le procès aux rebelles, souffrit avec prudence les insultes des Espagnols, & se réserva de porter directement au Roi ses plaintes les plus grièves. Il étoit bien muni de tout, & ne craignoit nullement les attaques de ces insolens, car depuis son élévation il avoit eu soin de bien garnir de troupes & de provisions les forteresses du Grand-Duché; il en avoit même augmenté les fortifications & l'artillerie.

La haine manifeste que la nation Espagnole lui portoit, le forçoit de veiller à la sûreté de ses places & d'é-

tre muni de bonnes troupes : cependant elle troubloit à peine la tranquillité qu'il se plaisoit à goûter dans le sein de sa famille, & cette douce consolation que lui donnoient déjà les signes indubitables de la fécondité de son épouse. Bon père de famille, il partageoit son amour entre ses neveux & Christine, donnant à chacun des preuves continuelles de sa bienveillance. Christine aussi prudente que docile, avoit su gagner le cœur de son époux & son estime ; de sorte que Ferdinand qui l'avoit éloignée des affaires, trouvoit auprès d'elle à se soulager du fardeau le plus pesant de l'administration. Il s'occupoit avec sollicitude de marier avantageusement & d'une manière convenable à leur naissance, Marie, fille de François, & Eléonore Orfini, ses deux nièces. Philippe lui avoit fait proposer le duc de Bragance pour dona Marie ; mais Ferdinand en avoit rejeté les offres pour quelques ouvertures que l'Empereur lui avoit faites à ce sujet. Don Antoine de Médicis étoit conservé dans le rang où l'avoit mis François, & généralement aimé & considéré. La Pellegrine sa sœur avoit

~~_____~~
1589. été chargée de veiller à son éducation ; mais les défauts de sa mère dont elle avoit hérité , forcèrent le Grand Duc à lui ôter cette fonction. Ferdinand avoit outre cela rappelé de Flandre don Jean de Médicis , ne pouvant souffrir que Philippe & le duc de Parme marquassent si peu de gratitude pour les services. Ce jeune Prince plein d'esprit , de vivacité , & de connoissances qu'il avoit puisées dans son éducation & les études , joignoit à ces qualités certaine expérience dans le métier des armes , & faisoit espérer au Grand-Duc toute satisfaction de ses talens. L'amour & le respect formoient l'union de cette famille , & le public édifié de voir reparoître la vertu avec éclat , en goûtoit le bon exemple avec transport. Si Ferdinand étoit bon père de famille , il n'étoit pas moins pénétré d'amour pour ses sujets , & il sut se gagner leur affection par des bienfaits dans les diverses calamités qui affligèrent ses Etats dès le commencement de son administration. Depuis 1587 , on n'avoit eu que de très-foibles récoltes : la disette extrême des vivres obligeoit le Grand-

Duc à une dépense considérable, & à veiller avec les plus grands soins aux besoins du peuple. Afin de procurer du soulagement aux pauvres, il entreprit de finir le palais ducal du côté de l'orient, où Côme & François l'avoient laissé imparfait. La disette continua l'année suivante, & menaçoit même de se faire sentir encore plus; ce qui obligea Ferdinand à tirer du Nord de plus grandes quantités de grains. La reine Elizabeth avec qui il étoit en correspondance, par le moyen des marchands Florentins résidens à Londres, lui en expédia beaucoup; mais les vaisseaux Anglois qui les transportoient, furent en grande partie arrêtés & pris par les Espagnols. Le trait qui montra le plus évidemment l'amour qu'il avoit pour ses sujets, fut le risque auquel il exposa sa personne pour secourir la capitale lors d'une inondation de l'Arno. Il étoit en novembre à sa campagne del Poggio. Les pluies excessives qui tombèrent alors dans les vallées de Mugello & de Casentino, gonflèrent si subitement l'Arno, qu'il se déborda dans les campagnes adjacentes & dans la

1589.

ville même. La terreur devint aussitôt générale, sur-tout chez ceux qui se souvenoient des dommages qu'avoit causés l'inondation de 1557. Ferdinand sentant bien que sa présence étoit nécessaire pour obvier à de plus grands désastres, vouloit se rendre précipitamment vers Florence; mais les eaux l'en empêchoient. Animé pour-lors par le seul desir de satisfaire sa sensibilité, il ne connut plus de danger, s'exposa sur un frêle esquif, mal conduit même, traversa la lagune qui l'arrêtoit, & dont il ne connoissoit point le fond. Sa présence dans le Florentin, le danger qu'il venoit de courir, les bienfaits, les approvisionnemens, enfin les actes d'humanité qu'il exerça indistinctement envers ses sujets, les pénétrèrent d'amour & de vénération. Par-tout ce ne fut qu'applaudissemens; & cet état de désolation devint pour ainsi dire un triomphe. Les dommages furent moindres qu'on ne les craignoit. Malgré cela Ferdinand vit avec certaine affliction que la disette fût encore à craindre pour les années suivantes. Comme cela l'obligeoit à faire des

approvisionnement, il en prit aussi occasion d'effectuer ses desseins concernant le port de Livourne, & d'y rappeler le négoce; il songea donc à le mettre en état de recevoir de grands vaisseaux.

1589.

Le concours des vaisseaux, l'abondance des marchandises, le grand nombre des commerçans rendoient Livourne un objet du plus grand intérêt pour l'aisance & la sûreté de la Toscane. Les Médicis, de père en fils, s'étoient toujours occupés de donner plus d'étendue & de renommée à ce petit port, auquel ils étoient fort affectionnés, & dont ils gardoient soigneusement la forteresse. Clément VII & le duc Alexandre, à ses sollicitations, avoient augmenté l'ancienne citadelle & avoient procuré plus de commodités aux habitans: le grand-duc Côme en avoit assuré la défense par de nouvelles fortifications qu'il y fit, aussi bien qu'au port. Il en connoissoit bien l'heureuse situation, & prévoyoit avec quelle facilité on pourroit l'étendre davantage: mais l'entrée étroite qui n'admettoit que de petits vaisseaux, s'opposoit à ses desseins. Son grand

1590.

1590.

génie lui fit concevoir un projet qui eût égalé la hardiesse des ouvrages de l'ancienne Rome ; & il l'eût exécuté si la mort ne l'eût arrêté à son début. Le grand-duc François sentit que , sans y former une ville , il-étoit inutile de songer à y construire un port de quelque étendue ; conséquemment il entreprit avec le plus grand appareil de donner plus de dimension à la place ; mais la suite des travaux ne répondit pas à la grandeur des préparatifs ; à peine en avoit-il fini l'enceinte & y avoit-il élevé quelques boulevards : ce qui fut peut-être l'effet de son avarice. Malgré toutes ces vues , aucun des Princes n'avoit encore eu le dessein d'y établir une place de commerce : ils ne s'étoient occupés que d'en faire comme un dépôt assuré de marchandises , & une retraite commode pour les vaisseaux. C'étoit à Pise que devoit être la place marchande du commerce ; & Livourne étoit destiné à en devenir le port , d'après les idées qu'en suggéroit l'ancienne prospérité de cette République , qui tiroit tant d'avantages du port de Pise. C'étoit par rapport à cela que le grand-duc Côme avoit

rappelé à Pise les nations commerçantes, en leur accordant des facilités & des privilèges, ranimant le négoce & ouvrant une communication directe avec Livourne par le moyen d'un canal navigable. Ce plan de Côme avoit eu les plus grands succès : mais ces succès & les fruits de tant de réflexions auroient bientôt disparu si François avoit vécu plus long-tems.

Ferdinand plein d'admiration pour les idées de ses pères, & très-attentif à les réaliser, s'occupa d'abord d'effectuer les desseins de Côme, en étendant le port de Livourne & en rappelant le commerce à Pise. C'est ce dont nous sommes instruits par une lettre que lui écrivit l'Ammannato en date du 2 avril 1588 : « Le duc » Côme étant à Livourne en 1573, » je m'y trouvai chargé d'une com- » mission de la part de Son Altesse » Sérénissime. Un jour il me fit passer » à la tour du fanal, & me dit qu'il » avoit un dessein à me communi- » quer ; le voici : — Je veux, disoit-il, » former une enceinte à côté du port » de Livourne & y pratiquer un autre » port, en élevant un mur depuis le

 1590.

1590. » fanal jusqu'au continent, & tirant
» sur la droite, &c. Il me demanda ce
» que je pensois de ce dessein. Cela
» mérite les plus sérieuses réflexions,
» lui répondis-je, & il faut du tems
» & le loisir nécessaire pour le bien
» sentir avant de rien décider. Je le
» crois, me dit-il; car il y a dix ans
» que je m'en occupe. Ce fut donc
» après tant de réflexions qu'il mit la
» main à l'œuvre, & fit préparer tous
» les ustensiles nécessaires pour amener
» les pierres & autres matériaux dont
» on apperçoit quelque emploi. Voilà
» tout ce que j'en ai su, » &c.

Ferdinand jaloux d'exécuter ces projets, prépara tout ce qui étoit nécessaire à une aussi grande entreprise. En attendant il rappela le commerce à Pise en 1588, après être convenu avec quelques uns des principaux marchands de Gênes, qu'ils y transporteroient les foires de Besançon. Le peu de sûreté des chemins, & d'autres dangers s'opposant au concours des marchands qui auroient voulu se rendre dans cette dernière place, le Grand-Duc crut devoir profiter de ces obstacles en faveur de ses États, & engager les

marchands à se rassembler à Pise, moyennant de grandes faveurs. Il renouvella donc en cette ville, les deux foires qui s'y tenoient autrefois dans des tems plus heureux. Outre les franchises & les facilités qu'il leur accorda, les marchands y eurent toutes les commodités des magasins & du logement. Le succès répondit parfaitement à ses vues: & le Prince toujours ardent à suivre le plan qu'il s'étoit fait, se rendit à Livourne pour y commencer un port, une ville & une nouvelle citadelle. Il avoit avec lui don Jean de Médicis son frère, qui s'étoit instruit dans l'architecture militaire, & Antoine Martelli chargé de conduire l'excavation du port. Il ordonna de couvrir de maisons l'enceinte qu'avoit élevée François, & de munir cette nouvelle ville d'une citadelle qui facilitât la communication avec le continent, & en devînt la sûreté. Buon-talenti & Jean de Médicis en avoient concerté les plans. Le 10 janvier on jeta les fondemens de la citadelle, & le Grand-Duc s'y trouva pour faire commencer avec plus de vigueur un ouvrage de cette importance. Voici

1590.

1590.

ce qu'il écrivoit sur ce sujet à son épouse le 11 du même mois. « J'écris vis hier à Votre Altesse : ce que je puis lui dire de plus, c'est que j'ai commencé à jeter les fondemens des nouveaux ouvrages, hâtant doublement les opérations par ma présence. Grace à la journée laborieuse d'hier, on avancera beaucoup aujourd'hui, les matériaux étant tout prêts sur l'attelier : & j'ai laissé toute autre partie d'amusement, pour voir ces ouvrages en train avant mon départ », &c. On poussa les travaux avec tant de vigueur & d'ouvriers, que le Prince y étant revenu le 25 mars, pour voir où en étoient les choses, écrivoit à la Grande-Duchesse qu'il espéroit avoir garnison en mai dans cette forteresse. Quant au port, on avoit commencé dès 1587 à former le pilotis & les caisses destinées aux jettées, afin d'établir & d'affurer en mer une base à la grande muraille qui devoit s'étendre du fanal au continent. Depuis le fanal on devoit aussi faire une jettée pour élever un mur qui enfermât une partie du bassin, afin de servir de retraite & d'abri pour

plus sûr aux vaisseaux. Cet ouvrage de dix mille cinq cens brasses, de la plus grande magnificence & prodigieusement coûteux, fut entrepris avec un courage qu'aucun obstacle ne put ralentir; & l'année suivante on fut même dans le cas d'en voir quelque avantage. Néanmoins Ferdinand ne put se flatter de voir ces travaux achevés selon ses desirs, quoiqu'on fît marcher des bandes d'ouvriers de toutes les parties du Grand-Duché pour les accélérer. Ces deux entreprises devinrent comme inutiles par une espèce de fatalité: car le port ne put jamais résister à l'impétuosité du flot, ni être garanti de la vase & des immondices que la mer y déposoit, ce qui préjudiciois encore à la salubrité du pays. Ce fut aussi ce qui obligea par la suite Côme II de rebâtir & de resserrer le nouveau môle qui subsiste aujourd'hui, & qui porte son nom. En 1629, on jugea que la nouvelle forteresse étoit entièrement inutile pour défendre la place & protéger la communication avec le continent, & l'on parla de la démolir afin de gagner du terrain, & d'augmenter le nombre des maisons. Les succès

~~1590.~~ 1590. furent cependant plus heureux pour les bâtimens de la nouvelle ville : ils étoient en grande partie conduits par Alexandre Pieroni , peintre & architecte , disciple de Buontalenti , & qui en avoit dressé les plans. En effet le Grand-Duc vit en peu de tems cette maison remplie de nouveaux habitans , qui y étoient venus de tous côtés pour s'y fixer & commercer. Les nouveaux Chrétiens (a) que Philippe II persécutoit en Portugal , les Juifs rejetés par toutes les nations , les Corfès mécontents du sévère gouvernement de Gênes , nombre de proscrits qui couroient au hazard dans l'Italie , fuyant les embûches & les poursuites des gouvernemens ; enfin beaucoup de malheureux , qui par fatalité ou par légèreté avoient abandonné leur patrie , se rendirent tous à Livourne pour y vivre sous les loix de Ferdinand , & jouir de la protection qu'il accôrdoit à tous ceux qui vouloient devenir ses sujets. Ils y trouvoient des maisons à acheter ou

(a) Ceux qui étoient nés de parens Maures ou Juifs : ils n'ont jamais été que des Chrétiens forcés.

à louer, selon leurs facultés; & l'on obligeoit les lieux de charité du Grand-duché à bâtir des édifices dans cette ville avec l'excédent de leurs revenus: les délinquans pouvoient même s'exemter des peines prononcées contr'eux en y construisant des maisons s'ils en avoient le moyen, ou en augmentant par leur individu le nombre des habitans. L'insalubrité de l'air, & les maladies qui en résultèrent furent d'abord un obstacle à cette nouvelle population: mais la prodigieuse augmentation des individus surmonta bientôt toutes les difficultés que présentoient & l'emplacement du lieu & la nature.

Les Provençaux contribuèrent surtout les premiers à augmenter la population de Livourne. Tandis que le feu de la guerre embrasoit toutes les parties de la France, & qu'elles se dévastoient réciproquement, les Provençaux entretenoient le commerce des côtes: la méfiance qu'ils avoient des vues ambitieuses du duc de Savoie, des Génois, de Lucques, les faisoit passer à Livourne où ils trouvoient les plus grands avantages pour leur

1590.

commerce. Ils étoient encore engagés à fréquenter cette ville par l'affection qu'ils avoient pour le Grand-Duc, par les bons traitemens qu'ils en recevoient, enfin par l'espérance des secours qui seuls pouvoient les garantir des invasions imminentes de leurs ennemis. Nombre d'entr'eux s'y étoient aussi réfugiés pour éviter les troubles qui désoloient leur patrie, & qui étoit près de devenir la proie du parti le plus puissant, ou celui des Huguenots, ou du duc de Savoie. Le comte de Carces soutenoit en Provence le parti de la Ligue: la Vallette, à la tête des Huguenots, menaçoit d'envahir cette contrée: le duc de Savoie, soit par la force, soit par des menées sourdes, cherchoit à s'en emparer. Le Grand-Duc bien résolu d'empêcher le duc de Savoie de faire des progrès en Provence, céda aux instances du comte de Carces, & lui fournit de l'argent en secret, parce qu'il regardoit toujours comme son propre avantage la conservation de cette Province, de quelque manière qu'il parvînt à la garantir. Il étoit également persuadé qu'en tenant le duc de Savoie éloigné, il obli:

geroit beaucoup plus le roi de Navarre, dont il avoit tant de raisons à défendre les intérêts : c'étoit d'ailleurs le seul des concurrens à la couronne de France, qui, appuyé de la justice de sa cause, pût aussi, par sa valeur & sa prudence, maintenir la Monarchie dans son intégrité.

Henri de Bourbon, roi de Navarre, le plus proche parent à l'extinction de la ligne des Valois, devoit, avec justice, succéder à la Couronne. Le Calvinisme qu'il professoit, étoit pour les Catholiques un prétexte de l'exclure & de lui substituer un autre successeur élu par les Etats du Royaume. L'Espagne & la cour de Rome les soutenoient dans ce parti : la première, afin de démembrer la France, & de faire un Etat à un Archiduc ; la seconde, pour maintenir la Religion catholique. La reine d'Angleterre, les Etats-Unis de Flandre, les Protestans d'Allemagne, le Grand-Duc étoient contraires aux vues de Philippe II, & concouroient tous à vouloir conserver la Monarchie Françoisse dans son entier, comme l'unique rempart qu'on pût opposer à la grande puissance de l'Es-

 1590.

1590.

pagne. Une abjuration de la part de Henri pouvoit sans doute tranquilliser les dissidens du Royaume; les Calvinistes approuvoient eux-mêmes ce parti, & le conseilloyent au Roi. Il se laissa persuader, & promit de se rendre catholique; mais il falloit, pour l'effectuer, le concours du Saint Siège. Le Grand-Duc pouvoit devenir très-tutile dans la conduite de cette affaire, tant par ses conseils que par ses démarches. Henri IV jugea donc à propos de profiter des bonnes dispositions que lui montrait Ferdinand, Prince des plus réfléchis & des plus prudens. La noblesse de France ayant expédié le duc de Luxembourg à Rome, au moment de la mort de Henri III, cet Envoyé passa à Florence. Quoique le Grand-Duc, jaloux de plaire en apparence aux Espagnols, lui eût refusé de recevoir les lettres de Henri IV, & de reconnoître ce Prince pour Roi, il assura néanmoins Luxembourg en secret des dispositions favorables où il étoit pour ce Monarque, offrit tous les services & tous les secours que l'amitié lui suggéroit, afin de mettre Henri en état de défendre la justice de sa

cause. Henri IV en prit occasion d'envoyer secrètement à Florence Maisse, ambassadeur de France à Venise. Ce Ministre y arriva inconnu, fut introduit chez le Grand-Duc, & lia avec lui au nom du Roi l'amitié la plus sincère. Henri IV, par l'entremise de Maisse, lui demanda conseil dans ces circonstances critiques, & le pria de lui donner la première preuve de son amitié en détachant de la Ligue le duc de Lorraine, & en l'engageant à rester neutre dans ce bouleversement. Cette séparation pouvant faciliter à Henri la conquête de son Royaume, c'étoit aussi pour lui une raison d'offrir au Grand-Duc les conditions les plus avantageuses, entr'autres de donner une de ses sœurs en mariage au duc de Bar. Ferdinand accepta volontiers cet office, & expédia immédiatement à Nancy un gentilhomme de confiance, pour persuader au duc de Lorraine de renoncer à la Ligue, & le détromper sur les espérances qu'il avoit à la couronne de France. Il lui représenta aussi le danger qu'il courroit à persister dans cette union, & l'avantage qu'il pouvoit tirer en combinant ses intérêts

1599.

~~avec ceux du nouveau Roi.~~ **1590.** Le duc de Lorraine étoit mécontent des Espagnols : mais ses anciennes inimitiés avec la Maison de Bourbon , le zèle de la Religion , les espérances flatteuses de s'agrandir , le tenoient attaché à la Ligue. Cependant il parut goûter les avis du Grand-Duc , & disposé à une trêve , à condition néanmoins que l'abjuration du Roi feroit un préalable à toute convention. Il ne voulut pas non plus traiter cette affaire lui-même , & s'en reposa uniquement sur le Grand-Duc , pour ne point se rendre suspect à la Ligue. Ces dispositions du duc de Lorraine manifestées à l'ambassadeur Maïsse , convinquirent Henri IV de la sincère inclination que Ferdinand avoit à l'obliger , & l'engagèrent davantage à profiter de sa franchise & de son amitié.

Henri IV étant au camp de Bray le 28 avril , expédia encore Maïsse en Toscane avec les mêmes précautions qu'exigeoient le secret & la confiance. Il le chargea d'une lettre pleine d'expressions d'amitié , & de demander des secours d'argent pour suivre ses entreprises contre la Ligue. « Mon Cousin,

» écrivoit le Roi, croyez que je ne suis
 » pas ami feint ni froid, & qu'en vous
 » liant d'amitié avec moi, je ne vous
 » abandonnerai jamais en cas que vous
 » soyez inquiété par vos ennemis ».

Ferdinand lui promit des secours ; mais la grande difficulté étoit de lui faire tenir l'argent avec sûreté. Jérôme Gondi, Florentin, que la reine Catherine avoit traité avec certains égards, étoit en France un des principaux fermiers des revenus de cette Couronne. Le Grand - Duc l'avoit chargé de demander les payemens des sommes que Henri III avoit assignées pour la dot de la Grande-Duchesse à titre de fille de France. Comme on l'avoit connu à l'ancienne cour de Valois, le roi de Navarre savoit parfaitement qui cet homme étoit. On crut donc devoir employer son ministère comme le moyen le plus sûr de faire parvenir cet argent, & d'entretenir une correspondance par laquelle on s'éclaireroit mutuellement sur le cours des affaires, & sans être découvert. Gondi bien instruit de l'état des choses & des intentions du Grand-Duc, devoit solliciter Henri à se rendre catholique, l'avertir des

~~1590.~~ 1590. sentimens du Pape, des artifices des Espagnols & de tout ce que le Grand-Duc feroit à la cour de Rome & auprès du duc de Lorraine pour diminuer le nombre des ennemis de Sa Majesté. En effet le parti que Ferdinand avoit dans le sacré Collège opéroit le plus efficacement auprès de Sa Sainteté. Le Pape enfin, persuadé que la conservation du Catholicisme en France dépendoit plus de l'intégrité de la Monarchie sous un Roi catholique, que de la division fomentée par les Espagnols, fit amitié à l'ambassadeur Luxembourg, & prêta l'oreille aux espérances qu'on lui donna du roi de Navarre. Le Grand-Duc parvint même à engager le Pontife à secourir le comte de Carces en Provence, & à recevoir les députés & ceux de la ville de Marseille. Le moyen qu'il employa fut de lui donner à entendre que le duc de Savoie, après avoir conquis la Provence sans aucun titre valable, ne respecteroit pas plus Avignon. Olivarez, ambassadeur d'Espagne à Rome, devint furieux à ces nouvelles manœuvres; & plein de dépit & de courroux, demanda au Pape de ne pas absoudre le roi de Navarre du crime

d'hérésie, d'excommunier même tous les Catholiques de son parti, & de chasser Luxembourg de Rome : il protesta au nom du Roi que dans le cas de refus, Sa Majesté convoqueroit un concile, feroit la guerre à Sa Sainteté, & lui ôteroit l'obéissance dans tous les Etats de la Monarchie Espagnole. Mais Sixte V, naturellement fier & inflexible, poussa les choses encore plus loin que l'imprudent Ambassadeur. Il pensoit même à excommunier Philippe II, à le déclarer déchu de tous ses Etats, & à renouveler contre lui l'ancienne fureur des croisades. Olivarez n'ignoroit pas combien le Grand-Duc influoit dans les délibérations du Pape ; aussi l'accusoit-il continuellement à la cour de Madrid comme un ennemi caché du Roi. Ces soupçons étoient confirmés par les députations que l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse & d'autres Princes Allemands firent à Florence. Quoique ce ne fût que pour des complimens de pure cérémonie, ces Princes donnoient néanmoins lieu de croire qu'ils étoient d'intelligence en faveur du roi de Navarre. Le Ministère Espagnol ne

=====

1599.

1590.

pouvoit souffrir que tous les desseins fussent traversés par un Prince qui affectoit d'être ami du Roi, & d'être cependant obligé d'en dissimuler l'injure. La moindre démarche que les Espagnols eussent risquée en Italie contre le Grand-Duc, pouvoit exposer les Etats de Naples & de Milan à de grands dangers, & les forces Espagnoles divisées par une diversion eussent facilité les progrès du roi de Navarre, & ceux des Etats-Unis de Flandre. L'Espagne n'en faisoit cependant pas moins de menaces, & prétendoit les justifier en assurant qu'il y avoit une ligue concertée entre Henri IV, les Vénitiens & le Grand-Duc. D'un autre côté, faire des mouvemens en conséquence de cette persuasion, c'étoit peut-être donner lieu à cette ligue. Ainsi Olivarez, fécond en artifices & non moins animé par l'esprit de vengeance, imagina de susciter au Grand-Duc des troubles qui, sans compromettre la dignité de son Roi, ni exposer la tranquillité de l'Italie, jettassent Ferdinand dans le plus grand embarras, & le missent hors d'état de donner des secours à autrui.

Alphonse Piccolomini, duc de Montemarciano, le même qui sous Grégoire XIII avoit fait des courses dans l'Etat de l'Eglise avec des troupes de brigands, & que le Grand-Duc avoit garanti de la peine due à sa rebellion, se laissa gagner par des promesses flatteuses. Encouragé d'ailleurs par sa scélératesse, il se mit à la tête d'une bande d'assassins pour ravager la Toscane. Le grand-duc François avoit eu la foiblesse de le protéger, pour ne pas irriter les Siennois, & dans le dessein de l'employer comme un moyen propre à intimider le Pape. Il avoit été servir en France : mais les loix d'une guerre légitime ne pouvant attacher au service un chef de scélérats, il étoit retourné en Italie, soupirant après la profession de brigand & d'assassin. Arrivé à Florence, il trouva Ferdinand moins disposé que François à tolérer ses prétendus exploits. Le Grand-duc au contraire, qui ne vouloit pas lui permettre ces attroupemens de gens armés, poursuivit les meurtriers qui s'attachoient à ce brigand, & le contraignit enfin de se soumettre aux loix comme tous les

1590.

~~1590.~~
1590.

autres vassaux. Alors, plein de dépit & d'indignation, Piccolomini quitta subitement Florence, & chercha en Lombardie tous les ennemis de la Maison Médicis. Accueilli favorablement par les Ministres Espagnols, & protégé du duc de Savoie, il parvint à rassembler dans le Piémont & le Milanois un parti de cinq cens scélérats. La famine qui affligeoit l'Italie, l'or des Espagnols, & ce genre de vie si agréable à des gens désespérés, lui facilitèrent la réunion de ces bandits. Comme ils ne trouvèrent aucune résistance dans les pays intermédiaires, ils arrivèrent tranquillement au milieu de juin sur les frontières de la Toscane. Les montagnes de Pistoia parurent à Piccolomini un lieu très-propre à grossir sa troupe, à soulever les peuples, & à favoriser ses incursions, parce qu'il n'y avoit ni forteresses ni garnisons, & que la misère pouvoit plus facilement y engager les indigens à tenter de changer leur état. Les violences, les incendies, les ravages furent le début de cette première expédition. Piccolomini y joignit des libelles, des lettres circulaires pleines d'injures contre le Grand-

Duc , tendantes à soulever les peuples & à leur faire prendre les armes contre leur Souverain. Ferdinand fit promptement marcher ses milices pour réprimer l'audace de ces bandits : il les empêcha de pénétrer dans le Grand-Duché , leur ôta toute communication avec les peuples , & les força de se retirer dans l'Etat de l'Eglise. Piccolomini fut déclaré publiquement à Florence , banni , rebelle , infâme : il fut promis vingt mille écus à celui qui l'ameneroit vivant , ou dix mille à celui qui en apporteroit la tête. Le Grand-Duc pria aussi les autres Princes de l'Italie de le poursuivre , loin de lui donner une retraite dans leurs domaines : il ne craignit même pas de faire marcher ses milices après lui dans la Romagne du ressort du Pape , pour lui couper le chemin & l'empêcher de se jeter dans le Siennois. En effet , il eût été plus facile à Piccolomini , aidé des garnisons Espagnoles de Piombino & de Portoferraio , de susciter quelque trouble de ce côté là , de s'établir dans cette Maremme , & de tenir long-tems contre les milices du Grand-Duc. On craignoit

~~Il étoit~~ généralement que ce ne fût là le dessein
1590. de ce brigand ; d'autant plus qu'une
autre bande d'aventuriers s'étoit cantonnée dans l'Etat de Castro , & sembloit attendre son arrivée dans le Siennois pour se joindre à lui. Si ces brigands eussent plutôt rendu aux conquêtes , qu'à courir & à piller , ils eussent aisément pu surprendre cette place , & s'y maintenir quelque tems , à l'aide des ennemis des Médicis , pour capituler ensuite à des conditions avantageuses. Piccolomini se proposoit de surprendre le fort de Saint-Martin dans le Mugello ; mais les gens , quoique féroces & animés par le désespoir , n'étant accoutumés qu'à faire la guerre en désordre , & cachés dans des embuscades , ne savoient pas se montrer en corps de troupes réglées pour attaquer une place. Sa troupe s'étant donc débandée dans la Romagne & dans le Ferrarois , proscrit lui-même par les Vénitiens & par le duc de Mantoue , il fut réduit à se cacher avec peu de monde dans le territoire de Plaisance , pour éviter les embûches que lui tendoient de tous côtés ceux qui le poursuivoient , & ceux qui cher-

choient à le saisir dans l'espoir de la récompense promise à quiconque l'arrêteroit. 159

Ces courses de Piccolomini étoient regardées comme une trame des ennemis du Grand-Duc ; & chacun en parloit différemment en attendant quelle en seroit l'issue. Sixte V, qui au commencement de son pontificat avoit été la terreur des bandits , s'étoit montré assez indifférent sur ces brigandages-ci , & avoit paru sourd aux sollicitations du Grand-Duc, qui lui demandoit d'agir contre Piccolomini. Venise & le duc de Ferrare montrèrent plus de zèle à l'empêcher de réunir des forces. Le gouverneur de Milan sauva au moins les apparences en bannissant ce bandit de cet Etat , dans la crainte de paroître favoriser ces atrocités , auxquelles on croyoit généralement qu'il s'étoit prêté. Les Espagnols intérieurement voyoient avec plaisir les troubles qu'essuyoit le Grand-Duc : ils lui causèrent même d'autres chagrins , en arrêtant les vaisseaux sur lesquels il faisoit venir des grains du nord pour soulager ses peuples affligés de la disette la plus cruelle. Les récoltes qui

1590.

avoient manqué deux années de suite , mettoient la Toscane , & en général toute l'Italie, dans la plus triste position. Le Grand-Duc expédia aussi-tôt des commissionnaires en Angleterre pour demander des grains à la Reine qui lui en avoit déjà fourni : il fit aussi passer des marchands à Dantzic & à Lubec, pour s'approvisionner abondamment. Le duc de Montmorenci , gouverneur de Languedoc , ami particulier de la Maison Médicis, concourut de tous ses efforts à pourvoir Ferdinand des grains qu'il put lui envoyer ; & le Grand-Duc n'omit aucun soin pour faire venir de tous côtés en Toscane la plus grande quantité de vivres. Il employa plus d'un million d'écus à ces approvisionnemens; mais les Espagnols furent d'assez mauvaise foi pour arrêter ce qu'ils purent des navires Anglois ou Hollandois qui venoient chargés de grains à Livourne , malgré les passeports que Ferdinand avoit obtenus d'Espagne pour la liberté de ces vaisseaux. Le duc de Savoie manifesta aussi son animosité en arrêtant plusieurs de ces transports , sans que le besoin de vivres le forçât à priver la

Toscane de ces secours. Nonobstant toutes ces difficultés, le Grand-Duc parvint à subvenir aux besoins de ses sujets, à ceux de l'Etat de l'Eglise; & même il secourut les sujets du roi d'Espagne & plusieurs villes d'Italie, qui manquoient également de vivres. La grandeur d'ame qu'il fit paroître en procurant ces secours, la promptitude de la distribution, lui concilièrent l'amour de toute l'Italie, & augmentèrent son crédit & sa gloire dans toute la nation. Il se plaisoit à ces actes de bienfaisance auxquels il étoit porté, tant par son inclination naturelle, que par la satisfaction intérieure qu'il éprouvoit en voyant s'étendre sa famille avec la joie universelle des peuples. Côme son fils, né le 12 mai, assuroit la succession de la Souveraineté & la tranquillité des peuples; & Ferdinand voyoit enfin ses vœux remplis, après avoir été si long-tems contrariés par l'incertitude des événemens domestiques de sa maison. L'allégresse de ses sujets fut universelle: il fut même nécessaire, vu la disette affreuse, d'arrêter les démonstrations de joie de toute la Toscane, de peur qu'elles ne devin-

~~1590.~~

1590.

sont ruineuses pour les sujets. Ferdinand donna lui-même l'exemple, convertissant en actes de bienfaisance les sommes qu'on a coutume d'employer en divertissemens publics à la naissance d'un premier enfant. Il voulut aussi, après ces preuves d'amour pour son peuple, perpétuer la mémoire de cet heureux événement, en fondant des dots pour de jeunes filles. L'Italie applaudit à cette félicité : les Princes & les villes du premier ordre firent de pompeuses députations à Florence, pour marquer la part qu'elles y prenoient : ce qui contribua beaucoup à augmenter l'autorité & la réputation du Prince & de l'Etat.

CHAPITRE III.

Intérêts du grand-duc Ferdinand dans l'élection successive de quatre Papes. Expédition contre Alphonse Piccolomini & ses brigands. Ferdinand met une garnison Toscane dans le château d'If, & fortifie cette isle. Manœuvres pratiquées à la cour de Rome pour empêcher le marquis d'Este d'être admis à la succession de Ferrare. Extravagances de don Pierre de Médicis. Rivalité du duc de Savoie. Jalousie des Espagnols, & politique du Grand-Duc pour s'en garantir.

FERDINAND déjà très-occupé de ses propres intérêts & de ceux de l'Italie, le fut encore davantage par la vacance du Saint-Siège. Sixte V étoit mort le 26 août. Quoique sur les dernières années de sa vie ce Pontife eût marqué de la méfiance & de l'ingratitude au Grand-Duc, la haine qu'il avoit naturellement pour les Espagnols néanmoins lui faisoit seconder

1590.

tacitement les vues de Ferdinand, relativement aux révolutions de la France. L'élection d'un nouveau Pontife étoit un objet de la plus grande importance, parce que c'étoit de là qu'alloit dépendre la paix de la France & le repos de l'Italie. Ferdinand eût désiré placer une de ses créatures sur le Saint-Siège ; il avoit même quelques espérances assez bien fondées dans le puissant parti qui lui étoit dévoué parmi les membres du sacré Collège : mais la confiance que les Espagnols lui refusoient alors, la crainte de les irriter trop en cette occasion, le déterminèrent à jeter ses vues sur un sujet qui ne leur déplût pas, & qui en même-tems conciliât les intérêts de tous les partis. Celui du cardinal Montalte, formé des créatures de Sixte V, & celui du cardinal Madruzzo prédominoient dans le sacré Collège. Ce dernier étoit appuyé de l'autorité du roi d'Espagne, & par les pensions & la protection qu'il lui accordoit. La France ne formoit plus là de corps particulier, parce que les intérêts de la Ligue étant communs avec ceux d'Espagne, les Cardinaux François ne

faisoient qu'augmenter le nombre des partisans du roi Philippe. Mais le cardinal Montalte étant parent du Grand-Duc par la Maison des Ursins, réunissoit les intérêts & les partisans de Ferdinand aux siens, & formoit ainsi dans le conclave une faction contre laquelle devoient échouer tous les autres partis. Le point le plus difficile étoit de s'accorder sur les sujets dont il falloit favoriser l'élection. Ferdinand n'ignoroit pas que les Espagnols excluroient le cardinal de Florence ; il se détermina donc pour le cardinal Castagna son ancien confident, & qu'il savoit être secrètement protégé de Philippe. D'un côté ce sujet ne remplissoit pas toutes les vues du cardinal Montalte ; de l'autre, il étoit devenu l'objet de toutes les manœuvres du cardinal del Monte, chef du parti de la Toscane. Toutes les démarches du secrétaire Vinta, que Ferdinand avoit exprès envoyé à Rome pour observer les manœuvres du conclave se rapportoient pareillement à Castagna. Mais avant d'agir avec vigueur, il falloit adoucir les Espagnols, & se montrer intéressé comme eux à seconder les vues

1590.

du Roi. Le duc de Sessa qui avoit été joint à Olivarez par la cour de Madrid dans les différens que le Roi avoit eus avec Sixte V, affectoit un caractère tout opposé à celui de son collègue, il le surpassoit même en dissimulation & par les artifices les plus étudiés. Sessa offrit au Grand-Duc toute son amitié & tout son crédit à la Cour, pour le reconcilier avec le roi Philippe, & pour dissiper les soupçons qui arrêtoient de plus en plus leur correspondance mutuelle. Ferdinand répondit à ces protestations par des apparences encore plus flatteuses, & tout tendit à laisser le Grand-Duc entièrement libre de mener le conclave, & de déterminer l'élection du Pape. Castagna fut donc nommé le 15 septembre, & prit le nom d'Urban VII. Ce Pontife instruisant Ferdinand de son élection le jour même qu'il fut nommé, lui écrivit de sa main : *habes quod totâ mente petisti*. Quoique le choix de ce Pape recommandé par le Roi même, ne pût déplaire aux Espagnols, ils furent cependant choqués & même étonnés que le Duc se regardât seul comme l'au-
teur

teur de l'élection, & voulût mettre son crédit en parallèle avec celui du Roi, en leur ôtant tout le mérite de leurs opérations. Le Grand-Duc expédia sur le champ don Jean son frère à Rome pour se féliciter avec le nouveau Pontife; mais Sa Sainteté, soit par les difficultés & par la fatigue qu'elle essuya au commencement de cette affaire & dans ces formalités, soit par l'agitation que produisent toujours de pareils changemens, fut atteinte d'une fièvre, & mourut le 27^e du même mois. Un événement aussi inopiné, tant de manœuvres employées sans fruit, troublèrent beaucoup le Grand-Duc qui n'avoit rien prévu pour concerter une nouvelle élection. Il adopta le même système de suivre en apparence les vues de l'Espagne; mais ce qui lui avoit été utile auparavant, lui devint ensuite préjudiciable. En effet, on empêcha qu'il n'eût part à la nouvelle élection: il eut même la mortification de voir élire contre son gré un Pape ennemi de sa Maison, & dont il avoit toute raison de se méfier.

Le nouveau conclave s'ouvrit, & les Cardinaux y entrèrent avec les

1590.

mêmes passions & les mêmes intérêts qui les avoient conduits dans les conclaves précédens. Le pontificat éphémère d'Urbain VII n'avoit rien changé au système de Rome, & les vues politiques étoient toujours les mêmes. Le Grand-Duc & Montalte qui ne s'étoient pas accordés sur les sujets à proposer, donnèrent lieu à des divisions. Les Espagnols instruits de ce qui se passoit, prétendirent se rendre les arbitres de l'élection : en conséquence Philippe II fit proposer par le cardinal Madruzzo, sept sujets au conclave, avec ordre à ses confidens de faire leur choix dans ce nombre. Cet acte fut trouvé trop violent : en effet il sembloit que Philippe voulût fouler aux pieds les libertés de l'Eglise & faire de l'élection des Pontifes un droit de patronage en faveur de l'Evêque. On rappela dans le conclave combien il en avoit coûté de sang à la Chrétienté pour soustraire cette élection à l'autorité des Empereurs; & l'on fit observer que cet exemple pouvant être promptement suivi de tous les Princes, le Siège Apostolique seroit exposé au plus grand danger à la mort

de chaque Pontife. Toutes ces réflexions furent inutiles : les Espagnols persévérèrent dans leurs propositions, & recusèrent tous les autres sujets. D'un autre côté Montalte excluait ceux que proposoit le roi d'Espagne. Cette fermeté réciproque des deux partis opposés, ne pouvant admettre aucune voie de conciliation, contraignit les concurrens à recourir aux ruses & aux stratagèmes que purent leur suggérer la finesse la plus déliée & l'ambition la plus active. Le Grand-Duc, conduit par le cardinal *del Monte*, ne se régla plus que par les événemens ; & dès-lors n'ayant plus de crédit sensible dans aucun parti, il devint indifférent pour tous les concurrens. Cet état des choses étoit nécessairement sujet à des longueurs, qui cependant ne décourageoient pas les différens partis ; mais Olivarez les menaça d'assiéger Rome pour les amener à ses vues.

Alphonse Piccolomini caché dans le territoire de Plaisance, venoit d'en sortir sans danger : il avoit même traversé le Ferrarois sans être connu, & s'étoit rendu librement à Montemarciano. Gagné par les promesses & par

~~1590.~~ 1590. l'or des Espagnols, il s'y étoit formé un camp volant, & menaçoit avec une troupe assez nombreuse de piller, de brûler tout. Vers ce tems-là il s'avançoit des confins de l'Abbruze, suivi de sa troupe, & accompagné d'un autre chef d'assassins nommé Marc Sciarra. Une troisième bande de scélérats aussi nombreuse se mettoit en marche dans l'Etat de Castro, sous le commandement de Batistella. Ces trois corps réunis auroient facilement pu attaquer Rome, & imposer une contribution aux Cardinaux assemblés dans le conclave : mais le Grand-Duc voyant tant de lenteur dans le sacré Collège, résolut de prévenir le dessein de ces brigands, & d'empêcher leur réunion. Il envoya donc en avant Camille del Monte, général de son infanterie, avec cent cavaliers armés à la légère, trois cens arquebusiers à cheval, & six cens fantassins, leur enjoignant d'entrer dans l'Etat de l'Eglise & de dissiper ces brigands. Le Collège ne tarda pas non plus à lui demander des secours : aussitôt il ordonna à Camille de se porter vers Rome pour en éloigner les bandits. Il ménagea aussi quel-

qu'intelligence secrète avec Sciarra & Batistella pour empêcher qu'ils ne se réunissent à Piccolomini, & même il leur demanda, en vertu du prix assigné pour sa tête, de lui ôter la vie, & de dissiper sa troupe qui montoit à quatre cens cavaliers & à trois cens fantassins. Piccolomini s'étoit avancé près des portes de Rome, favorisé par quelque correspondance qu'il avoit dans la ville pour s'y introduire; déjà même il se vantoit de détruire & de brûler le palais & le jardin des Médicis. Ces événemens combinés avec les plaintes du public, qui, pressé par la famine & près de périr de misère, demandoit des vivres, firent renoncer les Cardinaux à leur opiniâtreté, & les déterminèrent enfin à élire un Pape. Le Grand-Duc, à la requi-sition de l'Espagne, employa tous ses soins à concilier les vues & les intérêts des deux partis; & le conclave se vit obligé d'agréer un des sujets nommés par le Roi. Le cardinal Sfondrati, Milanois, autrement le cardinal de Crémone, fut donc élu le 5 décembre, & prit le nom de Grégoire XIV. Sa foible santé donnoit lieu

1590.

1590.

d'espérer un prochain conclave aux ambitieux, & aux mécontents un changement après lequel ils soupiroient. Le Grand-Duc avoit d'abord mis tout en usage pour exclure Sfondrati, parce que ce Cardinal ayant toujours paru ennemi de la Maison de Mantoue, ne pouvoit plaire au Gonzague, étant sur le Saint Siége. Les Espagnols fiers de leur victoire, tâchèrent aussi-tôt d'employer le Pontife en faveur de la Ligue, & contre les intérêts du roi de Navarre. Mais son ignorance dans les affaires politiques, sa foible santé, la crainte d'essuyer les mêmes chagrins que son prédécesseur, l'empêchèrent de se jeter aussi-tôt dans les intrigues, & lui firent adopter un système qui ne plut à personne.

1591.

Le Grand-Duc fut plus heureux dans la poursuite des bandits. Les troupes Toscanes qui s'étoient postées à S. Jean de Bieda, au moment où Piccolomini & Marc Sciarra étoient près de se réunir, les attaquèrent, & après un assez grand carnage, vinrent à bout de les dissiper. Le général Camille fut blessé d'un coup d'arquebuse : il resta même deux de ses capitaines sur la

place : mais Piccolomini n'en fut pas moins poursuivi par un détachement jusqu'en la Romagne, seule retraite qui lui restoit dans sa fuite. Les troupes que le Pape avoit aussi envoyées à sa poursuite, le serroient de près pour lui couper le chemin de l'Abbruzze, pendant que celles de Ferrare & de Mantoue lui fermoient le passage de la Lombardie. Enfin abandonné de ses gens, & enfermé par les Toscans dans le petit château de Staggia, territoire de Césène, il y fut pris le 2 janvier avec quelques scélérats qui suivoient sa fortune. Le Grand-Duc n'eut cependant pas à l'instant tous les avantages qu'il attendoit de sa victoire. Les Ministres du Pape, corrompus par l'or des Espagnols, se plaignirent qu'on eût violé le territoire de Sa Sainteté, & tentèrent d'ôter Piccolomini des mains de Ferdinand : le commandant Toscan eut même besoin de toute sa prudence pour amener ce rebelle en sûreté, & sans avoir de différent avec les troupes du Pape. Il fut donc conduit à Florence, où le Pontife le redemanda expressément. Le Grand-Duc déclara & soutint avec fermeté

1591.

qu'il n'abandonnoit pas ses sujets au jugement d'autres Princes ; que tout ce qu'il pouvoit permettre en pareil cas , étoit qu'il assistât aux interrogatoires du coupable des Commissaires nommés de leur part , pour constater les délits qui avoient été commis dans leur territoire. Le Grand-Duc étoit trop intéressé à découvrir les trames secrètes des Espagnols & des autres ennemis qui lui tendoient des pièges : il vouloit donc que Piccolomini fût questionné & examiné avec toute la sévérité possible , ce qui se fit avec la plus grande promptitude ; & le coupable fut pendu publiquement le 16 mars. Sa mort effraya tous les adhérens : alors il ne fut pas difficile aux troupes de l'Eglise & de Ferrare , de purger leurs Etats de tous les bandits attroupés. Le Pontife parut ne pas faire grand cas du service que Ferdinand lui rendit en cette occasion : peut-être même qu'il se seroit opposé à l'exécution de Piccolomini , si ses neveux n'avoient eu des vues sur le fief de Montemarciano , & si le peuple de Rome n'avoit été obligé de recourir au Grand-Duc pour lui

demander des vivres. La disette se faisoit cruellement sentir en Italie; & Rome déjà très-pressée par la faim, avoit résolu de faire sortir les bouches inutiles, pour les abandonner ailleurs à la providence. Le Pape & ses neveux entamoient les millions amassés par Sixte V; mais les convertir en grains étoit une entreprise trop difficile. Les vaisseaux qui s'étoient rendus d'Angleterre & de Dantzic à Livourne, avoient formé dans ce port un magasin abondant de vivres. Le Grand-Duc, qui avoit assuré la subsistance de ses peuples, & des voisins qui se rendoient en Toscane uniquement pour y trouver à vivre, fut en état de fournir du surplus une quantité considérable de grains à Rome, & à d'autres villes qui recouroient à lui comme à leur sauveur. Sa bienfaisance se fût étendue plus loin, si les Espagnols, les Marseillois & le duc de Savoie ne lui eussent pris plusieurs des vaisseaux qui se rendoient en Occident. Ces prises non-seulement lui ôtoient la ressource d'une denrée de première nécessité, mais il perdoit encore par là les profits qu'il eût tirés de la vente de ces

1591.

grains dans de semblables occurrences : les dépenses ultérieures qu'il étoit forcé de faire pour protéger ces transports , étoient un autre sujet de perte pour lui. La récolte suivante donnant lieu de craindre de plus grandes calamités , il prit enfin la résolution d'effectuer ce que ses vues politiques lui suggéroient concernant la Provence.

On voit à trois milles environ de Marseille une chaîne de petites îles appelées les Pomégues , & avantageusement situées pour défendre la côte , & dominer sur tous les vaisseaux qui entrent dans le port. L'île d'If qui en fait partie , étoit défendue par un ancien fort qui , depuis Henri III & la reine Catherine de Médicis , étoit confié à la garde du capitaine Beaufet , Marseillois , créature de la Maison de Lorraine , & par conséquent attaché à la Ligue. Dans le soulèvement de Marseille , il n'avoit pas voulu faire cause commune avec le peuple , sans cependant se déclarer ouvertement contre ces mutins , afin d'entretenir une libre communication avec la ville ; ce qui lui devenoit absolument nécessaire dans le dessein où il

étoit de se maintenir sur le rocher de cette île. Les révolutions de la Provence lui faisoient craindre sans cesse une surprise. Comme il sentit que la Ligue & le duc de Lorraine ne pouvoient lui donner du secours , il résolut de recourir à un Prince capable de le soutenir dans ce poste. Lorsque la Grande-Duchesse avoit quitté Marseille , Beauffet l'avoit accompagnée jusqu'à Florence , où il avoit communiqué ses desseins au Grand-Duc , lui demandant sa protection. Ferdinand avoit cru l'occasion favorable pour s'intéresser aux révolutions de la Provence , & arrêter les vues ambitieuses du duc de Savoie : cependant la crainte qu'il avoit des Espagnols , l'incertitude des suites , l'avoient jusqu'à tenu en suspens. Il sentoit bien que la cour de Madrid n'auroit pas manqué de prendre cette conduite pour une rupture ouverte. Mais dans ce moment-ci , les circonstances le forçant pour ainsi dire , ou de prendre part à ces révolutions , ou de renoncer pour toujours aux vues qu'il avoit sur la Provence , il mit de côté tout scrupule , & consentit à mettre une garni-

~~1591.~~
1591.

son dans le château d'If. Les grands progrès du duc de Savoie faisoient craindre avec raison que cette contrée ne fût détachée de la Monarchie Françoisé, & menaçoient l'Italie d'un joug plus pesant. On savoit que Charles V avoit pour principe, *que l'Espagne ne pouvoit conserver ses Etats d'Italie sans posséder Marseille*; & l'on n'ignoroit pas non plus les efforts qu'il avoit faits pour s'en rendre maître. Le duc de Savoie qui entretenoit des intelligences dans cette ville, y avoit été reçu comme le défenseur de la liberté: néanmoins, la plupart des habitans voyoient bien que cette protection apparente conduiroit infailliblement ce défenseur à se l'assujétir par usurpation. D'un autre côté, tous ses desseins devoient échouer si l'on fortifioit le château: le Grand-Duc s'occupa donc d'y mettre bonne garnison avec de l'artillerie & des vivres. Il étoit cependant besoin de justifier cette conduite à la cour de Madrid. Il ne fut pas difficile de trouver un moyen: ce fut de faire demander par le duc de Lorraine & par les chefs de la Ligue, le secours que le Grand-Duc étoit prêt

à fournir, & que Beausset fût chargé de le solliciter, sous prétexte de conserver à la Maison de Lorraine les droits qu'elle avoit sur la Provence, & d'empêcher Marseille de devenir la proie des Huguenots. Tout devoit paroître l'ouvrage de la Grande-Duchesse, & se faire en son nom: le Grand-Duc devoit aussi se justifier d'avoir accordé cette garnison, en alléguant le prétexte de profiter de ce fort pour empêcher le duc de Savoie & les Marseillois d'arrêter les vaisseaux. Le Gouverneur du château se rendit donc à Florence, convint avec le Grand-Duc de recevoir garnison Toscane, de permettre que les fortifications fussent augmentées, à condition qu'il conserveroit le commandement du château, & promit de déférer aux volontés du commandant Toscan en tout ce qui concerneroit les intérêts de Son Altesse & leur commune sûreté. Il fut aussi arrêté avec serment, que le château seroit tenu au nom & à la disposition du Prince catholique qui monteroit sur le trône de France, & que la Monarchie avoueroit pour son Roi légitime. Un frère & une sœur de Beausset

1591.

restèrent à la cour de Florence, comme gages de la fidélité : ils y furent traités avec beaucoup d'égards. On expédia donc au château d'If, tacitement & avec la plus grande célérité, officiers, soldats, artillerie, vivres, & tout ce qu'il falloit pour le fortifier. Mais cette démarche ne put être assez secrète pour être ignorée du duc de Savoie, qui se trouvoit alors à Marseille. Dès qu'il eut appris cette importante nouvelle, il sentit combien elle mettoit d'obstacles au dessein qu'il avoit d'envahir la Provence : mais n'ayant pas assez de forces pour se hasarder contre les galères & les troupes du Grand-Duc, il prit le parti de dissimuler & de se rendre droit en Espagne, pour animer Philippe & le Ministère contre Ferdinand, & pour en obtenir de l'argent, des troupes & la commission de chasser les Toscans de ce rocher. Les Marseillois furent aussi en rumeur au premier avis qu'ils en eurent : ils regardoient cela comme un frein qu'on mettoit à leur liberté, & comme des embûches qu'on leur tendoit. Mais la prudence de Beauisset, les manœuvres secrètes du Grand-Duc dissipèrent les soupçons

des habitans , & les convainquirent que la vigilance de Ferdinand n'avoit pour but que de les arracher à l'esclavage du duc de Savoie. On leur représenta qu'on se proposoit uniquement de conserver la ville dans l'état où elle se trouvoit , & d'empêcher que personne ne s'en emparât au préjudice du Prince catholique qui monteroit sur le trône de France , & que la nation reconnoîtroit pour son Roi. Le Gouverneur présenta le traité qu'il avoit fait avec le Grand-Duc , pour se justifier de tenir le fort sous ses ordres , & l'on déploya les drapeaux de France sur les murs du château. Les Magistrats & la ville approuvèrent les opérations du Gouverneur : alors Beauflet prit avec eux les arrangemens relatifs aux besoins & à la subsistance de la garnison.

Ferdinand avoit prévu les mauvais services que le duc de Savoie pouvoit lui rendre à la cour de Madrid. Ne voulant donc pas montrer trop d'opiniâtreté , il prit la résolution d'exposer à Philippe les motifs qui lui avoient fait mettre garnison dans ce château. Il représenta qu'étant si étroitement lié

~~avec la Maison de Lorraine~~ avec la Maison de Lorraine, il ne pou-
1591. voit refuser cette faveur au duc Charles; faveur qui lui étoit d'autant plus légitimement due, que ce Prince combinait ses intérêts avec ceux de la Ligue, & par conséquent avec ceux de Sa Majesté: qu'il n'ignoroit pas combien le duc de Savoie étoit offensé de cette démarche; mais que cela devoit être indifférent, puisque Sa Majesté n'avoit jamais ouvertement autorisé ses mouvemens: que d'ailleurs, la justice inviolable du Roi ne pouvoit permettre, encore moins favoriser les usurpations d'Emmanuel, ni s'opposer aux droits incontestables que la Maison de Lorraine avoit sur la Provence. Ferdinand pria aussi Sa Majesté de mettre un frein à l'ambition de ce Duc, parce que s'il allumoit le feu de la guerre en Italie, Sa Majesté ne pourroit pas l'éteindre si facilement. Le Roi dissimula son ressentiment avec un silence affecté: mais le duc de Savoie, moins fait à la dissimulation, ou peut-être plus choqué de ce contraste, ne cacha plus la haine & l'inimitié qu'il avoit contre le Grand-Duc. Il étoit irrité pour deux raisons: la première,

de ce que les Espagnols montraient tant de lenteur à lui donner les secours qu'il avoit demandés ; la seconde, de se voir comme chassé ou repoussé de Marseille. Les habitans de cette ville aimoient l'or des Espagnols, mais non leur domination ; & dès qu'ils furent convaincus que la garnison Toscane du château étoit là pour les défendre contre le duc de Savoie, ils se déclarèrent tous ouvertement ses ennemis. A son retour d'Espagne, ils lui refusèrent l'entrée du port : Casan, premier Consul de la ville, avoit même envoyé une galère au-devant de lui pour le prévenir que sa vie ne seroit pas en sûreté à Marseille, & que ses partisans étoient fâchés de ce qu'il reparoissoit sans troupes & sans argent. La fierté du peuple alla même jusqu'à insulter le Duc : Emmanuel eut aussi le déplaisir de voir tomber morts sur sa galère un de ses gentilshommes & deux rameurs, tués de coups d'arquebuse que lâchèrent les Marseillois. Ce changement de dispositions dans ce peuple lui parut être un effet des menées sourdes de Ferdinand : il lui déclara donc sur le champ la haine la plus grande. En

1591.

conséquence, il fit arrêter les Toscans qui étoient dans ses Etats, & leur imposa une taxe pour prix indispensable de leur rachat. Il fit courir le bruit que Doria étoit muni de pouvoirs pour attaquer les galères Toseanes, & soutint à Philippe que le Grand-Duc avoit part au soulèvement des Arragonois, & à l'évasion d'Antoine Pérez, parce qu'on trouva des lettres de change de marchands Florentins, payables à cet illustre (a) fugitif. On ouvrit les malles des courriers; on examina soigneusement ceux qui passaient en France, dans le dessein de découvrir la correspondance que Ferdinand entretenoit avec le roi de Navarre, & de le faire excommunier par le Pape, comme compris dans le monitoire publié contre les partisans de ce Roi. Philippe vouloit aussi déclarer à cette occasion, Ferdinand déchu du fief de Sienne, sous prétexte qu'il avoit prêté des secours à un ennemi du roi d'Espagne. Mais Ferdinand incapable de s'ébranler à toutes ces manœuvres, & connoissant

(a) Il a été inhumé aux Célestins de Paris.
Not. du trad.

bien la foiblesse & la pauvreté de ses ennemis, se fit un plaisir de combattre à forces égales contre les Espagnols, & voulut même les surpasser par les artifices les plus adroits & par la dissimulation. Ce genre de combat auquel Olivarez étoit très-expérimenté, avoit pour objet de tirer indirectement vengeance du Grand-Duc, & de lui ôter tout partisan, afin de le réduire à la nécessité de s'humilier devant la puissance du Roi. Comme le Pontificat de Grégoire XIV étoit entièrement subordonné à la cour d'Espagne, Olivarez essaya de se prévaloir de ce moyen, voulant gagner au Roi un nouvel ami, & susciter un nouvel ennemi au Grand-Duc.

Alphonse II, duc de Ferrare, n'avoit pas d'enfant mâle ; & suivant toutes les apparences la succession de cet Etat devoit naturellement échoir à don César d'Este. César étoit né d'un père légitimé par mariage subséquent : outre qu'on le croyoit compris dans les titres d'investitures de ses ancêtres, chacun pensoit que la cour de Rome le confirmeroit de nouveau dans la possession de ce domaine. Mais il y avoit

1591.

une autre branche d'Este , savoir , le marquis de Saint-Martin. Cette branche venoit d'un bâtard du marquis Nicolas de Ferrare ; & les neveux de Sa Sainteté descendoient d'une femme de cette Maison. La famille des Saint-Martin étoit attachée au service & aux intérêts de l'Espagne autant que pouvoit l'être le duc de Savoie ; & dans les guerres précédentes , ils avoient toujours soutenu le parti de cette femme contre l'oppression du duc Hercule. Le Pape d'accord avec les Espagnols & le duc de Savoie , convint de nommer en premier lieu le marquis d'Este à la succession de Ferrare. Grégoire vouloit par-là favoriser ses parens ; le Roi & le Duc avoient intention d'empêcher que la Souveraineté de cet Etat ne tombât dans les mains de César , comme parent du Grand-Duc , & très-attaché à son parti. Ils firent donc entendre au duc Alphonse que c'étoit là le moment favorable d'obtenir l'investiture qui lui avoit été tant de fois refusée , & qu'il n'avoit pour cela qu'à préférer à César le marquis de Saint-Martin , qui étoit réellement de son même sang. Le duc de Savoie

avoit ourdi toute cette trame avec Philippe, dans son voyage d'Espagne ; de son côté le marquis d'Este n'omettoit rien à Rome pour tenir le Pontife inébranlable dans ce parti. Don César n'étoit pas aimé du duc Alphonse, & la duchesse d'Urbino, sœur du Duc, le haïssoit mortellement, favorisant au contraire le marquis de Saint-Martin. Néanmoins Alphonse se faisoit un scrupule de se déclarer ouvertement contre toute justice. Il fut donc arrêté que le Duc demanderoit en consistoire l'investiture de Ferrare pour lui & pour ses descendants, selon l'ordre qu'il lui plairoit de fixer à sa mort par dernière volonté. Les neveux du Pape, nés d'une d'Este, se flattoient d'être nommés après le Marquis, ou au moins après l'une ou l'autre de ces deux branches. Etant donc certains de la volonté du Pape, & de la part qu'il prendroit à cette affaire, ils répondirent tellement de tout succès au Duc, qu'il prit la résolution de se rendre à Rome pour demander l'investiture. Mais auparavant il apprit au Grand-Duc qu'il alloit faire ce voyage, dans l'intention d'assurer dans sa famille la succession de

1591.

ses Etats. Ferdinand bien instruit de cette trame, & ne voulant pas que la sœur fût l'épouse d'un vassal du marquis de Saint-Martin, remua tout le collège des Cardinaux pour ne pas laisser accorder l'investiture avec des formalités aussi irrégulières, ou pour faire nommer don César d'Este, si elle devoit être accordée. Tous les Cardinaux qui avoient la confiance des Médicis furent sollicités à désapprouver un procédé si contraire à la justice & à l'humanité; & qui, en déshonorant le Saint Siège & le collège des Cardinaux, donnoit à croire ou qu'on vouloit surprendre la bonne foi du collège, ou qu'on le méprisoit assez pour le juger capable de déférer aveuglément à la volonté du Pape & des Espagnols. On lui remontra que la même tentative avoit été faite à la Cour Impériale pour l'investiture de Modène & de Reggio, avec la condition irrégulière accoutumée *pour une personne à nommer*; mais que l'Empereur & ses Ministres ne s'étoient pas laissés éblouir à l'éclat de l'or qu'on leur offroit afin de les décider à commettre tant d'injustices : que cette démarche tendoit

nécessairement à susciter une guerre en Italie, dans les vues de la réduire en esclavage aussi-bien que le Saint Siègre. Ces représentations faites avec adresse, eurent d'autant plus d'effet, que tous les Princes avoient recommandé le duc Alphonse au Pontife, & que le collège des Cardinaux avoit été extrêmement offensé de se voir si universellement négligé. La proposition en fut malgré cela faite en consistoire; mais sur le champ on opposa la bulle de Pie V, laquelle défendoit l'aliénation des fiefs; & l'on nomma un comité de Cardinaux pour examiner si les dispositions de cette bulle contenoient quelque clause relative au cas présent. Le cardinal Alexandrin, qui savoit que Pie V son oncle, en publiant sa bulle, avoit particulièrement envisagé la succession à la Souveraineté de Ferrare, dans le cas de déshérence qu'on pouvoit prévoir dès ce tems-là même, devint chef du parti de l'opposition: le cardinal Montalte se joignit à son avis, à la sollicitation du Grand-Duc, & ils furent bientôt suivis de toutes les créatures de Sixte V. On démontra que cette loi, dont les Cardinaux & le Pontife avoient pro-

1591.

mis l'observation avec serment, n'étoit même pas dans le cas d'être examinée : que d'ailleurs cet exemple serviroit de règle dans le cas de l'extinction des familles d'Urbain & de Parme ; extinction qui ne paroïssoit pas trop éloignée. Cette résistance inattendue des Cardinaux surprit étrangement les Espagnols & le Pape même. Le duc de Ferrare se crut joué, voyant qu'au lieu de l'investiture on ne lui réservoir qu'une négative humiliante. On écrivit, on disputa beaucoup de part & d'autre : Canonistes, Théologiens, Politiques, tous raisonnèrent sur cette affaire ; mais cela ne fit que réunir tout le Collège au sentiment du cardinal Alexandrin, & les Cardinaux refusèrent formellement de condescendre à la volonté de Sa Sainteté. Les neveux du Pontife & le marquis d'Este désespérés par ce contraste, suggérèrent au Pape de se prévaloir de son autorité, & de donner l'investiture au Duc par forme de bref : les Espagnols assuroient que le Roi étoit prêt à soutenir cette résolution par les armes. Mais cette démarche parut trop violente au Pontife, & capable de susciter dans le Collège
un

un soulèvement qui eût pu renverser le Saint Siège : déjà même les Cardinaux faisoient entendre de grands murmures, & disoient que Grégoire étoit pire qu'Alexandre VI.

1591.

Le Grand-Duc voyoit échouer avec satisfaction les artifices des Espagnols ; il aimoit mieux que l'investiture fût absolument refusée, que de voir le marquis d'Este préféré à don César. Les Espagnols voulurent néanmoins faire encore une dernière tentative ; c'étoit de prévenir le Collège par un décret en interprétation de la bulle : on prit le parti de couvrir cette concession du titre précieux d'*utilité évidente de l'Eglise* ; & le Duc offrit un million d'or, & d'augmenter le cens de la somme de trente mille ducats. Mais cela ne fit qu'irriter le Collège, qui accusoit publiquement le Pape de violer le serment, puisque la bulle n'admettoit même pas l'examen de l'aliénation qu'il s'agissoit de faire. Le cardinal Sfondrato choquoit tout le monde par sa conduite, & le soulèvement des Cardinaux devint si violent, que le Pape pour le calmer, publia enfin une bulle qui confirmoit & fixoit en termes plus précis la bulle

1591.

de Pie V. Malgré cela la crainte & le dépit avoient si fort troublé Grégoire dans ce différent, qu'il fut pris d'une fièvre lente & d'une dysenterie qui l'enlevèrent le 15 octobre. Le duc de Ferrare partit de Rome plein de dépit & de ressentiment, menaçant le cardinal Sfondrato de faire imprimer toute cette trame : mais les intérêts du conclave calmèrent bientôt ce différent.

L'union qui s'étoit formée dans le Collège pour s'opposer à l'investiture de Ferrare, contribua beaucoup à l'uniformité des vœux dans le conclave suivant ; & chacun desira un Pontife qui ne ressemblât point au précédent. Le Grand-Duc vouloit absolument faire exclure le cardinal Côme, pour se venger des torts que ce Cardinal avoit causés à la Maison Médicis pendant le Pontificat de Grégoire XIII. Il excluait aussi Madruzzo, comme trop attaché à la cour d'Espagne, & le cardinal de la Rovère, parce qu'il étoit livré tout entier aux intérêts de la Savoie. Voyant que les Espagnols excluient aussi le cardinal de Florence, Ferdinand employa tout le crédit de son parti pour faire élire

le cardinal Facchinetti, communément appelé *le cardinal Santi-Quattro*. Ce sujet né à Bologne, & de très-basse condition, avoit été élevé dans la Maison Farnèse, à laquelle il s'étoit attaché. Il avoit été compliqué dans la révolution de Plaisance, lorsque Pierre-Louis y fut tué : quoique très-jeune alors, il trouva le moyen de prendre la fuite & de se sauver ; & depuis ces tems-là il avoit suivi la fortune du cardinal Farnèse. Lorsque Jules III relégua Farnèse à Florence, Facchinetti se joignit volontiers à lui pour violer les droits de l'hospitalité, & prit part à la conjuration que Pandolphe Pucci trama contre le grand-duc Côme. Ses talens, la protection de Farnèse lui méritèrent les premiers honneurs de la patrie, & l'évêché de Nicaastro dans le royaume de Naples. Devenu le conseil & l'oracle de la Maison Farnèse, il fut élevé à la pourpre sous Grégoire XIII à la sollicitation du Cardinal. Partageant alors la grandeur & l'autorité de ses protecteurs, il avoit aussi les mêmes ennemis qu'eux, & devint comme Farnèse, le rival de Ferdinand, lorsque celui-ci

1591.

1591.

étoit Cardinal. Mais à peine Farnèse fut-il mort, que Facchinetti, qui aspirait au Pontificat, s'occupa de la réconciliation des deux Maisons, & de gagner par ce moyen la confiance du Grand-Duc. Ferdinand, porté par caractère à oublier les injures de ceux qui recherchoient son amitié, se prêta à ces vues. Bientôt la bonne intelligence s'établit entr'eux, & ils se promirent réciproquement de favoriser leurs intérêts respectifs & ceux de leurs partisans. Le grand savoir de Facchinetti, son expérience dans les affaires, ses cheveux blancs, une conduite vertueuse & réfléchie, le firent désirer de tout le Collège. Il ne déplaisoit pas aux Espagnols; le cardinal Montalte étoit le seul qui se refusât à l'élection d'un sujet qui blâmoit les actions de Sixte V. Il entra donc dans le conclave, désigné par le plus grand nombre pour le Pontificat; & les circonstances semblèrent même déterminer sa nomination. Marc Sciarra, sorti de l'Abbruze avec six cens bandits, étoit maître de la Marche d'Ancone, & menaçoit de s'approcher de Romé. D'un autre côté la vacance du Saint-Siège

suspendant les remises ordonnées par Grégoire XIV pour aider la Ligue, les retards devenoient préjudiciables aux intérêts des Espagnols. Ces causes réunies accélérèrent donc l'élection de Facchinetti, qui fut nommé le 29 octobre, & prit le nom d'Innocent IX. Il reconnut aussi-tôt que c'étoit aux bons offices du Grand-Duc qu'il étoit redevable de son élévation, & lui offrit tout ce qui dépendoit de lui pour le repos, la sûreté de l'Italie, & pour le reconcilier avec le roi d'Espagne. L'accord fait entre le comte de Piti-gliano & le gouverneur d'Orbitello, pour introduire les Espagnols dans ce fief & surprendre la forteresse qui étoit au pouvoir du Grand-Duc, afin de pénétrer plus facilement dans la Toscane, donna lieu de craindre quelque rupture. On prenoit à la solde dans ces deux places la troupe de Batistella, & l'on recrutoit tous les assassins qui cou-roient çà & là dans ces Maremmes. On attendoit aussi de Naples les galères avec de nouvelles troupes; & de tous côtés l'on ne parloit que de la guerre qui se préparoit contre la Toscane. Le Grand-Duc avoit fait marcher un dé-

1591.

1591.

rachement à Sovana; & Grosseto devenu une place d'armes bien munie de troupes & d'artillerie, devoit défendre l'Etat contre les tentatives imprévues des Espagnols.

Mais ce qui offensoit sur-tout la sensibilité du Grand-Duc, étoit de voir don Pierre son frère contraire à ses intérêts & à ceux de sa famille, & servir d'instrument à la passion particulière de ses ennemis. Depuis que la cour d'Espagne avoit eu avis de la garnison que Ferdinand avoit jetée dans le château d'If au nom de la Grande-Duchesse, don Pierre ne gardoit plus aucun ménagement: il appuyoit même les accusations que le duc de Savoie; Doria & Olivarez porteroient à la cour de Madrid contre Ferdinand. Il supposoit que son frère avoit envoyé des secours au roi de Navarre, des soldats & des armes à la Vallette & à Lefdiguieres, chefs des Huguenots. Il se vantoit même qu'il alloit fondre en Toscane à la tête des troupes du Roi, pour en chasser son frère. Loin de se corriger, il se plongeait de jour en jour dans de plus grands désordres; & ses dettes mon-

toient à la somme de cinq cens mille ducats. La mort du duc de Villa-Réal, arrêtoit le mariage de don Pierre. Le Grand-Duc auroit souhaité dégager entièrement son frère de sa parole, vu la fécondité de la Grande-Duchesse, qui lui faisoit regarder tout autre mariage dans sa famille, comme inutile pour assurer la succession. Il pouvoit élever don Pierre à la pourpre, en le remettant en liberté, pour en faire un Cardinal qui devint à Rome un nouvel appui au crédit chancelant des Médicis. Il eût ôté par-là aux Espagnols l'instrument de leur vengeance, & aux autres ennemis l'occasion de rire des malheurs domestiques de sa Maison. Oubliant donc tous les outrages qu'il avoit reçus de son frère, il prit la voie de l'amitié la plus tendre pour le rappeler à son devoir, le pria de demander au Roi de le dégager de sa promesse; lui fixa une pension de deux mille ducats par mois, aussi long-tems qu'il différeroit de se marier. Ferdinand demanda même au Roi d'Espagne la liberté de don Pierre. Philippe répondit qu'il ne pouvoit manquer à la parole qui le tenoit engagé. Néanmoins, com-

1591.

1591.

me don Pierre espéroit voir ses dettes acquittées, il promit de faire naître de nouvelles difficultés à la conclusion de son mariage; & Innocent IX entreprit d'obtenir son retour du Roi, & de reconcilier ainsi les esprits des deux frères. Le Pontife ne vécut pas assez de tems pour voir cette réunion accomplie. Il obtint cependant du Ministère Espagnol de faire connoître quels étoient les griefs que le Roi & la nation avoient contre le Grand-Duc. Ils se réduisoient particulièrement à ceux-ci : savoir, « la garnison du châ- » teau d'If, sans l'aveu de Sa Majesté : » de l'argent & des armes fournis au » roi de Navarre & à ses partisans ». On ajoutoit « que le Grand-Duc de- » voit s'obliger à payer les dettes de » son frère, & à faire un traitement » honnête à la jeune Portugaise ». Cette déclaration donnant lieu à des défenses pour la justification du Grand-Duc, lui laissoit aussi le tems nécessaire de suivre ses vues & de s'opposer à la conquête de la Provence, en amusant la cour de Madrid par l'espoir apparent de lui donner toute satisfaction. En attendant, les ducs de Lor-

tain & du Mainé firent remercier le gouverneur du château d'avoir accepté le secours, & prouvèrent à Philippe que rien ne s'étoit fait qu'à leur demande dans cette affaire. Le Grand-Duc offrit même à Sa Majesté, d'envoyer une armée en Provence pour s'unir à la Ligue, avec l'espérance certaine de faire des progrès sensibles dans cette contrée; mais à condition que le Roi ordonneroit au duc de Savoie de porter ses armes du côté du Dauphiné. « Je suis tout disposé, » disoit Ferdinand, à favoriser la Ligue; & je ne vois pas pourquoi le duc de Savoie, n'étant pas plus dévoué que moi aux intérêts de Sa Majesté, auroit seul la liberté exclusive de faire des conquêtes en France ». La cour de Madrid répondit qu'elle croiroit ces protestations, lorsque le Grand-Duc remettroit au pouvoir du Roi le fort & l'île d'If. Mais les articles de la convention faite avec le Gouverneur de ce château fournissoient tous les prétextes nécessaires pour s'excuser de condescendre à cette demande. Philippe se radoucit cependant envers le Grand-Duc: &

1591.

1591.

ce fut alors qu'il chargea son Ambassadeur à Gênes de se rendre à Florence, & d'assister au nom du prince d'Espagne au baptême du fils aîné de Ferdinand. Le crédit qu'avoit Innocent IX auprès du roi d'Espagne auroit pu devenir très-utile au Grand-Duc ; relativement à la résolution que Philippe avoit prise de faire élire un nouveau Roi en France. Ferdinand eût plus facilement exécuté ses desseins & mieux trompé les Espagnols, si la mort n'avoit prévenu le Pontife le 30 décembre.

1592.

Les Cardinaux n'eurent pas de longs débats dans le conclave suivant. Les Espagnols ayant réuni leurs intérêts à ceux du cardinal Montalte, il fut très-aisé de faire concourir aussi les vœux de l'un & de l'autre parti. L'objet principal étoit de convenir d'un sujet avec lequel on pût combiner la confiance du roi d'Espagne, les intérêts du Grand-Duc, & ceux des créatures de Sixte V. Ce sujet fut Hippolyte Aldobrandini, originaire de Florence, mais né dans l'Etat de l'Eglise. Son père étoit Sylvestre Aldobrandini, jurisconsulte très-favorisé de Paul IV & des Strozzi,

& l'un des plus obstinés rebelles sous le grand-duc Côme. Pie IV avoit obtenu que les Aldobrandini rentrassent dans la patrie & dans leurs biens. Ferdinand étant cardinal, fit son possible pour l'avancement d'Hippolyte, & lui obtint enfin de Sixte V, le chapeau de cardinal. Son grand savoir lui mérita la considération du Collège : les services qu'il avoit rendus à la Maison d'Autriche lui avoient gagné la confiance de Philippe ; & le Grand-Duc étoit en lui un ami reconnoissant, & un Pontife affectionné aux intérêts de la Toscane. Ces vues ayant été combinées secrètement, on désabusa plusieurs concurrens, & les Cardinaux réunirent tous leurs vœux le 30 janvier, dans la nomination d'Aldobrandini, qui prit le nom de Clément VIII. Son âge & sa forte complexion qui promettoient une longue vie, déconcertèrent tous les vieux Cardinaux : mais le public approuva l'élection de ce Pontife, dont la doctrine & la prudence faisoient espérer la fin de tous les maux qui menaçoient la Religion & la tranquillité des peuples. Dès les premiers

1592.

1592.

instans il se montra réservé, caché, & communiquant à peine le fond de ses pensées : il surprit même étrangement les Espagnols, par la difficulté avec laquelle il touchoit aux millions que Sixte V avoit laissés. Le Grand-Duc l'avoit regardé comme le pacificateur futur des troubles de la France. Il s'y prit de la manière la plus réservée, & avec la finesse la plus adroite pour gagner quelque crédit auprès de lui, dans les vues importantes qu'il avoit. Les premiers soins de ce Pontife, furent d'extirper les bandits & de pourvoir à la subsistance du peuple. Bientôt Marc Sciarra fut forcé d'abandonner la Marche, & de se retirer dans l'Abbruze. Rome fut abondamment pourvue, par le Grand-Duc, des grains qu'il avoit tirés de l'Angleterre & de Dantzic. Comme c'étoit de l'autorité & de l'inclination de ce Pape, que pouvoient dépendre la réconciliation de la France, la sûreté de l'Italie, l'agrandissement ou l'abaissement des Espagnols, Rome devint le centre de toutes les manœuvres; & la cour de Clément, le théâtre de la politique la plus artificieuse & la plus raffinée.

CHAPITRE IV.

Courage inébranlable du grand-duc Ferdinand, dans les plus grandes calamités de la Toscane. Refus qu'il fait aux Espagnols, de les mettre en possession du château d'If. Les Espagnols pour s'en venger sans lui déclarer la guerre, imaginent de nouveaux artifices, & portent enfin don Pierre à se déclarer ouvertement ennemi de son frère. Le Grand-Duc s'oppose à leur puissance, en secourant de tout son pouvoir le roi de Navarre, & le détermine à se rendre Catholique.

LES troubles qui régnoient dans le système politique de l'Europe, exigeoient que tout Prince lié d'intérêt avec un autre, ou libre, veillât continuellement à sa sûreté, & se tint en garde autant contre l'artifice & la surprise, que contre la force ouverte. Le cabinet Espagnol guidé par une ambition sans bornes, mal soutenu par une puissance trop divisée & chancelante, manquant d'or-

1592.

dre & d'économie dans les finances, anticipant toujours sur les revenus, & forcé par conséquent de recourir aux emprunts, ne pouvoit suppléer à tant de vices internes que par une politique foible & insidieuse, mais subtile, dissimulée & difficile à pénétrer. Il n'en falloit pas davantage pour tenir sur la réserve les Princes qui s'en méfioient : & le Grand-Duc, sans une expérience extraordinaire, une grande activité, & sans le ministère le plus éclairé, n'auroit pas aisément su en découvrir les trames, & se garantir du danger. Ferdinand s'étoit formé un conseil secret à l'imitation du grand-duc Côme, & lui communiquoit ses desseins. Ce conseil l'éclairoit dans l'exécution de ses vues. Le cavalier Belisaire Vinta régloit le cabinet, comme l'avoit fait autrefois le vieux Concino, & entretenoit la correspondance politique avec les Cours étrangères. Vieilli dans l'exercice de faire des Papes, versé dans les affaires par le grand nombre qu'il en avoit maniées avec réputation & succès, il jouissoit de l'estime du Prince & de la considération de tout le public. Del Pozzo,

archevêque de Pise, & Pierre Usimbardi, évêque d'Arezzo, l'un par la profonde connoissance qu'il avoit des loix, l'autre par la grande expérience qu'il avoit de la cour de Rome, dirigeoient les résolutions de Ferdinand de la manière la plus avantageuse au maintien de sa grandeur, & à la félicité des peuples. Laurent Usimbardi frère de l'évêque, secrétaire privé, réunissoit à ses talens & à une singulière activité, la faveur & l'entière confiance de Ferdinand. Exercé dans la judicature criminelle de l'Etat de l'Eglise, & fait ensuite *Capitaine de justice* à Sienne, il avoit été appelé à la Cour au grand étonnement de tout le monde & avoit obtenu pour département les affaires internes de judicature & d'économie du Grand-Duché : ce fut lui qui conseilla & exécuta les plus grandes choses qu'entreprit Ferdinand pour l'avantage général de la Toscane. Le Prince avec un esprit élevé, le conseil par sa prudence, procurèrent les plus grands soulagemens aux peuples dans les calamités extrêmes qui affligèrent le pays. Quatre années successives de disette avoient fait passer plus de deux

1592. millions d'écus d'or au soleil en Angleterre & à Dantzic. Cette dépense n'avoit cependant pas empêché que la misère se fît le plus sentir dans quelque partie de la Toscane, & que la faim forçât nombre de sujets à des violences & à des émigrations. Ce fléau fut suivi d'épidémies, de mortalité, & d'un découragement universel. Les approvisionnemens & les bienfaits de Ferdinand ne purent subvenir à tant de désastres ; mais sa grandeur d'ame lui suggéra un moyen de tirer quelque avantage des malheurs mêmes. Les dessèchemens des marais de la Chiana, la culture de la Maremme de Sienne, fertilisée dans les endroits les plus abandonnés, furent deux entreprises que le Prince conçut & exécuta dans le tems même des plus grandes calamités. L'espérance de tirer du pays la subsistance nécessaire, sans recourir à Dantzic & à l'Angleterre, anima tout le monde au travail ; & le découragement fut suivi de la plus ardente activité. Le secrétaire Usimbardi fut particulièrement chargé de diriger ces opérations, & d'exciter les sujets à vaincre par l'industrie & par l'art l'in-

clémence du ciel & les difficultés du sol. Les trésors que le grand-duc François avoit laissés , furent répandus à pleines mains : on invita les sujets aisés à contribuer aux dépenses , on publia *des loix agraires* , & l'on appela de nouveaux habitans pour fertiliser les campagnes qui étoient auparavant couvertes d'eau. Une entreprise aussi grande & aussi coûteuse , soutenue avec tant de vigueur , devint en Toscane une époque mémorable pour l'agriculture & pour la commune prospérité : car dans le tems même qu'on desséchoit les marais de la Chiana , on rétablissoit aussi les campagnes de Fucecchio & de Pistoia , on détournoit l'Arno , & l'on élevoit ces grands aqueducs qui amènent à Pise & les eaux & la salubrité. Livourne se remplissoit d'habitans. Le commerce des ~~marins~~ y attira les Anglois , les Hollandois , les Provençaux ; & ces nations sollicitées secrètement par le Grand-Duc , y établirent entièrement leur commerce. Ferdinand parcouroit toutes les parties de son domaine pour se trouver à tous les travaux , dans l'impatience où il étoit de voir son plan exécuté , & de mettre ainsi la

~~1592.~~ 1592. Toscane en état de se passer des étrangers.

Mais il rencontra beaucoup plus de difficultés dans l'exécution du plan politique qu'il avoit de s'affranchir de la puissance Espagnole, en aidant le roi de Navarre à s'établir paisiblement sur le trône de France. Il étoit encore arrêté par un plus grand obstacle que lui présentait nouvellement l'inclination décidée du Pape pour les intérêts de la Ligue & des Espagnols. Ce Pontife animé par leurs projets artificieux, poussé par l'ambition de devenir l'arbitre des affaires de France, repaissoit sa vanité du parti qu'il avoit pris d'élire un Roi à son gré; & les ducs de Guise, du Maine, de Lorraine qui imploroient sa protection dans ces mêmes vues, le maintenoient de tous leurs efforts dans cette résolution. Cependant les Espagnols qui ne voyoient pas encore bien clairement s'il étoit plus de leur intérêt, ou que la France eût un nouveau Roi, ou de fomenter les troubles & les désordres de la Monarchie, animoient le Pontife par des conseils qu'ils attribuoient en apparence au zèle de la

Religion; & follicitoient son ambition en lui faisant accroire que tous les Catholiques de France lui répondoient d'une aveugle soumission à ses volontés. Jaloux de l'attacher étroitement à leur parti, ils employoient en même-tems tous les moyens de le rendre ennemi des Princes Italiens, sur-tout de la république de Venise & de Ferdinand. Pour interrompre la correspondance qui régnoit entre ce Pape & les Vénitiens, ils alléguèrent que la République avoit donné une retraite aux bandits de Sciarra & de Batistella, dans le dessein de les employer aux garnisons de Candie. Ils voulurent user du même prétexte contre le Grand-Duc; mais sa vigilance prévint le moindre sujet de mécontentement. Cette tentative étant devenue inutile, le cabinet Espagnol imagina un autre moyen de molester Ferdinand, & de le mettre dans la nécessité de déclarer ouvertement son inclination, ou au moins de s'exposer à donner un prétexte de le considérer comme ennemi. Don Pierre de Mendoza, comte de Binasso, ambassadeur d'Espagne à Gênes, eut ordre du roi Philippe d'insinuer au

1592.

Grand-Duc, que, vu les faux bruits qui couroient sur sa partialité pour le roi de Navarre, Sa Majesté seroit plus facilement convaincue de leur fausseté, si Son Altesse lui remettoit entre les mains le château & les fortifications de l'isle d'If. Ferdinand fut fort étonné de cette demande : néanmoins il se défendit avec fermeté, en répliquant que cette prétendue partialité n'étoit qu'une chimère de ses ennemis, & peut-être une jactance de la part du roi de Navarre, qui vouloit faire accroire qu'il avoit des alliés, & qu'il étoit en état de soutenir la guerre : qu'au reste il étoit prêt à donner à Sa Majesté toutes les preuves de sa fidélité, pourvu que son propre honneur ne fût pas compromis ; mais que le château & l'isle d'If n'étoient pas totalement à sa disposition, parce qu'il avoit promis avec serment de les garder pour le Prince catholique qui seroit roi de France : qu'ainsi il ne vouloit pas se donner publiquement pour un traître & un parjure, dans les vues d'obliger Sa Majesté qui haïssoit tant les traîtres. Mendoza représentant que le Roi pouvoit tenir l'isle & le fort

aux mêmes termes & conditions que Ferdinand, il fut nécessaire de per-
 suader Mendoza que les promesses
 avoient été faites au Châtelain, aussi
 bien que le serment; que c'étoit lui
 qui gouvernoit l'isle en son propre
 nom, commandoit la garnison Tos-
 cane, & pouvoit conséquemment s'ar-
 ranger à son gré avec la ville de Mar-
 seille; que d'ailleurs le château étoit
 gardé par des François, & muni de
 vingt pièces d'artillerie & d'assez de
 vivres pour résister à toute attaque;
 que la garnison Toscane, composée de
 cinq cens hommes, étoit fortifiée hors
 du château sur un rocher découvert
 qui ne présentoit que des précipices,
 ayant quatre cens brasses de long sur
 cent vingt de large; que toutes ces
 circonstances s'opposant à une attaque
 de vive force, mettoient Ferdinand
 hors d'état de se rendre au desir de Sa
 Majesté; sans parler des Marseillois qui
 ne manqueroient pas de s'y opposer
 de toutes leurs forces. Cette négative
 mitigée par tant de moyens justifica-
 tifs, & accompagnée de protestations
 de déférence & de soumission, cho-
 quèrent cependant le Roi & son Mi-

1592.

nistère , au point qu'on délibéra dans le conseil de congédier l'Envoyé de Toscane , d'agir hostilement contre le Grand-Duc , & d'ordonner à Doria d'en attaquer les galères. Mais bientôt on réfléchit que si l'on agissoit contre lui , on alloit soulever tous les Princes d'Italie , & favoriser même les vues du roi de Navarre , qui cherchoit alors les moyens d'éloigner de France les forces Espagnoles que Philippe y avoit. On jugea donc plus à propos de dissimuler , & de se contenter de l'intimider par de faux bruits & des menaces apparentes de lui déclarer la guerre.

D'abord on publia par-tout qu'on alloit attaquer la Provence par terre & par mer ; que Doria avoit ordre d'assiéger le château d'If , & de combattre les galères de Toscane. En effet , on recruta dans le même tems plusieurs régimens à Naples & à Milan : on réunit les galères , & l'on dit hautement que ces forces étoient destinées au siège de Marseille. On parla aussi d'un traité projeté avec le pupille Appiano , seigneur de Piombino , pour la cession de ce fief , ou pour l'échanger contre un autre équivalent dans

le royaume de Naples. Les garnisons Espagnoles de la Toscane furent renforcées ; & les Commandans de ces places disoient qu'ils alloient assiéger Grosseto. Le Grand-Duc fut déconcerté à ces préparatifs : mais il se mit en état de défense , à tout événement. Comme on s'imagina que l'Espagne avoit des vues pour un nouvel établissement en Italie , établissement qu'elle ne pouvoit s'assurer que par la conquête de la Provence , Ferdinand en prit occasion d'encourager secrètement les Vénitiens & les autres Souverains à ne pas se laisser opprimer , mais à se réunir au contraire pour la défense commune. Il représenta au Pape que la conquête de Marseille décidoit de la liberté de l'Italie , & que si l'Italie étoit opprimée , le Saint-Siège ne pourroit plus garantir ses Etats du nouveau joug. Mais la retraite de Farnèse , qui quittoit la France , les progrès des Hollandois en Flandre démasquèrent la futilité de ces grands projets ; & le Ministère Espagnol convaincu de ne pouvoir réduire le Grand-Duc par la crainte , chercha à s'en venger par des vexations.

1592.

Don Pierre de Médicis, séduit par les belles promesses & par les flatteries de ces Ministres, troublé par la détresse où le jettoient ses désordres, & animé par cet esprit d'indépendance qui l'avoit toujours aliéné de son frère & le rendoit incapable d'en suivre les desirs, prit enfin le parti de se déclarer ouvertement son ennemi. Il publia la résolution où il étoit de se rendre en Portugal pour terminer son mariage avec Béatrice de Ménézès : mais auparavant il expédia un Gentilhomme à Florence pour en faire part au Grand-Duc ; & obtenir un état exact de son bien. Le Grand-Duc lui envoya pour lors un de ses secrétaires, le priant de faire un retour sur lui-même & de renoncer à son mariage. Il lui promettoit de le tirer de l'abîme où il s'étoit jeté, de contribuer généreusement à le soutenir avec honneur, de le tranquilliser & de le rendre utile à sa famille. Ces remontrances & ces prières restant sans effet, Ferdinand, irrité de cette opiniâtreté, lui refusa la pension dont il l'avoit gratifié, & l'abandonna totalement à ses caprices. Cet événement joint à la faisie de tous les re-

venus que don Pierre avoit en Toscane , & sur lesquels les créanciers s'étoient pourvus , le mirent dans une espèce de désespoir : il eut recours au Roi , au Pape , afin d'obtenir par leur médiation que Ferdinand ne lui ôtât point les moyens de subsister. Le Grand-Duc consentit à lui prêter de l'argent ; mais il déclara formellement qu'il ne vouloit plus être libéral envers un ingrat. Alors les esprits s'échauffèrent ; & la cour de Madrid qui fomentoit tacitement ces troubles , crut pouvoir s'en rendre l'arbitre & mettre ainsi un frein au Grand-Duc.

Don Pierre ne manqua point de publier les prétentions qu'il avoit sur la moitié de la succession du grand-duc François ; puisque les femmes en étant exclues par la loi de Florence , & don Antoine étant un bâtard qui n'y avoit aucun droit , toute la masse de l'hérédité devoit être partagée entre les deux frères. Appuyé de ce principe , il se récrioit contre les violences de Ferdinand , le traitant d'usurpateur , & implorant la justice du Roi , ou la force ouverte pour rentrer dans tous les biens qui lui appartenoient. Pour

1592.

faire encore plus de bruit, il employa la plume des premiers Jurisconsultes d'Espagne, & sur-tout de ceux de Salamanque. On publia plusieurs consultations: celle du collège de Salamanque fut la plus piquante de toutes. On y mettoit en délibération, si, le Grand-Duc refusant justice à son frère, le Seigneur direct de son domaine avoit droit de juger ce différent. Ensuite on examinait si le Grand-Duc étant indubitablement feudataire de l'Empire quant à l'Etat de Florence, & feudataire du roi d'Espagne quant à celui de Sienne, l'Empereur & le Roi avoient droit de juger ensemble, ou si don Pierre pouvoit choisir le *for* de l'un ou de l'autre à sa volonté. Comme le point relatif à la compétence du *for* pouvoit occasionner de nouveaux embarras, sans produire l'effet qu'on en desiroit, on résolut d'interposer la médiation du Pape, afin d'engager le Grand-Duc à remettre l'affaire au jugement arbitral du Roi seul, ou au Pape conjointement avec Sa Majesté. Dans cette incertitude, on ne se fit même pas un scrupule de demander à don Pierre une renoncia-

tion formelle à tous ses droits & prétentions, lui promettant de l'indemniser par des biens-fonds & des domaines équivalens, ou même plus considérables dans les Etats Espagnols. Mais soit que la demande parût d'une extrême indiscretion, soit la honte d'agir avec tant d'animosité contre sa propre famille, don Pierre refusa son consentement, & crut que la médiation du Pape seroit plus avantageuse à ses intérêts & à sa réputation.

Le conseil d'Espagne avoit assurément d'autres affaires plus importantes dont il devoit s'occuper; mais l'animosité qu'il avoit conçue contre le Grand-Duc, les instigations du duc de Savoie, d'Olivarez & de Doria, firent regarder à ce ministère les intérêts de don Pierre comme une des plus sérieuses affaires d'Etat. Le Roi même, sensible en apparence à la position de don Pierre, lui fit remettre de l'argent, lui permit de se servir des voitures, des valets, des chevaux de sa Cour. De fréquentes audiences, une faveur signalée, les bonnes grâces des Ministres, tout enfin berçoit de plus en plus sa vanité, & le soulevoit d'avantage

1592.

contre son frère. On étoit déjà convenu que le Roi, soit à titre de cessionnaire, soit à titre d'arbitre, devoit agir directement contre le Grand-Duc dans cette affaire. Le Conseil avoit aussi arrêté que, si Ferdinand se refusoit à l'arbitrage du Roi, don Pierre feroit envoyé à Milan comme Général de l'infanterie Italienne, & avec faculté d'user de représailles contre le Grand-Duc. Ferdinand adroit & rusé, n'ignoroit pas dans ces circonstances les sentimens les plus secrets du cabinet Espagnol, ni les bas & foibles artifices qu'on y mettoit en usage. Il s'occupoit donc uniquement de soutenir sa dignité, & de se laver du reproche infamant d'*usurpateur* que son frère & le Roi lui faisoient d'une manière si odieuse. Il employa aussi de son côté la plume des Jurisconsultes d'Italie, publia les titres en vertu desquels il possédoit l'hérédité de François, & prouva que don Pierre avoit beaucoup plus reçu qu'il ne lui revenoit. Malgré cela Ferdinand crut devoir encore faire la dernière tentative sur l'esprit de son frère par de nouvelles exhortations. Il lui représenta qu'il sacrifioit

Ton propre repos, aux caprices d'autrui, se laissant entraîner à ces excès pour satisfaire la passion & l'animosité des ennemis de leur Maison. Il lui rappela les différens qu'il avoit eus lui-même avec le grand-duc François, sans cependant qu'il en eût pris occasion de se laisser aller à des procédés si étranges, & tendant à la ruine totale de la famille. Il le pria de considérer les discordes domestiques du duc de Ferrare & du cardinal d'Este, discordes dont les conséquences avoient tourné à la perte commune de leur famille. Il ajoutoit enfin : « réfléchissez » donc plus mûrement sur les circonstances présentes, & reposez-vous » avec confiance sur le sincère amour » d'un frère qui ne veut que votre » bonheur ». Mais don Pierre étoit malheureusement prévenu avant ces représentations ; on avoit déjà expédié un Ministre à Rome pour informer Sa Sainteté de ces différens : ainsi tout avis devint inutile, & le Grand-Duc se vit obligé de soutenir le combat.

Prévoyant donc que la haine implacable du Ministère Espagnol ne lui épargneroit aucun chagrin, il tira de

1592.

cet événement même le courage nécessaire pour entrer plus avant dans les intérêts de Henri IV, & mériter l'amitié & l'appui de ce glorieux Monarque. Le cardinal de Gondi qui passoit en Italie, lui en fournissoit l'occasion. Ce Prélat & tous les Florentins qui résidoient en France, jouissoient de la faveur & de la considération de Henri IV, pour lequel ils s'étoient tous déclarés à la mort de Henri III; lui ayant même fourni des secours assez considérables, chacun selon ses facultés. Toutes les circonstances sembloient annoncer alors une crise prochaine dans la Monarchie Françoisse. La Ligue avoit déterminé d'élire un Roi Catholique. L'ambition tenoit les chefs du parti dans l'attente, & les Espagnols se préparoient à faire un effort. Henri IV n'avoit pour lui que la justice de sa cause & sa valeur : mais sans argent il ne pouvoit soutenir la guerre. Sollicité à se rendre Catholique, il sentoit bien qu'il étoit au moment le plus favorable pour prendre cette résolution. D'un autre côté il lui falloit user de beaucoup de ménagement, de peur de perdre l'affection des Huguenots qui reconnois-

soient son autorité, & de se rendre
l'objet du mépris des Catholiques.

1592.

Etant sûr des premiers, il résolut d'expédier en Italie le cardinal de Gondi, & de s'instruire par-là des sentimens de la cour de Rome. Il envoya avec lui Jérôme Gondi pour obtenir des secours du Grand-Duc, & lui demander les conseils d'après lesquels il régleroit sa conduite. Henri écrivoit en ces termes à Gondi le 11 octobre (a) : « J'ai
» tardé long-tems à correspondre aux
» conseils de mes amis & aux desirs
» de mes bons serviteurs, en ce qui
» regarde mon établissement : non que
» depuis long-tems je n'eusse pas la
» même disposition que j'ai à présent,
» & que je ne me sois donné claire-
» ment à entendre, pour inviter à leur
» propre repos ceux qui me font la
» guerre, si cela se fût trouvé récipro-
» que de leur part : mais bien loin
» d'avoir voulu correspondre à mes
» vues, ils se sont au contraire plus
» occupés de les traverser ; & par ce

(a) N'ayant pas les originaux françois, je traduis cette lettre & les suivantes, mot à mot sur la traduction Italienne de l'Historien.

1592. » moyen ils m'ont tenu si long-tems
 » en arrêt, qu'à peine ai-je encore
 » pu trouver le tems d'instruire de
 » mes intentions ceux que je desirerois
 » en voir contens, pour en faire paroî-
 » tre les fruits que je pensois en tirer
 » d'une autre part, ou pour me servir
 » de justification dans ma conduite.
 » C'est à cela que tend le voyage du
 » cardinal de Gondi, & celui que fait
 » le marquis de Pisani, comme vous
 » en convaincra la conférence que vous
 » aurez eue avec iceux. Mais je n'ai
 » pas voulu omettre cette particulière
 » expédition de la Clielle au Grand-
 » Duc, desirant sur-tout qu'il restât
 » bien persuadé & convaincu de mes
 » actions. Et comme je fais avec quelle
 » affection vous embrasserez ce qui est
 » de mon service, j'ai ordonné à la
 » Clielle de vous communiquer la com-
 » mission dont je l'ai chargé », &c.

Le cardinal de Gondi étant arrivé à
 Florence, s'entretint avec le Grand-
 Duc sur les circonstances où se trouvoit
 Henri IV. Il lui communiqua les inten-
 tions de ce Monarque, lui exposa de
 quelle nécessité & de quelle importance
 il étoit de lui donner des secours; le pria

de le diriger dans la résolution où il étoit de se rendre Catholique, de lui découvrir les vues de la cour de Rome, & de le conduire au point d'une parfaite réussite en combinant dans cette affaire la dignité & l'intérêt selon toute la prudence. Le caractère caché & dissimulé du Pape, sembloit être le plus grand obstacle à cette entreprise: mais le Grand-Duc étoit secrètement dans la confiance, & dissimuloit aussi pour ne point donner de soupçons aux Espagnols. Lorsque Ferdinand avoit voulu placer ce Pontife sur le Saint-Siège, il avoit fait semblant de vouloir l'exclure: sans cette dissimulation les Espagnols s'y seroient opposés. Clément VIII conduit par leurs manœuvres à la Papauté, affectoit d'embrasser leurs intérêts par reconnoissance: mais lorsqu'il entendit qu'on lui reprochoit de n'être devenu que le chapelain du roi d'Espagne, il eut honte de sa position, & ne desira que l'occasion de secouer avec honneur & justice le joug d'une telle servitude. Le Grand-Duc sentit bien qu'avec de l'adresse & de la prudence il feroit réussir cette affaire, & osa répondre de l'événement à Henri IV:

1592.

mais il falloit tromper les Espagnols ; qui , déjà allarmés du voyage que faisoit le cardinal de Gondi , engagèrent le Pape à seconder leur fureur. Le Cardinal étoit logé à Florence avec le Grand-Duc dans le palais Pitti. Un moine Dominicain , théologien de Sa Sainteté , arrive de Rome , se présente devant eux subitement avec toute la hardiesse que donne la théologie , & défend au Cardinal d'approcher plus près de Rome. Une démarche si inconsidérée offensa d'autant plus le Grand-Duc , qu'elle étoit commise dans son palais : outre que c'étoit un outrage fait à sa dignité , elle offensoit grièvement le Cardinal , à qui l'on ne pouvoit sans connoissance de cause défendre les approches de Rome. On se plaignit donc de cette irrégularité ; on accusa l'impudent Moine d'avoir manqué à Son Altesse en excédant les bornes de sa commission ; & l'on conseilla au Cardinal , pour sa sûreté , de ne point passer outre. Le Grand-Duc se doutant bien que cet événement feroit encore mieux connoître les sentimens aux Espagnols , eut soin d'éloigner le Cardinal & de le faire passer

dans les Etats de Venise, où il s'arrêta. Avant de se retirer, le Prince & lui convinrent du secours qu'on enverroit, établirent les moyens d'avoir une correspondance secrète entr'eux, & nommèrent un sujet qui résidât en France en qualité de secrétaire du Cardinal, fréquentât la Cour & les Ministres les plus affidés du Roi, & communiquât à Sa Majesté les desseins de Ferdinand. Jérôme Gondi étoit passé en Italie, sous prétexte de retirer à Florence les fonds de son commerce. Comme il pouvoit par-là justifier la tournée qu'il faisoit chez les banquiers des différentes places d'Italie & de Lyon, il fut chargé de faire passer les secours d'argent que Ferdinand envoyoit. L'adresse & l'activité de ce Ministre qui étoit si considéré du Roi & du Grand-Duc, furent du plus grand avantage pour le secret: mais Ferdinand n'osant pas trop espérer de l'économie du Roi, qu'il vouloit secourir effectivement, se vit obligé de prévenir Gondi de veiller au juste emploi des sommes qu'il avoit à remettre. Il étoit aussi chargé de représenter au Roi que tous ses succès dépendoient de son abjura-

1592.

1592.

tion; que les retards ne feroient qu'augmenter les dangers; enfin qu'il ne falloit plus donner aux Espagnols assez de tems pour grossir leurs armées, & opprimer la France sous le prétexte de la religion. Gondi devoit outre cela désabuser le duc de Lorraine du vain espoir d'être roi de France, & le déterminer à s'accorder avec Henri IV, dont il avoit lieu d'attendre un meilleur parti que des Espagnols, qui avoient toujours été les ennemis naturels de sa Maison. On expédia tacitement un secrétaire avec Gondi, pour traiter de cet arrangement à la cour de Lorraine, & en donner avis au Grand-Duc & au Roi. On n'oublia pas non plus de se venger du duc de Savoie. Lesdiguières toucha secrètement des deniers pour cet effet; & on les employa à recouvrer les forteresses dont le Duc s'étoit emparé dans le Piémont.

1593.

Tous les Politiques regardoient alors la guerre comme inévitable en Italie. Les progrès de Lesdiguières en Piémont, la crainte qu'il n'eût quelques secrètes intelligences avec la République de Venise & avec le Grand-Duc,

faisoient craindre aux Espagnols pour l'Etat de Milan ; & par-tout on recrutoit des troupes. L'Espagne fortifia ses places maritimes du Siennois. Les Jurisconsultes soutenoient à Madrid que le Roi pouvoit déclarer le Grand-Duc déchu de son fief de Sienne, à cause des secours qu'il donnoit au roi de Navarre, Huguenot & ennemi de Sa Majesté ; en priver même le fils aîné de Ferdinand, & le transporter à don Pierre. On publioit hautement l'arrivée prochaine de don Pierre à Milan ; il prit même le titre de *duc de Sienne* ; & comme un rebelle déclaré, il se répandit en injures contre le Grand-Duc dont il bleissoit la dignité & ternissoit la gloire, & le menaça même de l'exterminer.

D'un autre côté les Turcs agissoient hostilement en Hongrie, contre la Maison d'Autriche, & Rodolphe II demandoit du secours à tous les Princes de l'Italie. Le Pape ne savoit s'il devoit aider l'Empereur ou la Ligue ; mais les Espagnols qui ne s'intéressoient aucunement à la perte de la Hongrie, insistoient auprès de Sa Sainteté pour la continuation des secours dont la

~~1593.~~ Ligue avoit besoin. Le Grand-Duc envoya aussitôt cent mille écus à l'Empereur, & promit un secours de troupes égal à celui qu'avoit autrefois fourni le Grand-Duc son père. Ferdinand s'étoit concilié la faveur de ce Monarque : il s'en servoit pour se rendre suspect aux Espagnols, & découvroit ainsi par son moyen leurs desseins les plus cachés. Venise voyant les Turcs occupés contre la Maison d'Autriche, s'en croyoit plus en sûreté, & ne vouloit pas se déclarer de peur de se les attirer sur les bras. Le Pape proposoit aux Princes Italiens une ligue défensive pour chasser Lefdiguieres du Piémont, & secourir l'Empereur : mais il n'entendoit rien à leurs intérêts respectifs, qui ne s'accordoient pas avec ses vues.

Ferdinand crut donc que dans cette complication d'embarras & d'alternatives, l'unique moyen de se tirer des difficultés étoit l'abjuration du roi de Navarre. Persuadé que le Pape la desiroit intérieurement, & convaincu que les François étoient disposés à le reconnoître pour Roi, il le voyoit avec peine différer cette démarche essen-

tielle. Gondi avoit été chargé de représenter à Sa Majesté qu'elle sacrifioit ses propres intérêts & ceux de ses amis par ces longueurs. Gondi venoit d'exécuter avec succès la commission en Lorraine, & apportoit au Roi tout sujet d'espérer un arrangement prochain : il le pressa donc de prendre une résolution, lui communiqua les instructions qu'il avoit, les desseins & les conseils de Ferdinand, & les secrets sentimens du Pape : enfin il lui dit fermement qu'il étoit trop essentiel de ne plus différer ; que le Grand-Duc lui montrant sa franchise par des faits, Son Altesse exigeoit la même correspondance, non des promesses verbales ; mais une déclaration formelle & par écrit du terme qu'il prenoit pour finit une affaire de si grande importance ; que Son Altesse s'exposoit elle & ses États à la fureur des Espagnols, uniquement pour le bien de la France, & par la haute opinion qu'elle avoit de la valeur & des qualités de Sa Majesté : qu'en conséquence si Sa Majesté ne faisoit pas attention à ces risques, le Grand-Duc seroit forcé de toute manière de s'arranger avec les Espa-

~~Henri~~ 1593. gnois, qui intérieurement n'aspiroient qu'à recouvrer la confiance. Si donc, ajouta Gondi, Son Altesse, d'ici à la fin de juillet, ne voit pas que Sa Majesté soit décidée à effectuer les intentions qu'elle a paru avoir, elle renoncera à l'ardent desir de faire le bien de la Monarchie Françoisé, & de contribuer à la gloire du Roi; & le Pape encore plus aigri de cette irrésolution, fermera la voie à tout accommodement. Henri IV convaincu par les insinuations de Gondi, étoit malgré cela combattu par une foule de réflexions intéressantes pour la gloire. Il auroit d'abord voulu vaincre les Catholiques, leur donner la paix, & embrasser ensuite leur Religion, afin de prouver que ce n'étoit pas l'intérêt, mais une persuasion intime qui avoit été cause de son changement. D'un autre côté, l'embarras où il se trouvoit, le peu de fidélité qu'il pouvoit se promettre des siens, la crainte de se perdre sans ressources, lui faisoient desirer de percer promptement le nuage obscur qui l'enveloppoit.

Henri exposa librement & avec franchise à Gondi son état & les plus

secrètes pensées, afin qu'il les communiquât au Grand-Duc. Il voulut même l'assurer par une lettre de sa main, de ses véritables intentions, lui prouver sa reconnoissance, & lui donner lieu de resserrer encore plus les liens de son amitié. Cette pièce remarquable explique assez quelles étoient les dispositions du Roi, ses circonstances, la nature des secours qu'il recevoit, & le cas qu'il faisoit de l'amitié & des conseils de Ferdinand.

« Mon Cousin (a), j'ai vu très-volontiers Gondi, parce qu'il venoit de votre part, outre la raison que j'ai de l'aimer comme m'étant aussi affectionné qu'il l'est. J'ai appris de lui avec un extrême contentement l'affection que vous me portez. N'en ayant jamais douté, je reconnois vous avoir très-grande obligation de me la continuer, & je vous en remercie. J'ai aussi connu par Gondi vos bons avis & enseignemens dans ce qui concerne mes affaires; & je vous dirai que, quoique les événemens survenus depuis le départ de

(a) Je traduis à la lettre.

1593. » mon cousin le cardinal de Gondi,
 » soient tels qu'ils m'aient donné un mo-
 » tif suffisant pour être obligé d'avoir de
 » nouvelles considérations, néanmoins
 » faisant état de votre prudent con-
 » seil autant que je fais que le mérite
 » la sincérité avec laquelle vous me le
 » donnez & votre bon jugement, non-
 » seulement je veux vous confirmer
 » ce que je vous ai fait dire par le car-
 » dinal de Gondi touchant ma conver-
 » sion ; mais j'ai voulu , & je veux en
 » outre vous promettre , comme je le
 » fais en foi & parole de Roi , par la
 » présente, écrite & signée de ma main,
 » de faire déclaration & profession pu-
 » blique de la Religion Catholique ,
 » selon les constitutions de l'Eglise ,
 » comme ont fait les rois de France
 » mes prédécesseurs , dans le terme de
 » deux mois , après que mon cousin
 » le duc de Lorraine aura fait accord
 » avec moi à des conditions justes &
 » convenables : & vu que ma résolu-
 » tion , comme vous avez bien jugé,
 » peut produire un grand changement
 » dans mes affaires , il est donc besoin
 » que je l'exécute avec les fondemens
 » nécessaires , pour me faire obéir &

» reconnoître de ceux qui voudroient
 » persévérer & s'obstiner dans leur ré-
 » bellion. J'ai d'autant plus reconnu
 » en cela votre bonne volonté pour
 » moi, que je vois que vous avez pen-
 » sé au grand besoin que j'avois d'une
 » bonne levée des Suisses dans cette
 » occasion : c'est pourquoi j'ai volon-
 » tiers accepté l'offre de quatre mille
 » Suisses payés pour un an ; offre que
 » Gondi m'a faite de votre part, &
 » la solde pour six mois de mille autres
 » Suisses qui me restent, & que je gar-
 » de auprès de moi, parce qu'ils sont
 » bien aguerris & me servent avec uti-
 » lité. Et pour vous mieux exposer
 » l'état de mes affaires, j'ai voulu que
 » Gondi le vît clairement, afin qu'il
 » pût vous en rendre un compte par-
 » ticulier. Comme il est également
 » votre serviteur & le mien, je vous
 » dirai que si vous me faites le plaisir
 » de me prêter deux cens mille écus
 » comptant, outre la levée & la paie
 » desdits Suisses, laquelle somme de
 » deux cens mille écus, de même que
 » les autres deniers pour la levée &
 » son entretien, sera distribuée & payée
 » par Gondi, ou par qui il vous plaira

~~1593.~~

1593.

» nommer ; alors je pourrai par ce
» moyen réduire la ville de Paris , en
» si peu de tems que vous en aurez
» grande joie , comme vous l'appren-
» drez plus particulièrement de Gondi.
» Je vous prie donc , mon Cousin , de ne
» point me refuser ce secours , lequel
» me rendra sûrement Paris & les villes
» circonvoisines , & me délivrera en ou-
» tre de l'inquiétude & sujétion dans les-
» quelles plusieurs de ceux qui se disent
» mes serviteurs , me tiennent , pour
» retarder de plus en plus l'effet de ma
» bonne intention , qui me peut ouvrir
» entièrement la voie à pouvoir recon-
» noître mes amis , & vous , mon Cou-
» sin , par-dessus tout , à qui je satisferai
» pleinement , & serai toujours prêt à
» correspondre de bon cœur pour les
» bons offices & secours signalés que je
» reçois journellement de vous. Faites
» donc , je vous prie , mon Cousin , que
» les Suisses & les deniers pour leur
» entretien , & les deux cens mille écus
» comptant me soient fournis le plutôt
» que se pourra , parce que je n'at-
» tends autre chose pour effectuer ma
» promesse. Et après vous avoir prié de
» *rechef* de m'aimer , je vous assure en

» revanche de mon entière & parfaite
 » amitié. Je prie Dieu, &c. De Mantes
 » le 26 avril 1593. Votre plus affec-
 » tionné & obligé cousin : HENRI ».

1593.

Le Grand-Duc assuré du parti que le roi de Navarre avoit décidément pris de se faire Catholique, pensa qu'il devoit en conférer secrètement avec le Pape, pour concerter la forme de l'abjuration, & sans attendre que les conditions préalables fussent remplies. Le Pape desiroit avec impatience cette résolution du Roi; mais trop pusillanime & tyrannisé par les Espagnols, il n'osoit laisser pénétrer ses secrets sentimens. Le Collège des Cardinaux tenoit en grande partie aux intérêts de l'Espagne. Les uns étoient gagnés par de grosses pensions, les autres intimidés par la menace de l'exclusion au futur Pontificat; ceux-là flattés par les promesses de leur avancement: la plupart enfin formoient une barrière insurmontable qui empêchoit de déterminer le Pape au plus sage parti. Le père Tolède, jésuite Espagnol, théologien de grande réputation, & devenu cardinal cette même année, étoit dans la confidence intime

1593.

du Pape & du Grand-Duc dont il touchoit une pension. Cet homme aimoit peu les nationaux, parce qu'ils lui avoient fermé la voie au cardinalat sous les autres Pontificats. Voulant donc s'en venger, il se chargea volontiers de la part du Grand-Duc, d'appuyer de tout son savoir & de son crédit les intérêts du roi de Navarre. Naturellement dissimulé & habile à donner le change à ses compatriotes, il trouva le moyen de tirer du Pape sa véritable pensée, sans donner aucun soupçon au duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne. Il assura donc au Grand-Duc que Sa Sainteté desiroit ardemment de recevoir le roi de Navarre dans le sein de l'Eglise; mais que cette démarche ne pouvoit se préparer à Rome où l'on risquoit de rencontrer les plus grands obstacles; que c'étoit en France où l'on devoit agir pour demander ensuite l'approbation du Pontife. Il ajouta que le traitement offensant qu'avoit éprouvé le cardinal de Gondy, & l'opiniâtreté affectée par le Pape à rejeter tout ce qui venoit de la part des gens attachés au roi de Navarre, ne devoit pas détourner ce Monarque

de sa résolution , parce que cela venoit directement des Espagnols ; que Sa Sainteté y avoit été forcée , pour ne pas soulever le Collège , ni susciter la vengeance de cet implacable Ministère : que lorsque le Roi seroit déclaré Catholique , les vues de la Religion & le bien de la chrétienté justifieroient assez le Pape , & le porteroient à changer de ton & de conduite. Ces protestations furent immédiatement rendues à Henri IV ; & l'on y joignit de nouveaux motifs pour le décider. « Cette » incertitude , écrivoit le Grand-Duc » à Gondi , fait justement le plus grand » avantage des Espagnols. Le Pape ne » peut se tirer de leurs mains , ni s'ex- » cuser auprès de la Ligue & devant » tout le monde , qu'en disant qu'il ne » peut refuser de recevoir au giron de » l'Eglise un homme qui se convertit , » non de bouche , mais effectivement ». Le Grand-Duc disoit encore : « Ne » vous imaginez pas que le Turc puisse » opérer une diversion avantageuse , » parce que les Espagnols sont prêts à » sacrifier le monde entier à leur am- » bition , pourvu qu'ils parviennent à » opprimer la France. Les efforts ex-

1593.

» traordinaires qu'ils font , ce grand
» appareil de guerre , ont épouvanté
» toute l'Italie , & découragent les
» vrais amis de Sa Majesté ; & ils ne
» peuvent lui pardonner de tant diffé-
» rer une démarche , capable seule de
» prévenir tant de maux. Il faut donc
» que le roi de Navarre se décide ; car
» il n'est plus tems de tergiverfer : &
» dites-lui de notre part que nous ne
» voulons plus être exposés à cette
» irrésolution , que jusqu'à la fin de
» juillet prochain ; déclarez-le lui bien
» précisément : nous le lui protestons
» encore , & nous agirons en consé-
» quence pour songer à nos propres
» intérêts. Les Espagnols font déjà
» passer en Italie six mille hommes de
» vieille infanterie de l'Arragon , &
» rassemblent de tous côtés des hom-
» mes & des armes. Il y aura bientôt
» dans Milan seize mille fantassins &
» quatre mille cavaliers : or , ce n'est
» pas peu de chose ; & ceux qui sui-
» vent vos intérêts par le pur zèle du
» salut public & de l'équilibre politi-
» que , se découragent loin de s'animer
» davantage ».

Il est très-sûr que ces instances ac-
compagnées

compagnées de secours considérables, étoient capables de décider le Roi à prendre un parti intéressant pour lui & pour tous ses amis. Enfin il le prit & renvoya aussitôt Gondi en Italie, avec promesse de se rendre au desir du Grand-Duc dans les termes qu'il prescrivoit. Ce grand Roi lui écrivoit de Mantes le 31 mai: « Ce peu de lignes de ma main, n'est que pour vous faire des remerciemens que je changerai bientôt en effets, à cause de cette extrême bonne volonté que vous protestez avoir pour moi. J'ai dit à Gondi combien j'en ressens vivement l'obligation, pour qu'il puisse vous le témoigner; étant bien content que la communication de nos affaires & de nos pensées soit ès mains de personnes aussi affectionnées & fidèles à vous & à moi. Je vous prie d'agréer ce qu'il vous dira de ma part, & de le croire, comme si c'étoit de ma propre bouche; priant Dieu », &c.

Outre les instances du Grand-Duc, le Roi eut encore dans ce qui se passoit en France, de puissantes raisons pour ne pas différer plus long-tems une dé-

1593.

~~On venoit de convoquer les parties~~ marche qui devoit décider du bien public & de sa propre tranquillité. On venoit de convoquer les parties intéressées à l'élection d'un nouveau Roi : les conférences étoient arrêtées, & une trêve établie pour la sûreté du lieu de l'assemblée, appeloit le concours des électeurs. L'ambition & l'intrigue animoient les compétiteurs : mais l'ambassadeur de Philippe ayant proposé l'Infante Isabelle pour reine, remplit de haine & de courroux les esprits de tous les François. Dans cet état des choses, le roi de Navarre rassembla près de lui les Prélats Catholiques de son parti, & demanda d'être instruit dans leur religion. Le Seigneur de Vivonne, marquis de Pisani, qui avoit été autrefois expédié à Rome par la noblesse Catholique du parti du Roi, & rejeté du Pape, s'étoit arrêté à Desenzano avec le cardinal de Gondi, en attendant qu'il eût accès auprès de Sa Sainteté. Il eut ordre de prévenir le Pape de l'intention du Roi, qui lui expliquoit sur cette affaire toute sa manière de penser, par une lettre du 9 juin. Vivonne devoit exposer à Sa Sainteté pourquoi le Roi avoit différé

une démarche aussi avantageuse, démarche pour laquelle Sa Majesté prioit instamment le Pontife d'autoriser les Prélats François par un bref : que l'on prenoit ce détour, de peur que les Espagnols ne fissent jouer tous leurs artifices, & n'en empêchassent l'accomplissement. « Ajoutez, » écrivoit le Roi, que selon les avis » que j'ai reçus de mes amis, je pense » faire une chose agréable au Pape, » en me servant des moyens que j'ai » pardevers moi, & que *Sa Sainteté* » sera ainsi à l'abri des importunités » & des violences que les Espagnols » pourroient mettre en usage, si je recourois en premier abord au Pape ». Vivonne avoit aussi ordre de régler toute sa conduite dans cette députation, sur les conseils & le bon plaisir du Grand-Duc. Sa Majesté ajoutoit en conséquence : « Quant à la manière de » vous conduire comme il faut, je n'en » vois pas de meilleurs, ni sur laquelle » je puisse mieux me reposer, que sur » les avis de mon cousin le Grand-Duc, & je crois qu'il vous en donnera » volontiers pour l'affection qu'il porte » au bien & au repos de ce royaume.

1593.

» Cependant je vous prie de lui faire
 » tenir la présente le plus promte-
 » ment que vous pourrez après l'avoir
 » reçue , de la lui laisser même s'il
 » veut , & de le prier de ma part de
 » vouloir s'employer dans cette affaire,
 » de la manière qu'il saura être le plus
 » à propos pour bien disposer le Pape
 » & la cour de Rome à prendre en
 » bonne part la route que j'ai résolu
 » de tenir ».

La teneur de cette lettre engagea les Ministres & les partisans que le Roi avoit en Italie, à concerter entr'eux les moyens d'être utiles à leur Souverain; & tous d'un commun accord se résignèrent entièrement à la volonté du Grand-Duc. Jérôme Gondi, qui à son retour des cours de Navarre & de Lorraine, passa par Desenzano pendant que le cardinal de Gondi, le maréchal de Retz son frère, Pisani & les autres ministres François délibéroient sur cette affaire, fut chargé de porter à Florence la lettre de Henri IV., & de la faire tenir au Pape. Il ne convenoit pas que le père Tolède, qui devoit être le conseil de Sa Sainteté, se montrât intéressé en la présentant lui-même; & l'on crut

que Gondi devoit la faire passer à Séraphin Olivier, prélat François d'un grand mérite, ennemi des Espagnols & confident du Pape. Les sentimens non équivoques du Roi ayant été mis sous les yeux de Clément VIII, l'engagèrent à ménager secrètement la conclusion de cette affaire. Les Espagnols ne s'y opposèrent pas ouvertement, se flattant de pouvoir y mettre les retards qu'ils jugeroient à propos. Cependant il ne fut pas permis à Pisani d'approcher de Rome, & l'on eut soin de lui faire espérer plus de réussite avec le tems, pour ne pas le déconcerter. Le Grand-Duc voyant bien que cette affaire traînoit trop en longueur, insista de nouveau auprès du Roi, le pressant de ne pas perdre de tems, & lui montrant que dès qu'il se seroit rendu Catholique, toute l'Italie se remueroit pour le secourir, afin de se délivrer aussi elle-même du joug intolérable des Espagnols. Henri IV convoqua donc les Prélats nécessaires, pour le 20 juillet, & instruit par des docteurs Catholiques, il fit son abjuration le 25 du même mois. Le Grand-Duc ayant été celui qui l'avoit particulièrement conduit.

à cette démarche, Henri voulut qu'il
 1593. en eût aussi-tôt avis, & lui envoya le
 sieur de la Clielle son maître-d'hôtel,
 avec une lettre de sa propre main,
 datée de Saint-Denis le 11 du mois
 d'août : « Mon Cousin, quoique le
 » premier avis que vous aurez eu de la
 » profession que j'ai faite de la Religion
 » Catholique, le dimanche 25 juil-
 » let, ait pu vous donner beaucoup de
 » joie, néanmoins je suis sûr que vous
 » en ressentirez encore plus de plai-
 » sir, en étant informé de ma main,
 » comme la présente vous en donnera
 » toute certitude; en vous protestant
 » sur-tout que je l'ai faite de libre vo-
 » lonté. Je suis très-résolu d'y persé-
 » vérer, & de donner à notre Saint-
 » Père le Pape de telles preuves de
 » l'obéissance & du respect que je veux
 » avoir pour lui & pour le Saint-Siège,
 » qu'il verra que mon intention en
 » ceci a été meilleure que ne l'ont eue
 » ceux qui ont voulu lui donner des
 » doutes à ce sujet. Après ma con-
 » version, j'ai donc voulu vous expé-
 » dier le plus promptement qu'il m'a
 » été possible le sieur de la Clielle,
 » pour vous informer plus particulièrement

» rement de l'ordre qu'on a tenu, de
 » l'état & de la disposition de toutes
 » les autres choses de deçà les monts,
 » selon qu'il en a connoissance, & selon
 » la très-ample (a) instruction que je
 » lui en ai donnée. Je vous prie, mon
 » Cousin, de peser tout avec votre
 » bon jugement, dont je fais si grand
 » cas, que je tiendrai les conseils que
 » vous me donnerez pour des décisions
 » utiles à mes affaires; & je compterai
 » encore sur les effets de votre amitié,
 » selon que vous penserez que le re-
 » quiert le desir que vous avez de voir
 » mes intérêts bien ménagés & bien
 » fondés. Si Dieu me l'accorde, comme
 » vous en aurez été un des principaux
 » moyens, vous y aurez toujours toute
 » la part que vous pourrez desirer. Et
 » me remettant du reste à tout ce que
 » vous dira la Clielle », &c.

1593.

(a) Cette instruction se trouve dans les lettres du cardinal d'Ossat, Edit. Amsterd. 1708, tom. I, let. 8, p. 251.



1593.

CHAPITRE V.

Le Grand-Duc en se préparant à la guerre, détermine les Espagnols à se réconcilier avec lui. Il abandonne au Pape l'examen seul (de jure tantum) de la cause de don Pierre, & rejette le duc de Mantoue qui vouloit intervenir comme partie dans cette contestation. Il envoie des secours à l'Empereur, & au prince de Transylvanie contre le Turc. Sa correspondance secrète avec Henri IV. Il ménage à Rome la réconciliation de ce Monarque avec l'Eglise, & conduit toutes les manœuvres pour l'effectuer.

QUOIQUE le cabinet de Ferdinand exécutât ses opérations avec tant de mesure, qu'il eût été très-difficile d'en pénétrer les vues, il ne put néanmoins cacher à la sagacité Espagnole la correspondance que le Grand-Duc avoit avec le roi de Navarre : la cour de Madrid se confirmoit de plus en plus dans les soupçons qu'elle avoit que Ferdi-

nand donnoit des secours à ce Monarque, & travailloit foudrement à Rome pour lui ménager la faveur du Saint-Siège. Le séjour du cardinal de Gondi à Florence, le voyage de Jérôme Gondi en Lorraine, & son passage au camp de Henri IV, prouvoient assez quelque secrète intelligence. Le duc de Savoie par terre, Doria par mer, interceptoient des avis qui autorisoient de plus en plus les craintes de l'Espagne. La Cour & les Ministres de Philippe sentoient vivement la perte d'un allié aussi utile que Ferdinand à la Monarchie : & ce qui les faisoit encore plus, c'étoit de ne pouvoir employer leurs forces pour s'en venger, vu les circonstances où ils se trouvoient. Malgré cela, il leur paroissoit étrange que le Grand-Duc ne dût en ressentir aucune mortification : plusieurs de ces Ministres avançoient même que c'étoit là le moment favorable d'accorder formellement la préséance au duc de Savoie. Mais les circonstances sembloient, d'un autre côté, être trop délicates pour s'exposer, par un acte public & irrévocable, à irriter Ferdinand au point de se dé-

1593.

clater ouvertement en faveur du roi de Navarre. On jugea donc plus à propos de l'intimider par de fausses apparences, & de le forcer continuellement à de grosses dépenses pour épuiser les trésors, & le mettre hors d'état de fournir aux envois qu'il faisoit à Henri IV, & à Lesciguières. En conséquence on fit encore de plus grands préparatifs, dans les vues apparentes d'une expédition contre la Toscane. On débarqua beaucoup de troupes, d'artillerie à Portofino. Tout sembla se disposer à Milan pour la réception de don Pierre, revêtu des titres de *Duc de Sienne* & de commandant en chef de cette expédition. La crainte même mal fondée étant pour les Princes une raison suffisante de se précautionner lorsqu'il s'agit de veiller à la sûreté publique, Ferdinand quoique persuadé de la futilité de ces menaces, auroit cru se trop écarter des règles de la prudence, s'il ne s'étoit pas mis en état de faire face à tout agresseur. Il donna donc ordre à Camille del Monte & au commandeur Martelli, ses généraux & conseillers de guerre, de visiter les frontières, de

fortifier les places; & il forma de nouveaux corps de troupes à pied & à cheval, les postant comme si l'ennemi s'avançoit déjà pour attaquer. L'empereur Rodolphe lui permit une grosse levée de troupes en Allemagne; & les Espagnols eurent bientôt eux-mêmes sujet de craindre tout ce qu'ils vouloient faire appréhender au Grand-Duc; de sorte qu'ils lui demandèrent *pourquoi ces armemens-là ?* Le duc de Sessa, qui affectoit plus de liaison & d'amitié avec Ferdinand, fut le premier à lui dire qu'il voyoit avec peine Son Altesse faire plus d'attention aux bruits de spéculateurs oisifs, qu'à la confiance qu'il devoit à la bonté & à la modération de Sa Majesté. J'avoue, dit l'Ambassadeur, que le Roi ayant eu autant d'indices de la partialité de Son Altesse, en faveur du roi de Navarre, Sa Majesté en a ressenti quelque déplaisir; mais elle n'a encore pu se persuader que Son Altesse s'écartera de la fidélité & du dévouement que les feus Grands-Ducs ont marqués à la couronne d'Espagne : l'ingratitude n'est pas le caractère des Médicis; & d'ailleurs la bienfaisance de Charles V.

1593. & du roi Philippe envers Son Altesse, étant encore toute récente, suffit pour la rappeler aux sentimens de reconnoissance & du devoir. Ces plaintes du duc de Sessa, obligèrent le Grand-Duc à se justifier de nouveau : il protesta que ce n'étoit point quelques commissions du roi de Navarre, mais le desir de revoir sa patrie, qui avoit engagé le cardinal de Gondi à se rendre à Florence : que Jérôme Gondi avoit passé en France sans qu'il lui eût donné aucune commission, & qu'il ne pouvoit empêcher que ses vassaux servissent d'autres Princes ; de même que le grand-duc Côme, du tems de la guerre de Sienne, n'avoit pas déclaré rebelles les Florentins qui servoient à la cour de Henri II ; mais seulement ceux qui étoient venus en Italie porter les armes contre lui. « Non, ajouta Ferdinand, le roi d'Espagne n'a pas en Italie de Prince » plus dévoué à ses intérêts, ni plus » condescendant que moi : tous ces » motifs de méfiance sont un effet des » artifices de Doria & du duc de Savoie, mes ennemis déclarés. Mes » préparatifs sont uniquement pour

« veiller à ma sûreté; & si don Pierre
 « vient attaquer mes Etats, à la tête
 « des troupes de Sa Majesté, je saurai
 « arrêter les tentatives ».

 1593.

Ces représentations de Ferdinand donnèrent aux Espagnols occasion de faire croire qu'ils n'étoient plus irrités. Le Grand-Duc en reçut quelques démonstrations apparentes d'amitié, & envoya un nouveau député à la cour de Madrid. Ces circonstances leur firent aussi prendre le parti de conduire avec douceur & modération la cause de don Pierre auprès du Pape. Ce Prince imprudent, engagé dès-lors à effectuer ce qu'il avoit si légèrement promis à Philippe, & ouvertement déclaré contre son frère, étoit déjà parti pour le Portugal, afin de terminer son mariage avec Béatrice de Ménéssès. Mais cette alliance ne lui ayant produit que le déplaisir de trouver une épouse moins belle, & plus âgée qu'il l'espéroit, il lui prit bientôt envie de l'abandonner, & de retourner à la Cour sous différens prétextes. Le Grand-Duc affecta la plus grande honnêteté avec cette nouvelle parente, expédia un de ses secrétaires à Lis-

~~1593.~~ 1593. bonne pour la complimenter, & lui offrir de riches présens. Mais don Pierre, ne pouvant disposer librement de la dot qui lui avoit été constituée, & ne tirant aucun avantage de son union, fut obligé de solliciter le Pape, dans les vues d'obtenir du Grand-Duc un parti qui pût le sortir des entraves où l'avoient jeté tant de désordres. Il expédia donc Rutilio Gaci, son confident, au Pontife, pour l'instruire de ses prétentions; & le duc de Sessa eut ordre de la part du Roi de protéger cette affaire, & d'engager le Pape à presser Ferdinand de fournir quelques sommes par accommodement, ou à remettre la décision de la cause à un arbitrage. Le Pape envoya à Florence don Lelio Orsini, chargé de faire différentes propositions: mais le Grand-Duc piqué d'avoir été traduit dans toutes les Cours, comme un *usurpateur des biens de son frère*, se refusa à tout accommodement, & déclara qu'il vouloit poursuivre ses droits selon la plus rigoureuse justice. Orsini interpela la faveur & l'amitié fraternelle: Ferdinand lui repliqua qu'après tant de menaces que don Pierre avoit

faites de recouvrer par la force ce qu'il croyoit lui appartenir, il n'étoit plus de sa dignité de consulter l'amitié, ni la générosité, parce qu'il étoit très-sûr d'en perdre tout le mérite; vu que don Pierre n'attribueroit pas à l'affection, mais à la crainte des armes de l'Espagne, la condescendance que son frère auroit pour lui: qu'ainsi il vouloit que la complaisance n'eût plus aucun effet sur la justice, & que dès que ses droits seroient constatés juridiquement, il sauroit prendre le parti convenable à son caractère & à son inviolable équité. Le Pape fit néanmoins encore plusieurs instances sur les sollicitations du Roi, & demanda que le Grand-Duc donnât quelques secours à don Pierre; mais Ferdinand repliqua qu'il ne payoit pas ses ennemis à ses propres dépens; que d'ailleurs il étoit très-mal de la part du Roi de lui avoir soustrait un frère par séduction, pour le faire agir contre son honneur & sa conscience, & de le laisser ensuite languir dans le besoin le plus pressant. Cette fermeté de Ferdinand déconcerta totalement les Espagnols; mais jaloux d'en tirer

~~1593.~~ 1593. l'avantage qu'ils s'en promettoient ; ils infinuèrent au Pape de solliciter le Grand-Duc à lui remettre cette cause sans aucun réserve. Ferdinand vit bientôt la ruse de cette demande ; & prévoyant que l'arbitrage du Pape feroit celui des Espagnols , qui régleroient absolument l'avis de Sa Sainteté , il se refusa à cette proposition. Il prouva que jamais ses ancêtres n'avoient cru qu'il fût de leur dignité de recourir à l'arbitrage des Pontifes lorsqu'il s'agissoit de biens situés dans le Grand-Duché , & cita la cause de la reine de France , & celle de Madame de Parme , qui étoit la sœur de Sa Majesté : que don Pierre étant Toscan , les tribunaux du Grand-Duché étoient le for compétent où il devoit se produire. Malgré cela , Ferdinand dit que pour montrer au Pape , au Roi & au Public les sentimens de justice sur lesquels il se régloit , il consentoit à s'en rapporter à Sa Sainteté pour l'examen seul de ses droits ; mais sans reconnoître en elle aucune autorité à rendre un jugement arbitral. En se soumettant aux loix de la plus rigoureuse équité , il vouloit rester li-

bre d'user à son gré de complaisance & de générosité. Un compromis aussi limité ne plut pas au Pape, ni aux Espagnols qui manquoient ainsi leur but ; mais Ferdinand persista fermement dans sa résolution.

 1593.

Les imprudences de don Pierre irritoient de plus en plus le Grand-Duc : car outre les emprunts qu'il faisoit de la manière la plus basse à tous les Princes de l'Italie, il avoit tenté de gagner la duchesse de Mantoue sa nièce, & de la faire intervenir à l'appui de ses prétentions : il écrivoit en outre à la princesse Marie des lettres du ton le plus séditieux & le plus injurieux contre le Grand-Duc. L'appui de Philippe le portoit à cet excès d'audace ; de sorte que le Pape craignant des conséquences funestes pour l'Italie, crut qu'il étoit plus à propos de se mêler de ce différent, & de se contenter du pouvoir seul d'examiner les droits respectifs des deux frères.

Les Espagnols furent très-choqués que le Pape eût agréé le compromis avec la restriction *de jure tantum*, c'est-à-dire, de l'examen seul du droit ; ils prirent cette démarche du Pontife pour

~~1593.~~
1593.

le premier effort que faisoit Sa Sainteté dans la vue de secouer le joug de leur autorité. Clément VIII n'avoit pas moins d'ambition qu'eux ; & sa politique également raffinée & dissimulée avoit l'avantage d'être beaucoup plus prudente & plus réfléchie. Les circonstances exigeoient alors qu'il fût dans la plus parfaite intelligence avec le Grand-Duc ; parce que sans Ferdinand, l'abjuration du roi de Navarre ne pouvoit tourner au profit & à la dignité du Saint-Siège. Le Grand-Duc seul connoissoit les vrais sentimens de Sa Sainteté ; & il n'y avoit que lui qui pût faire persévérer Henri IV dans sa résolution , & exhorter les Ministres de ce Monarque à souffrir avec patience les sacrifices qu'il falloit faire à la grande puissance des Espagnols. L'avis de cette abjuration faite à Saint-Denis le 25 juillet, étant parvenu à Rome, les Espagnols qui en prévoyoit les conséquences, mirent tout en usage pour obliger le Pape de la désapprouver. Les partis se fortifièrent ; on imagina de nouveaux expédiens , & l'on usa de tous les artifices capables de porter le Pape à déferer dans

cette circonstance aux vœux & aux opinions des Cardinaux. Le parti des Espagnols prévaloit, par le nombre, dans le Collège, & cette pluralité de vœux arrêtoit tous les opposans. Le Pape sembloit la seconder; mais ses vues étoient d'empêcher une scission ouverte, & d'engager plus facilement, par une prudente fermeté, le roi de Navarre à se soumettre aux conditions que le Saint-Siège lui imposeroit. Dans cet état des choses, Henri IV envoya la Cielie à Florence, avec ordre de se rendre secrètement à Rome, & d'y présenter une lettre de sa main au Souverain Pontife. La Cielie étoit comme le précurseur d'une ambassade solennelle de quatre Prélats, que le Roi envoyoit à Sa Sainteté; & à la tête desquels étoit Louis Gonzague, duc de Nevers. Olivier, d'Ossat, & le secrétaire d'ambassade du Grand-Duc, étoient seuls instruits de l'arrivée & de la commission de la Cielie. Celui-ci fut introduit secrètement auprès du Pape, & après s'être retiré de même, il eut publiquement des ordres sévères de ne pas se présenter; mais on l'avertit secrètement de maintenir

1593.

Henri dans le parti qu'il avoit pris; sans s'inquiéter de ces contrastes apparens qui ne tendoient qu'à satisfaire l'ambition des Espagnols. Le duc de Nevers fut exposé aux mêmes contrastes. Après avoir été rejeté publiquement à Rome, il y fut admis sans aucun caractère, & pour un tems fixé, comme cela se pratique en tems de guerre avec les ennemis. Le Grand-Duc de son côté les exhortoit tous à la patience & leur promettoit de fléchir l'esprit du Pontife; cependant il craignoit que cette incertitude apparente n'encourageât les ennemis de Henri, & que son abjuration ne produisît pas les effets qu'il en attendoit. Il n'étoit pas trop sûr non plus que les grands attachés à ce Monarque fussent aussi persévérans que lui, en voyant cette conduite du Pape dont ils ignoient les motifs & les vues. C'est ce qui lui fit prendre le parti d'envoyer vers eux des gens de confiance pour leur donner les éclaircissemens nécessaires dans ces occurrences. Niccolò Pisciolini qui avoit jusqu'alors ménagé les intérêts du Grand-Duc dans la Provence, fut chargé de se rendre vers

le duc de Montmorenci en Languedoc, & de lui apprendre les bonnes intentions du Pape en faveur du Roi & de la France; dans quelle crainte le tenoient les Espagnols, qui le menaçoient même de rappeler de Rome leur Ambassadeur, de lui ôter l'*expédition des bénéfices*, & de convoquer un concile national en Espagne; que c'étoit là le moment de réveiller les bons François de leur assoupissement, de faire un effort pour la gloire du Roi & de la Monarchie, & d'encourager le Pape à se soustraire au joug des Espagnols: que Sa Sainteté faisoit de son côté tout ce qui lui étoit possible, & sollicitoit déjà tous les Cardinaux leurs ennemis à se rendre à Rome pour leur opposer un parti. Piscolini devoit aussi presser Montmorenci de se rendre à la Cour; parce que le Grand-Duc pensoit que ce gouverneur de Languedoc pouvoit par sa prudence, ses avis, son crédit & ses forces devenir d'une très-grande utilité à Sa Majesté contre les artifices des Espagnols, la maintenir ferme dans sa résolution, & lui inspirer la patience requise & les égards conve-

1593.

1593.

nables pour la cour de Rome. Après avoir rempli cette commission, Piscioli ni devoit se rendre vers le duc d'Epemon , lui faire les mêmes exhortations , lui insinuer de se désister de toute hostilité contre Marseille , de se conduire à l'égard de cette ville de manière à ne pas l'irriter & à ne pas la pousser au parti extravagant de se livrer sans réserve aux Espagnols. L'état de Marseille n'étoit déjà que trop critique , parce que le consul Casau , qui en étoit devenu le tyran à mesure que le parti de Henri grossissoit , faisoit craindre qu'il ne cherchât ailleurs un appui pour se maintenir dans cette tyrannie , ou au moins pour en tirer un avantage considérable. Il sembloit entretenir une sincère correspondance avec la garnison Toscane de l'isle d'If : néanmoins ceux qui éclairioient de près sa conduite , appercevoient toujours quelques raisons de s'en méfier. La Provence étoit en armes , & refusoit de reconnoître Henri IV. De son côté le Grand-Duc tenoit une conduite contradictoire en apparence ; étant obligé de veiller à la sûreté de l'isle d'If , & de favoriser tacitement Casau

contre le Roi même, tandis que dans ces circonstances il étoit le plus fidèle allié qu'eût Sa Majesté. Ce fut lui qui insinua à ce tyran de construire une citadelle à Marseille, & qui lui fournissait secrètement des secours pour le soutenir. Quoique le Grand-Duc sentît bien que la situation politique de cette Ville ne pouvoit durer longtemps, il crut cependant que les circonstances actuelles & le bien de l'Italie exigeoient qu'il n'y arrivât point de changement jusqu'à ce que Henri IV fût entièrement réuni avec la cour de Rome.

1593.

Les mouvemens que le Turc faisoit contre la Maison d'Autriche, l'état d'indolence où étoit l'Empereur, les obstacles que les Espagnols opposoient à quiconque eût voulu le secourir, étoient autant d'objets de la plus grande importance pour la sûreté de l'Italie. Le but des Espagnols étant de ne pas distraire le Pape & les Princes Italiens des intérêts de la Ligue, l'ambition prévaloit chez eux à tout devoir de reconnaissance & de parenté : quelque instance que fît l'Empereur pour obtenir des secours, personne n'osoit l'écouter dans

1594.

~~1594.~~ 1594. la crainte de déplaire aux Ministres de Philippe. Le Grand-Duc avoit toute la confiance de l'Empereur. Ce Prince quoique doué de peu de talens, savoit néanmoins se dégager insensiblement des liens de la cour d'Espagne, à l'aide de ses Conseillers, mais surtout par les avis de son confident Curtius. Il osa proposer ouvertement au Pape de s'intéresser en faveur de Henri, & permit aux protestans d'Allemagne de lui donner des secours ; montrant très-clairement le desir qu'il avoit de voir les Espagnols loin de ses Etats. Aux premiers avis des hostilités du Turc, le Grand-Duc avoit envoyé cent mille écus à l'Empereur, lui promettant outre cela des secours effectifs en hommes. Ce Prince étoit reconnoissant ; il le fit voir en cette occasion, car il promit au Grand-Duc, par une *cédule* écrite toute de sa main, de lui donner l'investiture du fief de Piombino, en cas de dévolution à l'Empire : ce qui sembloit n'être pas éloigné, vu l'extinction prochaine de la Maison Oppiano, qui n'avoit plus de successeur qu'un pupille foible & même infirme. L'Empereur vouloit aussi faire
un

un mariage avec la princesse Marie, fille du grand-duc François; & il fut même question de quelques propositions à ce sujet; mais les Espagnols s'y opposèrent vivement. Les préparatifs que faisoit l'Empereur, pour la défense de la Hongrie, lui donnèrent aussi occasion de nommer don Jean de Médicis Général de son artillerie; ce qui obligeoit encore plus le Grand-Duc à répondre à tant de preuves de bienveillance. Ferdinand auroit désiré que tous les Princes Italiens le secondassent, & lui eussent fourni des secours; dans cette vue, il pressoit sans cesse le Pape de concourir à la défense commune, & de satisfaire aux devoirs de Chef de l'Eglise; mais voyant que toutes les tentatives étoient inutiles, il fit partir don Jean de Médicis à la tête de deux mille fantassins & de quatre cents cavaliers, armés & soudoyés par lui seul. Il voulut encore que le jeune Antoine de Médicis cherchât de la gloire au milieu des combats; il l'envoya, comme volontaire, accompagné de cent cuirassiers & de cent arquebusiers à cheval, la plupart gentilhommes Toscans, & tous à sa solde.

~~Don Virginio Orsini~~
1594 Don Virginio Orsini, duc de Bracciano, crut devoir imiter Antoine, & se rendit en Hongrie avec une pareille suite. Ces troupes furent accompagnées de quelques ingénieurs Toscans qu'avoit demandés l'Empereur : ils mirent les places de ce Royaume en état de défense, & l'on en voit encore plusieurs fortifiées, d'après leurs principes.

Cet armement donna quelques soupçons aux Souverains d'Italie, sur-tout au duc de Mantoue. Ce Prince gagné par don Pierre, à qui il avoit prêté beaucoup d'argent, séduit par l'appât des richesses, & sollicité par les Espagnols, venoit de publier les droits qu'il avoit pour se rendre partie dans la cause de l'hérédité du grand-duc François. Trois fois il présenta ses titres à Ferdinand ; mais ce Prince lui répondit toujours avec douceur & amitié sur l'insuffisance de ses prétentions. Nonobstant ces refus qu'essuya le duc de Mantoue, & quoique les demandes de don Pierre détruisissent naturellement les siennes, il vouloit que le Grand-Duc prît aussi le Pape pour arbitre, & que le Pontife prononçât

librement sur les intérêts respectifs des deux prétendans. Il avoit été porté à faire ces démarches par deux fugitifs de Florence , ennemis déclarés de Ferdinand , mais appuyés par les Ministres d'Espagne , c'étoit dans ce dessein que la cour de Madrid les avoit fait passer chez le duc de Mantoue. L'un étoit Celio Malaspina, condamné à Florence par contumace à être pendu , comme falsificateur de billets; l'autre, un moine Dominicain, jadis apostat, qui servoit le grand-duc François comme alchymiste, nécromancien & maître de cabale. Ce Moine qui avoit assisté Blanche au moment de sa mort, avoit aussi su fabriquer un faux testament en faveur de la Pellegrine: l'imposture ayant été découverte, il s'étoit sauvé de la Toscane. Ces deux conseillers animoient donc le duc de Mantoue & la Duchesse sa femme à faire revivre leurs droits supposés , & conséquemment à causer de nouveaux chagrins au Duc. Ils semèrent insensiblement la discorde, & troublèrent la bonne intelligence qui avoit uni ces deux Maisons. Les Espagnols auroient peut-être même réussi à les diviser entièrement si le

1594

Grand-Duc n'avoit interposé la médiation de l'Empereur. L'autorité de ce Prince, les conseils, les représentations, firent reconnoître au duc de Mantoue les avis trompeurs des conseillers qui l'abusoient, & mirent fin aux différens de ces deux Maisons, dans le moment où leur bon accord devenoit de la plus grande importance pour le repos de l'Italie.

Il étoit plus difficile de déterminer don Pierre à souffrir que le Pape n'eût que l'examen *du droit*, sans être autorisé à une sentence définitive. Comme il se flattoit peu sur la justice de sa cause, il espéroit que le jugement du Saint Pere auroit été réglé d'après l'avis des Espagnols, si le Pontife avoit eu les pouvoirs qu'il demandoit. Mais de manière ou d'autre, il avoit besoin de tirer de grosses sommes de son frère: le Ministère de Philippe se promettoit aussi par-là d'affoiblir considérablement le Grand-Duc. Cette limitation ôtant donc tout espoir à don Pierre, on résolut de faire de nouvelles propositions d'accommodement. Alors, on employa encore l'autorité du Roi auprès du Grand-Duc,

& l'on réitéra au nom de Sa Majesté, que, quelles que fussent les prétentions de don Pierre, l'amitié fraternelle, les instances que faisoit un roi d'Espagne à qui la Maison de Médicis avoit de si grandes obligations, la dignité même de Son Altesse & les égards qu'elle devoit à sa famille, méritoient qu'elle oubliât tout ressentiment; que d'ailleurs don Pierre lui feroit les excuses convenables, s'il étoit sûr de ne les pas faire en vain. Le Grand-Duc parut sensible à ces reproches réitérés de devoir & de reconnoissance envers la couronne d'Espagne, & répondit fièrement qu'il savoit à quoi l'obligeoient les bienfaits de Charles V & de Philippe II; mais, que ces services n'exigeoient pas de lui qu'il se ruinât pour fomentier les vices & les dissolutions d'un frère qui ne cherchoit qu'à nuire à sa réputation & à sa tranquillité; que ce différent ne pouvoit plus se terminer sans la plus rigoureuse justice, parce qu'il falloit anéantir toutes les fausses opinions que don Pierre & les Ministres de Sa Majesté avoient répandues & accréditées dans toutes les Cours; que jusqu'alors don Pierre

~~1594.~~

1594.

avoit , à la recommandation de Sa Majesté , obtenu de Son Altesse plus de deux cens mille écus , dont cependant personne ne lui favoit gré ; qu'ainsi , tout titre de justice devoit être à l'avenir distingué de l'idée même de largesse , & que don Pierre n'obtiendrait rien de plus , avant que le Pape eût prononcé dans les termes précis de ses pouvoirs. Ferdinand pria aussi les Ministres de Sa Majesté de ménager devant lui les termes insultans *d'ingratitude* & de *devoir* ; & de se rappeler que ces bienfaits si exagérés avoient été suffisamment compensés par les services que sa famille avoit rendus à la Maison d'Autriche , qui lui devoit encore alors plus d'un million d'or. Cette fermeté du Grand-Duc irrita la cour d'Espagne , qui n'ap-

aucun moyen de le faire commettre la cause au jugement de Sa Majesté , ou à s'en rapporter à celui du Pape , prit de nouveau le parti de l'intimider. On publia de fausses raisons sur la compétence de la Cour de Rome , & l'on proposa dans le conseil de prier l'Empereur à évoquer par sa propre autorité cette cause à son

tribunal. On répandit en forme de lettres tous les motifs de plaintes qu'on avoit contre le Grand - Duc. On fit voir qu'on étoit instruit sur la correspondance secrète avec le roi de Navarre , sur les troupes Suisses qu'il payoit, sur le secrétaire qu'il faisoit résider pour ce sujet auprès de l'abbé de Saint-Gall , sur les ouvertures qui avoient été faites , posées pour annuler le mariage de Henri , en lui proposant même la princesse Marie, dont le portrait avoit été envoyé & vu en France; sur les instances que faisoit continuellement Son Altesse auprès du Pape pour en obtenir l'absolution de ce Monarque. On bléssoit même la probité du Grand - Duc , en le traduisant comme un usurpateur, qui s'étoit approprié les biens de son frère; comme un homme frauduleux, insidieux, ingrat, & rebelle à la couronne d'Espagne. Sa religion même n'étoit pas épargnée, à cause de son amitié cachée avec le roi de Navarre, & de la correspondance secrète avec la reine Elizabeth & les Protestans d'Allemagne : de sorte qu'on le donnoit ouvertement pour un Prince mal inten-

~~1594.~~ tionné en faveur de la Religion Catholique. Il y avoit bien peu d'adresse à répandre alors ces plaintes injurieuses, dans le dessein d'abattre l'esprit de Ferdinand. La monarchie d'Espagne affoiblie par tant de pertes, le trésor du Prince épuisé par nombre de dépenses inutiles, le Roi accablé de vieillesse, abattu par les infirmités de l'âge, les Princes d'Italie livrés aux allarmes qu'inspire la crainte de l'oppression, les succès du roi de Navarre; tout enfin devoit empêcher l'Espagne de se donner de nouveaux ennemis par de violens procédés. Déjà la Ligue se divisoit en France; des villes, des provinces entières se soumettoient à Hen-

ri; & le nom Espagnol devenoit aussi avili qu'odieux. Il ne manquoit plus à la prospérité du Monarque François que d'être reçu formellement par le Pape dans le sein de l'Eglise Catholique, & de voir par cet acte, tous les sujets portés à le reconnoître pour Maître.

La conduite équivoque & timide du Pape, inspiroit cependant des craintes à ceux mêmes qui connoissoient ses vrais sentimens. Le Grand-Duc persuadé que cette incertitude du Pon-

rife pouvoit donner au roi de Navarre le tems d'obtenir des conditions plus avantageuses, & de détacher de la Ligue les Princes qui étoient mécontents des Espagnols, ne cessoit d'exhorter Henri à supporter avec patience les traitemens peu convenables du Saint Père : cependant, il craignoit d'un autre côté, que le Pape forcé d'agir contre sa propre volonté, & de se montrer contraire à ce qu'il desiroit le plus, ne se trouvât surpris par quelque artifice des Espagnols, & ne fût enfin contraint de céder à leurs stratagèmes. C'est pourquoi Ferdinand pressoit continuellement le cardinal Tolède de profiter de tout pour vaincre cette incertitude, qui devenoit alors si dangereuse, tant pour la France que pour le Saint-Siège. Il faisoit insinuer à Clément que les François naturellement impatiens, ne pouvoient plus souffrir ces retards ; & qu'il se trouvoit même parmi eux des esprits remuans qui proposoient d'élire un Patriarche, libre & indépendant de la cour de Rome. Il remontoit aussi qu'en voulant décider cette affaire par les suffrages des Cardinaux en plein consistoire,

1594

c'étoit la rendre interminable ; que les Pontifes précédens avoient , en pareilles circonstances , pris l'avis des Cardinaux en particulier , & sans aucun appareil ; que c'étoit - là l'unique moyen par lequel Sa Sainteté , laissant de côté tout autre égard , pouvoit savoir de chacun leurs véritables sentimens. Le Grand-Duc ne s'en tint pas là : mais toujours en garde contre les pratiques sourdes de ses adversaires , il eut soin de leur opposer toutes les précautions que pouvoit lui dicter la prudence. Les cardinaux Montalte & Tolède , les plus capables de vaincre Sa Sainteté , étoient déjà intérieurement décidés en faveur du roi de Navarre ; néanmoins , on jugea à propos de susciter entre les neveux du Pape une rivalité d'intérêts pour leur donner plus d'ardeur , & pour les engager à préférer davantage leur oncle de prendre définitivement son parti. Philippe avoit , il est vrai , tâché de les gagner , mais à prix inégal ; ce qui avoit laissé entr'eux quelques sujets de mécontentement & de jalousie. On insinua donc au cardinal Aldovrandin , le moins content des faveurs de

l'Espagne, qu'il pouvoit se promettre de plus grands avantages de Henri IV, s'il vouloit prendre ses intérêts : on lui fit observer que le roi de France ne seroit pas plutôt reçu dans le sein de l'Eglise, qu'il tenteroit de rétablir à Rome la prépondérance du parti François parmi les Cardinaux, comme cela s'étoit vu du tems de Paul IV ; & que personne ne pouvoit mieux que Son Eminence en tenir le premier rang ; qu'alors, elle seroit en état de disposer des élections dans le conclave, & de faire la loi aux Espagnols qui n'avoient que trop prédominé jusque-là. Ces insinuations firent sur ce cœur ambitieux toute l'impression qu'on s'en promettoit ; & ce Cardinal se joignit à tous les autres ressorts qu'on faisoit agir pour tirer enfin le Pape de son incertitude. Cependant, la résolution du Pontife fut conforme à sa manière de voir & de sentir : il n'osa paroître décidé à absoudre lui-même Henri : il permit seulement au cardinal de Gondi de venir à Rome ; ce qui jusques-là, n'avoit pu s'obtenir de Sa Sainteté. Depuis qu'on avoit refusé l'audience à trois Ambassadeurs, & en-

4594

tr'autres, au duc de Nevers, oncle du duc de Mantoue, le Roi & tous les chefs de son parti étoient décidés à ne plus souffrir tant d'humiliations : le cardinal de Gondi s'en expliqua même ouvertement avec le Pape. Enfin, il fut arrêté que le Roi pourroit envoyer à Rome un Prélat recommandable par sa doctrine & ses vertus; que ce Prélat seroit admis par Sa Sainteté & par les Cardinaux, & que, nonobstant toutes ces difficultés, il obtiendrait la satisfaction que le Monarque desiroit.

Gondi, flatté de la promesse du Pontife, hâta son retour en France : en passant à Florence, il reçut du Grand-Duc les avis & les instructions nécessaires pour bien diriger Henri dans une démarche qui devoit tant contribuer à sa tranquillité. Mais les artifices des Espagnols, & l'esprit d'ambition qui prédominoit alors par-tout, s'opposoient trop à ces vues. Rome accoutumée à voir des Monarques s'humilier devant elle, le Pape enivré de l'idée abusive qu'il étoit l'arbitre des Rois & des Empires, les Cardinaux, comme partie de sa puissance, se croyant supérieurs, ou au moins égaux

aux Potentats, ne respiroient que faste, arrogance, & croyoient être au-dessus de tout. L'ambition, l'intrigue, un ton des plus tranchans faisoient leur caractère. Le cardinal Saint-George, l'un des neveux de Sa Sainteté, avoit établi dans le palais Pontifical une académie de politique, où l'on examinoit en chaire le gouvernement, les forces, & la justice de chaque Souveraineté. Un Académicien y avoit soutenu dans une thèse, qu'excepté la France & la Pologne, tous les autres Souverains étoient des *étourdis* & des hommes injustes. Si l'on considère ensuite que cet esprit prédominant étoit toujours en exercice par l'intrigue & par la politique pleine de fourberie des Espagnols, on se persuadera aisément des maximes & des conséquences qui émanoient de cette école. Henri IV en éprouva malheureusement les effets par la conjuration que Barrière trama contre lui, & qui lui fut révélée par le moine Séraphin Banchi, natif de Florence. L'extrême amitié que tous les Florentins, résidens en France, avoient pour ce Monarque, l'inclination qui les attachoit à son parti, prévalurent dans cet

1594.

bonnête Religieux sur tout autre égard, soit de religion, soit d'un intérêt plus direct à lui-même. Aussi l'Inquisition de Rome voulut-elle le punir d'avoir sauvé la vie à un Roi qui n'étoit pas Catholique. On eut même besoin de toute la protection du Grand-Duc pour obtenir que ce Religieux retournât sans crainte en Italie. Peu de tems après, Henri fut exposé à d'autres embûches que lui tendirent les Jésuites, fidèles ministres des fureurs de la Cour de Madrid. A leur instigation, le scélérat Pierre Châtel frappa le Roi d'un coup de couteau. Ayant manqué la gorge, il lui porta un autre coup au visage, & lui entama une lèvre. Cet horrible attentat causa un soulèvement général contre les Espagnols & contre les Jésuites, parmi ceux qui avoient quelque sentiment de justice & d'humanité : le Grand-Duc ne put s'empêcher de reprocher vivement au Pape son indolence, & sa pusillanimité. Il écrivit à son Résident à Rome : « Vous » ajouterez à Sa Sainteté qu'il paroît » étrange & même très-scandaleux à » la Cour, que depuis le coup que le » roi de Navarre a reçu, le duc de » Sessa, malgré les bruits qui chargent

» les Jésuites & contre lesquels ils n'ont
 » rien à produire pour leur justifica-
 » tion, ne se contente pas de s'être
 » rendu aussi-tôt chez eux, d'y passer
 » des heures entières à prendre avis,
 » & à expédier des émissaires, il dit
 » même à toute la ville de Rome
 » que si le Roi l'a échappé cette fois-ci,
 » il ne l'échappera pas une autre, tant
 » il y a de complots formés contre sa
 » personne, & tant on lui a rendu
 » d'embûches; comme si les Ministres
 » Espagnols non contents d'en être inf-
 » truits, vouloient encore persuader à
 » tout le monde qu'ils nous tiennent
 » infailliblement à leur discrétion (1).

Le Grand-Duc avoit déjà craint
 un semblable attentat; & toujours vi-
 gilant pour la sûreté du Roi, il l'avoit
 averti, dès le 13 novembre, par le
 moyen de son Secrétaire, à qui il avoit
 envoyé cette lettre: « On dit de tout
 » côté que Sa Majesté mange & se

(1) Voyez sur cette affaire le *Mercur*
Jésuite de Jacques Godefroy, de Genève; à
 Genève, 1626 & 1631. *Requête* de Ri-
 cheome; sans nom de lieu, en 1601; &
Histoire de Paris, tome 2, in-4. page 332.
Note du Trad.

1594. » divertit même avec *Zametto* ; à
» qui elle s'abandonne sans discrétion,
» sans songer qu'il est Savoyard, qu'il
» s'est prêté à tous les besoins de la Li-
» gue, dont il a même aidé l'armée à
» entrer en France. Les amis & les ser-
» viteurs de Sa Majesté, qui la re-
» gardent comme leur appui, ne peu-
» vent vivre sans crainte & sans trem-
» bler même pour sa vie. Ces familia-
» rité sont plus dangereuses que des
» ennemis armés & découverts. En
» effet il est mort plus de Prince par le
» poison que par le fer : or le poison est
» l'arme des ames viles, & celle des
» Espagnols ».

Ces événemens ayant causé une juste indignation en France, le Conseil, les Parlemens, & les principaux de la nation renoncèrent à toute démarche en cour de Rome, pour obtenir que le Pape confirmât l'abjuration faite à Saint-Denis, & mît le sceau à l'abjuration de Henri IV. Cette affaire prit alors une tournure toute différente. D'abord c'étoit le Roi qui avoit fait tous ses efforts pour obtenir du Pape d'être reçu dans le sein de l'Eglise; mais ce fut ensuite le Pontife qui re-

courut à la médiation du Grand-Duc & du cardinal de Gondi pour porter le Roi à demander l'absolution au Saint-Siège : les choses avoient entièrement changé de face ; & de plus longs retards auroient pu devenir plus préjudiciables au Pape qu'à la France.

1594.

Les glorieux succès de Henri augmentoient de jour en jour ; la haine que les François avoient eue d'abord pour lui , se changeoit insensiblement en soumission & en respect. Paris l'avoit reçu avec les plus grandes acclamations : le duc de Guise , & d'autres principaux personnages parmi les grands du Royaume, s'étoient reconciliés avec lui : ses forces augmentoient tous les jours , & la guerre qui auparavant n'étoit que défensive contre les Espagnols , devint ensuite offensive. Ce fut le 20 janvier que Henri la leur déclara formellement ; ils eurent pour eux le duc du Maine & quelques foibles restes de la Ligue. Ce changement ôtant aux ennemis du Roi tout espoir de voir paroître en France un *anti-roi* , arracha aussi Clément VIII à son indolence , à la crainte qu'il avoit des Espagnols , & lui fit apper-

1595.

1595.

cevoir dans le roi de Navarre un ami utile, ou un ennemi dangereux. Ce n'étoit pas-là le seul motif qui faisoit desirer au Pape la fin de tant de troubles. Le Turc venoit de répandre la terreur dans l'Italie, & n'avoit que trop fait sentir à tous les Princes de cette contrée quelles pouvoient être les suites de l'indifférence avec laquelle le Pape, comme chef de l'Eglise, abandonnoit les Chrétiens à la discrétion du barbare Ottoman. Les Turcs s'étoient déjà emparés de Jawarin, en haute Hongrie, & y avoient massacré les troupes que le Grand-Duc y avoit envoyées en garnison. L'Empereur demandoit des secours à tous les Princes, pressoit les feudataires par des ordres réitérés; mais les Espagnols s'y oppoient, & l'Empire sembloit n'avoir plus d'autorité en Italie. Le Grand-Duc se plaignoit plus que personne de cette conduite, & reprochoit hautement au Pape qu'outre le risque qu'il couroit de voir la France détachée du Saint-Siège, il faisoit encore son possible pour ouvrir aux Turcs la porte de l'Italie. Ferdinand ajoutoit qu'il avoit sacrifié son argent, ses

troupes, exposé même la vie de son frère & de ses neveux, tandis que Sa Sainteté faisoit poursuivre juridiquement les sujets qui étoient allés combattre pour la foi, & confisquoit leurs biens. « Je n'ignore pas, écrivoit-il, » que Sa Sainteté, parlant de l'expédition de Hongrie, a dit assez imprudemment ; *c'est une pure bravade par laquelle on a voulu montrer du pouvoir & du faste*, afin de mériter de l'Empereur le titre de roi de Toscane ». Cependant Ferdinand lui rappella que Pie V avoit accordé le titre de Grand-Duc à Côme à cause de l'envoi des troupes, qu'il avoit expédiées en France contre les Huguenots; mais que Sa Sainteté, qui n'étoit pas dans l'intention de l'imiter; se plaisoit à récompenser les actions méritoires des Princes en les dénigrant par les faussetés que lui suggéroient les Espagnols. « Le Pape, ajoutoit-il, ne peut ignorer que les Turcs n'emploient ni les ruses, ni la corruption, comme les Espagnols, pour faire des conquêtes, mais les armes. En conséquence on ne peut leur opposer que la force : Sa Sainteté sera

~~1595.~~

1595.

» donc comptable à Dieu & au Christ-
 » tianisme des progrès que fait l'ennemi
 » commun de la religion; & l'Europe ne
 » pourra plus souffrir long-tems que
 » les fidèles soient sacrifiés à la fureur
 » des Barbares, pour satisfaire l'injuste
 » ambition des Espagnols ».

Ces remontrances du Grand Duc, combinées avec la plus sérieuse réflexion sur les circonstances actuelles, ne manquèrent pas de faire sur l'esprit du Pape l'impression qu'on en attendoit, & le déterminèrent à expédier un Légat à Madrid. Ce fut Jean-François Aldovrandin son neveu, que le Pontife chargea de cette commission, dans les vues de solliciter le Roi à agir contre les Turcs par terre & par mer, à faire la paix avec la France, & à consentir que le Roi Henri fût enfin solennellement reconcilié avec l'Eglise. Le Pape exhorta aussi tous les Princes Italiens à secourir l'Empereur : le Grand-Duc fournit même de nouvelles sommes pour les subsides. Le Pontife voulut y joindre des troupes, & le commandement en fut destiné au même Aldovrandin. Quoique Ferdinand eût refusé des secours d'hommes à l'Em-

pereur, il consentit cependant à l'aider indirectement, en secourant Sigismond Battori, prince de Transylvanie, afin de le mettre en état de résister au Turc. Ce Prince, à l'occasion de ses nœces avoit envoyé une ambassade solennelle au Grand-Duc; il avoit ensuite appelé les Florentins dans ses Etats pour favoriser le commerce des draps, que les Toscans y faisoient avec les Turcs. Ferdinand crut donc devoir répondre à cette obligeante démarche par une expédition qui réunît les honneurs à l'utilité. Il députa pour cet effet Silvio Piccolomini avec un caractère public, & envoya avec lui cent Officiers expérimentés, pour former la milice de ce Prince à un nouveau système d'évolutions militaires: il y joignit aussi des ingénieurs & les architectes, les plus habiles qu'il connût dans l'art de fortifier les places. Cette troupe prit avec elle quantité d'armes, & des gens versés dans ces travaux, pour introduire & perpétuer en Transylvanie la science des fortifications. Piccolomini étoit très-intelligent dans le métier des armes: c'étoit lui qui apportoit en Transylva-

~~1595.~~
1595.

1595.

nie ce nouveau genre d'exercices ; il vouloit rétablir l'usage de l'ancienne phalange Macédonienne. Les soldats devoient être armés de boucliers , de longues piques , & exercés de manière qu'en maniant la pique des deux mains, ils restassent couverts du bouclier pour affronter le cimeterre des Turcs. Le duc de Mantoue , accompagné d'un puissant secours , vint lui-même à cette guerre. Tant d'émulation calma la crainte que la prise de Jawarin avoit répandue en Italie , & donna le tems de considérer plus tranquillement les débats politiques qui agitoient la cour de Rome , au sujet de la réconciliation du roi de Navarre.

Pendant tous ces mouvemens , le Conseil de France examinoit avec chaleur si l'honneur du Roi & de la Monarchie permettoit qu'on s'exposât encore aux refus du Pape , ainsi qu'au risque d'avilir le caractère d'Ambassadeur , en le rendant pour ainsi dire , le jouet & le triomphe de l'Espagne. La plus grande partie des Conseillers s'opposoit à cette ambassade ; mais les avis du cardinal de Gondi , appuyés des instances & de l'autorité du Grand-Duc , prévalu-

rent sur toute représentation auprès du Roi, & le portèrent à faire la dernière tentative pour se réunir avec le Saint-Siège. Il résolut donc d'envoyer du Perron, évêque d'Evreux, homme très-versé dans la science des canons, & dans les matières de théologie. Cependant, le Roi voulut qu'avant le départ de cet Ambassadeur, d'Ossat, qui avoit déjà pris le caractère de son Ministre à Rome, obtînt du Pape les sûretés convenables pour la réception de l'Envoyé, & les termes auxquels cette réunion devoit se faire. Les Espagnols convaincus qu'ils ne pouvoient plus l'empêcher, s'efforçoient au moins de la retarder : ils insinuoient au Pontife que c'étoit là le moment le plus favorable de rendre la paix à l'Europe ; mais pour l'intimider, ils compliquèrent les intérêts politiques avec ceux de la religion, & lui firent entendre que, pour peu qu'il manquât de prudence, il perdrait peut-être l'Espagne en voulant acquérir la France : ainsi, persuadés que l'impatience des François ne tiendrait pas contre les artifices, ils imaginèrent toutes les subtilités & toutes les difficultés pos-

1595.

~~1595.~~ 1595. sibles afin que cette affaire traînât en longueur. Le Grand-Duc dirigeoit d'Osât par le moyen de Jérôme Gondi qui résidoit à Florence, & dispo-
 soit l'esprit des Cardinaux & du Pape à terminer. Les négociations du ministre d'Osât ayant été conduites avec succès, décidèrent le voyage de l'évêque d'Evreux, que le Roi adressa au Grand-Duc avec une lettre de sa main.
 « Mon Cousin, j'ai ordonné à l'évê-
 » que d'Evreux de se rendre vers
 » vous avant d'arriver à Rome, & de
 » saluer V. A. de ma part en l'assurant
 » de mon inviolable amitié: il doit
 » vous faire part de la commission dont
 » je l'ai chargé, & recevoir à cet égard
 » vos bons avis. Je vous prie donc
 » d'agréer ce devoir qui est celui d'un
 » cœur franc, qui vous est affection-
 » né, & de me secourir & assister dans
 » cette occasion: elle est de la plus
 » grande importance pour moi, &, si
 » je ne me trompe, pour toute la
 » chrétienté; mais sur-tout pour mes
 » bons amis: je promets d'y corres-
 » pondre en tout ce à quoi vous juge-
 » rez à propos de m'employer, comme
 » j'ai commandé à l'Evêque de vous
 » le

le dire, & auquel je vous prie d'ajouter foi, comme à votre bien aimé cousin, *Henri*.

1595.

A peine fut-on que du Perron étoit arrivé à Florence, que tout le parti Espagnol qui se trouvoit à Rome fut dans une fermentation extraordinaire. Quelques Cardinaux plus opposés que les autres aux intérêts de Henri se retirèrent de la ville. Le duc de Sessa n'avoit eu aucune instruction de Philippe sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette importante occasion; mais il fit les plus grandes menaces au Pape, & courut chez tous les Cardinaux, les flattant chacun selon son âge, la passion & les intérêts particuliers. Non content de ces démarches, il voulut jeter dans la plus vive inquiétude ce Pontife naturellement timide & irrésolu, & eut recours au stratagème politique d'Olivarez son prédécesseur; il fit sortir de l'Abbruze six cens brigands, qui s'étant divisés en plusieurs bandes, se répandirent dans l'Etat Ecclesiastique. Cet événement inopiné devoit d'autant plus allarmer le Pape, que les troupes qui étoient parties pour la Hongrie laissoient ses Etats

1595.

à découvert. Aussitôt le Grand-Duc offrit ses troupes au Pontife, & fit défiler des milices sur les frontières : ainsi le Pape & le petit nombre des Cardinaux qui étoient attachés au parti de la France, persévérèrent dans leur résolution, & attendirent, quoiqu'avec impatience, l'arrivée de du Perron. Le Grand-Duc lui avoit prescrit de vive voix & par écrit la conduite qu'il devoit tenir ; il l'avoit instruit des passions & des intérêts de la cour de Rome. Du Perron escorté pendant la route, par des troupes du Grand-Duc, arriva heureusement, se présenta aux pieds de Sa Sainteté, qui le reçut avec des larmes de tendresse & de joie. Ferdinand ne voulant plus donner de jalousie aux Espagnols, défendit à son Ambassadeur de paroître ouvertement dans cette affaire ; mais elle fut soutenue avec chaleur & sans aucun ménagement par l'Envoyé de Venise. Le cardinal Tolède, quoiqu'Espagnol, vainquit toutes les difficultés, encouragea le Pape, reprima les insolens, & mena les choses si heureusement, qu'il eut la gloire de voir, le 8 septembre, Henri IV, roi de France & de Na-

Varre, reconnu pour tel par le Saint-Siège, & réconcilié solennellement avec l'Eglise Romaine. On ne sauroit peindre la joie que cet événement répandit par toute l'Italie : dès-lors, on y regarda Henri comme le boulevard de la liberté, & comme le seul défenseur qu'on avoit contre l'oppression de l'Espagne. Le Grand-Duc n'osa publiquement faire éclater sa satisfaction, il la renferma en lui-même, & se décida à donner encore plus de secours secrets pour soutenir la guerre contre l'Espagne.

1595.



1595.

CHAPITRE VI.

Le Grand-Duc acquiert beaucoup de gloire par la sage administration de ses Etats , & par son étroite alliance avec Henri IV. Prudentes mesures de sa politique avec les Espagnols , pour empêcher qu'ils ne se déclarent ouvertement ses ennemis. Il fournit de nouveaux secours au roi de France , & par la mort de Casau , empêche les Espagnols de s'emparer de Marseille. Don Pierre de Médicis se rend à Rome pour y solliciter son procès. Conjuraton pour surprendre le château d'If; & autres manœuvres de Doria contre le Grand-Duc & son Etat.

APRÈS avoir conduit Henri IV avec autant de prudence que de sagesse , au terme de ces pénibles travaux , le Grand-Duc mérita l'estime de toute l'Europe , & fut regardé comme le Prince le plus adroit de son tems. On ne pouvoit admirer Henri IV sans lui

dérober une partie de la gloire en faveur de Ferdinand ; car ce Prince y avoit contribué de toutes ses forces , & au risque même de perdre ses propres Etats. Les Anglois , les Hollandois , tous les sectaires du Nord , généralement abhorrés en Italie par cet esprit d'intolérance & de parti que fomentoit la cour de Rome , trouvoient auprès du Grand-Duc un accueil qu'ils ne pouvoient se promettre des autres Catholiques. Livourne qui sortoit de ses marais , étoit devenu pour ces nations le seul port qui leur fût accessible. Elles y étoient invitées , soit par de très-grands privilèges , soit par l'esprit de sociabilité & de tolérance qui en faisoient un hospice assuré où chacun étoit reçu favorablement. On voyoit avec surprise le Grand-Duc concevoir dans un si petit Etat , les vastes projets de s'opposer sans crainte aux desseins ambitieux de l'Espagne , d'attaquer à la fois les forces du Turc par terre & par mer , de bâtir des villes , des citadelles ; & maintenir les peuples dans l'état le plus florissant & le plus actif qui se vît en Italie.

Sa Cour qui n'étoit qu'élégance &

~~1595.~~
1595.

grandeur, ne servoit plus d'asyle au plus fort ni au vice; elle présentoit en tout l'exemple de la vertu & de la modération. Les graces n'y étoient pas les récompenses du crime; mais le juste prix du mérite & de l'attachement au devoir. Christine, devenue le modèle de la piété, de la religion, le refuge des malheureux, & l'objet de l'amour, comme de la vénération des peuples, avoit fait oublier par ses vertus la mémoire de Blanche. Déjà elle avoit rempli les vœux de son époux par la naissance de deux fils & d'une fille; la joie qu'ils éprouvoient l'un & l'autre en voyant que la succession à la Souveraineté étoit assurée, devenoit un surcroît de plaisir pour tous les sujets. Il sembloit que ces deux époux eussent été donnés à la Toscane pour remédier aux nombreuses calamités qui s'y répandirent pendant leur Gouvernement. Il y avoit à peine deux ans que cet Etat se rétablissoit des maux qu'y avoit produits une horrible disette, qu'il fut encore menacé du même fléau. Sur le champ le Grand-Duc a recours aux Puissances du Nord. La reine Elizabeth, les Etats de Hollande,

les villes de Dantzic & de Lubec s'empres-
 sent à lui procurer les grains né-
 cessaires à la vie de ses sujets. Le trésor
 qui avoit suffi jusqu'alors à tant de dé-
 penses , fournit encore à ce nouveau
 besoin , & les entreprises qui s'exécu-
 toient pour l'utilité publique n'en sont
 aucunement interrompues. Un funeste
 accident qui répandit la désolation
 dans Pise, réveilla la pitié de Ferdi-
 nand , & engagea sa grande ame à ré-
 parer cette perte. La vaste & magni-
 fique église bâtie dans cette Ville en
 1063. , fut presque toute détruite par
 le feu. Les marbres transportés du
 Levant , de la Sicile , & qui en for-
 moient le plus bel ornement ; les ta-
 bleaux , les bronzes , les plus belles
 peintures devinrent la proie des flam-
 mes : à peine put-on sauver de cet
 horrible désastre , les choses les plus
 précieuses. Si l'on considère le prix de
 l'ouvrage , la rareté des matériaux ,
 la perte fut inappréciable : le Grand-
 Duc s'occupa sur le champ du soin de
 la réparer. Il donna dix mille écus de
 son propre trésor , accorda un impôt
 de quarante mille autres pour dix ans ;
 & ces sommes jointes aux revenus an-

1598.

~~1595~~ 1595. nuels de cette Eglise, aux dons volontaires des fidèles, & aux autres facilités accordées pour l'exploitation des marbres de Giglio, de l'Elba & de Caldana, suffirent bientôt pour rétablir ce Temple dans son ancienne splendeur.

Le caractère de Ferdinand le portoit à tirer un grand avantage de ses propres disgrâces, en le mettant à même de développer de plus en plus ce courage sublime qu'on admire dans toute sa conduite. Les contrariétés que lui faisoient constamment éprouver ses ennemis, lui avoient donné une force d'esprit & une prévoyance qui le mettoient au-dessus de tous les revers. D'un côté, les Espagnols ne s'étudioient qu'à le molester; de l'autre, les Gouverneurs que le Pape tenoit sur les frontières lui suscitoient des troubles fréquens au sujet des limites; ils osèrent avancer que le desséchement des marais de la Chiana devoit être funeste à la ville de Rome, & donnèrent lieu par cette ridicule assertion à un débat pénible qui dura long-tems, & qu'ils entretenrent pour le brouiller avec le Saint-Siège. Les Génois, la

ville de Lucques, & les feudataires de la Lunigiane en faisoient autant : ce qui fut cause des différens tumultueux qu'il y eut assez fréquemment entre les voisins & les peuples des frontières que le Grand-Duc étoit obligé de tenir sous les armes. La prudence du Prince, son activité, les soins de ses Ministres empêchoient que ces querelles n'eussent des suites funestes, Laurent Usimbardi étoit chargé de l'administration intérieure du Grand-Duché, & Ferdinand devoit à la sagesse de ce fidèle serviteur le repos dont jouissoient les sujets. Cette sécurité intérieure mettoit le Prince en état de s'occuper davantage du dessein qu'il avoit formé d'opposer à l'Espagne un rival capable d'empêcher cette Couronne d'opprimer la liberté de l'Italie.

La guerre qui s'animoit de plus en plus au-delà des monts, sembloit devoir se porter infailliblement en Italie. La cour d'Espagne irritée de l'absolution de Henri IV, craignant d'ailleurs que le Pape, les Vénitiens & le Grand-Duc ne se ligassent contre elle, se préparoit à se défendre avec vigueur. La résidence que faisoit à Gênes le

~~1595.~~ cardinal Albert d'Autriche déjà nommé gouverneur de Flandre, la correspondance qu'il entretenoit avec Doria, les émissaires que les ducs de Savoie & de Sessa lui envoyotent, tenoient tout le monde en mouvement. Les mauvais succès de Henri encourageoient les Espagnols : ils disoient même avec fierté que, si le Pape avoit depuis peu donné l'absolution au roi de Navarre, le comte de Fuentes lui avoit imposé sa pénitence par la prise de Cambrai. On croyoit par-tout que le Cardinal-Archiduc avoit apporté avec lui quatre millions d'écus, & l'on présuinoit que les Espagnols se proposoient de faire la conquête de **M** Provence, dont le Gouvernement étoit près d'exciter une guerre civile entre les Généraux du parti de Henri. Le duc d'Epemon qui étoit le plus mécontent avoit des intelligences cachées avec le duc de Savoie, le Cardinal, & sembloit disposé à se jeter dans leur parti. La conservation de Marseille étoit l'objet qui intéressoit le plus les Italiens, tandis que les Espagnols prenoient toutes les mesures possibles pour s'en emparer. Le tyran Casau

qui se flattoit de soutenir la Souveraineté avec leur secours, avoit fait de secrètes ouvertures à Doria, & garnissoit déjà la nouvelle forteresse de soldats Espagnols; mais la garnison Toscane de l'isle d'If étoit un grand obstacle à ses vues ténébreuses. Beaufset, qui, en apparence, avoit le commandement de l'isle, ne s'accordant pas avec Casau, devint bientôt son ennemi déclaré. Cet événement attira une foule de persécutions aux parens de Beaufset, résidents à Marseille: on les maltraita, on s'empara de leurs biens, & les hostilités commencèrent entre les vaisseaux du Grand-Duc & ceux des Marseillois. Enfin, la ville ayant fait arrêter un vaisseau Toscan, donna occasion aux représailles; la guerre éclata entre Marseille & l'isle. L'absolution, la réconciliation complète de Henri avec le Saint-Siège, avoient répandu beaucoup de joie en France; la seule ville de Marseille ne l'avoit point partagée, parce que le Tyran empêchoit que le peuple n'en fût instruit. C'étoit même, à ce qu'il disoit, un crime digne de mort que de parler de ce Monarque avec estime.

~~1695~~ 1695. A toutes ces circonstances se joignit le bruit d'un traité d'accommodement que le duc de Savoie avoit proposé au roi de France pour se réconcilier avec lui, à condition que ce Duc retiendrait le marquisat de Saluce; cette circonstance étant aussi contraire que les autres aux vues de Ferdinand, il déploya toute son activité pour faire échouer ce projet. En effet, il considéroit que si Marseille tomboit au pouvoir des Espagnols, & que Saluce restât au duc de Savoie, la France n'ayant plus de liaison avec l'Italie ni par terre, ni par mer, ne seroit plus en état de la garantir de l'oppression. Il voit que les succès de Henri ne répondent pas à son attente, que ses finances sont épuisées; peu content que tout le feu de la guerre se concentre en Picardie, où les opérations deviennent inutiles aux vues de sa patrie, il communique ses avis à Villeroy, & en fait instruire le Roi même. Pressé par le danger, il prend le parti d'envoyer Jérôme Gondi en France avec un secours de trois cens mille écus, le chargeant de faire au Roi des représentations capables de lui inspi-

rer plus d'intérêt pour les affaires de l'Italie, & de l'attirer à Lyon, afin que Sa Majesté soit plus à portée de veiller aux troubles de la Provence. Il s'agissoit encore de maintenir le duc d'Épernon dans le devoir, & de ne pas laisser d'une manière si déshonorante pour la France, le marquisat de Saluce au duc de Savoie. Gondi devoit en même-tems représenter au Roi que les secours qu'il lui apportoit avoient pour objet l'utilité de l'Italie, & que Sa Majesté répondoit mal aux soins du Grand-Duc, en abandonnant tout à la discrétion des Espagnols. Ce qui rendoit cette commission encore plus importante, étoit la cassation du mariage de Henri & de Marguerite de Valois. Le Grand-Duc vouloit que Gondi conseillât & conduisît le Roi dans ce divorce. Lorsque Henri eut fait abjuration à Saint-Denis, le conseil de France avoit été d'avis que les mêmes Prélats, devant lesquels il l'avoit faite, prononçassent sur la cassation de ce mariage; mais le Grand-Duc s'y étoit toujours opposé, en disant, que mêler ensemble deux affaires aussi graves,

1595.

c'étoit risquer de les faire échouer l'une & l'autre. Fondé sur ce principe il n'avoit pas voulu qu'il en fût question auparavant, désapprouvant très-fort le cardinal de Gondi qui en avoit fait la proposition à Rome. L'évêque d'Evreux avoit eu aussi les ordres les plus précis de n'en point parler. Comme l'intention du Pape avoit été secrètement connue, Gondi devoit-rassurer Henri à cet égard, & diriger le conseil & Villeroy dans les opérations nécessaires pour parvenir à ce but.

Ferdinand voulant cacher aux Espagnols le penchant décidé qu'il avoit pour Henri, & se ménager en toute occasion le moyen de se réconcilier avec eux, envoya un député au Cardinal-Archiduc, & nomma un Secrétaire pour résider à Gênes aussi long-tems que cette Eminence resteroit en Italie. Le but étoit de tromper le Ministère Espagnol, & de lui parler tout autrement qu'on agissoit, pour recouvrer d'abord sa confiance à certain degré, & profiter ensuite de la connoissance de ses desseins. Il est vrai que le Grand-Duc avoit déjà gagné les domestiques & les secrétaires les plus affidés des prin-

cipaux Ministres de Philippe, & qu'il
 savoit conséquemment tout ce qui se
 tramoit de plus secret & de plus inté-
 ressant : néanmoins, il voulut encore
 user de ces ménagemens pour calmer
 en quelque sorte leur courroux. « Non,
 » dit-il au Cardinal, personne en Italie
 » ne prend plus d'intérêt que moi à la
 » gloire & à la grandeur de la Couronne
 » d'Espagne, & personne n'est plus
 » disposé à lui rendre service. Si j'ai de-
 » siré l'abjuration du roi de Navarre,
 » ce n'a été que par zèle de religion;
 » mais je ne puis que détester une na-
 » tion qui a voulu ôter à mon père &
 » son Etat & la vie. C'est par les arti-
 » fices du duc de Savoie, & par la per-
 » fidie de plusieurs Ministres de Sa
 » Majesté Catholique que ma con-
 » duite aussi franche qu'honnête a été
 » soupçonnée de mauvaise foi : on a
 » donc ainsi suspecté la moindre de
 » mes actions; & mon sincère atta-
 » chement à la couronne d'Espagne
 » n'a plus paru que très-suspect. Je
 » ne veux à présent d'autre médiateur
 » auprès du Roi que vous-même;
 » je m'en promets un examen impar-
 » tial de toutes mes actions, & quel-

1595.

1595.

« quelques instans de réflexions sur les
« moyens qui rendent à me justifier ;
« or , je vous ferai connoître ces
« moyens ». Le Grand-Duc prouva
ensuite combien il avoit eu d'indiffé-
rence pour la Monarchie Françoisè ,
en rappelant la réponse qu'il avoit
faite au duc de Silleri , que le roi de
France avoit envoyé chez les Princes
d'Italie pour les solliciter à se joindre
tous de concert à Sa Majesté. Henri
desiroit alors porter le duc de Savoie
à demander un accommodement : il
avoit donc dépêché don Virginio des
Ursins, duc de Silleri, en Italie, pour
informer les Princes de l'état de ses
affaires , leur demander des secours ,
les engager à remuer contre le duc
de Savoie , & pour leur proposer les
conditions d'une ligue à laquelle il les
invitoit. Le Grand-Duc , lors de cette
expédition de Silleri , expédition qui
fit tant d'éclat, s'étoit comporté de la
manière la plus dissimulée , répon-
dant à cet émissaire que n'étant pas
ouvertement ennemi du duc de Sa-
voie , ni intéressé à la prospérité de la
France, mais qu'ayant au contraire fort
à cœur le bien de l'Italie-, il ne voyoit

aucun motif qui le portât à écouter les sollicitations de Henri. Quoique cette adroite politique ne persuadât pas entièrement le Cardinal, elle servit cependant à le tromper : mais cette ruse devint bientôt inutile : car le Grand-Duc fut forcé de s'exposer à de nouveaux hasards , & de s'opposer vigoureusement à la conquête de Marseille dont les Espagnols étoient près de s'emparer.

Pendant que le tyran Casau traitoit avec eux pour leur remettre cette place, il exerçoit toutes les hostilités imaginables contre la garnison Toscane de l'île d'If, & tâchoit de forcer le Gouverneur de se rendre à ses vues. La Grande-Duchesse, au nom de laquelle la garnison tenoit ce château, avoit déjà tenté inutilement plusieurs voies pour accorder ensemble ce Gouverneur & Casau : enfin elle envoya à Marseillé un religieux Minime, qui auparavant avoit été le directeur du Tyran : le Moine fut reçu au milieu d'une grande troupe de soldats & de gardes, & présenta la lettre de la Grande-Duchesse. Casau la déchira, la foula aux pieds avec orgueil & mépris, dis-

~~1595.~~
1595.

fant qu'il ne vouloit traiter ni avec la Princesse ni avec le Gouverneur ; qu'il étoit au contraire disposé à leur faire la guerre , les regardant comme des amis trop peu importants , & qu'à titre d'ennemis il ne les craignoit pas , ayant l'appui du roi d'Espagne. On contraignit même le Moine , le poignard sur la gorge , de dresser , comme de la part du Grand-Duc , une plainte contre le roi Philippe ; & ensuite on chercha à le faire tuer dans quelque embûche : mais les Moines lui sauvèrent la vie. Cet événement courrouça le Grand-Duc , & le poussa à la vengeance : il vit aussi par-là combien il étoit pressant de changer de conduite , & de pourvoir à la sûreté de Marseille. La négociation de Gondi auprès du roi de France lui parut un moyen trop lent : d'un autre côté , c'étoit tout risquer que de prendre les armes directement contre la ville ; tandis que la seule mort du Tyran assuroit tous les succès. Pesciolini fut chargé de conduire le coup de concert avec le duc de Guise ; & l'on fit passer des deniers & des assassins pour l'exécuter. Philippe venoit de ratifier le traité

fait avec le tyran Casau : Doria expédia en conséquence douze galères à Marseille , avec trois mille fantassins Espagnols , sous les ordres de don Charles Doria son fils. Les troupes étant débarquées , les galères se rangèrent autour du port ; & le peuple de Marseille fut près de se soumettre à l'Espagne en voyant cette nouvelle garnison. Pesciolini prenoit à Toulon avec le duc de Guise les mesures convenables pour venger l'honneur de Henri & du Grand-Duc. Ferdinand avoit fait déposer à Lyon quatre-vingt mille écus pour réunir les forces du maréchal de Biron & de Lefdiguieres avec celles du duc de Guise , afin de donner l'assaut à la ville : mais ce moyen sembla trop incertain ou plutôt très-dangereux. On décida donc que tout étoit permis contre un usurpateur de ce caractère & contre un tyran. Parmi les confidens de Casau , le nommé Pierre de Libertà étoit celui qui possédoit la plus grande confiance. Ce capitaine Corse , mécontent d'avoir été oublié dans l'accord fait avec le roi d'Espagne , offrit à Pesciolini tout ce qu'il pouvoit pour ôter la vie au Tyran,

1596.

moyennant la somme de cent mille écus payables aussi-tôt que le coup seroit fait. Ils convinrent d'un jour pour exciter de grand matin quelque rumeur. Le duc de Guise devoit s'approcher de la porte royale qui étoit confiée à Libertà. Casau attiré à ce tumulte devoit être enfermé entre les deux portes, où le Corse le tueroit, aidé de parens & d'amis dont il étoit sûr. On convint des signès par lesquels le duc de Guise seroit averti de se présenter, & l'on prit le 16 février pour exécuter ce complot. Casau ne manqua point d'accourir, au bruit qu'il entendit. Il étoit sans garde : Libertà l'attira entre les deux portes en lui racontant les prétendues causes de ce soulèvement ; & ses frères fermèrent celle qui communiquoit intérieurement avec la ville. Alors le Capitaine se tournant vers lui : « Seigneur Consul, mon compère, il n'est plus possible de tenir ce train de vie ; & il faut crier *vive Henri, hors d'ici les Espagnols* ». A ces mots il le perça de son épée ; & ses frères l'achevèrent avec leurs pistolets, de sorte qu'à peine eut-il le tems de dire : « Ah ! Compère , je n'aurois

« jamais attendu ce coup de trahison
 « de votre part ». A l'instant on tira
 le canon, selon les conventions ; &
 le duc de Guise se présenta avec trois
 cens cavaliers & mille fantassins. On
 s'empara de la porte ; la cavalerie en-
 tra, & tout le peuple armé s'y réunit
 pour crier *vive le Roi, le duc de Guise,*
le capitaine Libertà ; il fit même des
 menaces à la garnison Espagnole : la
 nouvelle forteresse fut démolie : on
 chassa la femme & les enfans du Ty-
 ran : ce fut ainsi que Philippe perdit
 Marseille au moment où il s'en étoit
 emparé. Les troupes Espagnoles s'em-
 barquèrent en désordre sur les galères :
 on lâcha même sur elles, quoique très-
 inconsidérément, plusieurs volées de
 canon. On sent combien ce succès
 causa de joie au Grand-Duc ; car
 en chassant les Espagnols de la Pro-
 vence, il dissipoit aussi la crainte que
 toute l'Italie avoit d'être opprimée.
 D'un autre côté, cette satisfaction
 de Ferdinand fut bientôt troublée
 par de pénibles réflexions : car il étoit
 très-certain qu'une nation capable de
 dissimuler, mais non d'oublier jamais
 une injure, ni de la pardonner, ne tar-

~~Henri IV~~
1596.

deroit pas à lui faire sentir tout le poids de sa vengeance. Il étoit très-fâché de l'imprudencce du gouverneur d'Is qui s'étoit trop avancé contre Doria : il envoya même faire des excuses à celui-ci , lui protestant qu'il n'avoit aucune part aux décharges de canon qu'on avoit faites contre ses galères. Les succès des Espagnols en Picardie augmentoient encore les craintes de Ferdinand. Il voyoit avec la plus grande inquiétude Ardres & Calais pris , & Henri IV , se reposer uniquement sur sa valeur & son épée , en négligeant le gouvernement , l'économie & la bonne politique. Outre cela , la Provence n'étoit pas plus en sûreté depuis la mort de Casau ; car le duc de Guise , jeune & inexpérimenté dans l'art de la guerre & du gouvernement des peuples , ennemi naturel de la Maison Médicis , entièrement abandonné à la discrétion du capitaine Libertà , créé viguier , ou *prevôt-royal* par les Marseillois , y avoit plutôt augmenté les désordres , qu'il n'en avoit augmenté les forces. L'Espagne , sous prétexte de s'opposer à une armée Turque qui sortoit des Dardanelles , réunissoit dans la Méditerranée

tous les vaisseaux qu'elle avoit en différents endroits ; & le siège de l'isle d'If paroïssoit décidé. Ces circonstances mettoient donc Ferdinand dans la nécessité de se soustraire au danger en s'arrangeant avec les Espagnols à quelque prix que ce fût , ou de courir les derniers risques en se déclarant ouvertement allié de Henri IV.

~~1596.~~
1596.

Combattu par ces réflexions , le Grand-Duc voulut communiquer ses doutes à Villeroi avant de prendre un parti. Il faisoit le plus grand cas de ses conseils & de sa rare prudence. Comme Villeroi avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit de Henri , Ferdinand voulut aussi lui présenter sous le vrai point de vue les dangers de sa propre position , & l'intéresser par-là à s'occuper plus efficacement de le garantir de l'oppression. Ce Ministre, que Henri avoit expressément chargé d'entretenir une secrète correspondance avec le Grand-duc, étoit pénétré d'estime pour Ferdinand ; & Vinta étoit celui par lequel ils se communiquoient réciproquement leurs idées. Mais Villeroi ne pouvoit ouvrir d'avis que conformément aux circonstances du Royaume ;

~~1596.~~
1596.

circonstances qui obligeoient le Roi à demander de nouveaux secours. Gondi les porta fort à propos : néanmoins, ils ne suffisoient pas. Arrivé au camp de Henri, devant la Fere, il fut singulièrement bien accueilli, & sa présence apaisa quelques troubles qui s'étoient élevés dans l'armée. Voici comment Gondi s'expliquoit à cet égard dans une lettre écrite du camp du Roi le 17 mai : « Les amitiés qu'on m'a faites, » & la joie qu'a causée mon arrivée, » ne sont venues que de ce qu'on s'est » imaginé que je me présentois chargé d'or, ou à donner ou à prêter : » & l'on s'est autorisé de cette opinion, » qu'on a répandue, pour ranimer le » courage & l'espérance du soldat ; » sans quoi il n'étoit plus possible de » retenir les mutins qui étoient prêts » à se débander : après la perte de » Calais, on perdoit aussi l'occasion » d'avoir cette place, (*la Fere* ;) il » est donc certain que mon arrivée, & » ce que j'ai donné au Roi, font cause » de la prise de cette place, & que sans » ce secours, Sa Majesté auroit été forcée de décamper d'ici, parce qu'elle » alloit être abandonnée des Suisses & » des

» des Lanquenets , & qu'elle perdoit
 » un million quatre cens mille écus que
 » lui coûte ce siège : c'est ce dont con-
 » viennent Sa Majesté & ceux qui sa-
 » vent la vérité de ce que j'ai fait. Non,
 » jamais secours n'est venu plus à pro-
 » pos ; de toutes parts les amis (a)
 » reçoivent les plus grands éloges :
 » il en résulte même pour eux le plus
 » grand honneur ».

1596.

Mais Gondi ne pouvoit plus four-
 nir d'autres secours : il devoit déclai-
 rer que Ferdinand obligé de dépen-
 ser un million & demi d'écus pour
 l'approvisionnement des grains néces-
 saires à ses sujets , n'étoit plus en état
 de subvenir aux besoins de la France.
 Cependant Villeroi , après avoir re-
 présenté que les revenus du Royaume
 étoient déjà absorbés , exposa le 16
 juin au Grand-Duc en quel état étoit
 la Monarchie , & l'intérêt que Ferdi-
 nand avoit de concourir à son soula-
 gement. « Le roi d'Espagne , disoit-il ,
 » menace encore Marseille & Bayon-

(a) C'est ainsi que le Roi & le Grand-
 Duc étoient appelés dans la secrète corres-
 pondance de leurs Ministres.

ne ; il se prépare à nous assaillir de
 tous côtés ; & s'il plaît à Dieu que
 nous ayions du dessous, il faudra pren-
 dre patience ; mais non sans nous
 plaindre de nos amis qui nous auront
 abandonnés dans cette perplexité.
 Un certain nombre de galères qu'on
 tiendrait dans le port de Marseille ,
 non-seulement garantiroit la ville
 de tout inconvénient, mais tiendrait
 si bien en respect le roi d'Espagne ,
 qu'il ne pourroit nuire à nos amis.
 Notre pauvreté & les dépenses dis-
 proportionnées que nous suppor-
 tons , nous empêchent de pourvoir
 à bien des choses avec la promptitude
 nécessaire. Je vous l'ai écrit , je vou-
 drois qu'il plût aux amis d'y pen-
 ser , & je crains plus la perte de Mar-
 seille, que lorsque Casau la tyran-
 nisoit. Nous avons fait un nou-
 veau traité avec la reine d'Angle-
 terre , & nous espérons en tirer
 quelque secours, comme aussi des
 Etats de Flandre. Néanmoins , si
 nous ne sommes aidés de nos amis, il
 pourra également vous en arriver
 quelque disgrâce. Nous avons inter-
 cepté des lettres du duc de Sessa à

» son Roi : nous apprenons par là qu'il
 » est très-mécontent des amis , & que
 » si Philippe n'étoit pas occupé ailleurs
 » il tomberoit sur eux. Ils peuvent , je
 » pense , se promettre de n'éprouver au-
 » cun empêchement du côté de Rome.
 » Notre guerre vous donne du repos
 » & de la sûreté ; mais si nous suc-
 » combons , elle hâtera votre ruine ;
 » & vous ne l'éviterez plus alors avec
 » beaucoup d'argent , parce que la
 » soif de votre ennemi sera insatia-
 » ble ».

Ces insinuations de Villeroi ne furent
 pas capables de persuader le Grand-
 Duc ; parce qu'il voyoit que les deniers
 destinés au secours de la Provence
 étoient employés pour d'autres vues.
 Il souffroit aussi avec peine qu'un si
 grand Roi abandonnât avec tant d'in-
 différence à ses Ministres l'administra-
 tion de ses finances , & se laissât accabler
 par la nécessité. Cédant donc à l'amitié
 qu'il avoit pour Henri , & au desir de le
 voir triompher de ses ennemis , il réso-
 lut de lui communiquer ses sentimens
 avec une entière liberté , & donna ordre
 à Vinta le 16 juillet , d'expédier cette
 lettre à Villeroi. « Il me semble bien

1596.

» étrange qu'un Royaume si abondant
 » & si puissant, soit aujourd'hui réduit à
 » une telle nécessité ! Est-il donc pos-
 » sible que le service du Roi y souffre
 » au point, que l'Etat ne puisse plus
 » pourvoir à sa propre sûreté, & qu'a-
 » vec les plus grandes armées, on
 » n'ose y rien entreprendre ? je vois
 » qu'on s'y épuise sans gloire & sans
 » profit. Cependant, ce royaume a
 » des revenus considérables ; il a le
 » Roi le plus courageux & le plus grand
 » guerrier qu'il ait jamais eu : le mal
 » ne vient donc que du défaut d'or-
 » dre, des intérêts particuliers qui pré-
 » valent par-tout sur l'intérêt public,
 » & peut-être même aussi des plaisirs
 » par lesquels on cherche à séduire le
 » Roi. Que résultera-t-il de ces dé-
 » sordres ? la perte & la ruine de la
 » France. Les amis ne sont pas en état
 » de soutenir ce poids, qui les acca-
 » bleroit sans vous soulager, d'autant
 » plus qu'ils ne peuvent vous conduire
 » avec leur argent : ainsi, ne vous
 » reposez plus sur eux. De même, ils
 » n'ont plus de conseils à vous don-
 » ner, parce qu'on leur répond aussi-
 » tôt *qu'ils agissent* ; de sorte que

» c'est à eux de pourvoir les armées,
 » de construire des galères, de défen-
 » dre la Provence & de subvenir à vos
 » besoins. Ils le feroient sans doute,
 » & très-volontiers, s'ils avoient un
 » royaume de France, ou même seu-
 » lement la moitié d'un pareil domai-
 » ne ; car il ne leur manqueroit cer-
 » tainement rien alors. Marseille de-
 » mande de la poudre, mais on y en
 » a fait passer dix mille quintaux il y
 » a peu de tems. Personne ne veut
 » concourir à l'avantage public qu'a-
 » vec la bourse & les efforts d'autrui :
 » or, les amis ne peuvent ni ne doivent
 » rien faire de plus, ayant eux-mêmes
 » à penser à leur sûreté. Voulant donc
 » leur bien comme vous le voulez,
 » vous ne devez pas prétendre qu'ils
 » s'épuiseront pour vous ranimer, &
 » qu'ils se mettront, par cette impru-
 » dence, dans le cas de ne pouvoir
 » ensuite vous procurer de nouveaux
 » secours ».

Une manière de parler aussi fran-
 che, & qui en toute autre occasion
 eût facilement occasionné quelque res-
 sentiment, engagea Villeroi, homme
 aussi souple que docile, à justifier à

~~1596.~~ 1596. » ront y avoir confiance , & les enne-
 » mis feront contraints de prendre garde
 » à eux. Si nous étions en état de faire
 » par nous-mêmes ces préparatifs , nous
 » ne balancerions assurément pas , mais
 » cela excède notre pouvoir : or , nous
 » ne sommes pas blâmables de ne pas
 » faire l'impossible. Si nous perdons le
 » château d'If , si les ennemis font un
 » port dans les isles d'Yères , s'ils atta-
 » quent le Siennois , ou obtiennent tout
 » autre avantage , nous serons encore
 » moins en état de nous tirer d'embar-
 » ras ».

Les réflexions de Villeroi étoient sans doute très-justes ; mais le Grand-Duc jugeoit plus à propos de ne pas se dégarnir entièrement d'argent & de forces , ne voulant point irriter plus long-tems les Espagnols ; il craignoit aussi les manœuvres de Doria ; en outre , le séjour de don Pierre de Médicis à Rome , lui donnoit de continuelles inquiétudes. Ce Prince inconsidéré s'étoit abandonné à des vices énormes ainsi qu'à la plus infâme dissolution. La cour d'Espagne ne le voyoit plus qu'avec peine , & le Roi étoit si fort irrité contre lui , que la chaleur avec

laquelle il avoit entrepris de le soutenir contre son frère se changea en un souverain mépris. La découverte d'un asyle, où les plus grandes débauches se commettoient, rendit don Pierre l'opprobre de tout le monde. Avilir l'auteur de tant de désordres; arrêter ses Pages derrière sa voiture; livrer même, sans aucun égard, plusieurs grands personnages au bras séculier, comme complices de ses horreurs; telle fut la manière dont Philippe manifesta sa juste indignation. Peut-être ne l'auroit-il pas épargné, s'il n'avoit été arrêté par le dessein de s'en servir pour molester le Grand-Duc. Il jugea plus à propos de l'éloigner, & de le faire passer à Rome sous prétexte de l'envoyer solliciter le jugement de sa cause auprès du Pape. Dans ces circonstances, don Pierre se représenta tous ses excès, & fut agité des plus cuisans remords. Sentant avec peine que son mariage ne lui avoit procuré que des chagrins sans améliorer sa fortune, il eût désiré recouvrer l'amitié de son frère, qu'il regrettoit d'avoir trop sensiblement offensé. Le Roi lui avoit ordonné de s'embarquer à Bar-

1596.

celone pour se rendre droit à Civita-Vecchia sans toucher aux côtes de Gênes & de la Toscane. Néanmoins, on eut égard à l'honneur de son rang, en le faisant loger chez le duc de Sessa, à qui le Roi donna ordre de le traiter comme il convenoit à la dignité du Grand-Duc son frère. Avant qu'il partît d'Espagne, Philippe avoit même chargé l'Ambassadeur de prier Ferdinand de ne pas agir contre lui lorsqu'il seroit en Italie, ni d'abandonner ses revenus à ses créanciers; lui demandant en outre de lui pardonner les chagrins qu'il lui avoit causés, lui protestant que quant à l'objet du procès pendant à Rome, don Pierre étoit prêt à se résigner au parti que Son Altesse lui proposeroit, & à se jeter sans réserve dans ses bras. Ferdinand sensible au triste état de son frère, & guidé par la grandeur d'ame qui lui étoit naturelle, fit passer à l'Ambassadeur un billet de dix mille écus pour être remis à don Pierre afin de faciliter son voyage. Il vouloit aussi par-là lui marquer son affection, & combien il étoit éloigné de lui causer la moindre peine. Mais le Roi ayant

pourvu à ses besoins, le billet fut refusé. Etant donc parti de Barcelone, don Pierre évita Livourne : contraint par le gros tems de prendre terre dans le voisinage de la Toscane, il descendit à Piombino ; delà, il se rendit à Civita-Vecchia, où le duc de Sessa envoya des gens au-devant de lui. Près d'entrer à Rome, il fut encore prévenu par les Prélats Florentins & par l'Ambassadeur ; mais les Florentins attachés au Grand-Duc, évitèrent de lui faire leur cour pour ne pas déplaire à leur Prince. Il entra donc à Rome le 17 mars ; à son arrivée, il apprit que la Grande-Duchesse étoit accouchée d'un troisième fils, ce qui lui fit regarder un accommodement avec son frère comme très-difficile. Sa présence ne fut pas des plus agréables au Pontife, qui la croyoit même dangereuse, & tendant uniquement à ourdir quelque trame capable de troubler l'Italie. En effet, il ne fut pas plutôt à Rome que le duc de Sessa fit venir de nouvelles recrues Espagnoles pour former des compagnies ; & l'on répandit le bruit de quelque mouvement qu'on projettoit contre le Sien-

1596. nois : on parloit encore de certaines intelligences avec Portoferraio. Le Grand-Duc se vit alors obligé de surveiller à tout , dans la crainte d'être surpris de côté ou d'autre. Le Pape voulant au plutôt éloigner de Rome un personnage aussi suspect , fit solliciter son rappel en Espagne , & entreprit lui-même l'instruction du procès , recevant des mémoires , assignant des termes , & disposant les actes , comme s'il eut été un auditeur de Rote. En effet, Sa Sainteté ayant publié certains *moyens* en forme de doutes à consulter , mais qui donnoient assez à connoître l'intention du juge , fit aussi présumer quelle seroit sa décision. Don Pierre obtenant alors la permission de retourner en Espagne , profita du voyage des galères de Naples , & quitta Rome le 14 octobre. La mort de sa belle-mère , & d'autres événemens survenus dans la Maison de Villa-Real , servirent de prétexte à son départ , qui fut précédé & suivi de plaintes contre son frere & les Florentins de Rome qui l'avoient évité comme un rebelle.

Si le Grand-Duc fut garanti , dans

cette occasion, des chagrins qu'auroit pu lui causer don Pierre, peu s'en fallut d'un autre côté qu'il ne devînt la victime des trahisons de Doria. Heureusement Ferdinand en faisoit épier toutes les manœuvres, n'épargnant aucune dépense pour corrompre ceux qui pouvoient l'en instruire. Par ces sages précautions, il parvint à découvrir une conjuration tramée pour surprendre l'île d'If. Le duc de Savoie, Doria & le gouverneur de Milan avoient concerté entr'eux une nouvelle tentative sur Marseille, & l'on devoit en conséquence s'y porter de deux façons. Le rocher d'If empêchoit Doria d'agir par mer : l'attaquer de vive force étoit un parti qui pouvoit compromettre l'honneur & la gloire des armes Espagnoles. Les conjurés crurent donc qu'il valoit mieux s'y prendre par des moyens artificieux. Ils employèrent pour les seconder deux scélérats de Barga à qui il s'agissoit de faire prendre parti dans la garnison Toscane. Ces deux fourbes y étant, devoient tâcher de gagner le reste des soldats & les porter à la trahison ; de sorte que quand ils feroient l'un ou

~~1596.~~
1596.

l'autre placés à quelque poste qui pût donner entrée dans les fortifications, ils feroient avertir Doria de s'approcher avec les galères, & endormiroient la garnison au moyen d'un breuvage assoupissant que celui-ci leur avoit confié. Ils se rendirent donc dans l'isle; mais les officiers du Grand-Duc étoient prévenus. On les arrêta, & l'on trouva sur eux les instructions, les signes, la bouteille d'eau somnifère. Alors ils avouèrent toute la trame. Ferdinand envoya l'instruction du procès bien en forme à Philippe, & le corps de délit ainsi constaté; déclarant à Sa Majesté que si les traîtres ne lui étoient pas si odieux, il feroit repentir Doria d'une aussi indigne trahison. Cette découverte ne fut cependant pas suffisante pour assurer ce poste contre les embûches & la perfidie.

Les Marseillois étant rentrés sous l'obéissance de Henri IV, regardèrent la garnison Toscane du rocher comme un frein qu'on avoit mis à leur ville, ou comme l'indice certain de quelques vues que le Grand-Duc avoit; on pensoit même qu'il vouloit se prévaloir de ce fort pour obliger le Roi

à quelque accommodement désavantageux pour Sa Majesté. Beausset, ancien gouverneur, & qui dépendoit de la Maison de Guise, adopta ces idées, se laissant guider moins par un esprit patriotique que par un vil intérêt, espérant s'y approprier toutes les prises qui y étoient en dépôt. Il est très-vraisemblable que Doria pouffoit les Marseillois par ses artifices, & tâchoit d'engager Beausset à chasser les Florentins de ce rocher. L'animosité de ce Génois contre le Grand-Duc le portoit à lui causer des inquiétudes continuelles. Comme il ne pouvoit attaquer ni la personne, ni son Etat, il employoit tous les moyens de nuire à sa réputation & à sa gloire. Cette haine lui inspira le dessein de susciter l'affaire la plus grave entre Ferdinand & la ville de Lucques, à l'occasion d'un complot imaginaire. Ce complot, selon les bruits qui se répandirent, avoit été tramé par le Grand-Duc contre Gênes & Lucques. Doria avoit pour Secrétaire un domestique, cousin d'un certain Antelminelli qui avoit commercé à Florence, & qui s'étoit alors fait estimer du grand-duc

1596.

1596.

François ; Ferdinand lui avoit continué la même faveur. Les Lucquois naturellement timides & soupçonneux le haïssoient , s'imaginant qu'il communiquoit toutes leurs affaires au Grand-Duc. Ils entrèrent donc dans les vues de Doria , & résolurent de sacrifier cet infortuné en ourdissant contre Ferdinand une trame qui lui fit l'outrage le plus sanglant , & dont il ne put jamais effacer la honte. Antelminelli se trouvant à Gênes , la ville de Lucques pressa cette République de l'arrêter , sous prétexte qu'il n'y étoit que dans le dessein de former des complots contre la liberté de cet Etat , & même contre celle de sa propre patrie. On peut aisément s'imaginer combien cet avertissement inattendu causa d'alarmes aux Génois , & à quel point le Grand-Duc fut offensé de ce bruit injurieux à son honneur. Enfin , après un examen sévère , l'innocence d'Antelminelli fut reconnue , & l'accusation tomba d'elle-même : malgré cela on le remit aux Lucquois. Ces timides Républicains ne manquèrent pas d'instruire le Pape & l'Empereur de cette prétendue conspiration du Grand-Duc ; Ferdinand

indigné, demanda qu'Antelminelli fût remis au pouvoir de l'un ou de l'autre, afin d'éclaircir la vérité, sans user d'aucune violence, & de détruire dans l'esprit du public les outrageantes calomnies de la ville de Lucques. Ce différent prolongé par des répliques éternelles, ne fut pas assez approfondi pour être décidé légalement, & pour convaincre l'Italie de la fausseté des inculpations: delà, le principe de cette mésintelligence qui régna par la suite entre le Grand-Duc & cette République, qui devint comme l'instrument de la vengeance de Doria & des Espagnols.

La haine implacable de Doria contre le Grand-Duc ne se borna point à ces trames odieuses. Son crédit à la cour d'Espagne lui facilita le moyen de sonder plusieurs fois les dispositions de Philippe dans la vue de l'engager à prendre ouvertement les armes contre Ferdinand; ces tentatives étant inutiles, il tourna ses efforts vers le prince héréditaire d'Espagne, & tâcha de lui inspirer cette résolution. Pour réussir dans ce dessein, on avança que Ferdinand ménageoit quelques intel-

~~1596.~~
1596.

1596.

ligences secrètes dans Portercole qu'il vouloit surprendre. Le Prince héréditaire appuya les prétendus avis de Doria, & dénonça lui-même le Grand-Duc au Roi, le pressant de lui déclarer la guerre. Si le cabinet d'Espagne n'eût pas eu pour maxime constante d'éviter de porter les armes en Italie, ou si les forces de la Monarchie dispersées en tant d'endroits différens, eussent pu être réunies, il est certain que c'étoit là le moment fatal qui pouvoit décider du sort de Ferdinand. Mais le Conseil de Madrid réfléchissant sur la foiblesse de l'Etat, n'écoula point ces pressantes sollicitations, & l'Espagne fit semblant de ne pas s'inquiéter des remontrances de Doria, ni de celles des autres Ministres Espagnols de l'Italie. Cependant, on voulut donner quelque mortification au Grand-Duc. Aussi tôt, il partit de Naples pour Portercole, des Commissaires avec la plus grande publicité; ils étoient chargés d'informer sur l'accusation de Doria, & de s'instruire à fond de la vérité. Comme il étoit impossible qu'il en eussent aucune preuve légale, ce procès commencé avec tant

de bruit & d'appareil s'évanouit insensiblement, sans qu'il en résultât rien d'effectif. Ce fut à cette occasion que Doria proposa au roi d'Espagne de faire un port dans l'isle d'Elbe afin d'y donner retraite à une flotte de galeres, & de tenir en bride les forts de Portoferraio. Par ce moyen, l'Espagne eût dominé sur toutes les côtes de la Toscane : elle eût même empêché, à certain point, le concours des vaisseaux de différentes nations, qui se rendoient à Livourne, & eût arrêté la prospérité de ce port. Ce projet ne fut exécuté que sous Philippe III, qui ordonna la construction de *Lungone*, port qui sans avoir jamais été de quelqu'avantage à l'Espagne, la jeta dans des dépenses assez considérables.

Ces embarras, ces difficultés qui se multiplioient tous les jours, tenoient l'esprit du Grand-Duc dans de continuelles inquiétudes, & dans une méfiance générale; pour en voir le terme, il desiroit qu'une paix universelle le délivrât de ces soucis. Le Pape ne la souhaitoit pas moins : dans cette vue, il expédia un Légat en France, expressément chargé d'en faire les ou-

~~1596.~~
1596.

vertures. Cette importante affaire fut confiée au cardinal Alexandre de Médicis, archevêque de Florence. Ce Prélat ne pouvoit que plaire à Henri IV, comme parent de Ferdinand & comme Florentin. Ses talens supérieurs, sa sagesse, l'expérience consommée qu'il avoit dans les négociations, firent concevoir les plus grandes espérances d'un heureux succès, & le Grand-Duc lui donna les instructions nécessaires pour arriver plus facilement à ce but. Ce Cardinal dont on se promettoit en Italie les plus grands avantages, passant par la Savoie, eut le désagrément d'y voir ses équipages exposés aux visites les plus indécentes, parce qu'on craignoit qu'il ne portât quelques caisses d'argent au roi de France. Telle étoit la défiance où les Princes Italiens étoient mutuellement plongés ; & ces tracasseries qui ne servoient qu'à les aigrir les uns contre les autres, leur faisoient réciproquement désirer les douceurs de la paix. Les progrès du Turc en Hongrie répandoient un découragement général : chacun demandoit le repos nécessaire après tant d'agitations ; enfin, le Roi d'Espagne

étoit devenu plus odieux que jamais à ~~_____~~
 tous les Potentats de l'Europe , en 1596.
 abandonnant la Maison d'Autriche ,
 & la laissant livrée aux incursions des
 infidèles qui la dévastotent.

CHAPITRE VII.

Motifs de défiance entre Henri IV & le Grand-Duc. Les Florentins chassent de l'isle d'If & du château le Gouverneur & la garnison Françoisse. Commencemens d'hostilités entre les Provençaux & les Toscans. Don Jean de Médicis, expédié par le Grand-Duc avec des galeres, fortifie la Pomègue. Ferdinand veut inutilement se réunir avec l'Espagne. Les Ministres Espagnols, à l'occasion de la guerre de Ferrare, tâchent de porter le Pape à prendre les armes contre la Toscane. D'Ossat se rend à Florence. Barfaite réconciliation de Henri IV & du Grand-Duc.

1597.

APRÈS tant de démêlés causés par la politique, les intérêts divers, au risque même de sa propre ruine, le Grand-Duc avoit enfin préparé une crise qui alloit changer le système de l'Europe, & mettre fin aux troubles qui l'avoient si long-tems agitée. Henri IV affermi

sur le trône de France ne craignoit plus que la puissance Espagnole l'en précipitât. Ce boulevard que l'Italie pouvoit opposer à la tyrannique ambition de Philippe , avoit été jusque-là l'objet le plus important des soins & des manœuvres de Ferdinand. Cependant , ses espérances n'étoient pas remplies ; le Monarque ne répondoit point aux efforts que le Grand-Duc avoit faits pour l'élever & le soutenir dans les besoins urgens où il s'étoit trouvé. L'indifférence que son Ministre montrait pour les intérêts de l'Italie , la Provence totalement abandonnée à la discrétion de Guise , le peu de soin qu'on avoit de rétablir à Rome un parti François qui s'opposât à celui des Espagnols , enfin la crainte que le marquisat de Saluce ne restât entre les mains du duc de Savoie , étoient autant de raisons qui décourageoient Ferdinand , & lui faisoient regarder comme inutile tout ce qu'il avoit fait pour la France. C'étoit encore pour lui un surcroît d'inquiétude & de douleur de voir le duc de Luxembourg , ambassadeur de France auprès du Pape , homme sans aucun talent dans le maniment des

1597. affaires, tenir une conduite toute opposée à celle de l'évêque d'Evreux, & ne rien communiquer des objets de sa commission. Les Cardinaux, les Prélats qui y avoient favorisé les intérêts de Henri IV, se plaignoient qu'on n'eût aucun égard pour eux, & le Roi répondoit qu'il aimoit mieux marquer sa gratitude à des soldats qu'à des prêtres. Le Ministère François voyoit de mauvais œil que le Grand-Duc prétendoit diriger le Roi dans les opérations les plus importantes, tandis qu'il avoit cessé de lui fournir des secours. Plusieurs anciens partisans de la Ligue qui, depuis le grand-duc François, avoient ouvertement haï les Médicis, mettoient tout en usage pour éteindre dans le Roi les sentimens d'estime & de reconnoissance qu'il conservoit encore pour Ferdinand. Des motifs aussi puissans ne manquèrent pas d'altérer cette sincère correspondance qui jusque-là avoit rendu communs les intérêts de ces deux Souverains. Ferdinand s'en plaignit avec franchise; mais Henri paroissoit ne pas changer de dispositions. Le Grand-Duc considérant alors combien peu il devoit

devoit compter sur le secours de la France, en cas que les Espagnols l'attaquassent, & craignant d'être sacrifié à leur vengeance dans le traité de paix qu'on alloit entamer, crut devoir rechercher sourdement la faveur de l'Espagne, & s'ouvrir une voie par laquelle il pût se reconcilier avec cette Couronne. Il songea donc à tourner ses vues de ce côté-là, mais sans se compromettre, & sans donner aucun sujet de mécontentement à la France. Si cette tentative ne lui faisoit pas rencontrer dans les Espagnols des dispositions sincères à la réunion, au moins pouvoit-elle suspendre l'effet de leur indignation jusqu'à la conclusion du traité de paix. Il étoit prêt à condescendre à tout, pour recouvrer les bonnes grâces de Philippe, excepté à lui prêter de l'argent, & à lui remettre le château d'If. Don Idiaquèz & don de Mora devoient être les médiateurs. Ferdinand ne voulut rien épargner pour satisfaire leur avidité : mais la fierté du Cabinet d'Espagne méprisa toutes ces avances, & l'on exigea pour unique moyen de réconciliation qu'il remît le château. Les Espagnols, le

1597.

duc de Savoie & les Marseillois desiroient également être maîtres de ce fort , qui par sa situation , étoit de la plus grande importance. Le Grand-Duc espéroit le garder pour gage des avances qu'il avoit faites à la couronne de France. Il eût tenu par ce moyen la Provence en bride ; c'étoit aussi une retraite pour tous les vaisseaux Tofcans qui navigeoient sur les côtes d'Espagne & de France. Peu de forces suffisoient à sa conservation : la position intermédiaire assuroit la navigation de France en Espagne.

L'isle d'If a dans son voisinage deux îlots , sur lesquels domine le château d'If. L'un se nomme Ratonneau , l'autre la Pomègue. Le premier a un port qui peut donner azile à quarante galères ; le port du second ne peut en contenir que dix-huit. Tous deux étant à découvert , & commandés par le château d'If , pouvoient , étant bien fortifiés & bien approvisionnés , donner retraite à la plus puissante armée de mer. L'avantage qui en eût résulté sur celui de Marseille étoit aussi très-important ; car tous les vaisseaux qui de-

voient arriver dans ce parage , de quel-
 que côté que ce fût , étoient obligés
 de passer sous l'artillerie de la forte-
 resse. Le canon d'If portoit jusque dans
 l'intérieur du port , & les gros na-
 vires ne pouvoient y entrer sans être
 allégés près de ce rocher. Marseille se
 soutenoit avec la pêche & avec la petite
 navigation des côtes ; mais If avoit
 le meilleur fond pour le premier de
 ces avantages , & étoit en état d'in-
 quiéter toutes les barques.

Beaufset , en arrêtant avec le Grand-
 Duc les articles relatifs à l'introduc-
 tion de la garnison Toscane , s'étoit
 réservé le commandement & la garde
 du fort avec le peu de soldats Fran-
 çois qui lui restoient ; ils s'étoit obligé
 de procurer tous les avantages possi-
 bles aux sujets de Ferdinand , à con-
 dition que l'isle & le fort ne tombe-
 roient pas au pouvoir des ennemis de
 la France , mais qu'ils seroient conser-
 vés pour le Prince catholique qui mon-
 teroit sur le trône , & resteroit paisible
 possesseur de cette Couronne. Ferdi-
 nand ne pouvoit donc , sans blesser son
 honneur , contrevenir aux articles du
 traité qu'il avoit fait , & ôter ce fort

1597.

à la France pour le livrer à l'Espagne: Comme le Gouverneur de ce château s'étoit mis dans une entière dépendance, en vertu des arrangemens respectifs qu'il avoit pris avec le Grand-Duc, & qu'il en avoit reçu la solde, les munitions, les ordres, Ferdinand crut avoir le droit d'user à son gré des forces de cette garnison, pourvu que ce ne fût pas contre la couronne de France: il offrit donc à Philippe que ce port servît de retraite à ses vaisseaux; mais le Ministère Espagnol rejeta encore ces offres, sous prétexte que le Roi n'attendoit pas après un service si peu important; & que d'ailleurs, les forces de Sa Majesté étoient en sûreté par elles-mêmes en quelque lieu que ce fût. Cependant, don Pierre de Tolède se rendant de Naples en Espagne avec ses galères, ne se fit pas un scrupule de demander au Grand-Duc un azile dans l'isle d'If. Beauvset, à qui le Grand-Duc avoit commandé de recevoir l'armée Espagnole, voulut en conférer avec le duc de Guise avant d'exécuter les ordres de Ferdinand. Guise & les consuls de Marseille qui avoient intention de disposer de cette forteresse à

leur volonté, commandèrent au Gouverneur d'agir hostilement contre les galères d'Espagne. Telle fut la première époque de la méfiance qu'il y eut entre le Grand-Duc, Guise, les Marseillois & les Florentins de l'isle. On commença à craindre que le fort ne devînt la proie des Espagnols : les Florentins furent même considérés comme leurs partisans ; le Grand-Duc fut accusé de mauvaise foi ; on excita des rumeurs à la cour de France ; on répandit des motifs de soupçon & de défiance, au point qu'on y oublia bientôt tous les services & tous les traits d'amitié de Ferdinand ; son nom y devint même odieux. Le caractère national des François contribua beaucoup à un changement si subit ; le Roi ne put même se garantir de semblables impressions. Le Gouverneur, homme venal, & porté à la trahison, donna aux Toscans des marques non équivoques du coup de perfidie qu'il méditoit. Ferdinand s'en plaignit au Roi ; mais Henri IV qui parut faire plus de cas des raisons du Gouverneur que des réclamations du Grand-Duc, ne se décida qu'à de foibles dé-

1597.

1597.

monstrations qui ne satisfaisoient en rien, mais qui donnoient au contraire beaucoup d'aigreur. Ce mépris, cette ingratitude manifeste irritèrent Ferdinand, & lui firent craindre une surprise. Sur ces entrefaites, les Marseillois, de concert avec Beaussset, arrêterent des vaisseaux chargés de grains qui se rendoient à Livourne avec des passeports du Roi : d'un autre côté, le duc de Guise & le peuple ne cessoient d'insulter les Florentins, les menaçant de vouloir les chasser du rocher. Henri avoit appelé Beaussset à la Cour; mais Guise trouva des prétextes pour le retenir. Le parlement d'Aix étoit même déjà saisi de la cause des représailles, sans qu'on eût attendu quel parti alloit prendre le Grand-Duc. On se préparoit sourdement à expulser les Toscans de leur garnison, lorsque Ferdinand, appercevant le pressant danger, crut que le seul moyen de se garantir de cette perfide ingratitude, étoit d'en prévenir l'indigne succès. Ce fut le 20 avril qu'il fixa pour porter le coup qu'il avoit arrêté. Vers midi la sentinelle Françoisse de ce château fut tuée, & les Florentins étant entrés occupèrent

par force les postes les plus importants, en chassèrent les François, qu'ils conduisirent cependant à Marseille, suivis de leurs effets. Ce coup médité avec réflexion ne coûta la vie qu'à deux François, & Rinuccini, commandant des Florentins, déploya sur la tour du château l'étendard de France, & fit réitérer à la garnison l'acclamation ordinaire de *vive le Roi*.

Un événement si imprévu causa beaucoup de rumeur à Marseille; le duc de Guise s'en étoit éloigné: les Consuls, le peuple devinrent furieux, s'imaginant déjà voir les Espagnols à leurs portes. En conséquence, ils firent arrêter le cavalier Pesciolini, qu'ils croyoient être l'auteur de ce coup, & expédièrent deux gentilshommes à l'isle d'If pour être instruits de ce qui s'y passoit. Ils parurent contents que le château & l'isle fussent toujours tenus au nom du Roi: néanmoins, ils se recrièrent contre l'outrage trop injurieux qui sembloit être fait à Sa Majesté par cette démarche hardie; disant que si Beausset étoit un traître, on auroit dû leur communiquer à eux & à Guise les soupçons qu'on en avoit, afin de les mettre à

1597.

portée de prévenir sa perfidie. Le secrétaire Pichena, témoin de ces plaintes, & qui avoit conduit l'entreprise, convint d'une entrevue avec les Envoyés de Marseille dans l'intention de prévenir tout désordre. Cette entrevue se passa en longs détails de la part des Commissaires nommés, qui voulurent chacun justifier les prétentions de leur parti. On proposa des moyens de compensation pour réparer l'injure qu'on prétendoit avoir été faite au Roi, & pour faire en sorte que le Grand-Duc ne fût blessé ni dans sa dignité, ni dans ses intérêts; mais on ne décida rien, sinon d'attendre le retour du duc de Guise.

Pendant ce tems, les Marseillois résolurent de fortifier Ratonneau. Guise à son arrivé approuva publiquement ce dessein, fournit de sa caisse même l'argent nécessaire, en attendant qu'on eût assigné des fonds certains pour continuer cet ouvrage. On publia à Marseille une ordonnance qui enjoignoit à chaque chef de maison d'envoyer un sac plein de terre à cet islot: ces sacs y furent transportés sur nombre de tartanes: on entreprit d'élever le nouveau fort qui devoit battre l'isle d'If, & l'on

placa de l'artillerie sur les endroits les plus élevés du rocher. La ville fit savoir au Roi ce qui venoit de se passer : Sa Majesté approuva la conduite des Marseillois, & ordonna expressément de continuer les fortifications de cet îlot. Le Grand-Duc étoit donc forcé, ou de s'emparer de Ratonneau, ou d'abandonner entièrement le château & l'isle d'If aux Provençaux. Si Ferdinand avoit eu la mauvaise foi que Henri & ses Ministres lui reprochoient, il auroit sans doute profité de cette circonstance pour se raccommoder avec Philippe ; il lui auroit remis la place, d'autant plus que l'imprudence du duc de Guise fournissoit à Son Altesse, le prétexte le plus plausible de se détacher de l'amitié de Henri.

Les Espagnols fomentoient ces discordes avec leur adresse ordinaire ; mais Ferdinand étoit bien éloigné de manquer à la foi qu'il avoit jurée au Monarque François. Après l'expulsion de Beaussier, Henri avoit expédié à Florence le chanoine Bonciani, qui résidoit à la cour de France, avec le titre de secrétaire du cardinal de Gondî, Henri l'avoit chargé d'exposer &

1597.

de justifier les motifs qui avoient produit du refroidissement dans l'amitié & dans la confiance des deux amis ; il devoit aussi terminer tous les différens qui s'étoient élevés au sujet de l'isle d'If. C'étoit pendant sa commission qu'on avoit entrepris de fortifier Ratonneau, islot d'où dépendoit la conservation du fort & de l'isle d'If : il n'y avoit donc plus un moment à perdre , ni aucun moyen d'entrer dans des arrangements. Ferdinand prit sur le champ le parti de s'opposer à ces travaux. Il y envoya don Jean de Médicis avec cinq galères , & plusieurs vaisseaux chargés de troupes , de munitions & de tous les matériaux nécessaires à la construction. Don Jean arriva devant Marseille le 14 juin avec sa petite armée. Il vit qu'il n'y avoit plus de commerce libre entre les Provençaux & les Toscans , & qu'on pouffoit avec vigueur les fortifications de Ratonneau. A peine eut-on apperçu à Marseille les galères Toscanes , qu'on fit passer à don Jean une lettre de Henri , pour lui notifier que ces travaux se faisoient par ordre du Roi même , & pour la plus grande sûreté

de Marseille. Henri le prioit dans cette lettre de ne faire aucun mouvement, présumant que le Grand-Duc étoit toujours dans l'intention d'être son ami. Guise lui fit demander s'il venoit comme ami, ou comme ennemi. Don Jean lui répondit que la conduite passée du Grand-Duc prouvoit assez combien Ferdinand étoit ami du Roi & de la nation. Il lui fit aussi des ouvertures pour parvenir à l'amiable à des arrangemens avantageux : Guise rejeta ces offres, & aima mieux continuer les hostilités. Henri n'avoit sur la Méditerranée que deux galeres qui restoient à Marseille, pour protéger les courses des petits vaisseaux de la côte & la pêche. Guise entretenoit avec ces galères une libre communication entre Ratonneau & Marseille : don Jean l'interrompit bientôt, & coupa les vivres à ceux qui étoient sur ce rocher. Il eût pu même s'en rendre facilement maître ; mais il ne demandoit que la paix & la sûreté, desirant que Guise renonçât à toute hostilité contre les serviteurs & les amis les plus sincères de Henri.

Guise & les Marseillois ne voulurent au contraire entendre parler d'au-

1597.

cun accommodement , ils devinrent même encore plus intraitables lorsqu'ils virent que don Jean se préparoit à élever de nouvelles fortifications à la Pomègue dans le port de Straci. Don Jean & ses ingénieurs regardoient ce poste comme plus important que Ratonneau & que l'isle d'If , en ce qu'il dominoit sur ces deux places , & donnoit une entrée libre aux vaisseaux qui venoient de la Toscane , sans qu'ils fussent exposés au canon de Marseille. Guise aussitôt rassemble douze vaisseaux , trente-cinq tartanes , fait embarquer deux mille hommes ; & , soutenu par les deux galères , s'avance avec cette petite flotte pour attaquer don Jean , pour l'accabler s'il fortoit , ou au moins , afin de ravitailler Ratonneau & d'y laisser des munitions , ainsi que de l'artillerie. Ce fut le 24 juin que Guise attaqua les galères Toscanes ; il réussit en effet à l'approvisionnement qu'il avoit projeté ; mais il fut fort maltraité par l'artillerie de don Jean , qui auroit pu le défaire entièrement , s'il eût eu d'autre dessein que de rester sur la défensive. Ce Prince ne se conduisit pas avec moins de modération au passage de don Pierre de

Leyva, qui étoit à la tête de dix-neuf galères Espagnoles. Les contretens ordinaires en mer, avoient obligé ce Général de chercher dans ces parages une retraite pour sa flotte. Don Jean le reçut dans le port de Straci avec toutes les marques de la plus sincère amitié, & de la manière la plus prévenante. De Leyva lui offrit toutes les forces pour attaquer Ratonneau & réprimer l'insolence des Marseillois; mais ce Prince les refusa, résolu de s'abstenir de tout procédé qui eût pu aigrir davantage la cour de France.

Sur ces entrefaites on reçut à Marseille des ordres du Roi : Sa Majesté vouloit qu'on y cessât toute hostilité; & le 2 juillet on convint d'une trêve dont le préalable étoit la suspension des ouvrages de Ratonneau. Les Marseillois se calmèrent; mais il y eut beaucoup de rumeur à la Cour & dans le conseil de Henri contre le Grand-Duc. Les partisans de Guise y exagéroient la mauvaise foi de Ferdinand, qui sous le masque de l'amitié, avoit dessein, selon eux, de s'emparer de la Provence après la mort de Sa Majesté, ou de faire le sacrifice de

1597.

cette forteresse en faveur de l'Espagne ; pour se reconcilier avec elle. Ils rappeloient avec emportement l'injure qui avoit été faite à Sa Majesté , de même qu'à la France , & tâchoient d'inspirer au Monarque , la plus grande indignation , pour le porter à faire chasser les Florentins de leur fort. Ils prétendoient que le Roi après cet outrage , étoit dégagé de toute la reconnoissance qu'il portoit au Grand-Duc , pour les services qu'il en avoit reçus dans le plus pressant besoin , & que le salut des sujets devoit l'emporter sur tout autre égard. D'un autre côté , le cardinal de Gondi appuyé du Connétable , soutenoit le parti de Ferdinand. « Les Florentins , » disoient-ils l'un & l'autre , ne pou- » voient donner de preuves plus cer- » taines de leur attachement & de leur » respect pour Sa Majesté , qu'en dé- » ployant l'étendard de France sur le » château d'If. Beausset est un traître ; » Sa Majesté ne doit pas s'intéresser à ce » qui s'est passé entre ce Gouverneur & » le Grand-Duc. C'est au peu d'expé- » rience de Guise , à la colère des Mar- » seillois qu'on doit attribuer le dessein » de fortifier Ratonneau , & la nécessité

» qui a forcé le Grand-Duc d'envoyer
 » don Jean avec ses galères : les hosti-
 » lités qui se sont commises entr'eux, 1597.
 » viennent aussi de ces deux mêmes cau-
 » ses. La conduite de don Jean au pas-
 » sage de Leyva, justifie suffisamment
 » le Grand-Duc de tout soupçon d'in-
 » telligence avec les Espagnols. Ils
 » avoient certainement le plus grand
 » intérêt de profiter de l'occasion pour
 » détacher de la France un ami aussi of-
 » ficiel qu'utile : cependant don Jean
 » a refusé les offres qu'ils lui ont faites ».

La grandeur d'ame de Henri, la re-
 connoissance, l'amitié qu'il avoit pour
 le Grand-Duc, les réclamations des
 Marseillois, leurs menaces insolentes, la
 crainte que les Espagnols ne profitassent
 de ces discordes pour faire une tentati-
 ve sur la Provence, tenoient Sa Majesté
 dans le trouble & dans l'incertitude.
 Gabrielle d'Etrées, connue alors sous
 le nom de Madame de Monceaux,
 s'intéressoit à maintenir la bonne intel-
 ligence entre le Roi & le Grand-Duc.
 La cour que Gondi faisoit à Gabrielle,
 les présens qu'il lui offroit de la part de
 la Grande-Duchesse, l'engageoient à
 soutenir le parti de Ferdinand. Cepen-

1597.

dant, on attendoit en France le retour de Bonciani pour prendre quelque résolution : le Grand-Duc de son côté l'arrêtoit avec adresse à Florence, voulant savoir auparavant le résultat de l'expédition de don Jean. Quoiqu'on observât fidèlement de part & d'autre la trêve dont on étoit convenu, les Marseillois avoient invité dans leur port Amurat Rais, qui étoit à la tête de quatre galères. Ce fameux Corsaire, qui depuis long-tems avoit répandu la terreur de son nom sur toute la Méditerranée faisoit craindre quelque surprise à don Jean : il étoit, on ne peut mieux accueilli de toute la ville, & on l'y traitoit splendidement. Les habitans auroient bien voulu qu'il joignît ses galères aux leurs pour attaquer les Florentins ; mais Guise ayant honte de profiter d'un pareil secours, arrêta la furie de ce peuple inconsidéré. Don Jean s'étoit posté avec les siennes, de manière à observer Amurat & à l'attaquer lorsqu'il sortiroit du port ; cette vigilance fut inutile ; Amurat trompa par un stratagème, l'ennemi qui l'avoit bloqué long-tems & lui échappa pendant la nuit. Don Jean s'aperçut trop

tard de sa fuite, & se mit inutilement à sa poursuite.

1597.

Toute l'Italie fut on ne peut plus révoltée de ce que Marseille avoit appelé dans son port ce Corsaire redoutable, dans l'intention, sur-tout, de s'en servir contre les Toscans. Ferdinand déclara ouvertement à Luxembourg & à d'Ossat qu'il auroit eu recours au roi d'Espagne. Il insinua aussi au Pape de menacer les Consuls de Marseille des censures ecclésiastiques, afin de les obliger d'éloigner de leur parage un ennemi aussi dangereux à la chrétienté. Les Espagnols auroient volontiers profité de l'occasion pour s'introduire en Provence : néanmoins, depuis cet événement, ils eurent moins de haine pour le Grand-Duc. Ferdinand avoit fourni une quantité considérable de poudre à Philippe ; & plusieurs de ses Ministres commençoient à traiter plus favorablement la Toscane. La mort de l'archiduchesse Maximilienne Grégoire, destinée à devenir l'épouse du Prince héréditaire, avoit engagé le Grand-Duc à tenter tous les moyens de la remplacer par la princesse Marie de Médicis. Insinuations, artifices, flat-

teries , tout fut mis en usage pour
 1597. gagner le marquis de Denia, gou-
 verneur & favori du Prince. On mit
 même auprès de Son Altesse un bou-
 fon qui ne faisoit que rappeler & van-
 ter continuellement les charmes de la
 Princesse, & les rares qualités du Grand-
 Duc. Ferdinand envoya à la Cour un
 présent qui étonna autant par la ra-
 reté, que par l'élégance. C'étoit un
 équipage complet de chasse, outre des
 léopards, des autours, & divers inf-
 trumens. On y remarquoit entr'autres
 un habillement particulier pour le
 Prince, une épée, un poignard; le tout
 étoit garni de petits diamans enchassés
 dans de l'acier, & cela d'une façon
 toute nouvelle : ce qui causa une sur-
 prise mêlée de plaisir. Ces attentions de
 Ferdinand, les soupçons que la cour de
 Henri lui marquoit, furent deux mo-
 tifs qui calmèrent le ressentiment de
 Philippe, sans cependant fléchir entiè-
 rement la dureté de son caractère; &
 le Grand-Duc crut n'en avoir plus à
 craindre de nouveaux troubles. Dès-
 lors, il résolut de soutenir avec fer-
 meté son entreprise de Ratonneau
 contre le duc de Guise. Bonciani fut

renvoyé en France avec ordre de s'opposer fortement aux instances que faisoit Henri pour la restitution du château & de l'isle d'If ; il étoit chargé de demander que cette place restât avec la Pomègue & Ratonneau, sous la protection de la Grande-Duchesse, à condition néanmoins que Ferdinand les rendroit en bon état lorsque la paix auroit fait cesser les dangers, & que Son Altesse seroit remplie de toutes les créances qu'elle avoit à répéter contre la couronne de France. En cas de refus, Bonciani devoit déclarer que les isles d'If & de la Pomègue resteroient au moins engagées pour la sûreté de ces créances ; parce que Henri n'ayant pas satisfait aux premiers paiemens, Son Altesse vouloit avoir la garantie des sommes considérables qu'elle avoit prêtées avec tant de bonne volonté, sans en exiger aucun intérêt. Henri IV, ainsi que son Ministère, furent sensiblement choqués de ces deux propositions, qu'on attribuoit à l'orgueil, au mépris & à la mauvaise foi. Mais on voyoit encore un surcroît d'offense dans les prétendus droits que la Maison de Lorraine assuroit avoir sur

~~1597.~~
1597.

la Provence : droits sur lesquels la Grande-Duchesse se fondoit sans doute pour manifester l'intention de retenir ces places en son nom. Mais on regardoit comme une hardiesse excessive, & même comme un souverain mépris, que le Grand-Duc osât reprocher au Roi de n'avoir pas rempli la promesse relativement aux sommes qu'il auroit déjà dû rembourser; & que Ferdinand, sous ce prétexte, voulût garder lui-même un gage qui fût sa sûreté : on refusoit encore de lui tenir compte des dépenses qu'il avoit faites pour les fortifications de Straci; & l'on concluoit presque unanimement dans le conseil, que le Grand-Duc, entraîné par son ambition, fomentoit quelques desseins préjudiciables à la tranquillité de la Couronne. « C'est un mal, disoit-on, » qu'il faut extirper jusqu'à la racine; » on ne doit rien omettre pour chasser » de ces rochers une poignée de gens » qui tiennent en bride la meilleure » province de la France, & pour venger l'honneur de la nation qui a été » forcée de se laisser maîtriser sur mer » par ces cinq *méchantes galères d'un Duc Italien* ».

Ces réflexions d'une nation aussi légère que facile à se laisser guider par la première impression, élevèrent dans Henri quelque mouvement de courroux, & l'auroient inmanquablement porté à un parti violent, si le cardinal de Gondi, aidé du Connétable, ne l'avoit arrêté. Ils eurent tous deux le bonheur de le convaincre, en lui représentant avec force, qu'il n'étoit pas de l'honneur de Sa Majesté d'offenser trop sensiblement le Grand-Duc, parce que d'ailleurs c'étoit s'exposer à perdre l'Allié le plus utile, & faire en faveur des Espagnols tout ce qu'ils pouvoient desirer de plus avantageux à leurs intérêts. Le Grand-Duc n'ignoroit pas cette fermentation des esprits dans le conseil de France, ni la défiance qu'on avoit conçue sur son compte : il n'en voyoit déjà que trop les conséquences dans la conduite que tenoit l'ambassadeur Luxembourg, & dans le peu d'intérêt que le Roi prenoit aux affaires de l'Italie, se comportant d'une manière toute opposée aux conseils & aux vues de Son Altesse.

La mort d'Alphonse II, dernier duc de Ferrare, mort le 27 octobre,

1597.

ouvroit alors en Italie une nouvelle scène qui intéressoit tous les Princes de cette contrée, & particulièrement le Grand-Duc. Clément VIII avoit résolu de réunir ce fief au Saint-Siège : les Cardinaux le vouloient aussi ; mais l'équité ne s'accordoit pas avec ces vues. En bonne politique, il n'étoit pas non plus avantageux que la puissance & les forces du Pape s'étendissent davantage. Voici comme on raisonnoit à Rome pour se saisir de ce fief. « Le duc de Ferrare » en a demandé l'investiture pour une » personne à nommer : or, cela prouve » qu'il a cru que don César n'étoit pas » son légitime successeur : donc il a dé- » claré lui-même que ce fief étoit dévoué » à l'Eglise ». Aussi tôt la cour de Rome ordonna d'armer trente-six mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie. On publia un monitoire contre don César, en lui ôtant tous les moyens de défendre sa cause en justice réglée. Ce Pape, infirme jusqu'à ce moment, sembla reprendre une nouvelle vigueur pour se montrer aux regards de l'Europe avec toutes les apparences d'un conquérant. Il

craignoit néanmoins que Ferdinand ne prît la défense de don César son parent, & ne lui fournît des secours. Pour s'en assurer, ce Pontife expédia un Archevêque à Florence dans la vue de sonder adroitement les intentions du Grand-Duc. Cet émissaire demanda deux choses à Ferdinand : l'une, qu'il engageât don César à ne point s'opposer aux volontés du Saint-Siège ; l'autre, de ne point le secourir en cas qu'il fût réfractaire. Ferdinand répondit qu'il avoit de l'amitié pour don César, & qu'il ne s'opposoit pas à l'agrandissement du Saint-Siège ; qu'il se comporteroit de manière à ne préjudicier ni à l'un ni à l'autre. Don César avoit été recommandé à la protection de Philippe II, par le testament d'Alphonse : mais le cabinet d'Espagne n'ayant pu prévoir cet événement, n'avoit donné aucune instruction aux Ministres de Sa Majesté sur la conduite qu'ils auroient à tenir alors. L'infortuné César cherchant à gagner du tems, imploroit la médiation des autres Princes, supplioit le Pape de remettre cette affaire au jugement du roi d'Espagne, ou de toute autre Puissance,

1597.

offrant même de ne défendre les droits que devant le juge qu'il plairoit à Sa Sainteté de nommer. Mais cette soumission fut inutile. Le Saint-Père, qui renonçoit dans cette cause à tout principe de justice, répondoit qu'il *aimoit mieux avoir la gorge coupée*, que de remettre cette affaire à la décision de personne ; n'en connoissant pas d'autre que la sienne. Le Collège, & sur-tout les créatures de Pie V & de Sixte V irritaient encore plus les esprits contre la Maison d'Este, en rappelant avec exagération les mépris, la désobéissance que le duc Alphonse avoit marquée au Saint-Siège dans l'affaire de la *préséance*, & au sujet de la *bulle du titre*. Les Souverains de l'Italie redoutoient les conséquences d'une guerre dans leur contrée ; & aucun d'eux n'osoit favoriser César, dans la crainte d'attirer les ennemis dans leurs propres états. Mais Ferdinand fut étrangement surpris de voir Luxembourg offrir à Sa Sainteté, de la part de Henri IV, toutes les forces de la France, & même de venir en personne contre don César, dont la famille avoit assurément les titres les plus

plus légitimes à la gratitude & à l'a-
mitié de la couronne (a) d'Espagne.

1597.

Ces offres de Henri aigrèrent extrêmement les Italiens : non - seulement c'étoit un acte d'ingratitude envers la Maison d'Este ; c'étoit encore souffler le feu de la guerre, & bouleverser tout le système politique de cette belle partie de l'Europe. Dans ces circonstances, le cabinet Espagnol crut, conformément à ses principes, devoir rester tranquille, & laisser le Pape déployer librement sa fureur sur la Maison d'Este. Le Grand-Duc ne voulant pas s'engager seul contre tant de forces, & exposer ses propres Etats, se contenta de sentir les malheurs de son parent, resta neutre, & dissimula son chagrin. Il permit même qu'on affichât dans ses domaines la bulle d'excommunication prononcée contre César. Cependant, il ne put s'empêcher de reprocher à la France ses injustes procédés contre l'Italie, sa conduite envers la Maison d'Este,

(a) Il faut ici *de France*, ou je n'entends plus l'Auteur. C'est sans doute une fautive d'impression.

1597.

l'injure qu'il recevoit en particulier, puisque César étoit son parent : il ajouta qu'il ne croyoit pas mériter si peu d'attention pour une famille qui lui étoit alliée, & si peu de retour de la part du Roi. Mais de nouveaux événemens l'obligèrent bientôt de changer de langage, & de se rendre Henri favorable ; car les Ministres d'Espagne machinoient sa perte totale.

1598.

La vieillesse & la mauvaise santé de Philippe II, le système de la Monarchie Espagnole, l'éloignement de la capitale laissoient aux Ministres de la Couronne un pouvoir absolu en Italie : de sorte que la tranquillité de cette contrée dépendoit presque entièrement de leurs caprices. La guerre que le Pape entreprenoit contre le Ferrarois réveilla dans l'ame de Doria & du duc de Sessa, les vues aussi ambitieuses qu'intéressées qui les guidoient mutuellement. Le premier vouloit mériter la faveur du Pontife, afin d'obtenir le chapeau de Cardinal pour *Giannettino* son fils : l'autre cherchoit quelque récompense qui réparât le désordre de sa fortune. Doria fournis-

donc au Pape une grande quantité d'armes, quoiqu'elles appartenissent au roi d'Espagne : Sessa, de son côté, en l'excitant de plus en plus à faire la guerre, lui promet de grands secours & la faveur de Sa Majesté. En deux mois, vingt-quatre mille hommes se réunirent dans l'Etat de l'Eglise, quoique pendant trois ans entiers on eût envoyé contre le Turc des troupes en Hongrie. Les marchands fournissoient à l'envi les deniers nécessaires. L'armée Papale défila du côté de la Romagne pour se réunir à Rimini, destinée à être la place d'armes de cette expédition. Dénué de conseil, de forces, d'argent, excommunié, haï de la Noblesse, persécuté par le Clergé, en proie à diverses embûches pour être livré au Pape, alarmé de voir Doria fournir des armes, le duc de Sessa se prêter avec chaleur à ces démarches; enfin, convaincu que la perte est inévitable, l'infortuné César se hâte de faire un accommodement aussi défavorable qu'injuste. Le Grand-Duc auroit désiré que ce malheureux Prince eût pu soutenir & arrêter les progrès de l'armée Papale; il pensoit, avec rai-

1598.

son, que l'argent auroit manqué à Clément VIII, & que le roi d'Espagne éteindroit alors le feu de cette guerre avec plus d'avantage pour la Maison d'Este.

Pendant toutes ces agitations, Ferdinand avoit prudemment réparti des troupes & des munitions sur les frontières, pour être prêt à tout événement. La tranquillité avec laquelle les troupes du Pape étoient entrées dans le Ferrarois, faisoit présumer d'abord au Grand-Duc, que Sa Sainteté les congédieroit pour ne pas donner d'ombrage aux Puissances voisines. Mais le Pontife, enivré de ces grands succès, dont Luxembourg & Sessa ne manquoient pas de le féliciter, conçut des idées encore plus ambitieuses, & s'imagina être devenu un des plus grands Monarques du monde. Ferrare n'étoit cependant pas pour le Pape une acquisition capable de lui donner de la vanité : car le cardinal Aldovrandin ayant fait aussitôt le dénombrement de la Ville, trouva qu'il n'y avoit que quinze mille âmes, en comptant cinq mille Juifs. Doria & Sessa voulurent prêter de l'illusion que se faisoit le

Pontife, pour exécuter leurs desseins. Ils firent goûter leurs idées au cardinal Saint-George, & lui insinuèrent de faire tourner les armes du Saint Pere contre la Toscane; assurant que personne n'oseroit s'y opposer, & que le roi d'Espagne se prêteroit aisément à soutenir l'entreprise. Déjà, ils partageoient les domaines du Grand-Duc entre le Saint-Siège, le roi Philippe, & les Aldovrandin. Clément ne voulut pas paroître adhérer à ce projet de conquête; mais il ne le blâma pas: en conséquence, il fit garder les armes à toutes ses meilleures troupes, pour l'entreprise qu'on lui conseilloit. Comme il avoit intention d'aller en personne jouir de son triomphe à Ferrare, ce fut le prétexte dont il se servit pour conserver cet appareil de guerre. On ne peut douter que cette expédition auroit été approuvée de Philippe II, si elle n'avoit pas été proposée à contre-tems; mais ce Monarque, qui se sentoit près de la fin, se hâtoit de faire la paix avec ses ennemis, pour laisser son fils paisible possesseur de la Couronne. Le Grand-Duc informé des trames de ses adversaires,

1578.

& instruit par l'exemple de don César ; se dispose à la plus vigoureuse défense ; il augmente ses bandes jusqu'au nombre de dix mille (a) enrôlés , & envoie de l'artillerie & des munitions dans les forteresses des frontières. Le Pape à qui Luxembourg fait des représentations , avilit la dignité de son caractère par une duplicité coupable : il jure , il proteste qu'il aime le Grand-Duc , qu'il n'a pas oublié les services qu'il en a reçus dans la vie privée , enfin , qu'il est prêt à le protéger de toutes ses forces , & pendant ce tems , il expédie courier sur courier à Madrid , avec de vives instances au Roi , pour le prier de profiter d'une occasion aussi favorable.

Ferdinand jugea que le moment étoit venu de connoître les vrais sentimens de Henri IV : il instruisit donc Villeroi du danger de sa position , & de ce que l'on méditoit pour le perdre. Le Monarque aussi juste que sensible , n'apprit qu'avec peine l'inquiète situation du Grand-Duc. Son cœur s'ouvrit

(a) On a déjà vu dans les volumes précédens ce que l'Auteur entend ici.

à la reconnoissance en faveur d'un Prince qui lui avoit donné tant de preuves d'une sincère amitié ; il ordonna sur-le-champ à Guise , gouverneur de Provence , & à Vantadour , gouverneur de Languedoc , de fournir au Grand-Duc toutes les troupes qu'il seroit possible de lui envoyer , & à sa première demande. Luxembourg eut aussi ordre de notifier ouvertement au Pontife , que Sa Majesté étoit prête à défendre Ferdinand malgré le déplaisir qu'elle auroit de prendre les armes contre Sa Sainteté. Villeroi assura Son Altesse que le Roi viendrait même en personne si le cas s'exigeoit , & lui communiqua les ordres que son maître avoit donnés pour voler à son secours. D'Ossat , livré au souvenir de ce qui s'étoit passé en Provence , tout en jetant du ridicule sur le projet de Clément , auquel il prêtoit une candeur fort éloignée de son caractère , affectoit de dire que les alarmes du Grand-Duc n'étoient qu'un stratagème assez mal-adroit pour se faire remplir de ses créances. Il est cependant certain que Philippe même avoua à l'Envoyé de Ferdinand à Madrid , qu'il avoit

1598.

1598.

réellement rejeté les propositions que les Ministres d'Italie lui avoient faites concernant ce projet. L'Envoyé lui en marquant toute sa reconnoissance, Philippe ajouta qu'il étoit très-éloigné de vouloir offenser qui que ce fût sans raison.

Malgré ces protestations de Philippe, on n'ignoroit pas à la cour de Madrid la correspondance que le Grand-Duc entretenoit avec Henri IV : mais la succession du Prince Héréditaire étoit un point trop délicat pour permettre à l'Espagne de se jeter dans les troubles d'une nouvelle guerre. On dissimula, on affecta même d'oublier tous les griefs qu'on croyoit avoir contre Ferdinand : on répondit aux présens qu'il avoit faits au Prince par des présens équivalens, & on lui promit de le comprendre d'une manière honorable dans le traité de paix qui se faisoit à Vervins. Henri, avec plus de sincérité, lui avoit fait la même promesse : ce Monarque avoit perdu les présomptions défavorables qu'on lui avoit inspirées contre le Grand-Duc ; son conseil oublioit l'injuste animosité que l'affaire de la Provence

avoit fait naître , & chacun pensoit alors qu'il falloit s'attacher de plus en plus un ami si précieux à la Couronne.

1598.

D'Ossat eut ordre , le 21 janvier , de se rendre à Florence pour convenir des moyens de reconcilier les Provençaux avec la garnison Toscane de la Pomègue & d'If. Les instructions (a) qu'avoit cet Evêque , manifestent assez les sentimens du Roi , l'opposition de son conseil , les réclamations des Marseillois , celles du duc de Guise , & combien en France on faisoit cas de l'amitié de Ferdinand. Quoique cette pièce remarquable renferme plusieurs faits absolument faux & supposés , elle prouve avec quelle peine Henri IV voyoit l'indifférence de Ferdinand , en qui il avoit reconnu un ami aussi affectionné , que dévoué à sa fortune. Henri ne rougit pas de découvrir lui-même le fond de son cœur au Grand-Duc dans une lettre de créance qu'il lui envoya , écrite toute entière de sa main. « Mon
« Cousin , je vous expédie l'évêque de

(a) Voyez les Lettres du cardinal d'Ossat , tom. III , édit. Amsterdam. 1708.

1598.

» Rennes (d'Offat) ; vu la grande
 » confiance que j'ai dans sa probité
 » & sa prudence. Il est chargé de vous
 » communiquer une affaire que je
 » prends à cœur, & qui intéresse essen-
 » tiellement notre amitié. C'est pour-
 » quoi je vous prie de le voir de
 » bon œil, de le croire comme moi-
 » même, & de me montrer dans cette
 » occasion, que vous desirez conser-
 » ver notre amitié autant que vous
 » l'avez fait par le passé. Soyez assuré
 » que cela sera réciproque de mon
 » côté, & aussi sincère, comme vous
 » l'apprendrez dudit Evêque. Je prie
 » Dieu », &c. D'Offat étant arrivé à
 Florence, trouva le Grand-Duc mieux
 disposé qu'il ne l'espéroit au sujet des
 forteresses des îles dont nous venons
 de parler. Le Roi n'avoit pas osé les
 redemander dans les instructions qu'il
 avoit données à son Ministre ; mais
 Ferdinand offrit généreusement de les
 lui remettre. D'Offat trouva plus de
 difficultés sur l'article des dépenses
 que Son Altesse avoit faites pour ces
 fortifications, & sur celui des sommes
 qu'il avoit prêtées au Roi sous le nom
 de Gondi depuis 1592 jusqu'en 1596.

Ferdinand vouloit bien secourir Henri ; mais il avoit des égards à conserver avec la cour d'Espagne : conséquemment , il ne vouloit pas qu'on pût produire contre lui aucun acte formel d'obligation signée du Roi de France. C'étoit donc à Gondi que ces deniers paroissoient avoir été prêtés. Le Roi avoit affecté certaines branches des revenus publics aux remboursemens qui devoient être faits annuellement à Gondi , jusqu'à la concurrence de cinquante mille écus d'or au soleil. C'étoit aussi de cette manière que le Roi satisfaisoit les autres créanciers. Sully (a) , qui la trouvoit abusive , introduisit des réformes qui ne tendoient qu'à faire perdre aux créanciers les parties qu'on leur assignoit en paiement. Ceux qui devoient être faits au Grand-Duc , avoient été assurés sur les parties casuelles , qui étoient alors regardées comme le revenu le plus sûr de l'Etat : néanmoins , Gondi n'avoit encore pu recevoir malgré les ordres du Roi , & malgré un acte du Parle-

1598.

(a) Sully, *Mém.* C. 84 , p. 403 , éd. Amst.

1598.

ment : non qu'il y eut de la mauvaise foi de la part de Henri ; mais pressé par les besoins où le tenoit la guerre , ce Monarque n'avoit pu rien délivrer. Le Grand-Duc n'en étoit cependant pas moins choqué, & ne cessoit de demander les remboursemens qu'on lui avoit promis ; ce fut donc là le point le plus difficile de la négociation de l'évêque de Rennes. Sollicitant d'un côté la restitution des forteresses , il fut obligé de l'autre de céder au sujet des sûretés qu'exigeoit Ferdinand pour être payé. Enfin , le premier mai , d'Ossat termina à Florence un traité (a) composé de neuf articles , concernant l'évacuation de ces places , le calcul & la vérification des dépenses , la forme & la sûreté de leur remboursement. Le Grand-Duc exigea douze cautions à son choix & à sa nomination. Les cautions engageoient par ce traité leurs personnes , leurs biens présens & à venir , leurs successeurs & héritiers , par les clauses les plus rigoureuses , & dans les termes les plus précis des loix de

(a) Voyez les Lettres du cardinal d'Ossat, tom. III, édit. Amsterd. 1708.

France. Quant au remboursement des dépenses que Ferdinand avoit faites pour les fortifications de la Pomègue, d'Ossat refusa d'y consentir ; mais il fut obligé d'accorder qu'elles seroient démolies. Il représenta vainement que cette démolition n'étoit d'aucun avantage à personne : le Grand-Duc persista , pour s'en faire ensuite un mérite auprès du roi d'Espagne. En effet , lorsque Ferdinand instruisit la cour de Madrid des conditions de ce traité , il ne manqua point d'y faire accroire que dans la destruction des ouvrages du port de Straci & des autres forteresses de ces isles , il avoit sur-tout envisagé la liberté de la navigation en faveur des vaisseaux Espagnols qui se rendoient en Italie , parce que ces forts les gênoient considérablement. Outre ce traité , l'Evêque signa encore pour son Maître une obligation secrète , touchant les créances que Ferdinand avoit à répéter contre le Roi sous le nom de Gondi ; mais avec la même garantie que le remboursement des dépenses faites à l'isle d'If. Ainsi Gondi paroissoit assuré par les douze cautions qu'on devoit choisir. Les som-

1598.

1598.

mes que le Grand-Duc avoit à répéter se montoient à un million cent soixante-quatorze mille cent quarante-sept écus d'or au soleil (a). Ce remboursement devoit être fait jusqu'à concurrence de la totalité, à raison de cent mille écus par an, dont cinquante mille au nom de Gondi même, à recevoir sur les parties casuelles, & autant au nom du Grand-Duc à prendre sur la recette de Lyon pour les dépenses faites à l'isle d'If. La cour de France trouva dans la conduite de Ferdinand autant de fierté que d'indiscrétion, en ce qu'il avoit exigé de toute rigueur douze cautions pour sa sûreté; on ne vit pas moins de mépris & d'orgueil dans son opiniâtreté à vouloir la démolition des ouvrages du port de Straci; opiniâtreté bien fondée néanmoins: mais Henri présumant que le tems & les circonstances engageroient peut-être le Grand-Duc à se défaire de la première condition, que Sa Majesté regardoit comme la plus déplacée, ratifia le traité sans réserve, & renvoya d'Offat à Flo-

(a) Cette somme est exorbitante pour ce tems-là, & fait plus de sept millions actuels.

tence, pour en présenter l'acte en forme à Ferdinand.

1598.

D'Offat, à ce second voyage, trouva la cour de Toscane mieux disposée en faveur de Henri, & rencontra par ce moyen, moins de difficultés dans la négociation. La paix avoit été signée le 2 mai à Vervins entre la France & l'Espagne. Ferdinand y étoit compris avec honneur, & de manière à ne donner aucun soupçon aux Espagnols sur les instances que les François avoient faites afin que Son Altesse y figurât avec distinction. Outre cela, Henri IV avoit doublement obligé le Grand-Duc, en lui offrant sur ses demandes, non-seulement les troupes, mais la personne même, lorsque l'armée Papale menaçoit de fondre sur la Toscane. D'Offat étoit revêtu du caractère d'ambassadeur pour annoncer à Florence & à Venise le traité de paix avec les cérémonies ordinaires, & pour recevoir les complimens d'usage en pareille circonstance. Il étoit particulièrement chargé d'engager le Grand-Duc à se désister de la clause du cautionnement, de lui demander avis pour rétablir l'ordre dans la Monar-

1598.

chie, & de ranimer la première ferveur de l'amitié, que les événemens de la Provence avoient refroidie. Le Roi traça lui-même ces sentimens dans la lettre qu'il remit à d'Ossat, datée de Saint-Germain le 4 juillet.

« Mon Cousin, je vous renvoie l'évêque de Rennes, plus pour vous assurer de mon amitié, que pour tout autre motif : car je veux que vous en fassiez à l'avenir plus de cas que jamais ; mon intention étant de vous rendre service pour service, à présent que Dieu m'a fait la grace de remettre mes affaires dans un état où j'espère être plus à portée de vous obliger que je n'ai été jusqu'ici. Aimez-moi donc, je vous prie, sans avoir égard au passé : & je promets de m'intéresser avec affection en tout ce qui vous concernera, comme s'il s'agissoit de mon propre avantage. Ainsi, ajoutez foi à ce que vous dira l'Evêque, & continuez-moi votre amitié comme à votre très-bon Cousin, *Henri* ».

D'Ossat reçu à Florence avec un accueil extrêmement flatteur, trouva le Grand-Duc très-disposé à condes-

cendre aux demandes de Henri. Ferdinand marqua aussi la plus vive reconnaissance de l'honneur que le Roi lui avoit fait en lui offrant de venir même en personne, défendre la Toscane. Il consentit donc à renoncer à la clause des douze cautions, & chargea d'Ossat de dresser lui-même l'acte qu'il jugeroit le plus convenable à ce desistement. Ce fut alors que d'Ossat (a) écrivit à Villeroy : « Le Grand-Duc m'a fait une réponse des plus généreuses, & même héroïque, que je louerai avec estime toute ma vie ; & par-là, il m'a donné la plus grande satisfaction que j'aie jamais sentie : car je savois dans quel embarras vous vous trouviez, & combien vous aviez envie d'en sortir », &c. Après avoir arrêté cet article si important pour la tranquillité de Henri IV & de Villeroy, d'Ossat eut un entretien politique avec le Grand-Duc (b) sur l'état actuel du système de l'Europe, & en particulier sur les affaires de la France. Les sages avis que le

1598.

(a) Voyez la lettre 148 du cardinal d'Ossat.

(b) Voyez la lettre 150.

1598.

Roi reçut de Ferdinand, leur heureuse exécution, prouvent évidemment quel étoit le génie & la pénétration du Grand-Duc : car, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir dirigé ce Monarque dans ses principales opérations, & de lui avoir ainsi assuré sa couronne & sa tranquillité. Il est vrai qu'au milieu des grands troubles qui s'élevèrent en France à la mort de Henri III, Ferdinand eût volontiers employé ses trésors pour tenter de mettre le duc de Lorraine sur le trône François ; mais il ne tarda pas à sentir les énormes difficultés qu'il auroit à vaincre de la part de la Ligue & des peuples. En conséquence il tourna toutes ses vues vers le roi de Navarre, sous le sceptre de qui l'esprit guerrier, l'amour des François, les talens, la justice de la cause concouroient à réunir les Etats divisés de ce Royaume. Henri IV avouoit aussi sans balancer la reconnoissance qu'il devoit à Ferdinand, le cas extrême qu'il faisoit de ses avis. Mais cette dernière députation de l'évêque de Rennes eut un succès si flatteur pour le Roi & son Conseil, que l'on en re-

doubla de considération pour le Grand-Duc; & dès-lors, le Monarque songea à se l'attacher encore plus étroitement, en se liant même à lui par des nœuds indissolubles. 1598.

CHAPITRE VIII.

Conséquences de la paix de Vervins.

Tentative inutile du Grand-Duc, pour faire sa paix avec le Turc.

Mort de Philippe II. Sentimens du Roi son successeur & de son Ministère.

Mésintelligence entre Ferdinand & le Pape. Décision du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis.

LA paix de Vervins n'avoit pas procuré à l'Europe le contentement, le repos & les douceurs que les peuples goûtent ordinairement après de si grands troubles. On savoit que les Puissances ennemies n'avoient cessé les hostilités que par leur épuisement mutuel, & l'impuissance de les continuer plus long-tems; que les rivaux également mécontents, avoient toujours dessein de reprendre les armes dans

1598.

une occasion plus favorable. Les deux nations étoient dans des circonstances qui ne leur présageoient que trop la courte durée de cette paix, & sentoient avec douleur la triste situation qui les plongeroit bientôt dans de nouvelles calamités. L'Espagne voyoit son Roi sur les bords du tombeau, ses peuples mécontents; accablés, les revenus pillés, dispersés, les provinces dépourvues d'habitans, son commerce détruit par les Anglois, qui ravageoient ses établissemens en Amérique, & le jeune successeur de Philippe II, offrant trop peu de talens pour espérer de voir renaître l'ancienne splendeur de la Monarchie. La Flandre avoit été donnée & cédée en dot à l'infante Isabelle, au moment où cette province avoit le plus grand besoin des secours de l'Espagne. En France, ce n'étoit que désordre, pauvreté, ambition. La valeur du Roi avoit mis un frein à l'orgueil des Grands; mais Henri n'avoit pas de successeurs légitimes; & les Gouverneurs, par cette raison, se préparoient sourdement à s'emparer à sa mort des provinces qui leur étoient confiées.

Le feu des anciennes discordes étoit prêt à se rallumer, & l'esprit de la Ligue qui étoit encore celui du plus grand nombre, n'attendoit que l'occasion d'éclater de nouveau. L'Angleterre & la Hollande jetoient les fondemens de l'empire des mers sur les ruines de l'Espagne : & la fin d'Elisabeth, qui ne pouvoit être éloignée, faisoit craindre bientôt une guerre nouvelle. Il n'y avoit pas moins de désordre en Italie. L'article qui avoit été arrêté par le traité de Vervins, pour soumettre la possession légitime du marquisat de Saluce à la décision du Pape, prouvoit assez que les Espagnols s'étoient moins proposé la durée de la paix, qu'une trêve nécessaire ; & que leur dévorante ambition ne tarderoit pas à mettre l'Italie en feu. Cette raison seule faisoit généralement désapprouver le traité de Vervins ; & l'on reprochoit de la foiblesse au roi de France, parce qu'il auroit pu recouvrer Saluce, s'il eût jeté les yeux sur l'impuissance de ses ennemis. On craignoit donc avec raison de plus grands désastres que les précédens, sans voir comment remédier

1598.

dier aux calamités présentes. Il n'étoit point d'Etat en Italie qui ne se sentît du dérangement général. Le royaume de Naples, le duché de Milan, épuisés d'argent, de troupes, & remplis de mécontents, gémissaient sous le poids de la misère. Venise, intimidée par les mouvemens que le Turc faisoit sur ses frontières, restoit avec indolence dans une neutralité précaire & craintive. Les Génois, comme disoit le prélat (a) Lomellino, avoient la bourse en Espagne & le cœur en France : ainsi la guerre civile étoit sur le point d'y éclater à la première occasion. Le Pape avoit aliéné les revenus de l'Etat Ecclésiastique pour devenir conquérant ; il ne lui restoit quë quarante mille écus de revenus fibres : la Daterie étoit même abandonnée à la discrétion de ses neveux. Fier de sa nouvelle conquête, jaloux de tenter des exploits qui éternisassent sa mémoire, il sacrifioit inutilement son argent à élever des fortresses à Ferrare, détournoit les eaux,

(a) Ce bon mot le contraignit de sortir de sa patrie.

faisoit du bien aux peuples perfides de ce duché, qui ne méritoient aucune faveur après avoir indignement abandonné la Maison d'Este. 1598.

Le Grand-Duc étoit le seul Prince qui ne se sentit pas du désordre universel. Sa prudente conduite avoit soustrait la Toscane aux défaits de la guerre. Son trésor, toujours bien entretenu par la promptitude des rentrées & par l'activité du commerce, mettoit ce Prince en état de se faire respecter de toutes les Cours. Le port de Livourne étoit sur la Méditerranée le seul qui fût ouvert aux étrangers. On y voyoit un nombreux concours d'Anglois, de Hollandois, d'Espagnols, de François. Les Juifs même chassés d'Espagne & de Portugal, y trouvoient un asyle assuré, & y transportoient leur négoce, source intarissable de richesses. Il sortoit de ces marais, de nouvelles habitations; ceux qui étoient mécontents de leur Patrie venoient avec empressement s'incorporer à cette population naissante : les arts, l'industrie y étoient perfectionnés par la plus active émulation; & l'on voyoit briller avec grandeur une sur-

~~perbe place marchande~~
 1598. droit qui auparavant ne présentait qu'horreur & désolation. Cependant, la mauvaise foi dont usa Philippe II envers les Marchands, en rendant le fatal édit qui anéantissoit toutes les ressources affectées à leurs remboursemens, causa beaucoup de dérangement en Toscane. Les faillites qui en furent les suites nécessaires, répandirent les plus vives alarmes à Florence, à Pise, & le Grand-Duc eut besoin de toute la prudence comme de la générosité pour empêcher que les conséquences n'en devinssent plus funestes. Toujours attentif au bien du commerce, il ne laissoit échapper aucune occasion de l'étendre. Animé par ces vues, il crut devoir profiter de celle qui se présentait, de rétablir le *Baile* de Florence à Constantinople, & d'ouvrir de nouveau à ses sujets tout le commerce du Levant.

Dans ces circonstances il se trouvoit à Venise un *Chiaous* Turc, chargé de quelque affaire pour cette République. Ferdinand le fit solliciter par les Ministres qu'il y avoit, de faire quelques démarches à la Porte en faveur

veur des Toscans, & de leur obtenir la liberté du commerce dans les Etats du Grand-Seigneur, sans cependant que les galères de Saint-Etienne fussent obligées de cesser leurs courses ordinaires. Le Chiaous aussi avide que flatté des promesses qu'on lui fit, intéressa dans cette affaire un des premiers Bachas; dès-lors, il ne lui fut pas difficile d'obtenir du Sultan une lettre dans laquelle Sa Hauteſſe offroit d'entrer dans des arrangemens avec le Grand-Duc, & lui promettoit d'entretenir avec lui la correspondance la plus amicale. Cette lettre invitoit aussi Ferdinand à envoyer un Ambassadeur pour certifier la Porte de la sincérité de ses intentions. Ce fut le Chiaous même qui apporta la lettre à Florence; & le Grand-Duc prit avec lui les arrangemens convenables pour cette expédition. Il fut donc arrêté qu'on enverroit un simple Gentilhomme avec les pouvoirs nécessaires à la conclusion d'un traité; & qu'il partiroit un Ambassadeur pour remplir les promesses du Grand-Duc, lorsque Sa Hauteſſe auroit elle-même signé & remis un acte dans lequel on auroit fixé les

1598.

conditions respectives. Pour présenter plus d'appât à l'avidité des Turcs, Ferdinand chargea son Envoyé de plusieurs présens qu'il devoit faire à Constantinople. Le Chiaous très-content de ceux qu'on lui avoit faits, & de l'accueil obligeant qu'il avoit reçu à Florence, s'en retourna avec lui. Neri Giraldi fut celui sur lequel le Grand-Duc jeta les yeux pour le succès de cette commission. Cet homme estimé de son Souverain, par les talens qu'il avoit déployés dans d'autres affaires de commerce, étoit resté long-tems en Pologne & à Dantzic pour l'approvisionnement de la Toscane, où il s'étoit occupé du soin d'être utile à sa patrie, en établissant une correspondance & différentes branches de négoce entre ces Etats. Arrivé à Constantinople, Giraldi s'aperçut bientôt que la cupidité qui avoit engagé les Ministres Turcs à favoriser sa députation, excitoit entre eux une rivalité d'intérêt. En effet, le visir Azem, jaloux qu'on se fût mêlé d'une chose qui étoit du ressort de sa place, s'opposa de tout son pouvoir au traité de commerce, malgré la parole qu'avoit donnée le Sultan. D'un

Autre côté, l'Ambassadeur de France, celui de Venise, voyant avec peine Florence vouloir commercer avec le Levant, au préjudice de leur nation, secondèrent puissamment l'animosité du Visir, & l'aidèrent à faire échouer ce projet. Envain, Giral-di rappelle la promesse du Grand-Seigneur, flatte l'avidité des Turcs, intrigue, négocie; il voit les difficultés se multiplier chaque jour, & trahi dans son espoir, il prend enfin le parti de retourner en Toscane. Un malheureux moment pensa le perdre avant son départ. Guidé par la curiosité, il étoit monté à la tour d'une mosquée pour voir le Serrail & peut-être quelques Sultanes. On le fut; c'étoit un crime digne de mort dans un Chrétien, ou qu'il ne pouvoit expier qu'en devenant Musulman. Giral-di fut arrêté, traîné en prison, mené ensuite devant le Mufti & le Visir: il eût infailliblement été condamné à mort si l'Ambassadeur de France & le Baile de Venise, contents d'avoir empêché la négociation, ne se fussent empressés à lui sauver la vie & la liberté, pour s'en faire un mérite auprès du Grand-Duc. Ferdinand

~~1598.~~ irrité de se voir trompé dans son attente, ne voulant pas être le jouet de la mauvaise foi des Turcs, se détermine à s'en venger de la manière la plus éclatante par le moyen de ses galères. Aussi-tôt, il les augmente tant en nombre qu'en forces. Quelque tems après le Chiaous revint avec une autre lettre de Sa Hauteffe, pour entamer la négociation d'un nouveau traité : mais Ferdinand lui fit défendre d'approcher même des frontières de la Toscane. Le Grand-Duc ne fut pas beaucoup plus heureux dans les ouvertures qu'il fit à la cour de Madrid pour se reconcilier avec l'Espagne, & pour gagner la confiance du jeune Monarque.

Philippe II étoit mort le 13 septembre, après une maladie longue & pénible. Sa mort n'affligea que ses favoris. Le jeune Philippe III trompa entièrement leur espoir. Les Princes, ordinairement, n'admettent pas volontiers à la participation du gouvernement, ceux dont ils ont en quelque sorte dépendu dans leurs premières années : mais Philippe III prit un parti tout contraire, & s'abandonna sans ré-

serve aux conseils de don François Gomez Sandoval, marquis de Denia, qui avoit présidé à son éducation. Philippe II avoit restreint son Ministère à certain nombre de personnes de basse extraction, & qu'il avoit pour ainsi dire créées, afin de les élever à ce rang, préférablement aux grands qu'il vouloit en éloigner. Le premier acte d'autorité de son fils fut au contraire d'admettre à son conseil nombre de gens des familles les plus distinguées du royaume, & tous alliés & amis de Denia.

La tristesse apparente de la Cour se changea bientôt en démonstrations de joie & d'allégresse, à l'occasion des nœces du Monarque avec l'archiduchesse Marguerite, fille de l'archiduc Charles de Gratz, & de celles de l'infante Isabelle, nouvelle souveraine de Flandre, avec l'archiduc Albert, ci-devant cardinal. Ces mariages devoient être célébrés par procuration à Ferrare devant le Pape même : Sa Sainteté n'omit rien pour engager la noblesse de l'Italie à se réunir dans cette ville, afin d'augmenter la pompe & le faste de ces cérémonies. Ferdi-

~~1598.~~
1598.

nand, malgré tous ses soins, ayant perdu l'espérance de marier la princesse Marie avec le jeune Monarque, chercha à se concilier la bienveillance de la nouvelle Reine & de l'Archiduchesse sa mère, par les présens les plus riches. Don Antoine de Médicis alla au-devant d'elle à Milan, avec un brillant cortège. Don Jean de Médicis devoit se rendre en Espagne pour complimenter le Roi au nom du Grand-Duc. Accompagné de douze Gentilshommes des plus qualifiés de Florence, entouré d'une suite fastueuse, il avoit ordre de se trouver à Barcelone à l'arrivée de la Reine, d'assister aux nêces, & de présenter les riches & superbes présens que le Grand-Duc envoyoit, dans l'intention d'étaler sa grandeur, & de mériter la considération de la cour de Madrid. Don Jean étoit chargé d'une procuration du Grand-Duc pour recevoir l'investiture de Sienne & prêter le serment de fidélité accoutumé. Outre cela, il avoit les instructions les plus étendues pour recouvrer en faveur de son frère, la confiance de cette Couronne. Ferdinand attendoit beaucoup de la bonne intelligence qu'il

avoit entretenue depuis long-tems avec Dania : il favoit d'ailleurs que ce favori n'étoit pas ami de Doria ni du duc de Sessa. Mais cet espoir s'évanouit aussi-tôt que le Roi eut montré l'intérêt qu'il prenoit aux affaires de don Pierre de Médicis, & la protection qu'il lui accordoit. Ce malheureux fils du grand Côme, jouet de l'inconstance & de la fortune, étoit en même-tems un objet de pitié pour les Espagnols. Persuadés que Ferdinand devoit, par équité ou par décence, le tirer de cette misère, ils s'appesantissoient continuellement devant Sa Majesté sur l'inflexible dureté du Grand-Duc. Don Pierre avoit présenté le Roi sur les fonts baptismaux, & Philippe III l'aimoit, le plaignoit même autant que ceux qui composoient la Cour. Les nœces prochaines, le voyage que la Cour faisoit en Arragon, tout cela obligeoit don Pierre à une dépense pour laquelle il étoit très-embarrassé : le Grand-Duc étoit le seul à qui il pût s'adresser. Ferdinand, quoique sensiblement outragé, étoit grand, généreux : Pierre ne l'ignoroit pas. Il eut donc recours à lui de la manière la plus

1598.

1528.

humble , en convenant de toutes les inconféquences. Il lui représenta ce qu'exigeoit de lui l'honneur de sa famille , l'éclat de son rang , & implora sa bienveillance : mais les esprits étoient trop révoltés en Toscane , & Ferdinand trop avancé dans la poursuite rigoureuse de ses droits pour entendre la voix de l'amitié.

Depuis le tems où don Pierre avoit quitté Rome pour retourner en Espagne , le Pape , saisi de l'examen de ses droits , avoit manifesté son sentiment en forme de doutes , & avoit été près de prononcer , après avoir *intimé* deux fois les parties ; mais les Avocats de don Pierre & le duc de Sessa avoient employé tous leurs efforts pour empêcher que Sa Sainteté ne prononçât. L'expédition de Ferrare , qui se joignoit à ces délais , avoit presque fait oublier cette affaire. La mort de Philippe II fournissant à don Pierre l'occasion d'employer la faveur du nouveau Roi , il eut assez de crédit & de présomption pour réveiller l'ancienne question *de la compétence du for* , & prétendit que Ferdinand étoit feudataire autant pour le domaine de Florence que pour celui

de Sienne. Son intention étoit de faire évoquer, s'il étoit possible, cette cause en Espagne. Une conduite aussi peu réfléchie irrita tellement le Grand-Duc, qu'il ne put s'empêcher de faire sentir à son frère *qu'il le regardoit comme l'ennemi juré de la maison Médicis*, puisqu'il nioit formellement le droit d'indépendance que ses ancêtres avoient soutenu avec tant de vigueur. Ce fut alors que don Pierre s'humilia & avoua sa faute : mais le Grand-Duc demeura inflexible ; il voulut que la sentence que devoit rendre le Pape, parut avec la plus grande publicité, protestant qu'il n'écouterait aucune proposition, qu'il n'accorderoit aucun secours avant d'avoir obtenu ce qu'il demandoit du Pontife ; qu'il prétendoit absolument que toute l'Europe fût s'il étoit usurpateur ou non, & le dernier des feudataires. Nonobstant ces refus pleins de fermeté du Grand-Duc, don Pierre envoya un de ses gentilshommes à Florence avec des recommandations du Roi, du marquis de Denia, & des principaux membres du Conseil. Sa Majesté promettoit même de solliciter Sa Sainteté

~~à s'expliquer enfin.~~ Ferdinand gagné
1598. par ces instances, consentit à prêter
à son frère douze mille écus par an
s'il l'agréoit, & fit les avances de
deux années. Loin de montrer quel-
que reconnoissance à ce trait d'amitié
fraternelle, don Pierre n'en parut que
plus fier & plus avide. Il regarda la
généreuse condescendance de Ferdi-
nand comme une marque de crainte
& de foiblesse : il osa même demander
trois cens mille écus, offrant à ce prix,
de renoncer à tous ses droits. Phi-
lippe III appuya lui-même ces propo-
sitions injustes, & son Ambassadeur
eut ordre d'en presser l'acceptation.
C'étoit à cette condition rigoureuse,
que l'Espagne promettoit de rendre
toute sa confiance au Grand-Duc, de
lui procurer l'amitié de son frère &
celle des principaux Ministres de Sa
Majesté. Ferdinand, qui n'ignoroit pas
comment les Espagnols étoient disposés
à son égard, refusa d'entrer en accom-
modement avant la sentence du Pape,
& enjoignit à l'Ambassadeur de ne
plus faire aucune ouverture à ce sujet.
Outre cela, le Grand-Duc se trouvoit
choqué de la proposition que lui fai-

soit Sa Majesté , d'unir la princesse
 Marie au duc de Bragance. Philippe II
 avoit déjà fait une tentative sembla-
 ble , mais Ferdinand s'y étoit refusé ,
 ne jugeant pas que la Maison de Bra-
 gance réduite au simple état de particu-
 lier , fût alors une alliance sortable pour
 sa nièce : il vouloit la placer dans un
 rang au-dessus même de sa naissance , &
 lui ménageoit avec attention un parti
 plus avantageux. L'ancienne animosité
 que le Conseil d'Espagne avoit contre
 le Grand-Duc se réveilla toute entière
 à ces refus ; l'on décida qu'il falloit
 sur le champ lui faire sentir quelle
 étoit l'indignation du Roi , & lui re-
 fuser l'investiture de Sienné jusqu'à ce
 qu'il eût satisfait don Pierre. On ar-
 rêta encore que don Jean de Médicis
 n'auroit pas les honneurs dus aux
 Grands d'Espagne , ni la prérogative
 de se couvrir devant le Roi. Au titre
 de fils du grand Côme , don Jean joi-
 gnoit ceux des services qu'il avoit ren-
 dus à la Maison d'Autriche ; ce Prince
 avoit servi en Flandre sous Farnèse ,
 & l'avoit aidé de son bras comme de
 ses avis dans le conseil de guerre. Il
 avoit combattu contre les Turcs , en

1598.

qualité de Général d'artillerie dans les troupes de l'Empereur, & s'y étoit acquis beaucoup de gloire par son courage. C'étoit lui-même qui avoit conduit le siège de Gran au défaut de Mansfelt, & prit d'affaut Vicegrade ou Plindinbourg. Ces raisons étoient bien suffisantes pour empêcher l'Espagne de lui refuser un honneur qu'elle avoit autrefois accordé à un bâtard de la Maison de Savoie. Don Pierre de Médicis sentit toute l'injustice qu'on faisoit à sa famille : il craignit qu'elle ne rejaillît sur sa propre personne, & employa tout son crédit pour engager le Conseil d'Espagne à se désister de cette résolution.

1599.

Don Jean eut donc les honneurs auxquels il pouvoit prétendre, mais avec certaine restriction : car il fut statué dans le Conseil de Madrid qu'ayant égard aux bons offices de don Pierre, Sa Majesté permettoit à don Jean de se couvrir dans les audiences ; mais il lui fut défendu de se trouver à la Chapelle, ni de prétendre à une place marquée dans aucune cérémonie publique. Le Roi s'étoit arrêté à Valence pour y attendre la Reine, qui devoit débar-

quer à Binaros. Don Jean qui y étoit arrivé le 4 mars, y reçut l'accueil & les seuls honneurs que ne pouvoit lui refuser la fierté Espagnole. Le marquis de Denia ainsi que les autres Grands du Conseil lui rendirent leur visite : don Pierre n'omit rien pour faire obtenir à son frère toute la satisfaction qu'il desiroit de la Cour. On y admira autant la grandeur que l'élégance & la nouveauté dans les présens qu'envoyoit le Grand-Duc. Don Jean s'y distingua par son air prévenant, affable, poli ; par son esprit & par les connoissances que l'éducation, éclairée par l'expérience lui avoit procurées ; il sollicita l'investiture de Sienne ; mais différens prétextes qu'on avoit imaginés pour ne point le satisfaire aussitôt, la lui firent refuser jusqu'à ce que la Cour fût de retour à Madrid. Les pôces & le nouveau système du gouvernement ne permettoient pas au Ministère de s'occuper d'objets importants ; ainsi don Jean ne put en obtenir aucune décision. Le nombre des Conseillers d'Etat avoit été porté jusqu'à vingt : c'étoit à eux qu'on renvoyoit toutes les affaires ; il falloit que cha-

1599.

cun des membres connût de tout ce qui étoit présenté au Conseil. Il en résulta nécessairement des longueurs & des délais toujours préjudiciables : de sorte que les inconvéniens dont on s'étoit plaint avec tant de raison sous le Ministère précédent, se trouvoient infiniment multipliés dans le gouvernement actuel. En effet, un Conseil si nombreux ne pouvoit qu'occasionner des décisions contradictoires, & presque toujours produites par les vues d'intérêt particulières des membres les plus accrédités. Malheureusement pour le Grand-Duc, tous les esprits se réunirent pour soutenir les prétentions de don Pierre. On adopta comme principe certain, que le roi d'Espagne, à titre de Seigneur direct du fief de Sienne, avoit droit d'évoquer à son tribunal, la cause des deux freres. En conséquence, le Pape fut sollicité de dégager les parties du compromis dont elles étoient convenues, & de laisser à la cour de Madrid l'instruction de ce procès. Ce parti ne réunissant pas tous les suffrages, on se déterminà à s'en tenir à la décision du Pontife; mais on refusa au Grand-Duc l'investiture du

Siennois, jusqu'à ce qu'il eût donné ~~une satisfaction~~ une satisfaction complète à son frère. 1592.
 Don Pierre faisoit de continuelles instances, à cause du triste état où il étoit plongé. Le Roi touché de compassion, lui envoya quelques secours au-delà de ses appointemens.

Avant d'entamer cette affaire, le Roi chargea l'archiduc Albert & don Jean de Médicis de mettre tout en usage auprès du Grand-Duc, lorsqu'ils seroient de retour à Florence, afin d'engager Son Altesse à prendre sur son compte les dettes de don Pierre, qui se montoient à cinq cens mille écus, & à lui laisser tous ses revenus libres. L'opinion que le cabinet d'Espagne avoit des grandes richesses de Ferdinand, le déterminoit à de semblables propositions. On pensoit encore qu'il pourroit prêter quelque somme à la Monarchie; l'argent étoit devenu extrêmement rare en Espagne. Le Roi mendoit pour ainsi dire des dons gratuits aux Cours qui se tenoient en Arragon: la Flandre exigeoit des remises assez considérables: l'archiduc Albert avoit dépensé pour ses nûces deux cens cinquante mille écus que Phi-

~~Philippe II~~ Philippe II avoit assignés par mois pour
1599. soutenir la guerre. Pour parer à des
désordres si multipliés, on vouloit que
le Grand-Duc donnât des armes &
prêtât une partie des sommes dont on
avoit besoin; mais tant de demandes
exorbitantes furent refusées: le Minis-
tère, qui ne recevoit que les négatives
les plus formelles, s'en irrita davan-
tage contre Ferdinand: enfin, telles
étoient les dispositions du cabinet
d'Espagne, lorsque don Jean prit
congé pour retourner en Italie. La
Cour déjà blessée de tant de refus,
se trouva bientôt offensée, lorsqu'on
y connut les arrangemens que Son
Altesse prenoit avec le roi de France.

Le duc de Luxembourg venoit d'être
rappelé de Ferrare, comme peu
capable de ménager les intérêts de
Henri IV. auprès du Pape. Silleri, en
qui l'on crut remarquer toutes les qua-
lités nécessaires à ces vues, fut nommé
pour le remplacer. On le chargea sur-
tout de deux affaires importantes:
l'une de faire valoir les droits que
Henri avoit sur le marquisat de Saluce,
droits dont la décision avoit été re-
mise au Pape par le traité de Vervins;

l'autre d'opérer la cassation (a) du mariage de Sa Majesté avec Marguerite de Valois. Toute la France desiroit au Roi un successeur légitime. La Reine ne se refusoit pas à ce divorce : elle craignoit seulement la foiblesse du Monarque , & qu'en se retirant , ce ne fût pour céder sa place à la rivale qu'elle avoit dans Gabrielle d'Estée : mais la mort de cette favorite dissipa toutes les craintes que Marguerite avoit conçues , & donna au Roi la liberté de songer à un mariage qui remplît tous ses desirs. Il se présentoit différens partis , une princesse de Saxe , une de Brandebourg , une de Bavière , ou la fille du comte d'Arby qui , après le roi d'Ecosse , étoit la plus proche héritière de la couronne d'Angleterre. Mais Henri pressé par le cardinal de Gondi , & guidé par sa propre grandeur d'ame , préféra Marie de Médicis , parce qu'il s'acquittoit , par-là , d'un tribut de reconnoissance , & qu'il effectuoit la parole qu'il avoit souvent

1599.

(a) Voyez-en les raisons dans une pièce très-curieuse, intitulée : *le Divorce Saryrique*.
Note du Trad.

~~réitérée~~ réitérée , sans avoir encore pu l'accomplir.

1599.

Marie de Médicis , née le 26 août 1573 , étoit fille du grand-duc François & de Jeanne d'Autriche : âgée alors de vingt-cinq ans , elle joignoit à une grande beauté toutes les qualités qu'avoit pu lui procurer une excellente éducation , & étoit digne de la plus haute fortune. Elle avoit été élevée par Françoise des Ursins , dame Romaine , qui l'avoit attentivement suivie & tenue comme dans la retraite. Peu instruite des affaires & des usages de la société , cette Princesse ne s'étoit appliquée qu'à montrer sa docilité ainsi que le respect qu'elle avoit pour le Grand-Duc & son épouse. La cour d'Espagne , qui , depuis long-tems , avoit eu quelques soupçons sur les vues de Ferdinand , auroit voulu disposer de la main de Marie. Philippe s'étoit opposé à son union avec le duc de Parme , quoique le fameux Alexandre Farnèse voulût faire ce mariage pour allier les deux Maisons. En 1593 , Rodolphe II avoit désapprouvé le projet du roi d'Espagne , qui vouloit la donner au duc de Bragance , &

avoit engagé le Grand - Duc à n'en point disposer, à moins que Sa Majesté Impériale n'eût trouvé pour Marie un parti beaucoup plus convenable. Cette affaire étoit donc ainsi restée en balance jusqu'en 1597. Alors, Rodolphe déclara qu'il la demandoit, ou pour lui-même, ou pour l'Archiduc, qui seroit élu Roi des Romains. Il proposa un terme pour accomplir son dessein; terme, au bout duquel les deux parties devoient être dans leur pleine & entière liberté; il fut même prolongé d'un commun accord. Comme il expiroit au mois de mai, Corradinio, conseiller de l'Empereur, vint alors à Florence pour convenir de la dot, & obtenir du tems. Quant au premier article, il fut arrêté qu'on donneroit six cens mille écus, si Marie épousoit l'Empereur, & quatre cens mille, si elle épousoit le roi des Romains. Rodolphe exigea en outre que le mariage ne seroit célébré que lorsque la paix seroit faite avec le Turc; mais Son Altesse rebuté de ces délais, qui exposoient la Princesse à la plus grande incertitude, déclara qu'il renonçoit à toute convention, & qu'il étoit désormais libre de

1599.

1599.

marier sa nièce à sa volonté. Ferdinand avoit plusieurs motifs pour rompre avec l'Empereur ; l'âge de Marie , l'avis qu'il reçut de la mort de Gabrielle , & la protestation de Henri IV, qui assurait positivement *qu'il vouloit remplir ses anciennes promesses.*

Le cardinal de Gondi avoit fait un voyage à Florence en 1592 , pour engager le Grand-Duc à secourir le roi de Navarre , en lui protestant que Sa Majesté avoit vraiment l'intention de devenir catholique ; il avoit alors concerté avec Son Altesse tout le plan des opérations nécessaires pour réunir la France entière sous le sceptre de ce Monarque : ils étoient aussi convenus de tout ce qui fut effectué par la suite. Le Grand-Duc avoit promis un (a) million d'or , & le cardinal de Gondi avoit certifié au nom du Roi que Sa Majesté feroit casser son mariage pour épouser Marie. Ferdinand avoit aussi-tôt envoyé le portrait de cette Princesse. La promesse avoit été ratifiée par la Clieille. Jérôme Gondi , de retour à

(a) Trois millions de ce tems-là.

Florence, avoit aussi flatté l'espoir de Son Altesse : mais la conclusion de cette affaire dépendant d'un grand nombre de circonstances, de conditions incertaines, & Sa Majesté ayant alors la plus forte passion pour Gabrielle, le projet avoit été suspendu ; de sorte que Ferdinand s'étoit cru en droit de jeter ses vues où la fortune lui présenteroit quelque autre parti plus sûr.

Les choses étoient dans cet état, lorsque l'ambassadeur Silleri eut ordre de demander au Grand-Duc s'il pouvoit encore disposer de la Princesse ; & dans cette heureuse supposition de hâter un hymen aussi désiré. En effet, Silleri, dans cette demande, présentoit réellement les vœux de tous les bons François, qui, connoissant le foible que Henri avoit pour les femmes, desiroient que ce mariage fût conclu avant qu'une autre personne s'emparât du cœur de Sa Majesté. Le Grand-Duc étoit libre de tout engagement, & très-disposé à cimenter une alliance si glorieuse pour la Maison Médicis. Néanmoins, il ne voulut pas terminer, à moins que la cassation du mariage de Henri n'eût été légalement

~~1599.~~ prononcée , & publiée authentiquement. En attendant, Son Altesse consentit à régler l'article de la dot , & tous les préliminaires qui devoient assurer le succès de cette affaire. Silleri ne tarda pas à être instruit que la Sorbonne avoit arrangé tous les articles : on lui répondit de l'appui du cardinal de Florence , & l'on pensa que le Pape ne seroit pas long-tems à prononcer. Silleri étant parti pour la commission , le Grand-Duc résolut d'envoyer en France un homme sûr & capable de disposer secrètement toutes les choses , sans donner le moindre soupçon sur l'objet de son voyage. Ce fut le chanoine Baccio Giovannini que Son Altesse choisit pour cette démarche délicate. C'étoit un de ses Secrétaires les plus affidés & les plus instruits. Comme il avoit déjà été envoyé en Lorraine , il connoissoit l'état de la France. Né de basse extraction , il avoit été domestique & palfrenier chez Concino , qui ayant remarqué dans ce jeune-homme des qualités au-dessus de sa naissance , s'étoit fait un plaisir de l'instruire , pour l'initier ensuite dans le secrétariat. Giovannini profita si

avantageusement des leçons de son bienfaiteur, qu'il devint Secrétaire de la grande-duchesse Jeanne, & ensuite de Blanche : enfin, Ferdinand lui apprit l'art difficile de négocier habilement les intérêts de l'Etat ; élevé ainsi par son propre mérite, il justifia le choix qu'on avoit fait de sa personne, par sa pénétration, son adresse dans les affaires, son désintéressement, & sur-tout par la conduite irréprochable qu'il tint étant au service de Blanche, n'ayant jamais voulu participer à aucune des intrigues de cette méchante femme. Tel étoit le sujet sur qui le Grand-Duc jeta les yeux pour cette démarche importante. Envoyé sous prétexte d'être présent au recouvrement des créances de Ferdinand, il étoit chargé d'offrir au Roi cinq cens mille écus de dot, & qu'en outre Son Altesse feroit conduire à ses propres frais, la Princesse jusqu'à Marseille. C'étoit à Villeroi que Henri avoit confié cette affaire : Giovannini lui fut adressé : mais il apprit avec étonnement que le Roi demandoit un million & demi pour dot, & que le mariage étoit déjà publié à la Couz

~~comme~~ 1599. comme une affaire conclue. La France fondoit ses prétentions sur une dépêche du cardinal de Gondi. Celui-ci écrivant au Roi en 1592, concernant l'entrevue qu'il avoit eue avec Ferdinand, avoit confondu d'une manière fort équivoque le million que Son Altesse promettoit comme subsides, avec une autre somme qu'elle proposoit pour le mariage de Marie : de sorte qu'on pouvoit croire que le million étoit offert pour cet objet. « Or, disoit-on en France, si le Grand-Duc offroit un million pour dot lorsque Sa Majesté avoit le moins d'espoir de monter sur le trône, cette somme doit donc être à présent augmentée, puisque Sa Majesté est parvenue au comble de la grandeur & de la puissance ».

Une demande aussi exorbitante offensa le Grand-Duc : il la regarda comme un outrage, & comme une négative formelle. Il fit représenter à Villeroi que jamais on n'avoit pu parler de cette somme pour dot, tandis qu'il n'y avoit encore aucun engagement de pris pour ce mariage ; que d'ailleurs, cette perspective paroissoit d'autant

d'autant plus éloignée avant & depuis la catholicité du Roi, que le Pape sembloit se refuser à la cassation du mariage de Sa Majesté : que Son Altesse n'osant se flatter d'aucun espoir à cet égard, avoit même jeté ses vues ailleurs pendant tout cet intervalle. Ferdinand observoit encore qu'exiger de lui une somme si considérable & si disproportionnée à l'état de sa famille, c'étoit manifestement faire un vil trafic de son alliance, ou se refuser à tout arrangement; que son rang & la dignité de sa personne ne lui permettoient pas d'acheter un honneur qui n'étoit pas nouveau dans sa famille : enfin que c'étoit bien mal payer les services qu'il avoit si généreusement rendus au Roi. Le million que Son Altesse avoit promis pour subfides, étoit fourni; les dépenses qu'on ne pouvoit même compter comme créances à répéter sur Sa Majesté, mais faites pour son service, se montoient presque à la même somme : de sorte que si l'on y eût joint ce qu'on demandoit pour dot, cette alliance eût coûté plus de trois millions. Le Grand-Duc concluoit donc avec justice que c'étoit

1599.

être ingrat envers lui , & se refuser ouvertement à cette alliance, après la manière dont il avoit obligé Sa Majesté , sans envisager aucun lucre & d'une manière aussi libérale , lorsqu'elle étoit dans le plus pressant besoin : qu'il s'étoit même alors exposé à la haine & à l'inimitié des Souverains les plus puissans de l'Europe.

Ces représentations retardèrent les arrangemens. Le Grand-Duc soupçonnoit Villeroy d'en être la cause; mais Villeroy voulut justifier sa conduite, en faisant cette lettre à Vinta, le 6 novembre : « Je vous supplie de
 » croire que je ne souhaite rien tant que
 » de voir le Roi marié avec la Prin-
 » cesse : tels sont aussi les desirs de ceux
 » qui aiment Sa Majesté & la France;
 » chacun s'explique ouvertement à ce
 » sujet, & les desirs se fortifient à me-
 » sure que le tems de la cassation du
 » mariage approche. Cette affaire ne
 » peut être long-tems différée, & nous
 » espérons la voir finir selon nos vœux,
 » avant que ce courier-ci revienne.
 » Je fais aussi, & je puis vous l'assurer,
 » que Sa Majesté préfère l'alliance de
 » Son Altesse à toute autre. Elle con-

« fidèle en cela les bons services qu'elle
 « a reçus du Grand-Duc dans ses pres-
 « sans besoins ; services qu'elle n'ou-
 « bliera jamais , & qu'elle desire au
 « contraire payer du plus sincère
 « retour. Sa Majesté n'est pas moins
 « flattée du rapport avantageux qu'on
 « lui a fait des vertus & des qualités
 « éminentes de la Princesse » , &c. Mais
 Villeroi insistoit toujours sur la somme
 d'un million. Ces délais ne pouvoient
 que nuire à la réussite. D'un autre côté,
 les amis du Grand-Duc le blâmoient
 d'avoir trop peu de condescendance ,
 tandis que ses ennemis faisoient tous
 leurs efforts pour empêcher le mariage.
 Dans Florence , ce n'étoit qu'acclama-
 tions & cris d'allégresse pour féliciter
 le Grand-Duc & le Roi. Jacques Cor-
 si , un des premiers personnages de la
 noblesse , apprenant le sujet des débats
 qu'il y avoit au sujet de la dot , osa
 supplier Ferdinand , au nom de ses
 concitoyens , de céder aux demandes
 du Roi , & lui offrit les bourses de tou-
 te la Ville , afin de compléter la som-
 me. Marie témoigna combien elle étoit
 reconnoissante d'un procédé aussi flat-
 teur, que nouveau pour elle. Les arran-

1599.

gemens que son oncle avoit ménagés auprès de l'Empereur ayant été suspendus pendant sept ans, Marie étoit tombée dans une profonde mélancolie. Outre qu'elle perdoit presque l'espérance de tout autre parti, elle redoutoit encore l'un ou l'autre de ces engagements, parce qu'elle n'auroit pas voulu passer en Allemagne. Instruite sur le compte de l'Empereur & de l'Archiduc, à peine fut-elle qu'on n'étoit pas éloigné de la donner à Mathias, prince difforme & violent, qu'elle fit les plus vives instances auprès du Grand-Duc, lui demandant d'être plutôt renfermée dans un Cloître. Sa santé s'étoit ainsi altérée; sa beauté commençoit à perdre un peu de sa fraîcheur & de son lustre: mais la demande de Henri en ranima tout l'éclat.

Les ennemis de Ferdinand craignant que cette alliance ne le rendit tout-puissant en Italie, voulurent y mettre les plus grands obstacles. Déjà l'on soupçonnoit une ligue concertée entre la France, Venise, & le Grand-Duc, dans l'intention d'empêcher que le marquisat de Saluce ne restât au duc de Savoie. Agitée de cette crainte, la cour

de Madrid envoya pour Gouverneur à Milan, le comte de Fuentes, le héros de la nation. La foiblesse de l'Espagne ne lui permettoit pas de se jeter dans les embarras d'une guerre nouvelle ; en conséquence, on se détermina à se servir de toutes les ruses de la politique, afin de molester Ferdinand. Le duc de Sessa saisit avec empressement l'occasion favorable d'exercer tous ses talens dans ce genre, en essayant de soulever le Pape & toute la ville de Rome contre Son Altesse. Il n'étoit pas difficile d'exciter l'humeur avide d'un Pontife ambitieux dévoré du desir d'élever sa famille, & qui ne voyoit qu'avec la plus sombre jalousie le Grand-Duc ajouter à sa grandeur par une alliance aussi brillante. Offensé mortellement d'avoir été la fable publique lorsqu'on eut découvert le complot qu'il avoit tramé avec Doria & Sessa, pour fondre sur la Toscane, il guettoit un heureux hasard, afin de faire sentir tout le poids de son indignation au Grand-Duc, qui n'avoit tenu aucun compte de ce que Sa Sainteté lui avoit écrit de Ferrare pour se justifier du projet d'envahir ses Etats.

1599.

Il y a vers l'extrémité supérieure de la Toscane un marais appelé *les Chianes*. Ce marais se porte en longueur entre l'Arno & le Tibre : c'est par ses extrémités qu'il décharge , dans ces deux fleuves , les eaux surabondantes qui s'y amassent. Cette division des eaux , produite par la pente naturelle du terrain , n'étoit pas inconnue du tems de Tibère (a). On la regardoit à Rome comme la cause du gonflement du Tybre & des funestes inondations de la Capitale. On fait quelle contestation les Florentins eurent alors à effuyer ; on n'ignore pas non plus que le Sénat reconnut , même par un decret , que les craintes qu'on avoit alors venoient d'une supposition mal fondée. Les Romains cessèrent de s'en occuper jusqu'au tems de Ferdinand. Attentif à l'amélioration de ses domaines , aux progrès de l'agriculture , au bien de ses sujets , le Grand-Duc avoit fait creuser des canaux pour empêcher l'expansion , l'épanchement des eaux , & acquérir ainsi de nouveaux terrains au profit des agriculteurs. La salubrité du

(a) Tacite, *Annal.* 1, c. 79.

climat y fut aussi considérée. Les digues qu'il avoit fallu élever, les torrens qu'on avoit détournés, exciterent les plaintes d'une multitude ignorante. On prétendit que ces travaux avoient sensiblement changé la division naturelle des eaux de ce marais, l'on ne manqua pas de conclure que le débordement si funeste du Tybre, arrivé en 1598, en étoit l'effet malheureux. Ces digues, assuroit-on, ces desséchemens faits par les Florentins, avoient rejeté les eaux du côté où la pente naturelle du sol les porte dans le *Paglia*, & de là dans le Tybre. Pour prouver cette absurde assertion, l'on observa que Florence, lors de l'inondation de Rome, n'avoit éprouvé aucun dommage du fleuve de l'Arno. Toute cette ville fut donc alarmée des opérations du Grand-Duc. Sessa, plus que tout autre, souffloit le feu de la discorde, & excitoit le Pape à recourir à la force pour faire cesser la cause de ces tristes accidens. Sa Sainteté arma les habitans de ses frontières, fit élever imprudemment des digues, qui, sans procurer aucun avantage aux Romains, repoussent les eaux dans les plaines de la Toscane qu'elles inondent.

1599.

~~1529.~~ 1529. darent. Bientôt les débats s'élevèrent entre les peuples limitrophes des deux États ; les Toscans irrités renversèrent ces digues ; les hostilités réciproques commencent, & la guerre en alloit être la suite indispensable, si ces troubles n'eussent été arrêtés avec prudence. Le Grand-Duc demanda au Pape de nommer des Experts, assurant qu'il s'en rapporteroit à leur décision ; mais le Pontife, accoutumé par le succès de l'invasion de Ferrare, à être juge dans sa propre cause, se refusa à ce moyen de terminer les différens, & prétendit avec colère que Ferdinand lui fît toute satisfaction. Fier, ou plutôt enivré d'un fol orgueil, depuis qu'il avoit marié sa nièce au duc de Parme, il croyoit que l'Italie alloit trembler devant lui, & s'imaginoit être l'arbitre de toutes les affaires de cette contrée. Il expédia sept cens Corfès vers la Chiana, mais le Grand-Duc y avoit posté cinq mille fantassins, & deux cens chevaux. Néanmoins Ferdinand réfléchit qu'une guerre dans cette circonstance, pouvoit mettre toute l'Italie en feu ; que les Espagnols ne manqueroient pas de pousser le Pontife à la

soutenir ; d'autant plus que les Papes , toujours sûrs de ne rien perdre , cherchoient volontiers à troubler les affaires pour acquérir quelque domaine en faveur de leurs neveux. Arrêté par ces sages motifs , Ferdinand s'adresse au marquis de Denia , alors duc de Lerme ; il l'engage à supplier le roi d'Espagne de se rendre l'arbitre de ce différent survenu sur les confins du Siennois , dont Sa Majesté est le Seigneur direct , & qui par cette raison peut interposer toute son autorité. La cour d'Espagne ne fit que rire de l'embarras du Grand-Duc : & ce ne fut qu'à la médiation du Roi de France , que Sa Sainteté consentit à nommer des Commissaires pour décider la querelle , comme Silleri l'avoit demandé au nom de Henri IV. Pendant ces débats , le Nonce du Pape intriguoit à Paris afin de rompre tous les arrangemens concertés pour le mariage du Roi avec la princesse Marie , & proposoit une Archiduchesse. Il espéroit d'autant plus réussir , qu'il se promettoit l'appui du duc de Savoie que la cour de France attendoit chaque jour.

La possession du marquisat de Saluco :

1599.

étoit sur le point de ne plus dépendre de la décision de Sa Sainteté, comme on en étoit convenu par le traité de Vervins. Le duc de Savoie étoit las de voir ce Marquisat rester en sequestre entre les mains du Pontife. Ce Prince s'imaginant avoir plus d'habileté que le Ministère de France, se promettoit par quelque ruse, d'en surprendre la bonne foi: en conséquence, il se rendit à Paris, dans le dessein d'arranger à son gré cette affaire. On fut extrêmement étonné d'une résolution si hardie: mais les gens éclairés ne tardèrent pas à connoître l'objet de tous les stratagèmes d'Emmanuel. Il se proposoit surtout de faire manquer le mariage du Roi avec la princesse Marie; il le disoit hautement, & prouvoit ses intentions par l'animosité pleine de mépris qu'il faisoit éclater contre le Grand-Duc, en l'appellant *le Duc marchand*, & *le Prince des banquiers*. Il gagna mademoiselle d'Entragues, nouvelle favorite du Roi, & osa se flatter d'une entière réussite de la division du Ministère. Cette affaire n'étoit plus dans les mains des deux Gondi, qui avoient mal-à-propos assuré & soutenoient en-

core que Ferdinand avoit promis un million de dot : Villeroi , de Rosny , autrement *Sully* , en étoient seuls chargés. Celui-ci , quoique Protestant , ne haïssoit pas alors le Grand-Duc. Imitateur des vertus de son Roi , il approuvoit la bonne intelligence qui regnoit entre les deux amis , & croyoit Ferdinand digne d'une si haute alliance. N'aimant pas les Gondi qui étoient ses rivaux auprès de son Maître ; ouvertement déclaré contre le duc de Savoie , ce Ministre , malgré son caractère austère & peu liant , traitoit volontiers avec le Secrétaire du Grand-Duc , parce que ses vues s'accordoient parfaitement avec celles de Son Altesse. Le Roi desiroit la conclusion du mariage : mais Gondi l'arrêtoit en le faisant persister dans la demande d'un million. D'un autre côté , Ferdinand s'obstinoit à ne vouloir pas acheter cette alliance : & pour montrer qu'il ne craignoit pas les artifices du duc de Savoie , il fit déclarer qu'il ne termineroit cette affaire qu'après avoir appris qu'Emmanuel auroit quitté la France.

Pendant tous ces débats , on apprit à la cour de France que le Pape avoit

1599.

prononcé la cassation du mariage de Henri, & qu'il le mettoit en liberté de contracter de nouveaux engagements. Alors, le duc de Savoie sentit bien qu'il falloit dissimuler son dépit & cacher la haine qu'il avoit contre le Grand-Duc. Le Roi lui déclarant ses intentions, Emmanuel lui fit cette réponse :
« Sire, vous ne pouvez prendre un
« parti plus avantageux pour votre
« Royaume, ni faire un meilleur choix
« que la princesse Marie. Elle joint
« toutes les graces aux vertus ; ce qui
« la rend digne d'un aussi grand Mo-
« narque. J'avoue que le Grand-Duc
« & moi, nous ne sommes pas trop
« d'accord : mais comme l'un & l'autre
« nous avons des enfans, Votre Ma-
« jesté aura toute autorité pour nous
« arranger ensemble, & pourra parler
« en pere lorsqu'elle aura besoin de
« nos services ». Le Roi goûta cette
réponse, en lui montrant qu'il profite-
roit volontiers de ces offres. Il fit venir
Villeroi & le Chancelier, leur déclara
qu'étant libre, il vouloit prouver à
tout le Royaume combien l'on s'étoit
trompé, & que son intention étoit
décidément d'épouser la princesse Ma-

rie: en conséquence il les chargea de conclure le traité. Ni les pleurs, ni les charmes de la favorite ne furent capables de vaincre la fermeté de Henri; & Villeroi dès ce moment s'expliqua sans équivoque avec le Grand-Duc: « Il n'est plus tems de disputer, écrit-il à Vinta; il faut s'accorder, terminer enfin; car le Roi est décidé, & souhaite que les amis le soient aussi. Comme il n'est pas probable qu'on puisse s'arranger par lettres, puisque l'on ne peut y répondre sur le champ aux difficultés, & que d'ailleurs une missive n'a point de caractère qui autorise à prendre un parti, Sa Majesté s'est déterminée à vous envoyer Silleri, persuadé que c'étoit le moyen le plus direct de finir. Je vous prie donc de faire approuver cette résolution aux amis, & d'agréer l'avis d'un de leurs serviteurs. J'adresse cette lettre à Silleri, afin qu'il vous la fasse tenir. C'est mon fils qui l'apporte, car le Roi l'envoie à Rome pour remercier Sa Sainteté du jugement que les Commissaires ont rendu sur la cassation de son mariage ».

1600.

Il sembloit que cette lettre ne laissât aucun doute sur sa franchise ni sur son zèle pour les intérêts du Roi & du Grand-Duc : cependant Giovannini fut découvrir tout l'artifice de Villeroi : il vit qu'il vouloit se rendre l'arbitre absolu de cette affaire , en donnant à Silleri le pouvoir de fixer les articles. Le but qu'il se proposoit étoit d'exclure Sully de cette négociation , & de contraindre le Grand-Duc à donner un million de dot, en le tenant en suspens par des manœuvres très-longues & très-fastidieuses. Ferdinand voulut prévenir ce stratagème , & demanda que Giovannini fût seul chargé de traiter directement avec le Roi : on convint aussi que Sully seroit admis à ces arrangemens , parce que c'étoit de lui que le Grand-Duc attendoit l'entière réussite de ses vues. Giovannini fut donc muni des pouvoirs nécessaires pour terminer. Il eut de nouvelles instructions qui remettoient à sa prudence la somme qu'il s'agiroit de payer , tant en argent comptant , qu'aux termes dont on conviendrait. Ferdinand , qui ne vouloit pas choquer les Espagnols , s'abstenoit d'écrire au

roi de France, mais il avoit donné à ~~_____~~ 1600.
 Giovannini le caractère qu'il lui falloit
 auprès de Sa Majesté, le chargeant
 d'excuser son silence, & de protester
 au Roi de la manière la plus affectueuse
 à quel point son amitié pour lui étoit
 tendre & sincère. Pour éviter que Gon-
 di, ainsi que la favorite eussent connois-
 sance de ce qui se passoit, ce fut chez
 Villeroi que Giovannini eut les au-
 diences de Sa Majesté. Henri s'y plai-
 gnit que le Grand-Duc ne voulût pas
 accorder un million comme il en étoit
 convenu, & qu'il fît moins de cas de
 son alliance que quand Sa Majesté se
 trouvoit dans le plus grand danger. « Je
 » destinois cette somme, ajouta le Roi,
 » à équiper une flotte à Marseille ;
 » elle n'auroit même pas été moins
 » utile à Son Altesse qu'à moi ». Gio-
 vannini justifia la conduite de son
 maître. Dès que Henri eut connu l'in-
 trigue de ses Ministres, il joignit à Sul-
 ly deux autres personnes pour traiter
 cette affaire, lui fit plusieurs questions
 relatives à la Toscane & aux qualités
 de la Princesse ; car Henri souhaitoit
 qu'elle fût belle, grande, & qu'elle
 aimât la chasse. Enfin, il lui demanda

~~1600.~~ 1600. s'il croyoit qu'elle lui fit bientôt d'aussi beaux enfans que ceux qu'il avoit eus de Gabrielle. Les réponses de Sully se devinent aisément.

Sully, autorisé à négocier cette alliance, crut d'abord qu'il étoit essentiel de ne rien communiquer à ses co-opérateurs, & de ne s'expliquer qu'avec le Roi. Il ne vit donc que Giovannini. « Le Roi, lui disoit-il, me traite
» quelquefois de sot ; cependant il se
» rend à mes avis. Reposez-vous sur
» moi : votre maître sera content de
» mes procédés. Il faut ici du secret,
» afin que cette écervelée d'Entragues
» ne pénètre rien : car elle en seroit
» furieuse, & pourroit inspirer quel-
» que dégoût à Sa Majesté ». Ils convinrent entr'eux de proposer au Roi six cens mille écus d'or pour dot, dont deux cens cinquante mille en billets de crédit au nom de Gondi, & trois cens cinquante mille payables après la conclusion du mariage, soit à Marseille, soit à Lyon. Henri insista sur la somme de huit cens mille écus ; mais Sully le détermina à se rendre aux offres de Giovannini. « Sire, lui
p. dit Sully, puisque vos Ministres

» d'Etat vous conseillent en Finan-
 » ciers, moi qui suis Financier, je
 » vais vous conseiller en Ministre d'E-
 » tat. Il n'est pas de la dignité de vo-
 » tre personne de prendre une femme
 » pour de l'argent; de même qu'il ne
 » faut pas que le Grand-Duc achète
 » votre alliance pour telle ou telle
 » somme. Cependant il vous donne
 » une dot aussi grande qu'ait jamais eue
 » Reine de France. Souvenez - vous
 » que Charles IX n'eut que cent mille
 » *thalères* qu'il distribua aux gens qui
 » étoient à son service. Ce sont des
 » enfans que vous devez desirer. Un
 » fils fera votre sûreté, celle du
 » Royaume, le bonheur de vos sujets;
 » & cela est préférable à tout l'or de
 » l'Italie. Sachez que deux cens mille
 » écus, je vous les gagne d'un coup
 » de plume sur vos revenus. Or
 » donc, répondit le Roi, *je suis con-*
 » *tent*; je me marierai, & je ferai
 » ce que tu veux, Sully: achève
 » ton ouvrage ». Le Roi s'étant ainsi
 décidé, & le duc de Savoie ayant
 quitté la France, les Commissaires se
 réunirent pour conclure le traité. On
 les laissa procéder avec toutes les for-

~~1600.~~
1600.

malités ordinaires, afin de cacher les opérations secrètes de Sully. Les articles furent signés, & Silléri se rendit à Florence pour en passer l'acte formel. Henri témoigna au Grand-Duc la satisfaction qu'il avoit de ces arrangements, en lui faisant remettre cette lettre de sa main, en date du 9 mars.

« Mon Cousin, les preuves que j'ai
 » reçues de votre amitié m'ont péné-
 » tré de reconnoissance au point que
 » ni notre commun silence, ni le tems
 » ne pourront en effacer le souvenir,
 » comme je l'ai assuré à Baccio Giovan-
 » nini lorsqu'il m'a remis votre lettre du
 » mois dernier. Il me semble que Dieu
 » qui connoît le fond de mon cœur,
 » m'a accordé la faveur la plus signa-
 » lée, en me conduisant comme par
 » la main au point où je me trouve
 » de pouvoir vous en faire une pro-
 » testation, qui doit nous satisfaire éga-
 » lement l'un & l'autre; & je la fais
 » encore de meilleure volonté, que
 » je ne puis vous le marquer par écrit.
 » Je me réfère en cela à ce que vous
 » dira mon ambassadeur Silléri & à ce
 » que votre Secrétaire vous en écrira
 » de ma part. Je prie Dieu », &c.

CHAPITRE IX.

Mariage de Henri IV, solennellement publié & célébré à Florence. Voyage de la Reine à Marseille. Son arrivée à Lyon, où le Roi vient la trouver. Haine implacable que les Espagnols conçoivent contre le Grand-Duc à l'occasion de ce mariage. Ouvertures qu'ils font au Pape pour s'unir à lui, & pour accabler ensemble Ferdinand. Déclaration de Henri, qui lui promet ouvertement des secours. Le faux Sébastien, roi de Portugal, est arrêté.

LES tems, & les circonstances particulières où se trouvoit Henri IV, sembloient exiger que ce mariage dont il avoit tant été parlé en Europe, fût confirmé par le Pape. Sa Sainteté en avoit conçu de l'envie, & même elle ne la dissimuloit pas. Elle avoit fait offrir au Roi une fille de Jean-François Aldovrandin, avec un million de dot. Mais Sully s'étoit toujours opposé à cette alliance. Les Espagnols &

1600. le duc de Savoie représentoient Henri IV au Pontife comme étant près de conquérir l'Italie, & de la partager entre lui, les Vénitiens & Ferdinand. Le Grand-Duc n'avoit pas voulu communiquer au Pape les arrangemens qu'il prenoit pour sa nièce Marie, sachant bien qu'il ne pouvoit se fier à son caractère dissimulé. Cependant, Silleri avoit été assez adroit pour engager le Pontife à écrire lui-même à Ferdinand une lettre dans laquelle il approuvoit ce mariage, & lui demandoit que le cardinal Aldovrandin assistât aux nœces avec le caractère de Légat.

Silleri se rendit donc à Florence avec les pouvoirs qui devoient lui donner toute confiance : il étoit accompagné de d'Alincourt, qui avoit part à la même commission, & revenoit de Rome, où il avoit remercié le Pape au nom du Roi. Il étoit chargé de se trouver au contrat de mariage. Ces deux Ambassadeurs arrivèrent chez le Grand-Duc le 22 avril. Don Jean & don Antoine de Médicis, à la tête de trois cens cavaliers & d'un grand nombre de

gentilshommes, allèrent les recevoir, & les introduisirent de nuit dans la ville à l'éclat d'un grand nombre de lumières, que le peuple avoit préparées de son propre mouvement, & aux acclamations de toute la ville. Le Grand-Duc les reçut dans le palais *Pitti*, & mit tout en usage pour leur rendre les honneurs dus au Roi qu'ils représentoient. Comme la dot avoit été réglée à la cour de France, il n'y eut aucune difficulté pour les autres articles; & le contrat fut passé le 25 du même mois avec les formalités requises. Le Grand-Duc s'obligeoit à faire conduire à ses frais la future épouse jusqu'à Marseille, & d'une manière digne d'un si grand Roi & de la Maison Médicis; 2°. à lui donner ses joyaux, habillemens, parure, comme il convenoit à son rang; sans prétendre que cela fût partie de la dot. Les autres conditions relatives à l'état de la Reine, au retour de la dot & à la faculté de tester, furent réglées conformément à ce qui s'étoit pratiqué par le passé à l'égard des autres reines de France. Dès que le contrat fut signé, d'Alincourt partit pour

~~1600.~~ le présenter à Sa Majesté; & le Grand-Duc le publia solennellement le 30 avril.

Le Sénat *des Quarante*, la Noblesse, les premiers citoyens, furent invités au palais *Pitti* pour cette cérémonie. La Reine future, placée sur un trône, y étaloit toute la pompe de ses charmes & de sa gloire : plus bas & à côté du trône étoient assis le Grand-Duc, son épouse, les Princes du Sang, & les principaux personnages de la Cour, chacun selon son rang. Le cavalier Vinta se leva, annonça au public cet événement heureux & fit flatteur pour la Maison Médicis. Il lut le contrat de mariage; & Donat de l'Antella, le premier des Sénateurs, fut l'interprète de la joie publique dans un brillant discours où il célébra les louanges du Roi, de la Reine & du Grand-Duc. Cette cérémonie fut terminée par une autre aussi intéressante, & qui toucha singulièrement les assistans. Le Grand-Duc, laissant de côté toute apparence de grandeur & de majesté, pleurant même de joie & de tendresse, s'avança le premier pour baiser la robe de la

Reine; la Grande-Duchesse & toute l'Assemblée en firent autant. L'artillerie, le son des cloches, les feux de joie, invitèrent le peuple à partager cette allégresse. La Cour, suivie du Sénat & de la Noblesse, accompagna la Reine, comme en triomphe, au milieu des acclamations, au lieu où l'on devoit rendre publiquement les actions de grâces. Cet appareil fut suivi de banquets, de fêtes, de spectacles, de largesses, dans lesquels le Grand-Duc étala sa magnificence, ses richesses, & fit voir aux François, par ses libéralités, que ce n'étoit point l'amour de l'argent, mais le point d'honneur qui l'avoit empêché de consentir à donner un million pour dot. Après cela, Ferdinand prit avec Silleri les mesures nécessaires pour conduire la Reine à Marseille. On s'occupa du pompeux appareil avec lequel devoient être célébrées les nûces : mais les circonstances où se trouvoit Henri IV, & les événemens qui survinrent, les firent différer jusqu'en septembre.

D'Alincourt de retour à Paris, remplit de joie tous ceux qui desiroient la conclusion de cette affaire. Le Roi

~~1600.~~ 1600. lui-même en marqua son plaisir ; & combien il étoit satisfait du rapport qu'on lui avoit fait de son épouse. Il en communiqua ses sentimens à Giovannini : ti lui détailloit déjà les parties de chasse, de campagne, les voyages qu'il vouloit faire avec elle. Il songeoit même à la mener par tout le Royaume pendant l'espace d'un an. Dans ces voyages, le Roi devoit sur-tout visiter sa maison paternelle de Pau, où il avoit planté un jardin dans sa jeunesse ; & il desiroit voir le fruit du travail de ses mains. Fontenac, ancien serviteur de la Maison de Bourbon, fut chargé d'aller saluer la Reine *de la part du Roi*, & de lui présenter la première lettre que lui écrivoit Sa Majesté, avec un joyau des plus précieux fait exprès pour elle. Henri se reposa sur les soins de Sully pour les préparatifs des nûces, qu'on vouloit célébrer avec tout l'éclat convenable à la grandeur d'un roi de France. Ferdinand avoit fait présent à Sully, d'un assortiment considérable de drap ; & de dix mille écus d'or en reconnaissance de ses services : aussi ce Ministre n'omit rien pour contribuer au crédit

crédit & à la gloire de la Reine. « Je
 » ferai en sorte, disoit-il à Giovannini,
 » que d'ici à un an, elle gouverne
 » tout le Royaume, & que le Roi dise
 » à tous, *soyez du parti de la Reine,*
 » *réunissez-vous avec la Reine, délibé-*
 » *rez avec la Reine* ».

1600.

L'intrigue ne fut pas long-tems à
 déranger d'aussi favorables dispositions,
 & à troubler la tranquillité dont les
 vrais amis du Roi & de la Maison
 Médicis espéroient jouir au moyen de
 cette alliance. Ferdinand s'étant em-
 pressé de déclarer sa nièce reine de
 France, le Ministère du Roi prit cette
 démarche pour un mouvement excessif
 de vanité : en outre, on regarda ce
 Prince comme trop intrigant, parce
 qu'il avoit aussi-tôt voulu former avec
 Silleri le rôle de la Cour, & proposer
 les personnes qui devoient être au ser-
 vice de la Reine. Silleri fut très-blâmé
 de ne s'être pas opposé au bouillant
 transport du Grand-Duc ; & l'on repro-
 cha de la négligence à Villeroy & au
 Chancelier, pour n'avoir pas prévenu
 cet Ambassadeur dans les instructions
 qu'ils lui avoient remises. La Reine
 donna dans cette occasion la première

1600.

marque de la légèreté qui lui étoit naturelle. Tandis que Ferdinand apportoit tous ses soins pour lui faire l'état de la Cour avec Silleri, elle assuroit à d'Alincourt qu'elle ne prenoit d'intérêt qu'à une femme qui la servoit. Cette contradiction donnant des soupçons au Roi & à son Conseil contre le Grand-Duc, fut l'origine des intrigues, ainsi que des artifices qui troublèrent la Cour & l'agitèrent avec tant d'éclat. Le Roi déclara qu'il se décideroit sur cet article lorsqu'il auroit parlé à la Reine; mais cette Princesse, suivant plutôt ses caprices que ses véritables intérêts, se laissa guider par des personnes abjectes & sans prudence. Depuis sa première jeunesse, elle avoit eu auprès d'elle une femme de la plus basse naissance, aussi dépourvue d'éducation, que dénuée des graces de son sexe; mais douée d'une finesse extrême: c'étoit Eléonore Dori, fille d'un Charpentier, & d'une mère diffamée. Elle avoit été attachée au service de la Princesse pendant le règne du grand-duc François, prince sous lequel de semblables personnages trouvoient facilement à se placer à la Cour. Galigai qui par son emploi ap-

prochoit tous les jours la Princesse, emploi qui exigeoit même certaine confiance, avoit souvent occasion d'entretenir la maitresse. En conséquence, elle avoit acquis sur Marie assez d'autorité pour en régler les volontés comme les actions. Le Grand-Duc & son épouse ne le remarquèrent vraisemblablement pas; alors ce fut une négligence de leur part: s'ils s'en apperçurent, ce fut en eux une imprudence extrême de laisser partir cette femme (a) avec leur nièce. Devenue l'unique confidente de la Reine, elle fut par la suite la cause de tous les malheurs de cette

(a) Henri IV avoit envoyé une Dame d'atour à la Reine; mais Marie voulut conserver Eléonore, comme nous l'apprend *l'histoire des amours du Grand-Alexandre*, ou de Henri IV. « La Reine, dit cet écrivain, ne voulut point recevoir cette dernière, disant qu'elle vouloit qu'Argie eût cette charge, & qu'elle avoit amenée pour cela ». Ceci ne s'accorde pas avec ce que dit plus bas notre Auteur. Suivant son rapport, Argie ou Eléonore (Dori) Galigai fut la seule femme de la suite de la Reine, à laquelle Henri IV avoit assuré un état en France. Cette Eléonore fut l'indigne femme du perfide maréchal d'Ancre.

1600.

Princesse, & se prépara elle-même à propre ruine. Elle conseilla à Marie de se rendre indépendante de son oncle, & lui insinua de tarder à demander au Roi les graces d'usage, lorsqu'elle arriveroit en France, afin d'être la maîtresse d'en disposer à son gré. Cette circonstance donna une nouvelle force aux soupçons qu'on avoit répandus dans le Ministère François contre les vues ambitieuses du Grand-Duc : malheureusement Ferdinand ne connut que trop tard la cause qui les avoit produits.

Ce mariage excita dans tous les états une défiance pleine de craintes. Venise seule l'approuva en Italie. L'Empereur plus mécontent que personne reprocha aux Espagnols d'avoir manqué cette alliance par l'effet de leurs stratagèmes ; l'on attribua à cette source la mélancolie & les maladies diverses où Sa Majesté Impériale se trouva plongée par la suite. La cour de Madrid, néanmoins, en fit éclater plus de ressentiment qu'aucune autre Puissance. Lorsque le Grand-Duc avoit communiqué ce mariage à Philippe III, il avoit voulu lui donner à entendre que cette Princesse

étant toute dévouée à la Maison d'Autriche, dont elle descendoit, devenoit comme le gage assuré de la paix entre les couronnes de France, d'Espagne, & le vrai moyen par lequel la Maison Médicis prouveroit à la cour de Madrid qu'elle étoit attachée à ses intérêts comme à son service. Mais Philippe III avoit reçu très-froidement ces protestations & ces politesses ; il avoit seulement répondu à Ferdinand : « Je » desire que les faits répondent à ces » assurances ». Le Ministère de Philippe étoit persuadé que ce mariage devoit nécessairement être accompagné de quelque traité politique ; car les apparences en établissoient la probabilité : d'ailleurs, on n'ignoroit point ce que le Grand-Duc pensoit sur l'état actuel des affaires de l'Italie.

Tandis que Henri IV se rendoit à Lyon, & conduisoit une armée pour recouvrer Saluce, le duc de Savoie employoit tous les artifices imaginables pour l'arrêter, implorant le secours de l'Espagne, afin d'être en état de repousser la force par la force, malgré le traité qu'il avoit signé à Paris, & par lequel il s'engageoit à la ressi-

1600.

tution de Saluce, ou à donner une indemnité équivalente. Venise avoit choisi pour Général de ses troupes le prince de Vaudemont, frère de la Grande-Duchesse, & faisoit de nouvelles levées de Lorrains & de Suisses. Enfin personne ne doutoit qu'il n'y eût une ligue secrète pour forcer le duc de Savoie à rendre ce Marquisat, & que le Grand-Duc n'y fût compris, comme sembloient l'insinuer les différens de ces deux Puissances. La cour de Madrid n'avoit plus d'argent : le duc de Lerne ne vouloit pas exposer son crédit par les révolutions d'une guerre nouvelle. Au milieu de tant de foiblesse, l'Espagne prit néanmoins un ton plus fier avec Ferdinand ; on lui différa sous différens prétextes l'investiture de Siennese ; on lui prescrivit pour unique moyen de réconciliation, de secourir don Pierre, & de se charger de l'acquit de toutes ses dettes. D'un autre côté, l'on prit garde de la trop offenser, de peur qu'il ne prît ouvertement le parti de la France ; & l'on agit de manière à le tenir entre la crainte & l'espoir. Ferdinand affectoit le plus grand desir de recouvrer la confiance du Roi, tan-

dis qu'il pressoit Henri IV de fondre ~~sur Emmanuel~~ sur Emmanuel, avant qu'il fût en état de se défendre. Enfin, au mois d'août l'armée Françoisse attaqua la Savoie, & s'empara en peu de tems des principales villes de cet Etat. Le Roi se trouva en personne à la tête de ses troupes. Cette circonstance fit changer à Marseille les préparatifs des nœces, mais sans en arrêter la célébration qui étoit fixée au mois d'octobre, Henri IV avoit dessein de s'y rendre ; la Reine devoit y être reçue avec toute la pompe & toute la magnificence imaginable : mais la guerre fut un prétexte pour en diminuer l'appareil, ainsi que les dépenses. On présumoit que le Roi aussi occupé de ses opérations qu'attentif à ses succès, n'abandonneroit pas son entreprise ; malgré cela, le Grand-Duc persista dans les dispositions qu'il avoit faites pour transporter la Reine à Marseille.

Le duc de Bellegarde, porteur de la procuration que Henri envoyoit au Grand-Duc, pour épouser la Princesse, s'étoit rendu à Florence. Accompagné de trente gentilhommes François, & suivi d'un cortège aussi

1600,

riche que nombreux, il fut reçu avec pompe & introduit dans le palais Pitti. Le cardinal Aldovrandin, revêtu du caractère de Légat, arriva en même-temps. Le Grand-Duc alla à sa rencontre jusqu'aux dehors de la ville même : il fut reçu sous un dais. Cinq cens personnes à cheval formoient la suite ; & Aldovrandin entra au bruit des acclamations du peuple & des décharges de l'artillerie. La cérémonie du mariage fut célébrée le 5 octobre par le Cardinal-Légat ; le Grand-Duc chargé de la procuration du Roi, épousa sa nièce pour ce Monarque ; Bellegarde y assista, &, au nom de Sa Majesté, rendit à la Princesse tous les devoirs d'usage en ces sortes d'occasions. L'appareil, la pompe, la magnificence surpassèrent tout ce qu'avoient fait en pareilles circonstances les prédécesseurs de Ferdinand. Buontalenti & Jean Bologne (a), employèrent leurs talens pour surpasser la richesse des apprêts par leur art ingénieux : tout ce que l'invention, guidée par le goût peut ima-

(a) La relation de ces fêtes a été imprimée à Florence en 1600, chez Marescotti.

gner de plus brillant, fut employé pour la décoration des chœurs, des spectacles, les préparatifs des banquets & les danses. Le concours étonnant des grands personnages qui se trouvoient à ces fêtes ajoutèrent à leur éclat : outre le duc & la duchesse de Mantoue, nombre d'illustres Italiens étoient venus rendre leurs respects à la Reine. On y vit aussi tous ceux qui étoient jaloux de mériter la protection de la France : enfin, la vanité du Grand-Duc ne lui avoit laissé rien oublier de ce qui pouvoit attirer le plus grand nombre d'étrangers à Florence. Il n'y eut cependant aucun Ambassadeur que celui de Venise ; il avoit été envoyé avec magnificence pour complimenter la Reine, & tenir sur les fonts de baptême, au nom de la République, le fils qui venoit de naître à Ferdinand. Les différens qui subsistoient entre le duc de Savoie & les Médicis, furent cause que ce Prince s'abstint, dans ces circonstances, des complimens d'usage entre les Souverains. Doria avoit aussi empêché la République de Gènes d'envoyer un député à Florence, & d'accorder ses

1600.

1600.

galères au Grand-Duc pour accompagner la Reine : mais ces petits traits de vengeance ne troublèrent point l'allégresse publique, & ces fêtes superbes, qui durèrent dix jours, n'en furent ni moins pompeuses, ni moins admirées. La Reine partit de Florence le 13 octobre pour s'embarquer à Livourne : elle y fut conduite par le Grand-Duc, qui voulut l'accompagner jusqu'à la mer. La Grande-Duchesse, la duchesse de Mantoue, don Jean & don Antoine de Médicis, le duc de Bracciano devoient la suivre jusqu'à Marseille. Nombre de Gens d'honneur, tant de Florence que des différentes contrées de l'Italie, prirent le parti de passer avec elle en France, les uns pour l'escorter simplement, les autres pour chercher à se faire un sort. Le rôle de la Cour n'étoit pas encore fait ; mais Henri IV n'avoit promis d'état qu'à Eléonore Dori. Comme elle en espéroit un brillant, elle avoit eu la précaution de se faire reconnaître pour une Galigai, Maison très-noble de Florence. Parmi ceux qui voulurent aller tenter les hasards, avec la recommandation du Grand-Duc &

sous les auspices de la Reine, étoit *Concino Concini* (a) fils de Jean-Baptiste Concini, sénateur & auditeur suprême du grand-duc François. Le désordre & le libertinage avoient forcé ce jeune homme à quitter sa patrie pour chercher fortune ailleurs : Ferdinand sembloit être intéressé à produire avantageusement le rejetton d'une famille qui avoit rendu les plus grands services à la Maison Médicis.

La Reine s'arrêta à Pise, où la fête la plus brillante l'attendoit : il y eut illumination, combats sur l'Arno, banquets ; & l'on y rendit de solennelles actions de grâces. Arrivée à Livourne, elle est reçue par les troupes sous les armes ; voit par-tout des arcs de triomphe, & est saluée par l'artillerie du port & de la forteresse. Il s'y étoit réuni sept galères du Grand-Duc, une de France, cinq du Pape, cinq de Malthe, nombre d'autres vaisseaux, & outre cela, un concours de dix mille personnes. La galère royale qui devoit

1600.

(a) Petit-fils du célèbre Bartholomée Concini, premier secrétaire & confident intime du grand-duc Cosme.

~~1600.~~ 1600. transporter la Reine, étoit si richement ornée, qu'on ne la vit qu'avec la plus grande admiration : l'or, l'argent, les pierreries y étoient prodigués : on en avoit formé des devises qui étoient travaillées avec tant d'art, & arrangées avec tant d'intelligence, que le spectateur ne savoit lequel préférer de l'ouvrage ou de la matière. Ferdinand avoit eu assez d'amour-propre pour vouloir surpasser tout ce que les Espagnols avoient fait au transport de leur Reine, & pour répondre par sa magnificence, à l'opinion que les François avoient de ses richesses. Marie passa sur la galère royale, au moyen d'un pont de bois artistement fabriqué : tous ceux qui étoient à son service la suivirent ; on embarqua aussi la dot, & Vinta eut ordre d'être présent à tous les actes subséquens. Outre cela, il étoit chargé de traiter avec le Roi & les Ministres, l'affaire du marquisat de Saluce, & de terminer le différent qui subsistoit avec le duc de Savoie ; afin de prévenir les troubles qui auroient pu survenir en Italie. La flotte partie de Livourne le 17 octobre, sous le commandement de don Jean de M^e.

dicis , fut obligée , à cause du mauvais
 tems , de s'arrêter à Portofino , où Sa
 Majesté fut agréablement surprise par
 la visite du duc de Mantoue. La répu-
 blique de Gênes (a) y envoya des
 députés pour inviter la Reine & toute
 sa suite à se rendre dans leur ville :
 mais les ordres du Grand-Duc l'em-
 pêchèrent d'accepter aucune offre de
 la part des Génois. Marie se conso-
 loit de voir son voyage retardé par
 l'espérance qu'elle avoit de trouver le
 Roi à Marseille , selon les promesses
 du Grand-Ecuyer & de Silleri. Les ins-
 trumens , la musique , différens autres
 amusemens dissipoient durant la tra-
 versée , les ennuis & les dégoûts de cet
 illustre cortège. Le 29 , la flotte prit
 terre à Toulon : Giovannini qui y
 attendoit la Reine , instruisit Sa Majesté
 & Vinta de la manière dont on devoit
 se présenter au Roi. Henri-étoit alors
 au siège de Montmelian , & avoit jugé
 à propos de ne pas s'éloigner du camp ,
 dans la crainte que le duc de Savoie ,
 qui étoit à la tête de douze mille hom-
 mes , ne descendît par le Mont-Saint-

1600.

(a) Cette inconséquence est singulière.

1600. Bernard, & ne secourût la place. En attendant, il envoya le Connétable & le Chancelier à Marseille pour le représenter, & recevoir, en vertu d'une procuration, la Reine & la dot. Ils avoient aussi ordre de l'excuser auprès de la Grande-Duchesse & de la duchesse de Mantoue, de ce qu'il trompoit leur espoir, & ne se trouvoit pas dans cette ville. De Toulon la flotte se rendit à la Pomègue, où elle s'arrêta dans le port de Straci. Les Florentins y considérèrent avec plaisir les ruines des fortifications que Ferdinand avoit élevées sur ce rocher. Le duc de Guise, Zametto, chargé de la surintendance de la maison de la Reine, Jérôme Gondi, nommé pour être auprès d'elle en qualité de chevalier d'honneur, y vinrent lui présenter leurs respects. La flotte se rendit ensuite devant Marseille. Marie y fit son entrée le 3 novembre. Chacun s'empressa de lui rendre les plus grands honneurs. Outre le Connétable, les Conseillers, les Grands, les Dames destinées à son service, il y avoit à ce cortège quatre Cardinaux François, nombre de Prélats, & beau-

goup de Noblesse que la curiosité, ou le desir de rendre leurs hommages à Sa Majesté y avoient amenée. Peu s'en fallut que ce nombreux concours ne fût spectateur d'un combat très-sérieux entre les galères du Grand-Duc & celles de Malthe. La Reine venoit de débarquer : le pavillon François étoit à peine remplacé par celui du Grand-Duc sur la galère Toscane, que la capitaine Malchoise prétendit avoir le pas, & prit la première place dans le port. Les Malchois fondoient leur prétention sur ce que les galères Toscanes appartenoient à l'Ordre de Saint-Etienne, moins ancien que celui de la Religion, & qu'ainsi le pavillon Toscan devoit céder le pas au leur. La Grande-Duchesse & don Jean soutenoient que c'étoit faire un sanglant outrage au Grand-Duc ; l'un & l'autre proposèrent au conseil de guerre d'examiner si l'on devoit obliger par force les Malchois à se désister de leur prétendu droit ; mais ce différent étant survenu dans un port de France, on en remit la décision au Connétable & aux Conseillers du Roi. Ceux-ci ne voulurent offenser aucun des deux

~~1600.~~ 1600. partis, & laissèrent passer huit jours sans rien déterminer sur cet objet.

L'auguste cortège qui accompagnoit Marie, avoit été accueilli avec autant de respect que d'admiration, & traité avec toute la magnificence possible, conformément aux ordres de Henri. La Reine ayant enfin été remise en France, la Grande-Duchesse se fit délivrer l'acte qui devoit constater le transport, & se rembarqua pour Livourne la nuit du 14. La séparation des Princesses ne se fit pas sans verser beaucoup de larmes; & l'absence du Monarque que la Grande-Duchesse étoit fâchée de n'avoir pas vu, ajoutoit à son chagrin, ainsi qu'à celui de sa nièce. Don Antoine de Médicis resta auprès de la Reine, comme le gage de la famille qu'elle venoit de quitter, & pour la consoler de s'en séparer à jamais. Don Virginio Orsini, duc de Bracciano, s'arrêta aussi près d'elle: livré au desir de voyager, il vouloit, sans se faire connoître, parcourir la France & l'Angleterre. Le jour suivant la Reine quitta Marseille, n'ayant d'étrangers avec elle, que ceux qui étoient absolument nécessaires à

son service : ce qu'elle eut même beaucoup de peine à obtenir des Ministres du Roi ; l'intention de Sa Majesté étant que tous ces Italiens retournassent dans leur patrie. Vinta prit le devant, sous prétexte de se rendre au camp de Henri. En arrivant à Avignon, la Reine y donna une fête pour la prise de Montluçon, que Sa Majesté venoit de lui apprendre. De là, elle se rendit à Lyon, où elle fit son entrée le 3 décembre. Le Clergé, la Noblesse, les Magistrats, la reçurent sous un dais : les rues étoient tapissées ; don Antoine la suivoit à cheval, & partageoit avec elle les honneurs qu'elle recevoit de toutes les classes & de tous les ordres de la ville. Le Roi l'avoit fait avertir qu'il y seroit le 9 du mois ; mais, voulant la surprendre, il fit ensuite courir le bruit qu'il arriveroit un jour plus tard. Vers la nuit, il entre à Lyon, se rend secrètement dans la salle où la Reine soupoit, se place derrière le grand Écuyer & la contemple avec plaisir. Bientôt un petit murmure s'élève de toutes parts ; alors le Roi se fit annoncer : la Reine alla au-devant de lui, vou-

1600.

1600.

lut se jeter à ses genoux ; mais Henri la retint dans ses bras , & l'accueillit avec tous les sentimens d'une vive tendresse. Don Antoine de Médicis & le duc de Bracciano en reçurent les plus grandes amitiés. Marie lui présenta aussi Vinta , qui s'étoit rendu droit à Lyon & non au camp du Roi. Sa Majesté voulut que tous ceux qui étoient avec la Reine restassent au souper. La conversation y fut aussi franche qu'agréable , & le Monarque parut content de son épouse qu'il trouva même plus belle que son portrait ne le lui avoit fait croire. Impatient de se trouver libre , Henri abrégé le banquet , & dès cette nuit , dit-on , la France put espérer de voir bientôt naître un héritier à la Monarchie.

Le cardinal Aldovrandin , parti de Florence par terre , devoit passer en Piémont , afin d'engager le duc de Savoie à s'arranger avec le roi de France , à des conditions convenables : delà , il devoit se rendre à Lyon pour réitérer la bénédiction nuptiale. Cette cérémonie fut célébrée avec toute la pompe imaginable : la Reine,

la couronne sur la tête, & couverte d'un manteau royal violet, parsemé de fleurs-de-lys d'or, se présenta à l'autel avec le Roi, qui étoit décoré des cordons de ses Ordres. Henri dont les victoires venoient d'assurer la tranquillité de ses Etats, sembloit n'avoir plus rien à desirer : il étoit pour tous les sujets un objet d'amour & de vénération : mais son mariage ajouta à leur tendresse, & accrut le desir de voir bientôt les vœux du Monarque accomplis par la naissance d'un successeur légitime. La Cour s'arrêta à Lyon, où le Roi vouloit conclure la paix avec le duc de Savoie. Le traité fut signé le 17 janvier suivant. Ce tems se passa en intrigues, en négociations; Vinta, sur-tout, y fut très-occupé par les différens objets de sa commission.

Au moment où la guerre avoit éclaté en Savoie, les Espagnols s'étoient disposés à soutenir le duc Charles-Emmanuel par des secours effectifs autant que par des moyens indirects. Ne voulant pas tourner sur eux le ressentiment & les forces de la France, ils avoient évité de manquer ouvertement au traité de Vervins. Leur but

1600.

1601.

1601. étoit d'empêcher que le marquisat de Saluce ne fût réuni à la France, & que Henri IV n'eût aucune communication avec l'Italie. La guerre de Flandre, les secours qu'il falloit envoyer à l'Empereur, leur donnoient le prétexte le plus spécieux de rassembler des troupes. Les comtes de Fuentes & de Lemos firent des levées considérables, l'un à Milan, l'autre à Naples; & les garnisons furent augmentées dans les différentes places Espagnoles du Siennois & à Piombino; tandis que Doria tenoit ses galères prêtes à partir au premier ordre. Allarmé de tant de mouvemens, inquiet du grand nombre de troupes qu'on rassembloit sans raisons apparentes, dans les Etats du Pape, Ferdinand présume qu'on veut l'attaquer, ou du moins l'intimider. Aussi-tôt son active vigilance se déploie; il soudoie de nouvelles troupes, garnit ses citadelles, se met en état de défense, & couvre ces sages précautions du secret le plus impénétrable. Sa crainte étoit fondée: bientôt il fut informé par les émissaires que la cour d'Espagne, reprenoit l'ancien projet de Doria & de

Sessa , pour lui faire la guerre en ~~mettant~~ ^{1601.} mettant les armes à la main au Chef de l'Eglise ; & que l'imbécille Philippe III , irrité du mariage de Marie , cherchoit à se venger du prétendu tort qu'on lui avoit fait par cette union. Le roi d'Espagne avoit lui-même écrit au Pontife , pour l'exciter , disoit-il , à rendre la liberté à la patrie , en même tems qu'il procureroit un plus brillant état à son neveu Jean - François. Philippe lui promettoit de l'argent , des troupes , & tous les secours nécessaires pour cette expédition ; mais la prise de Canischa , forteresse de la Basse-Hongrie dont les Turcs venoient de s'emparer , empêcha le Pape d'accepter ouvertement ces offres. Clément prévoyoit d'ailleurs que les Vénitiens & le duc de Mantoue ne manqueroient pas de secourir Ferdinand. Malgré ce refus , le caractère turbulent & dissimulé du Saint-Père étoit trop connu du Grand-Duc pour lui inspirer une sécurité parfaite : en conséquence , il crut devoir dissiper jusqu'au moindre ombrage dont le Pontife pût s'autoriser pour l'inquiéter ; & signa précipitamment un mauvais

de
 qu'il fat pas
 ranc. ne de
 co. leudes
 gue. On
 fa. me tache
 qu'un due
 & ses stra-
 approprier ce
 prendre avec
 Monarchie.
 justice, en
 au ministère
 roi répondit à
 lieu d'honneur
 Ce traité si
 de l'Inde, éta pour
 l'Espérance de
 l'Espagne, & le fit
 les services in-
 que, qu'il avoit ren-
 Son Altesse sentit
 si cruel; dès ce mo-
 gen plus qu'à rentrer
 des Espagnols, en
 les moyens de ne
 opprimer; & la prise
 en, lui offrant roi de
 une occasion favo-
 rable

de la

par un
 les se
 tugal, &
 de son a
 peu, il s'é
 tugal, &
 cour d'Espa
 volution, C
 bunt à Ve
 pague dema
 mercurier :
 cinq mois da
 Marc. Penda
 de don Anto
 pature en Po
 & rendent à Ve

(a) A la bataill

(b) Celui qui a
 l'esp. il la couron
 tentatives il
 1795. C'est cer
 une paraphra
 quoque cependant
 & jamais été imp
 que est à plus foi
 sus-suspecte.

Tome V.

rois, conduit
recourut l'Italie
en, roi de Por-
tugal, à la défaite
ricque (a). Peu à
un parti de Por-
mécontents de la
our opérer une ré-
toire fit d'abord du
l'ambassadeur d'Es-
au Sénat d'arrêter cet
pris & détenu vingt-
les prisons de Saint-
ce tems, les partisans
ne (b) accréditent l'im-
rtugal : plusieurs Grands
enise pour reconnoître ce

Bataille d'*Alcazarquivir*.

qui avoit voulu disputer à Phi-
couronne de Portugal. Après plu-
atives inutiles, il mourut à Paris
C'est cet Antoine qui a laissé, dit-
paraphrase des psaumes, dont on
cepen

mais été
est à plu.
inspecte.
Tome V

~~1601.~~ accord, relativement aux débats qu'au-
 1601. voit excités le desséchement de la Chia-
 na, sans considérer le préjudice qui en
 résulteroit pour ses sujets. Dans ces cir-
 constances fâcheuses, Vinta fut chargé
 d'agir auprès de Henri IV, d'employer
 tout, & de lui offrir de l'argent pour
 continuer la guerre, afin d'empêcher,
 sous quelque prétexte que ce fût, la
 cession de Saluce. Ferdinand deman-
 doit encore qu'au moment où la paix
 seroit conclue entre la France & le
 duc de Savoie, les Espagnols & le
 Pape fussent obligés d'accéder au traité
 de ces deux Puissances, de désarmer,
 & d'observer exactement tout ce qui
 avoit été statué par celui de Vervins :
 enfin, Vinta pour prévenir la ruine
 dont la Toscane étoit menacée, de-
 voit employer auprès de Henri tous
 les ressorts de la prudence, afin de por-
 ter ce Prince à n'écouter que l'honneur
 & les sentimens de reconnoissance
 qu'il devoit à Ferdinand. Il est certain
 que Saluce devenoit dans les mains du
 roi de France un boulevard des plus
 favorables à l'Italie, contre les entre-
 prises de l'Espagne. Le Grand-Duc,
 Venise, le duc de Mantoue étoient les

plus intéressés à cet événement; & ~~chacun~~ 1601. chacun se flattoit que les victoires du Monarque auroient des suites aussi favorables, que sembloit le demander l'utilité commune. Cet espoir fut promptement déçu, & Vinta fut étrangement surpris, lorsque Villeroi lui fit part des articles que le cardinal Aldovrandin avoit arrêtés; articles par lesquels le Roi renonçoit au Marquisat, dont on l'indemnisoit en lui cédant la Bresse, & quelques autres chétifs Bailliages deçà les monts. On étoit convenu du désarmement: mais cette condition étoit nulle à l'égard des Espagnols qui n'avoient pas voulu être compris dans le traité: ainsi le Grand-Duc n'en tiroit lui-même aucun avantage.

A peine ce traité fut-il rendu public que toute l'Italie en fut offensée, parce que le Monarque vainqueur, & le seul qui pût la défendre, n'en avoit aucunement considéré les intérêts: on le taxa d'avarice, ses Ministres furent accusés de mauvaise foi, & de s'être laissé corrompre. On ne comprenoit pas, comment Henri IV, après ses victoires, avoit si légèrement renon-

1601. cé à l'Italie, & cédé avec tant de foiblesse ce que François I n'avoit pas voulu accorder dans le tems même de sa captivité, ni Henri II au milieu des troubles qui agitoient les Etats. On disoit hautement que c'étoit une tache ineffaçable pour la France, qu'un duc de Savoie, par sa fourberie & ses stratagèmes, eût réussi à s'approprier ce que Charles V n'avoit pu prendre avec toutes les forces de sa vaste Monarchie. Ferdinand, indigné avec justice, en fit les plus vifs reproches au ministère de Henri; mais Villeroi répondit à Vinta, « *l'utilité tient lieu d'honneur aux grands Princes* ». Ce traité si honteux aux yeux de l'Italie, ôta pour jamais au Grand-Duc l'espérance de secouer le joug de l'Espagne, & le fit repentir de tous les services infructueux pour lui-même, qu'il avoit rendus à Henri IV. Son Altesse sentit vivement un coup si cruel; dès ce moment, elle ne songea plus qu'à rentrer sous la protection des Espagnols, en prenant néanmoins les moyens de ne pas s'en laisser opprimer; & la prise du faux Sébastien, soi-disant roi de Portugal, lui parut une occasion favorable

nable pour rechercher la bienveillance ~~de la cour de Madrid.~~ 1601.

Un imposteur Calabrois , conduit par un Dominicain , parcourut l'Italie sous le nom de Sébastien , roi de Portugal , échappé , selon lui , à la défaite de son armée en Afrique (a). Peu à peu , il s'étoit formé un parti de Portugais , & de gens mécontents de la cour d'Espagne , pour opérer une révolution. Cette histoire fit d'abord du bruit à Venise. L'ambassadeur d'Espagne demanda au Sénat d'arrêter cet aventurier : il fut pris & détenu vingt-cinq mois dans les prisons de Saint-Marc. Pendant ce tems, les partisans de don Antoine (b) accréditent l'imposture en Portugal : plusieurs Grands se rendent à Venise pour reconnoître ce

(a) A la bataille d'*Alcazarquivir*.

(b) Celui qui avoit voulu disputer à Philippe II la couronne de Portugal. Après plusieurs tentatives inutiles , il mourut à Paris en 1595. C'est cet Antoine qui a laissé , dit-on , une paraphrase des psaumes , dont on révoque cependant en doute l'original , qui n'a jamais été imprimé. La traduction Française est à plus forte raison regardée comme très-suspecte.

Tome V.

R

1601.

prétendu Sébastien, la République le leur permet, & les partisans augmentent. Soit illusion, soit desir d'accréditer cette fable, toutes ces personnes affirmèrent que c'étoit vraiment le roi de Portugal, parce que cet homme avoit la jambe droite plus grosse que la gauche, & une main plus longue que l'autre, comme on l'avoit remarqué à Sébastien, ce qui étoit soutenu avec véhémence par un Portugais nommé Texeira, moine Dominicain, qui avoit suivi la fortune d'Antoine. Henri IV à qui cette nouvelle fit beaucoup de plaisir, ordonna à de Villiers, son ambassadeur à Venise, de s'employer pour obtenir la liberté de cet aventurier célèbre. Ces instances, jointes à celles des Portugais, déterminèrent enfin le Sénat à le relâcher (a), à condition qu'il s'éloigneroit aussi-tôt des

(a) Cet homme avoit réellement donné quelques raisons bien fondées aux Vénitiens, pour les engager à ne pas aller trop vite à son égard. On demande encore comment il put leur rappeler plusieurs particularités très-secretes, qu'ils n'avoient confiées qu'au vrai Sébastien, & qui ne devoient être connues que de lui seul.

Etats de la République. Il partit donc accompagné d'un Bernardin & du Dominicain Portugais, auteur de l'imposture, & se rendit en Toscane, pour s'embarquer à Livourne. Il avoit dessein de passer en France, où le Roi avoit donné ordre de le bien accueillir, & de lui donner secrètement les secours dont il auroit besoin. Don François de Vera, ambassadeur d'Espagne à Venise, écrivit aussi-tôt au Grand-Duc, le priant d'arrêter ce fourbe. On le prend, on l'enferme avec ses deux associés, on l'interroge: il soutient son personnage sans se déconcerter, & détaille toutes ses prétendues aventures. « Ayant été blessé, disoit-il, dans la bataille où mon armée fut défaite, je fis le mort, & je trouvai le moyen de me sauver à la faveur de la nuit. Echappé à la fureur des Maures, j'arrivai au bord de la mer, où je rencontrai d'autres Portugais. Un navire Flamand qui passoit, m'en prit sur son bord; je fis route avec lui vers les Indes Orientales. De-là, je traversai la Perse, la Moscovie, la Pologne, la Hongrie, & me rendis en Allemagne. Je passai ensuite par la France sans me faire

1601.

1601.

connoître, voulant me rendre en Italie, afin de déclarer au Pape mes malheurs & mon rang. L'état déplorable où j'étois, ma nudité, ma misère m'ont empêché de me présenter à Sa Sainteté, lorsqu'elle étoit à Ferrare. En conséquence, j'allai à Venise, où j'espérois trouver des secours : mais l'on m'y arrêta sur les instances de l'ambassadeur d'Espagne. La protection que Henri IV m'avoit promise, m'engagea à repasser en France ; j'ai préféré la route de la Toscane à celle des Grisons, parce que je sais la bonne intelligence qui règne entre Sa Majesté & le Grand-Duc ».

Ferdinand mit en usage tous les moyens possibles de découvrir une vérité si importante. Comme ce Calabrois avançoit encor : qu'il avoit été, pendant les premières années de son règne, dans une étroite correspondance avec le grand-duc François, on lui amena des marchands qui avoient parlé au vrai Sébastien, & l'on fut de cette manière qu'il n'avoit connu ni le Souverain ni ses Ministres. Comme il ne sçavoit pas le Portugais, il osa présenter une fort mauvaise complainte sur les

prétendues infortunes : elle étoit composée en langage Calabrois, & faite en vers sans mesure auxquels il donnoit le titre d'*Élégie du roi Sébastien, martyr, faite dans les prisons de Saint-Marc de Venise en 1598 & 1599.* 1601.

La détention de cet homme fut bientôt connue de toute l'Europe. Henri IV se plaignit hautement à Vinta de ce procédé de Ferdinand. « En vérité, lui dit-il, je ne fais de quoi s'avise votre maître, ni pourquoi il retient ce pauvre Sébastien. Dieu lui en fera sentir sa colere. La France, les Pays-Bas, l'Angleterre lui en sauront très-mauvais gré. Le Grand-Duc n'ignoroit pas qu'il venoit me trouver. Je crois donc que si Son Altesse ne m'en a donné aucun avis, c'est qu'elle sentoit combien cette conduite étoit répréhensible. Si par cette action votre maître croit calmer l'animosité des Espagnols, il se trompe beaucoup. Il y aura du désavantage de tous côtés. Ecrivez-lui qu'il le relâche ». Vinta fit en sorte de persuader à Sa Majesté que Ferdinand, comme feudataire de l'Espagne, étoit obligé, par son serment, de se rendre aux demandes de Phi-

1601.

lippe III, qui desiroit qu'on arrêtât cet homme qui n'étoit assurément pas un Prince, mais un ignorant imposteur : qu'on avoit déjà pendu plusieurs faux Sébastiens en Portugal (a). « Vrai ou faux, répondit Henri, le Grand-Duc devoit l'abandonner à son sort ; & cette épine qui eût occupé les Espagnols, eût en même tems beaucoup contribué à la sûreté de la Toscane ».

La cour de Madrid ne voyoit pas cet événement avec la même indifférence : la détention du Calabrois fit le plus grand plaisir au duc de Lerme ; le Roi écrivit même à Son Altesse pour lui en témoigner sa satisfaction ; les moines furent relâchés ; & Ferdinand remit le prétendu Sébastien au ministre de Philippe. Cette conduite du Grand-Duc ne procura cependant pas l'avantage de calmer les soupçons de l'Italie sur les vues ambitieuses des Espagnols. Malgré le traité de Lyon, ils n'avoient pas quitté les armes ; ils intriguèrent sourdement, & si la guerre n'éclatoit pas encore contre la Toscane,

(a) Celui-ci étoit le quatrième.

1601.

1601.

de l'Empire, qui ménageoit cette réunion, que Sa Majesté, persuadée que le Grand-Duc avoit les meilleures intentions, & que Son Altesse agiroit conformément à son devoir, avoit ordonné à ses Ministres de se comporter selon les circonstances. Cependant, on fit entendre à Ferdinand qu'il ne devoit pas espérer une parfaite réconciliation, s'il ne tranquillisoit don Pierre, en se chargeant d'acquitter toutes ses dettes. Le Grand-Duc fort éloigné de se rendre à cette demande injuste, essaya par des offres brillantes de gagner le duc de Lerme & ses confidens; mais on répondit que le Roi étoit toujours arrêté par le refus que faisoit Son Altesse de secourir un frère infortuné. De Lerme, à qui l'envoyé du Grand-Duc témoignoit des craintes sur les préparatifs de Sa Majesté, ne craignoit pas de commettre un sacrilège, en affirmant par le plus respectable de nos mystères, que l'armement du Roi ne tendoît aucunement à fondre sur la Toscane, & qu'il avertiroit le premier Son Altesse, si quelqu'un se préparoit à inquiéter ses Etats. Le Pape jura, protesta de son côté qu'il n'avoit pas

intention de tourner les armes contre Ferdinand. Malgré toutes ces assurances, on ne parloit que de guerre en Italie. Le duc de Mantoue, qui n'étoit plus garanti par Saluce, voyant les soldats de Fuentes cantonnés dans le Montferrat, faisoit de nouvelles levées: les Vénitiens redoubloient aussi la garde de leurs frontières: enfin chacun se préparoit à se défendre. Les Espagnols, de concert avec le Pape, manœuvroient toujours sourdement contre la Toscane, sans avoir égard aux sermens qu'ils avoient faits; mais le Grand-Duc qui ne soutenoit qu'avec peine les dépenses considérables qu'exigeoit l'entretien du grand nombre de troupes qu'il avoit sur pied, irrité d'ailleurs que ses offres & ses protestations n'eussent produit aucun effet à la cour de Madrid, résolut de recourir à l'amitié de Henri IV. Il fit donc justifier par Vinta la conduite qu'il avoit tenue au sujet de Sébastien; rappella le traité de 1577, traité qui l'obligeoit à se prêter à la demande de l'Espagne. Vinta représenta aussi la reconnoissance que Son Altesse devoit à la Maison d'Autriche, qui avoit même envoyé pieds & mains,

~~1601.~~
1601.

1601. liés à Florence les sujets rebelles à la Maison Médicis, tandis que la reine Catherine les appuyoit de tout son crédit, & leur accordoit toute sa protection. « Quant au prétendu Sébastien, ajouta Viata, c'étoit un vil imposteur qui ne méritoit pas l'attention d'un aussi grand Roi que Votre Majesté; on l'a vu à Naples, sans être tourmenté par aucune torture, faire l'aveu qu'il se nommoit Marc Tullio Casiccioni, né dans un hameau de Calabre, où il avoit encore femme & enfans. Ses compatriotes l'ont reconnu. Un Dominicain, nommé Sampayo, l'avoit sollicité à jouer ce rôle, il l'avoit instruit (a) de tout ce qui pouvoit concerner le vrai

(a) Le Moine l'avoit donc instruit au sujet de l'épée du duc de Medina, & du collier de la Duchesse son épouse. Il y avoit dans ce collier un gros diamant, sous lequel étoit écrit le nom du vrai Sébastien : ce que la Duchesse avoit ignoré jusqu'au moment où ce Calabrois le lui apprit, disant que c'étoit de lui qu'elle tenoit le collier. Cet homme, dit notre Auteur, en note, fut pendu à Saint-Lucar : d'autres assurent qu'il finit ses jours dans une obscure prison.

■ Sébastien. Avec certaines drogues,
■ il lui avoit imprimé des cicatrices sur
■ le corps, parce que, suivant la re-
■ nommée, le roi de Portugal en avoit
■ de semblables ■.

1601.

1601.

Comme le besoin d'être secouru n'étoit pas très-pressant, Vinta répondit au Monarque que, puisqu'on avoit encore le tems de prendre des mesures, il lui demandoit de notifier ses volontés à la cour de Madrid, de même qu'à Rome; & de déclarer que si l'on faisoit le moindre mouvement contre un de ceux qui étoient compris dans la paix de Vervins, Sa Majesté dès l'instant regarderoit le traité comme nul, & que la guerre recommenceroit. Henri fit faire cette déclaration; mais l'Espagne s'en inquiéta peu: elle voyoit le roi de France, borné par les monts depuis la cession de Saluce, & ne craignoit plus sa valeur. Fière d'être comme maîtresse en Italie, elle en méprisoit les Princes, & les menaçoit de les opprimer. Fuentes outrageoit, sans aucun égard, ceux qui refusoient de se soumettre devant la puissance Espagnole, ou de vendre leur liberté en acceptant la solde de Philippe III; il vouloit forcer les ducs de Modène & de Mantoue à ce parti honteux; & l'on menaçoit aussi le Grand-Duc. Ferdinand fut donc obligé de solliciter de nouveau Henri IV.

Vinta lui représenta plus vivement que jamais le danger de la Toscane, lui rappelant que Sa Majesté avoit été assez généreuse pour offrir sa personne même au Grand-Duc ; que le mérite des services de Ferdinand subsistoit toujours. « Sa Majesté, ajoute-t-il, étant à présent au comble de la puissance, doit à plus forte raison donner au Grand-Duc les secours qu'elle lui a promis. Ainsi, Son Altesse demande des ordres qu'elle puisse notifier aux Gouverneurs de la Provence & du Languedoc pour en obtenir les troupes nécessaires au moindre mouvement de Fuentes. — Ce que j'ai dit, répondit le Roi, je le réitère, je secourrai le Grand-Duc en toute occasion, & il ne doit pas douter de mon empressement à lui être utile. J'expédierai moi-même les ordres que vous demandez. Outre que Fuentes est un poltron, c'est un sot plein de vanité, qui fera dépenser beaucoup d'argent à Philippe, & je pense que le Grand-Duc n'aura pas besoin de moi dans cette occasion : malgré cela, vous pouvez compter sur ma parole. Quant à Saluce, je saurai trouver les moyens d'y passer, pour

1601.

secourir votre maître : mais je ne doute pas que la jalousie des Espagnols ne les porte à vous causer souvent de pareilles allarmes. Je voudrois seulement que le Grand-Duc fît autant de cas de mon amitié que de celle du roi d'Espagne ».

Henri IV ne se trompoit pas dans ces conjectures ; peu de tems après , les troupes de Fuentes furent divisées en plusieurs corps , pour passer les uns en Flandre , les autres en Croatie. Le Pape disposa les siennes à marcher au secours de l'archiduc Ferdinand , sous le commandement de Jean-François Aldovrandin ; & sollicita le Grand-Duc à concourir au bien de la Chrétienté. Le duc de Lerme avoit décidé Philippe III à renoncer au dessein de faire la guerre en Italie : ce Ministre , regardant la paix comme essentielle à la sûreté & à la propre grandeur , vouloit ramener la tranquillité pour s'opposer peu à peu au grand crédit que Doria & le duc de Savoie avoient acquis à la Cour. Vista n'étant plus nécessaire auprès de Henri , demanda son audience de congé , & partit pour Florence , chargé d'une lettre

que le Roi écrivit au Grand-Duc, & dans laquelle Sa Majesté lui marquoit ses sentimens, & la satisfaction qu'elle avoit eue de ce Ministre. « Mon Oncle, » le séjour que le cavalier Vinta a fait » ici, m'a été des plus agréables, tant à » cause de vous, qu'à cause du mérite » particulier que je lui ai reconnu. J'ai » parlé avec lui de toutes les affaires, » & avec cette liberté que mérite la » juste confiance que vous lui accordez. Je lui ai dit combien je desirois que nous pussions recueillir de notre alliance les fruits que nous en avons espérés pour l'avenir. Mes obligations sont d'autant plus grandes que je les vois augmenter de jour en jour par la satisfaction que me donne la conduite de la Reine. Vinta m'a promis de vous en instruire. Comptez à jamais sur mon inviolable amitié, &c.

1601.



1601.

CHAPITRE X.

Troubles domestiques de la Reine & de Henri IV. Méfiance qu'elle a des Ministres & de Giovannini. Le Grand-Duc donne des secours à l'Empereur, & cherche à se réconcilier avec le roi d'Espagne. Philippe III soutient avec plus de chaleur les prétentions de don Pierre, & veut forcer le Grand-Duc à céder. Vacance du fief de Piombino. Ferdinand demande l'investiture de l'Elba. Mort de don Pierre. Le Grand-Duc recouvre la confiance de Philippe III.

APRÈS avoir rempli ses desseins pour la destinée de sa nièce, le Grand-Duc se promettoit de goûter la plus douce satisfaction, apprenant sur-tout que l'état de la Reine annonçoit un successeur à la Couronne : mais cet espoir de tranquillité fut bientôt déçu. Le peu de fermeté de Marie, les intrigues des courtisans, les troubles domestiques, plongèrent Ferdinand dans de nouvelles inquiétudes. Les amours de

Concino (a) & d'Eléonore, la déférence aveugle que la Reine avoit pour cette femme, la haine des deux amans contre Giovannini, & les Italiens qui étoient venus à la suite de Marie, les artifices des Ministres, ceux dont uſoit le Roi même pour fomentér ces discordes, l'indiscrétion de Henri, la jalousie de son épouse, le défaut de prudence dans cette Princesse; tout enfin excita des rumeurs en tous genres, qui devinrent pour la Cour & le Ministère une affaire plus sérieuse que le traité de paix qui avoit été conclu avec le duc de Savoie. Tant d'agitations exposèrent Ferdinand à perdre tous les avantages qu'il s'étoit promis de son alliance avec Henri IV. Charmé de placer Eléonore auprès de la Reine, il y avoit réussi, & avoit donné à cette femme toutes les instructions qu'il croyoit les plus avantageuses à sa fortune. Il lui avoit sur-tout conseillé de

1601.

(a) Ou Corcini, connu par la suite sous le nom de maréchal d'Ancre. On fait la fin tragique de ces deux personnages, qui furent violemment soupçonnés d'avoir eu part à l'assassinat de Henri IV.

1601.

se ménager adroitement la protection de Marie pour parvenir à épouser un François dont le service fût agréable au Monarque. « C'étoit-là, lui disoit-il, le plus sûr moyen d'obtenir une place convenable à la Cour, & de jouir également de la protection du Roi comme de celle de la Reine ». Eclairée de cette manière sur ses vrais intérêts, Eléonore quitta le Grand-Duc à Livourne, & la Grande-Duchesse à Marseille. Giovannini qui, depuis son enfance, avoit été attaché à la famille Concini, introduisit Concino dans les conversations familières de la Reine & de Galigaï. Par ce moyen, la liberté s'introduisit bientôt entre cet homme & la favorite; ce qui n'étoit d'abord qu'une liaison d'amitié, ne tarda pas à prendre un caractère plus tendre, & dès leur arrivée à Avignon, ils se promirent de s'épouser un jour. Giovannini dépositaire du secret des deux amans, jouissoit avec eux de la faveur de la Reine: il les instruisit de la façon dont ils devoient se comporter avec le Roi, & leur indiqua les Ministres dont il étoit nécessaire de mériter les attentions & la confiance. La Reine étoit à

peine à Lyon que Concino tomba ma-
 lade : aussi-tôt Eléonore se servit de ~~son crédit~~ 1601.
 son crédit pour lui procurer des se-
 cours, tandis que Giovannini employa
 tous les soins au rétablissement de son
 ami : mais, pendant la convalescence,
 il survint un événement qui troubla
 cette union. Concino avoit à son ser-
 vice un des parens de Giovannini :
 n'en étant plus content, il le renvoya.
 Giovannini offensé, s'en plaignit amè-
 rement, lâcha même quelques injures,
 & par cette conduite, causa une telle
 révolution à Concino qu'il retomba
 plus dangereusement malade. Telle fut
 l'origine des discordes qui s'élevèrent
 entr'eux, & dont Eléonore jura d'en
 tirer vengeance tôt ou tard.

Les Ministres de Sa Majesté, sur-
 tout Sully & Villeroy, qui s'étoient
 flattés de conduire entièrement la
 Reine, virent avec surprise qu'elle
 leur préféroit Giovannini & Eléonore.
 Ils insinuèrent donc au Roi que le bien
 de son service ne permettoit pas de
 souffrir à la Cour ce grand nombre
 d'Italiens, qui seroient autant d'espions
 de la conduite de Sa Majesté. Henri
 goûta facilement cet avis, & résolut

1601.

de l'exécuter, non par autorité, mais adroitement, de peur de déplaire au Grand-Duc. Le rôle de la Cour de Marie, qu'on devoit bientôt régler, réveilla l'ambition, l'esprit d'intérêt, & alluma encore plus le feu de la discorde. Sully communiqua ce rôle à la Reine, elle le fit passer à ses Florentins, afin que chacun choisît à son gré ce qui pourroit lui convenir. Giovannini s'étoit réservé trois des premières places : le Roi choqué de cette extrême avidité, fut quelque tems sans s'expliquer sur ce qu'il en pensoit, écoutant les propos injurieux qu'ils tenoient les uns contre les autres, les leur rapportant même dans la vue de s'amuser de ces débats : mais Giovannini, irrité de ce qu'Eléonore & Concino l'avoient exclu des faveurs de Marie, révéla au Monarque la bassesse de leur conduite, leurs projets, leur intrigue, & espéra, par ces aveux, de se faire mettre sur l'état de Sa Majesté.

Des démêlés si peu importants, occupèrent néanmoins toute la Cour pendant le séjour qu'elle fit à Lyon : Henri même y mit plus d'importance qu'une pareille bagatelle ne sembloit l'exiger :

livré au mécontentement que tant de cabales lui inspiroient, il mortifia la Reine en lui refusant Eléonore (a) pour dame d'atour, & ne voulut pas entendre parler de son mariage avec Concino. Si la timidité, si l'aveugle soumission de Marie lui gagnèrent d'abord le cœur de son époux, il en résulta d'un autre côté, une autorité plus absolue de la part du Roi, & moins d'empressement à plaire à celle qui lui étoit unie. L'état de sa Maison fut donc réglé sans qu'elle y eût part; & aucun des Italiens distingués qu'elle desiroit avoir, ne fut choisi dans la distribution des places. Le Roi tenant le rôle à la main, dit à Giovannini: « Vous voulez servir ma femme de toute manière, & vous voyez combien de fois vous aviez été nommé; mais je ne veux pas que vous soyez inscrit ». Giovannini répondit: Sire, c'est la Reine qui le vouloit, & non pas moi: il convient que Votre Majesté la satisfasse. Galigai resta auprès de la Reine sans aucun titre, & la charge de dame d'atour fut

1601.

(a) Voyez la Clef des amours du Grand Alcandre, ou de Henri IV.

~~1601.~~ 1601. donnée à la comtesse de Lille (a). Henri fit offrir une somme à Eléonore avec la permission d'épouser Concino, à condition que l'un & l'autre quitteroient aussi-tôt la France. Marie fut inconsolable d'une résolution si contraire à son attente, résolution que le Roi attribua aux mauvais services que leur avoit rendus Giovannini.

Les discordes de ces étrangers faisoient desirer ardemment aux François de les voir expulsés à jamais : bientôt les égards cessèrent pour le Grand-Duc même. Sully viola tous les traités, manqua à toutes les obligations qu'on avoit contractées avec Son Altesse, & arrêta les revenus qui lui avoient été assignés pour la remplir de ses créances. Enfin, ce Ministre imagina mille difficultés, pour empêcher la ratification des actes qui avoient été passés de commun accord, concernant la dot de la Reine, & la renonciation qu'elle avoit faite à toute prétention sur la Toscane. L'inflexibilité de son caractère, la rudesse

(a) C'est là le personnage que cherchoit l'Auteur de la *Clef des amours du Grand Alexandre*.

naturelle , choquoient sans cesse Vinta ~~qui étoit chargé de traiter cette affaire.~~ 1601.
 qui étoit chargé de traiter cette affaire. Le Monarque parut même s'inquiéter peu de passer pour ingrat , en paroissant oublier tout ce que Ferdinand avoit fait pour lui. Des procédés si étranges , un changement si imprévu dans le Roi & dans son Ministère , surprirent extrêmement le Grand-Duc , qui ignoroit le principe d'où ces révolutions émanoient : Marie les attribuoit à l'imprudence de Giovannini ; Ferdinand à la foiblesse de la Reine. Cependant , Giovannini sembloit être justifié par les faits mêmes. Son Altesse fut donc ou ne peut plus offensée que sa nièce eût persécuté ce Ministre , & qu'Eléonore , aidée de Concino , eût osé la porter à cette manière d'agir. Révolté de l'indolence de la Reine , outré du peu d'intérêt qu'elle témoigne pour celui qui l'a mise sur le Trône, le Grand-Duc ordonne à Vinta de lui reprocher sa pusillanimité , de la rappeler à son devoir , & de lui inspirer une façon de penser plus mâle , & par conséquent plus digne d'une Reine. Pour appuyer des représentations si justes , il lui fit remettre une lettre dans laquelle il s'ex

~~1601.~~
1601.

primoit ainsi : « Jusqu'ici vous n'avez
» paru vous intéresser qu'à la seule
» Eléonore ; comme si la fortune de
» cette femme du néant avoit été l'uni-
» que but de cette alliance, cimentée
» au milieu des plus grands dangers ,
» le fruit de tous mes travaux , & que
» j'ai payée si cher de ma bourse. Rap-
» pellez-vous que je pouvois vous faire
» duchesse de Bragance , & vous relé-
» guer dans le coin le plus obscur du
» Portugal , où vous auriez été incon-
» nue au reste de l'Europe : je pouvois
» aussi vous donner au duc de Parme ,
» qui s'est contenté d'épouser une Al-
» dovrandine , la vassale. J'ai sacrifié
» une partie de mes trésors , sans envi-
» sager mes huit enfans : mais que vois-
» je en vous ! une indolence , une in-
» gratitude extrême. Tout pour moi a
» changé de face en France , au mo-
» ment où j'espérois recueillir le fruit
» des services que j'ai rendus au Roi.
» En vain , me suis-je flatté de son
» amitié après les protestations qu'il
» m'avoit faites ; c'est donc à vous
» seule que je dois imputer ces revers » .
Ferdinand fit aussi des reproches amers
& de vives menaces aux deux amans :
mais

mais loin d'en être touchés , ils s'en aigriront davantage , & s'abandonneront d'autant plus à l'avidité ambition qui les dominoit.

1601.

La Reine, cependant, ne tarda pas à sentir les dangereuses conséquences de sa foiblesse. Arrivée à Paris, elle fut loger chez Jérôme Gondi, où la Noblesse la plus distinguée vint avec empressement lui rendre ses hommages. Le Roi osa lui présenter d'Entragues, conduite par Madame de Nemours : « Celle-ci a été ma maîtresse ; » lui dit-il, & elle veut être votre servante particulière ». Un tel abord fixa l'attention de toute l'assemblée : chacun suivit jusqu'au moindre mouvement de l'épouse & de la maîtresse. D'Entragues prit la robe de la Reine pour la baiser : Henri voyant qu'elle ne l'avoit prise qu'à la hauteur du genou, que par conséquent, elle ne s'étoit pas assez inclinée, lui saisit la main & la conduisit jusqu'au bas du vêtement. Marie l'accueillit avec le simple ton de la politesse, & tâcha de cacher la fureur jalouse qui l'agitoit intérieurement ; mais tous les efforts furent inutiles ; le moindre de ses ges-

~~1601.~~ 1601. tes n'en manifestoit que trop la violence. Depuis ce moment, d'Entragues fut admise chez Gondi aux conversations, aux soupers, en attendant que la Cour prît sa résidence au Louvre.

Toute la Capitale désapprouva la conduite du Roi ; on plaignit une Princesse qui, sévèrement élevée en Italie, étoit loin de cette expérience qui apprend à supporter la légèreté d'un époux, & de cet empire sur soi-même qui fait étouffer la passion à la vue d'une rivale. D'Entragues lui ravissoit le cœur de son mari ; elle ne pouvoit donc que l'offenser par sa présence. Cette Princesse qui n'avoit ni ami, ni autorité, ni conseil, conduite uniquement par Eléonore & Concino, fut encore obligée, après cet outrage, de faire la cour à sa rivale pour obtenir des grâces. D'Entragues qui ne connoissoit que son ambition & sa grandeur, crut devoir user de souplesse, & accorder son amitié à Eléonore, persuadée qu'elle gagneroit ainsi l'esprit de la Reine. Eléonore fut aussi-tôt nommée dame d'atour : le Roi lui permit d'épouser Concino, à qui il donna le titre de *chevalier d'honneur de la Reine*. Ce

Singulier événement changea totale-
 ment l'esprit de la nation, & l'on passa
 sur le champ, de la commisération
 qu'on avoit eue pour la Reine, au plus
 grand mépris. Eléonore & Conciso
 devenus plus puissans, furent bientôt
 d'une insolence sans bornes. Giovan-
 nini, avili, méprisé à la Cour, sollicita
 son rappel. La Reine voulant assurer
 la grandeur de ses favoris, habitoit à
 Saint Germain avec sa rivale: elle dis-
 simuloit le chagrin que lui donnoient
 les outrages & les imprudences du Roi:
 de sorte que les courtisans ne savoi-
 ent s'il y avoit plus d'inconséquence dans
 Marie que d'effronterie dans la maî-
 tresse de son époux. Le Grand-Duc fut
 au désespoir, en apprenant cette con-
 duite. Malgré les mépris qu'essuyoit son
 Ministre, il le fit rester à la Cour, pour
 ne pas se laisser vaincre par l'intrigue. Il
 se flattoit que la naissance d'un Dau-
 phin pourroit changer les choses: il
 différa donc jusque-là de demander la
 réparation des torts qu'on lui avoit
 faits, en manquant si essentiellement à
 sa dignité, & à la reconnoissance qu'on
 lui devoit. Le ciel écouta ses vœux,
 & ceux de la France: Marie donna.

S ij

~~le 27 Septembre~~ le 27 Septembre, un successeur à la
 1601. Monarchie. Ferdinand témoigna d'a-
 bord la joie par des réjouissances pu-
 bliques ; ensuite il fit une députation
 pompeuse pour féliciter la Cour, &
 marquer la part qu'il prenoit à cet
 heureux événement. Il envoya en
 même tems de grands présens, pour
 ne laisser aucun doute sur la sincérité
 de ses sentimens. Le Député se pré-
 senta avec magnificence. On lui fit
 les plus grands honneurs, & beaucoup
 d'amitié. Au milieu de cette joie uni-
 verselle, il parvint à faire taire tous
 les ressentimens : il fit recouvrer à
 Giovannini la faveur du Roi & de la
 Reine ; mais il n'étoit pas possible d'é-
 touffer l'ambition de Concino, ni de
 concilier ses intérêts avec ceux de ce
 Ministre ; ainsi la tranquillité que le
 Député avoit rétablie, disparut bientôt,
 & fut même suivie de plus grands
 troubles. Le Roi avoit demandé pour
 parrains le Pape & le Grand-Duc, &
 pour marraine la duchesse de Mantoue.
 Ferdinand remercia, en apportant
 pour excuse le décret du Concile,
 qui défend de prendre deux parrains
 pour un seul enfant. Le Roi en fut

très-mortifié, & présuma qu'il ne lui étoit pas sincèrement attaché; ainsi, Son Altesse perdit l'amitié de toute la Cour, en refusant de se rendre à cette invitation.

1602.

Le traité de Lyon fut la cause du refus de Ferdinand. Ce traité ne permettoit plus aux François d'entrer librement en Italie, ni de s'intéresser au système politique de cette contrée. Le Grand-Duc se voyant exposé aux embûches que lui tendoit l'Espagne, & craignant de succomber, avoit abandonné le projet de secouer le joug de cette Couronne, & cherchoit au contraire tous les moyens d'en recouvrer l'amitié. En acceptant l'invitation de Henri, il eût nécessairement fortifié les soupçons de Philippe III, au moment où il avoit le plus d'espoir de se réconcilier entièrement avec lui. Déjà le cardinal de Florence avoit été assez adroit pour réunir le Pape & le Grand-Duc. Il avoit lié leurs intérêts réciproques, de manière à les faire tendre au bien & à l'agrandissement de leurs Maisons. Le Pontife avoit promis d'employer tout son crédit auprès du roi d'Espagne, & de l'engager à rendre

~~1601.~~ toute sa confiance au Grand-Duc.

1601. Ferdinand de son côté devoit contribuer aux secours qu'il falloit envoyer à l'Empereur. Il joignit donc deux mille hommes aux dix mille que fournissoit le Pape. Ces troupes marchèrent sous les ordres de Jean-François Aldovrandin, qui devoit s'embarquer à Ancone. Don Jean de Médicis fut à cette expédition en qualité de volontaire. Les opérations en étoient confiées au duc de Mantoue. On se proposoit de reprendre Canischa aux Turcs. Dans le même tems le Grand-Duc fournissoit ses galères à Doria pour l'expédition qu'on méditoit contre Alger. Il vouloit avoir part à ces deux entreprises, si importantes au bien du Christianisme ; mais elles furent aussi peu heureuses l'une que l'autre. On différa le siège d'Alger jusqu'aux derniers jours du mois d'août : les mauvais tems empêchèrent ensuite de l'entreprendre. Quant à Canischa, les troupes Italiennes & Allemandes, sans avoir rien fait, se dispersèrent sous les murs de cette ville, & Aldovrandin, neveu de Sa Sainteté, y mourut. Doria fut disgracié du roi d'Espagne, qui

lui ôta la place d'amiral de ses flottes. ~~Don Jean de Médicis~~
 Don Jean de Médicis, aussi mécontent 1601.
 des procédés de l'Archiduc, que des
 mauvaises dispositions qu'il avoit faites
 pour l'armée, prit congé, & alla ser-
 vir en Flandre.

Malgré ces revers, le Grand-Duc
 se flattoit que tout ce qu'il avoit fait
 pour contribuer à la grandeur de la
 Maison d'Autriche, lui mériteroit l'a-
 mitié de Philippe III; mais il fut ex-
 trêmement surpris, lorsque le Roi lui
 fit dire qu'il ne devoit espérer aucune
 faveur, s'il ne satisfaisoit pas don Pierre.
 Ferdinand ne douta plus de l'animosité
 du ministère Espagnol, qui, ne pou-
 vant plus l'intimider par des préparatifs
 de guerre, recouroit à ses premiers
 stratagèmes pour le molester. Il étoit
 encore plus choqué de l'insulte que le
 Roi lui faisoit, en voulant rendre
 Fuentes arbitre de ce différend. Don
 Pierre avoit même déjà expédié un
 agent à cet Officier pour soutenir sa
 cause; mais Ferdinand pour se souf-
 traire à une pareille tyrannie, donna
 lui-même à son frère l'occasion de
 s'ouvrir sur ce qu'il croyoit devoir exi-
 ger dans son pressant besoin. Don

~~1601.~~ 1601. Pierre répondit : « je demande qu'on annulle le bail judiciaire & perpétuel, qui a été fait de mes biens-fonds ; tous les bestiaux , les produits , les fruits des améliorations , me seront rendus : on me paiera quatre cens mille écus ».

Des demandes aussi exorbitantes offensèrent le Grand-Duc. Il prétendit avoir remis quatre cens cinquante mille écus à son frère depuis la mort du grand - duc François : ainsi il se refusa à tout accommodement , & insista de nouveau sur le jugement de Sa Sainteté. Néanmoins il voulut prévenir les démarches que l'animosité auroit pu dicter à Fuentes ; il intéressa l'amitié de Henri IV , & le pria d'engager le Pape à rendre son jugement , ou d'empêcher l'Espagne de faire le moindre mouvement contre le Grand-Duché. Il représenta à Henri que l'attachement qu'il avoit pour la couronne de France étoit la seule cause de l'inimitié de don Pierre : il rappela à la Reine que c'étoit aussi ce Prince qui avoit sollicité son mariage avec le duc de Bragance, afin qu'elle ne fût pas reine de France. Béthune, ambassadeur de Henri IV, s'acquitta de cette démarche auprès du

Pape, & lui déclara que, si le Grand-Duc étoit inquieté, Sa Majesté seroit obligée de le secourir de tout son pouvoir.

Mais Philippe III avoit pris cette affaire trop à cœur. Il disoit même qu'il la regardoit comme la sienne, & qu'il y mettoit autant d'intérêt qu'à la guerre de Flandre. Don Pierre vivoit cependant loin de la Cour, & sembloit être dans la plus grande misère. Béatrice la femme l'avoit quitté à cause de son indigence; elle gémissoit de cette séparation, & ne cessoit d'implorer l'assistance du Roi, & d'intéresser sa sensibilité. Les Grands, mal disposés en faveur des Médicis, exagéroient l'injustice du Grand-Duc; ils représentoient qu'il fournissoit des millions aux ennemis de l'Etat, tandis qu'il usurpoit les biens de son frère, & qu'il lui refusoit le moindre secours dans ses besoins pressans. Philippe offensé de ces procédés, ordonna de suspendre l'investiture de Sienne jusqu'à ce que Ferdinand eût satisfait don Pierre. Fuentes communiqua à Son Altesse les ordres dont il étoit chargé. Ferdinand lui répondit qu'il attendoit le jugement de

1602.

1602.

Pape, & que la justice qu'il obtiendrait ne mettroit aucun obstacle à ce que l'amour fraternel lui dicteroit en faveur de don Pierre. Fuentes affecta de ne s'acquitter qu'avec peine de sa commission, & de plaindre le Grand Duc au sujet des vexations qu'on lui faisoit essuyer ; mais en même tems il répandit des bruits sourds & menaçans. Il rassembla des troupes dans les places du Siennois ; il ménagea même quelques intelligences dans Sienne pour y exciter une révolte. Le Grand - Duc fut donc en proie à de nouvelles inquiétudes. Il se voyoit comme sous le glaive de ses ennemis, devenus les arbitres du sort de l'Italie, depuis qu'ils n'avoient plus de concurrent. Cependant, il se représentoit que l'Espagne, étant au moment de sa décadence, ne pouvoit pas s'exposer aux dangers d'une nouvelle guerre. Le royaume dépeuplé, les sujets mécontents, les côtes exposées aux hostilités continues des Anglois & des Hollandois, faisoient assez sentir combien la paix étoit nécessaire pour remédier à tant de désordres. Le trésor royal épuisé, les revenus de l'Etat abandonnés à des

traitans , les surcharges des peuples sembloient aussi ne pas permettre à l'Espagne de rien entreprendre. Mais plus ces obstacles étoient grands, plus elle ambitionnoit d'étendre sa puissance. Comme il n'étoit plus possible d'imposer de nouvelles taxes, le ministère de Madrid imagina pour subvenir aux besoins de l'Etat, de faire une quête dans chaque paroisse, & de recevoir ce que les sujets donneroient de leur pure volonté. Cette extrême indigence n'empêcha cependant pas le Roi de dépenser trois cens mille écus, outre ce qu'il tiroit de ses Etats d'Italie, pour avoir garnison dans les places même, qui n'étoient pas de sa juridiction, & pour acheter, par des pensions, les Princes & les particuliers les plus puissans. Depuis le traité de Lyon, le Pape & le duc de Savoie avoient pris les intérêts de l'Espagne. Tous les autres Princes Italiens étoient aussi vendus à cette Monarchie, & l'on pouvoit regarder l'Italie comme une contrée presque entièrement soumise aux Espagnols. Venise intimidée par le Turc, & restant dans l'indolence par le système de neutralité qu'elle avoit

1602.

~~1602.~~ 1602. adopté, voyoit d'un œil tranquille tous les voisins opprimés. Le Grand-Duc étoit donc le seul sur qui devoit fondre l'orage ; la France ne pouvoit plus s'y opposer ; les Alpes l'arrêtoient ; d'ailleurs , elle n'avoit pas de marine. Marseille étoit le seul port qui pût fournir des secours à l'Italie. Le Grand-Duc ne cessoit d'engager Henri IV à y construire des galères ; il offroit même d'employer aux frais de construction , les revenus qu'on lui avoit assignés en France : mais Sully peu intelligent en matières politiques , & naturellement ennemi des Italiens , s'opposoit à ces avis comme à ces offres.

Le peu d'intérêt que la France prenoit aux affaires de l'Italie , la prépondérance que les Espagnols y avoient acquise , laissoient donc un libre essor à leur ambition. Quoique Ferdinand fût prêt à se défendre , les circonstances actuelles lui donnoient plus que jamais tout sujet de craindre le ressentiment de Philippe III.

Un si juste sujet d'alarmes s'accrut encore lorsque le Grand-Duc vit les Espagnols envahir des domaines , sur lesquels ils n'avoient aucun droit , &

s'emparer du marquisat de Finale qui avoit été garanti à la Maison Carreto par le traité de Vervins. L'Espagne vouloit absolument anéantir en Italie tous les droits de l'Empire. En conséquence, le duc de Savoie & Fuentes convinrent de se partager le fief des Langues (a), sans aucun égard pour la dignité de l'Empereur. Ils en chassèrent la garnison Allemande, & forcèrent ces peuples à prêter serment de fidélité à Philippe III. On sentit aisément en Italie que c'étoit le fruit du traité de Lyon, & l'on craignoit qu'il n'en résultât encore des suites plus désavantageuses. Ferdinand s'attendoit à être attaqué au premier moment, il voyoit le feu de la guerre s'allumer sur ses frontières, entre la ville de Lucques & le duc de Modène ; Fuentes le fomentoit en secret, il animoit les habitans de Lucques contre don César, qui se trouvoit dépourvu d'argent & de troupes. Ces mouvemens avoient pour prétexte que la province de Garfagne devoit appartenir à la république de

1602.

(a) Partie du Piémont & du Montferrat, pays très-fertile.

1602.

Lucques, par la mort d'Alphonse II ; dernier duc de Ferrare ; mais le but des Espagnols étoit d'épuiser la patience de Ferdinand, & de le forcer à secourir ouvertement le duc de Modène son parent, afin de trouver par-là, l'occasion de le déclarer auteur de cette guerre, & de se faire un droit de l'opprimer. Ferdinand fut en effet contraint de donner des secours secrets au Duc : il affecta cependant une neutralité apparente, & chercha les moyens de ramener la tranquillité commune ; mais ses démarches ne purent le garantir des troubles qu'on lui suscita dans la Lunigiane.

Cette province érigée en fief dès l'an 1110 par l'empereur Henri en faveur d'Opizzo Malaspina, auroit formé une assez belle Souveraineté, si ce fief n'eût été divisible presqu'à l'infini. Il étoit naturel que les voisins profitassent de cette division, sur-tout la république de Florence, qui ne laissoit échapper aucune occasion d'étendre son domaine. En effet, elle y avoit acquis deux territoires. Les Grands-Ducs aussi attentifs à profiter de cet avantage, en achetèrent d'autres pour

étendre leur juridiction, & former, en recouvrant Sarzana, une des provinces les plus importantes de leur Duché. Si l'on excepte le territoire de Pontrémoli, soumis alors au gouvernement de Milan, les anciennes acquisitions de la république de Florence, le duché de Massa, Sarzana, & autres appartenances & dépendances de la république de Gènes, on comprenoit dans la Lunigiane, sous le nom de fief, vingt-sept Juridictions. Trois appartenoient au Grand-Duc, huit lui étoient dévouées, mais uniquement comme à leur protecteur : huit autres s'étoient liées avec l'Espagne pour la même raison : huit avoient conservé leur entière indépendance, & suivoient selon les circonstances le parti de celui qui étoit le plus en état de les protéger. Les grands-ducs Côme & François avoient su combiner à leur avantage les Juridictions attachées à l'Espagne, avec celles qui s'étoient rangées sous leur protection, de sorte qu'ils y exerçoient paisiblement leur autorité ; mais les différens qui survinrent entre Ferdinand & la cour de Madrid, interrompirent cette bonne

~~1602.~~
1602.

intelligence. Les gouverneurs de Pontremoli, sollicités & protégés par le gouverneur de Milan, semèrent la discorde; & les feudataires en vinrent même à des hostilités. Ces débats furent donc le prétexte qui autorisa l'Espagne dans ses usurpations; ses Officiers ne tardèrent pas à dépouiller, même avec des formalités judiciaires, plusieurs des feudataires les plus obstinés : elle sentit néanmoins qu'il falloit colorer cet exercice de souveraineté, sans quoi il lui étoit impossible d'attenter aux droits de l'Empereur; elle produisit donc une ancienne investiture de Vincelas. Cet Empereur avoit érigé Milan en duché, l'an 1395, en faveur de Visconti, il lui avoit donné ce qui n'avoit jamais appartenu à l'Empire; mais ce qui appartenoit de droit à d'autres. Cette vexation rapprochant de la Toscane le feu de la guerre, & intéressant plus directement le Grand-Duc, l'obligeoit d'être plus attentif à sa sûreté. Les vues politiques du cabinet de Madrid avoient cessé d'être inconnues. La conjuration du maréchal de Biron montrait assez que le ministère de Philippe ne vouloit plus com-

battre à guerre ouverte, mais conquérir par des voies obliques & par des artifices. Le duc de Savoie, Fuentes & Biron avoient formé le complot d'assassiner le Roi & le Dauphin, afin de s'emparer de la Provence, du Languedoc, & de rallumer le feu de la guerre dans le royaume. Les desseins de Biron (a) furent prévenus. Les instructions que Ferdinand donna au Roi, fournirent en grande partie les preuves de cet horrible projet. Mais le Roi ayant témoigné indiscrettement la reconnaissance qu'il devoit au Grand-Duc, sur les instructions qu'il en avoit reçues, les Espagnols s'en irritèrent davantage contre Son Altesse, & cherchèrent à lui donner de nouvelles inquiétudes.

Il sembloit que tous les événemens secondassent l'ambition des Espagnols,

1602.

1603.

(a) La première fois Biron avoua sa trahison; Henri lui fit grace. La seconde fois il fut trahi par son confident Lafin, & ne voulut rien avouer: il fut exécuté dans la cour de la Bastille. On verra par la suite que les Espagnols n'avoient pas renoncé à ce projet atroce.

1603.

& leur fournissent les occasions d'étendre leurs conquêtes. Le jeune Prince de Piombino venoit de mourir à Gênes. La ligne des Appiano, habile à succéder au fief, s'éteignoit avec lui; en conséquence, le fief retournoit à l'Empire: mais les Espagnols avoient garnison dans Piombino & dans la forteresse. Cet événement eût sans doute été très-favorable au Grand-Duc, qui desiroit réunir cet Etat au domaine de Pise. Les troupes Espagnoles, la foiblesse de l'Empereur, la jalousie des voisins ne le lui permirent pas. Cette mort arrivée dans des circonstances si désavantageuses, affecta d'autant plus Ferdinand qu'il étoit déjà très-mécontent de l'indifférence que Henri IV. marquoit pour l'Italie, indifférence qui lui donnoit lieu de se repentir des mauvais procédés qu'il avoit eus contre la cour d'Espagne. Si les Espagnols étoient vindicatifs, ils étoient aussi reconnoissans lorsqu'on les avoit obligés, & lorsqu'on avoit mérité leur confiance. Henri IV au contraire avoit, par le traité de Lyon, abandonné à la discrétion des Espagnols, les Vénitiens & le Grand-Duc qui lui avoient

rendu les services les plus signalés. ~~1603.~~
 Ces réflexions , combinées avec les 1603.
 circonstances , donnoient la plus grande
 inquiétude à Ferdinand , tandis que les
 Espagnols s'emparoiént du fief de Piombino *au nom de qui il appartiendroit.*

Lorsque Jacques d'Appiano s'empara de Piombino , après avoir tué Gambacorta tyran de Pise , il ne pouvoit justifier son usurpation par aucun titre. Le malheur des tems fut cause qu'il en jouit paisiblement ; & ses descendans , appuyés par l'Empire , prouvèrent qu'ils en étoient légitimes possesseurs. Maximilien I , si facile à prodiguer les investitures , donna celle de ce fief à Jacques IV d'Appiano en 1509 , & établit par ce moyen un droit dont ses successeurs jouirent par la suite. La ligne légitime des feudataires s'étant éteinte en 1585 par la mort de Jacques VI , l'empereur Rodolphe II déclara le bâtard Alexandre habile à succéder , & érigea ce fief en Principauté. Les termes équivoques & même contradictoires des différentes investitures faisoient douter si les femmes étoient appelées à la succession de ce fief. Il restoit deux

~~l'empereur~~ 1603. sœurs du dernier Prince, ce qui fit naître un différend qui fut porté au conseil de l'Empereur. Les descendants légitimes de Jacques III prétendoient aussi à cette succession, quoiqu'ils ne fussent rappelés dans aucune des investitures. Les autres branches bâtarde se présentoient également ; mais il sembloit que tous les droits se réunissoient en faveur de la sœur aînée du feu Prince, femme de don George de Mendoza, comte de Binasco, son oncle maternel. Le fief de Piombino passoit pour rapporter sept mille écus par an, quant à la partie du continent, en comprenant ensemble les biens féodaux & allodiaux : mais les charges absorboient ce revenu. L'Elba, y comprise la mine de fer, produisoit quinze mille écus, revenu grévé pour-lors de plusieurs dettes anciennes & nouvelles.

Quel que fût l'événement de cette succession, Ferdinand résolut de tenter l'acquisition de l'Elba, sans s'inquiéter de l'opposition des Espagnols. Son dessein étoit d'en faire le chef-lieu de l'ordre de Saint-Étienne, en lui abandonnant le gouvernement absolu de

l'Isle, & la défense des côtes de la Toscane. Vers la fin de l'an 1594, le Grand-Duc avoit prévu cet événement, & avoit demandé à l'Empereur de lui céder en fief l'Elba, Pianosa, & Montechristo, dans le cas où la seigneurie de Piombino seroit dévolue à l'Empire. Sa Majesté voulant reconnoître les grands services de Ferdinand, qui l'avoit secourue tant en hommes qu'en argent, lui écrivit alors qu'elle se rendroit à ses demandes, en prenant ensemble des arrangemens convenables. Dans cette circonstance, Sa Majesté Impériale demanda par son Ambassadeur que le Grand-Duc lui payât quatre cens mille écus pour l'investiture du fief, & qu'il remit à la Maison d'Autriche tout ce qu'elle lui devoit. Cette proposition, vague & captieuse, pouvant s'étendre plus loin que Ferdinand ne l'entendoit, l'offensa singulièrement. Il fit remettre à l'Empereur l'écrit qu'il lui avoit envoyé, en disant que « la parole d'un Empereur » n'exigeoit pas de signature, ou que « s'il falloit un écrit, celui-là n'énon- » çoit pas suffisamment les termes de » l'accommodement ».

1603.

Néanmoins Ferdinand crut que les événemens présens l'autorisoient à rappeler à l'Empereur ce que Sa Majesté lui avoit promis : il lui offrit de tenir les conditions dont ils étoient convenus par le passé, lui faisant cependant observer les anciens droits que la ville de Pise avoit sur ce fief, le titre que lui donnoit la possession de Portoferraio, & la protection qu'il avoit accordée aux vassaux de Piombino contre les Turcs. L'Empereur parut disposé à tenir sa promesse ; il remit sa décision jusqu'au jugement qui seroit rendu sur le rapport des Commissaires qu'on avoit envoyés pour prendre possession de l'Elba, & s'instruire des droits de tous les concurrens. Mais les Espagnols refusèrent d'admettre ces Commissaires : ce procédé fit assez sentir que la cour de Madrid vouloit entrer en concurrence avec les autres prétendans ; ou plutôt il montrait clairement qu'elle vouloit retenir par force l'isle d'Elba, ce qui obligea le Grand-Duc d'abandonner ses instances.

Philippe reprit alors l'ancien projet

de Doria. Le comte de Benavente (a) se rendit aussi-tôt à l'Elba avec des vaisseaux chargés de matériaux pour construire un port & une forteresse à *Lungone*. Ce vice-roi de Naples marqua même peu d'amitié pour le Grand-Duc en passant à Livourne. Le but de Philippe étoit de s'assurer la possession de cette île, & d'y entretenir des forces capables de contrebalancer celles que le Grand-Duc avoit à Portoferrario. Ferdinand voyant donc que les Espagnols le molestoient dans la Lunigiane, dans le Siennois, à l'Elba, & ayant outre cela, découvert que l'on avoit pris des arrangemens pour l'exclure du fief de Pitigliano, sentit bien qu'il étoit tems de se garantir du danger qui le menaçoit. Il usa de souplesse envers la cour d'Espagne; il fit faire de nouvelles propositions d'accommodement à don Pierre; enfin il n'o-

(a) Petite ville du royaume de Léon, qui avoit eu le titre de Duché sous Henri II, roi de Castille. Henri III la dépouilla de ses titres & de ses privilèges. Il en fit ensuite un comté en faveur de Jean-Alphonse Pimentel, Portugais.

1603.

mit aucune des choses les plus propres à se captiver la bienveillance des principaux Ministres ; mais la grande faveur que don Pierre s'étoit acquise auprès du Roi , & la pension de douze mille écus qu'il en recevoit par une espèce de commisération , rendoient cet accommodement beaucoup plus difficile. Il ne voulut pas absolument traiter avec les Ministres de Ferdinand, & se référa au jugement de Sa Majesté entre les mains de qui il avoit remis toutes les prétentions. Le Ministère de Philippe ne vouloit plus s'en rapporter à la décision du Pape , & faisoit des tentatives à Rome pour engager Sa Sainteté à ne point prononcer sur cette affaire. Côme Concini , député du Grand-Duc , sentant combien il falloit user de prudence pour ne compromettre ni la dignité ni les intérêts de son maître , imagina tous les moyens possibles pour traîner les choses en longueur. Il eut pendant ce tems-là une conférence avec le confesseur de Sa Majesté , sur l'importante question de savoir si en bonne morale on est tenu de secourir un frère qui s'est plongé dans la misère. Cette conférence lui donna lieu de découvrir

couvrir où tendoient réellement les desseins de Philippe III.

1603.

La Reine desiroit marier l'Archiduchesse sa sœur avec le prince Côme, héritier présomptif de Toscane : tel devoit être le prix de la réconciliation de Ferdinand avec la cour de Madrid. Le parti étoit très-convenable, & ne déplaisoit pas au Grand-Duc, dont le souvenir étoit toujours agréable à l'Archiduchesse. Néanmoins Ferdinand ne voulut pas en témoigner une satisfaction trop prompte, pour ne pas se soumettre entièrement à la volonté du Roi. Il soutint sa dignité, & vit aussitôt que le motif pour lequel la cour de Madrid lui avoit donné tant d'inquiétudes n'étoit pas la pitié que Sa Majesté avoit eue de don Pierre : ainsi Ferdinand continua de justifier sa conduite avec hardiesse. Il rappella toutes les obligations que lui devoit la Couronne, & le service qu'il venoit de lui rendre en faisant arrêter le roi Sébastien ; bientôt il osa s'opposer aux violences du gouverneur de Pontremoli ; il mit garnison dans tous les châteaux des petits Marquis qui étoient sous sa protection. Alors il représenta forte-

1603.

ment à l'Empereur qu'il étoit tems de sortir d'un si long assoupissement, & d'avoir le courage de défendre les droits de l'Empire dans la Lunigiane & à l'Elba; qu'autrement Sa Majesté perdrait toute son autorité en Italie, & n'obtiendrait de secours d'aucun Prince dans le plus pressant besoin. Ces remontrances courroucèrent l'Empereur contre le roi d'Espagne; la cour de Madrid prit bientôt le parti d'agir avec plus de circonspection.

1604.

Philippe III n'avoit pas encore procuré à don Pierre la satisfaction qu'il lui promettoit depuis si long-tems. Le hasard termina ce différend, & délivra Ferdinand du plus grand de ses embarras. La mort de Concini avoit déjà retardé la décision de cette affaire, celle de don Pierre rompit tout arrangement. Don Pierre étoit revenu de Rome avec une fièvre quarte qui le minoit lentement. Ses désordres, les chagrins avoient aussi contribué à l'abattre; il fut enfin attaqué à Madrid d'une fièvre inflammatoire dont il mourut. Peu de tems avant sa mort, il avoit voulu intéresser la pitié du Roi & du Grand-Duc en faveur des enfans

naturels qu'il laissoit; il écrivit à ce sujet à son frère le 24 avril. « Si Votre Altesse étoit témoin du triste état où m'ont réduit cette maladie subite, & la douleur amère avec laquelle je lui écris, je suis assuré qu'elle n'auroit pas besoin d'être touchée par d'autres motifs pour se sentir les entrailles émues en faveur des pauvres enfans & de la famille que je laisse en bute à tous les traits de la fortune, & peut-être sans aucune ressource. Mais persuadé que Votre Altesse changera de sentimens, & prendra le parti de la douceur & de l'amitié qu'elle avoit eue pour moi, je la prie d'oublier la mésintelligence qui a régné entre nous, & les chagrins que je lui ai si souvent donnés. Avant de rendre le dernier soupir, j'ai voulu satisfaire au devoir de ma conscience, & m'acquitter de ce que me prescrit la nature envers un frère aîné, afin d'être en état de me jeter dans les bras de mon Dieu. Je prends donc congé de Votre Altesse à mon départ de ce monde. Je la supplie en même tems de considérer toute l'étendue de sa puissante fortune, & combien il lui reste de biens à moi en-

1604.

tre les mains, combien de tems elle en a joui, pour peser tout dans une juste balance, & en distribuer une partie aux enfans naturels que je laisse; savoir, deux fils & trois filles. Elle partagera le reste entre ceux qui m'ont servi, conformément au testament que j'ai fait, & au codicile que je ferai s'il plaît à Dieu. Je sais que Votre Altesse est équitable & bonne chrétienne; je suis donc plein de confiance en elle. Mes douleurs & mes sanglots ne me permettent pas d'en dire davantage; puisse Dieu suppléer par sa miséricorde à ce à quoi j'ai manqué, & inspirer à Votre Altesse des actes de piété, de tendresse dignes d'une gloire éternelle, & lui accorder une vie longue & heureuse.

Don Pierre mourut le jour suivant sans avoir fait d'autres dispositions. Aussi-tôt le corrégidor de Madrid saisit au nom des créanciers, & avec l'appareil effrayant de la Justice, tout ce que possédoit le défunt; il le fit cependant inhumer avec autant de pompe que si ç'eût été un infant d'Espagne; on vit à ce convoi le plus nombreux cortège; tous les ordres de la Capitale s'y étoient rendus, les Grands & les

gens les plus distingués portèrent le corps sur leurs épaules. Don Pierre avoit demandé d'être inhumé dans l'église des Jésuites, mais ceux-ci ayant appris qu'il étoit dans un état de putridité, le refusèrent; il fut transporté chez les Trinitaires, la cour étoit alors à Valladolid, & ne put honorer le convoi. A l'ouverture du testament que don Pierre avoit fait à Rome en 1595, on fut extrêmement surpris des prodigieuses dispositions qu'il contenoit; il prétendoit avoir sept millions à répéter contre le Grand-Duc. Il ordonnoit de fonder un collège & des écoles de Jésuites: il faisoit les legs les plus considérables, & des pensions viagères à ses confidens, à ses domestiques: il assignoit des dots aux filles, & établissoit un droit d'aînesse en faveur de don Pierre qu'il avoit eu de dona Antoinette de Caravajal; la même qu'il avoit amenée avec lui à Rome, du tems du grand-duc François. Il nommoit le Roi son héritier; & au défaut de son acceptation, le Pape; accordant à l'un ou à l'autre une année pour accepter ou refuser. Il ne parloit du Grand-Duc qu'en le rap-

1604

pellant comme débiteur de la moitié de l'hérédité du grand-duc François. Il nommoit pour exécuteurs testamentaires don Jean Idiaquèz & Ambroise Spinola qui ne vivoient plus alors. Le Roi ne fit aucun acte par lequel il parût se porter héritier : il ordonna seulement au corrégidor de Madrid d'avoir soin des enfans que laissoit don Pierre.

Dans les lettres que don Pierre avoit écrites au Roi & au Grand-Duc, il ne reconnoissoit que deux fils & trois filles qu'il avoit eus d'Antoinette. Il les faisoit élever chez lui. Don Pierre son fils aîné & dona Eléonore étoient antérieurs à son mariage. Les autres, savoir, don Marie, don Côme & dona Jeanna étoient aduktérins. Il se présenta encore à la succession deux fils, une fille, nés de dona Isabelle de Caravajal sœur d'Antoinette, & un don Côme né de dona Marie de la Ribera. Celui-ci étoit âgé de quatorze ans. Il s'étoit déjà pourvu au conseil de Castille, pour obtenir une pension alimentaire. Les Juges frappés de la ressemblance qu'il avoit avec don Pierre la lui avoient accordée.

Ferdinand fit un pompeux service

à son frère , & prit soin des enfans seuls qu'il avoit nommés comme lui appartenans. Il les demanda au roi d'Espagne , & leur procura en attendant les secours convenables à leur âge & à leur rang. Philippe remit cette affaire à son conseil d'Etat. Comme il pouvoit en résulter quelques sujets de méfintelligence & de trouble entre le Grand-Duc & la cour de Madrid , il fut décidé que Sa Majesté ne prendroit aucune part à cette succession , & qu'en remettant au Grand-Duc les enfans de don Pierre, on lui recommanderoit de les élever selon leur rang , & selon l'intérêt que le Roi prenoit à leur fortune. Le Pape étoit aussi dans la même intention , sacrifiant tout intérêt au repos de l'Italie. Le Ministère d'Espagne jugea cependant qu'il étoit de la dignité de Sa Majesté de ne pas s'expliquer sur le champ , afin de tirer le meilleur parti possible du Grand-Duc en faveur de ces enfans , & de faire en sorte que les dettes de don Pierre fussent acquittées. Ces dettes se montoient à sept cens mille écus en Italie. Il en laissoit presque autant en Espagne. C'est pourquoi Ferdinand ne se porta

1604.

pas héritier. Mais il entra en possession des biens, en vertu de la substitution établie par le grand-duc Côme, puisque don Pierre ne laissoit aucun enfant légitime. Le Pape y consentit, ayant eu jusque-là le droit de prononcer sur le différend des deux frères, & de déclarer que les créanciers ne pouvoient attaquer les biens héréditaires de don Pierre. Le Grand-Duc fit aussi savoir que s'il assistoit les enfans de son frère, ce n'étoit que par tendresse, & de son propre trésor. Il laissa le corrégidor de Madrid disposer des autres biens comme en ordonneroit la Justice. Le Ministère Espagnol, qui ne vouloit pas se trop avancer sur les intentions du Roi, rendoit ces précautions indispensables. Ferdinand demanda qu'il lui fût permis d'envoyer un Député en Espagne. Son dessein étoit de prévenir toutes les difficultés qui auroient pu s'élever dans ces circonstances, & les obstacles que des envieux auroient peut-être mis à sa réconciliation avec la cour de Madrid. Le Député trouva les esprits singulièrement changés. Le duc de Lerme, le secrétaire Franquez parurent très-disposés à favoriser les de-

mandes du Grand-Duc, & à lui faire recouvrer l'amitié du Roi. On lui remit les enfans de don Pierre. Sa Majesté ordonna qu'ils fussent accompagnés jusqu'en Toscane par un de ses Gentilshommes. Outre cela, on promit au Grand-Duc l'investiture de Sienné : on lui accorda tout ce qui pouvoit le tranquilliser, & on lui fit espérer que Sa Majesté s'expliqueroit conformément aux desirs de Son Altesse. Le confesseur de la Reine fit alors quelques ouvertures au Député sur le mariage d'une Archiduchesse avec le prince Côme. Enfin l'on dissipa toutes les craintes que pouvoit encore avoir le Grand-Duc. Ferdinand fut extrêmement sensible à ces traits de bienveillance. Il voulut aussi-tôt se faire connoître plus avantageusement, & répondre à ces gracieux procédés par de magnifiques présens qu'il envoya à la cour de Madrid. Celui qu'il destinoit à Sa Majesté, après avoir pris avis du duc de Lerme, étoit une statue équestre en bronze (a). Il en ordonna

1604.

(a) L'Auteur dit ailleurs, que ce fut le Roi même qui la demanda. Voyez C. XIII.

1604. l'exécution au célèbre Jean de Bologne. Elle devoit être semblable à celle du grand Côme.

CHAPITRE XI.

Motifs pour lesquels le Grand-Duc se détache insensiblement du roi de France. Fuentes fait une tentative sur la Lunigiane, & le vice-roi de Naples élève la forteresse de Longone dans l'Elba. Secrète correspondance du Grand-Duc avec les Anglois & les Hollandois. Entreprises maritimes contre le Turc. Arrangement du mariage du Prince Côme avec l'Archiduchesse Marie Magdeleine.

LA paix de l'Italie, assurée par des traités & par des promesses, sembloit délivrer le Grand-Duc de toute inquiétude, & le laisser jouir en repos de son bonheur. Mais la tranquillité de la Toscane étant nécessairement liée avec celle de l'Europe, Ferdinand devoit être continuellement attentif à maintenir ce calme, d'où dépendoit celui

de ses Etats. Les traités de Vervins & de Lyon avoient fait cesser tous les mouvemens ; mais ils n'avoient pas calmé l'animosité, ni étouffé l'ambition des ennemis qui avoient été en guerre. L'Espagne souffroit avec peine un rival, qui s'étoit élevé de la plus grande détresse au comble de la gloire, & osoit prétendre à lui disputer la Monarchie universelle. Henri IV également jaloux de la grandeur de l'Espagne, vouloit en abattre l'extrême puissance, venger des torts qu'elle avoit faits au royaume de France, & gagner enfin sur elle la prépondérance en Europe. Ces deux Couronnes ennemies, ne pouvant plus se faire une guerre ouverte, avoient substitué la ruse & les artifices à la force, pour s'inquiéter réciproquement sans manquer aux traités. Henri donnoit des secours aux Hollandois ; les Espagnols agissoient sourdement en France, afin de troubler la tranquillité du Royaume. Le duc de Savoie plus ambitieux que tous les autres, également propre aux armes & aux artifices, cherchoit à faire rompre cette paix qui s'opposoit à son agrandissement. L'impuissance arrêtoit

1604.

1604.

les rivaux ; & l'Espagne seule, qui continuoit la guerre avec les Anglois & les Hollandois, manquant de troupes & d'argent, attendoit l'occasion de faire la paix. Elisabeth étoit morte. Jacques Stuart, roi d'Ecosse, qui venoit de lui succéder, réunissoit les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & prenoit par cette raison le titre de roi de la Grande-Bretagne. Aucun Prince ne donna plus d'espoir en montant sur le trône, mais jamais aucun ne trompa davantage l'attente générale. Les Princes parurent d'abord satisfaits, & très-jaloux de son alliance. L'Espagne s'humilia même pour obtenir la paix : mais la politique un peu trop dissimulée de ce Prince lui fit perdre son crédit. Jacques voulut pour ainsi dire mettre sa religion à l'enchère entre les Catholiques & les novateurs, & donna naissance à tous les maux dont sa Maison fut enfin la victime. Plus fait pour la chaire que pour le trône, il s'occupa moins des affaires d'Etat que de disputes théologiques, & ne fut pas profiter des circonstances où se trouvoit l'Europe pour remplir dignement la place qu'Elisabeth avoit tenue

avec tant d'autorité & tant de gloire.

1604.

Ferdinand n'avoit jamais traité ouvertement avec cette Reine, de peur de déplaire aux Papes : mais il entretenoit avec elle une correspondance secrète par le moyen des Marchands, ou des Ministres qu'elle avoit à la cour de France : il avoit su gagner son estime, en profitant de l'amitié qu'elle avoit pour Henri IV. D'ailleurs elle lui devoit quelque reconnoissance des bons traitemens que les Anglois éprouvoient à Livourne.

Jacques Stuart étoit allié avec la Maison de Lorraine : le Grand-Duc en prit le prétexte de lui faire une députation solennelle pour le féliciter de son avènement au trône. La Grande-Duchesse & le duc de Lorraine avoient dessein d'offrir à ce Monarque une Princesse de Toscane pour son fils aîné. Henri IV appuyoit ce projet. Le Député du Grand-Duc trouva le roi Jacques assez disposé à l'écouter sur ce parti, car il vouloit une riche dot, & se faire des amis parmi les Princes Catholiques. Ferdinand de son côté cherchoit à se concilier l'amitié d'une nation qui commençoit à dominer sur les

~~1604~~ 1604. **mers.** Malgré tous les soins du duc de Lorraine, le projet de Ferdinand devoit échouer, vu l'âge tendre des deux personnes qu'on se propoisoit d'unir. La reine Marie, en proie à nombre de troubles domestiques, ne montrait pas non plus beaucoup de zèle pour la Maison Médicis.

L'espoir du Grand-Duc avoit été trompé après la naissance du Dauphin. Loin de voir Henri IV s'intéresser au bien de la Toscane, Ferdinand apprit bientôt que ce Monarque le regardoit avec beaucoup d'indifférence. Les François ne marquoient plus aucune estime pour Son Altesse; les esprits s'aigrirent davantage; & les intrigues se multiplièrent pour alimenter le feu de la discorde. Mademoiselle d'Entragues, alors Marquise de Verneuil, venoit aussi de donner un fils au Roi. Jusqu'à la naissance du Dauphin, cette maîtresse impérieuse s'étoit flattée que le Roi l'épouserait, comme il le lui avoit souvent promis. Cet espoir s'évanouissoit donc par l'heureuse fécondité de la Reine. L'amitié que Henri avoit marquée à la femme dans cette occasion ne fit qu'irriter la fureur jalouse de sa

maîtresse : de sorte qu'elle oublia bientôt le respect qu'elle devoit. La foiblesse du Roi lui donnoit encore plus de hardiesse. Ceux qui étoient mécontents de la Reine ne manquèrent pas de nourrir & de fortifier la passion de sa rivale. Enfin la Marquise porta la témérité & le mépris, jusqu'à dire qu'elle étoit la *vraie femme* du Roi, & Marie sa *concubine* : « Que la Florentine garde son bâtard, disoit-elle » à ses adulateurs, & moi je garderai » mon Dauphin ». Le Roi lui ayant fait proposer d'élever son fils à Saint-Germain avec le Dauphin, elle répondit insolemment qu'elle ne souffriroit pas qu'il fût élevé *avec des bâtards*. Elle tâchoit d'éteindre dans Henri tous les sentimens paternels, en lui soutenant que le Dauphin ne lui ressembloit pas, & qu'on ne voyoit dans cet enfant que les traits de *cette mauvaise race* des Médicis.

La Reine naturellement sensible fut courroucée de ces outrages : elle ne put s'empêcher de représenter à Sa Majesté l'excès de sa foiblesse, & les dangereuses conséquences que ces odieux propos pouvoient avoir rela-

1604.

tivement à la légitimité du Dauphin. Mais elle fut encore plus affligée lorsqu'elle vit le Roi n'entendre qu'avec froideur les plaintes qu'elle lui faisoit d'une manière si vive & si passionnée, & même excuser sa favorite avec douceur. Abandonnée pour-lors aux larmes & au désespoir, la Reine s'enferma dans son appartement, ne voulant voir personne, ni même prendre aucun aliment, étant décidée à mourir plutôt que d'être davantage exposée à cet odieux mépris. Henri fut ému : il chercha à la consoler. Attendri par ses larmes, il lui promit, pour la calmer, que la Marquise ne paroîtroit plus à la Cour. Marie s'appaîsa : mais le Roi qui n'étoit pas toujours sincère dans de semblables promesses, étoit très-attentif à trouver quelques prétextes pour ne pas les tenir. Cette inconséquence peu digne d'un Roi, fut cause que la Reine se livra de nouveau à tout le courroux d'une femme indignement outragée.

Peu de tems après, la marquise de Verneuil fut convaincue d'avoir conspiré avec le comte d'Auvergne son frère contre la vie du Dauphin, & con-

tre le repos du Royaume. Il sembloit que le Roi dût par raison d'État, & pour sa propre sûreté abandonner à son malheureux sort une femme si méchante & si dangereuse : mais Henri étonna toute la France en faisant grace à cette perfide & à son frère : cette grâce fut même ce qui augmenta l'amour qu'il avoit pour elle. La Cour divisée en deux partis, étoit sans cesse agitée par ces turbulentes alternatives ; & le héros du siècle, après avoir conquis son Royaume avec tant de peines & de travaux, s'exposoit continuellement aux aigreurs & aux plaintes de ces deux femmes qui ne l'aimoient ni l'une ni l'autre. Ferdinand instruit de tous ces troubles, blâmoit hautement la conduite de la Reine, lui reprochoit sévèrement ces querelles, ces aigreurs qui altéroient la santé du Roi, l'empêchoient de lui marquer une amitié sincère, la couvroient elle-même de ridicule & d'un souverain mépris. « Vous devez, ajoutoit-il, employer vos talents à vous concilier l'amour & l'attachement des principaux Ministres. Sa Majesté vous avoit nommée Régente pendant sa maladie, & vous avoit assez

1604.

indiqué par-là quel étoit votre véritable devoir. Lorsque Catherine resta avec des enfans en bas âge, peu s'en fallut que les Princes du Sang, de concert avec les Huguenots, ne la forçassent de renoncer à la tutelle: ils avoient même concerté de la renfermer dans un Monastère, ou de la renvoyer à Florence. Or, vous courez les mêmes risques, ayant affaire à de puissans Huguenots, & à des Princes de la même trempe. Il est donc essentiel de vous affectionner la nation, d'apprendre sa langue, de vous y exercer, & de cesser d'insulter les sujets de Sa Majesté, en disant que les François ne sont que *des traîtres*, comme il est notoire que vous le dites hautement.

Ferdinand n'ignoroit cependant pas que tous ces avis seroient inutiles aussi long-tems que Concino & la femme seroient en discorde avec Giovannini, & qu'ils encourageroient la Reine à ne suivre que ses caprices, même contre les intérêts de la Maison de Médicis. Ces deux mauvais génies osèrent aussi jeter des soupçons & des semences de discorde entre Henri IV & le Grand-Duc. Ils menacèrent Giovannini d'at-

tenter à la vie, & formèrent effectivement le complot de le surprendre pendant la nuit. Ces excès courroucèrent Ferdinand. Il ordonna au père de Concino de notifier expressément à son fils qu'il le feroit déclarer rebelle, s'il faisoit encore la moindre insulte à Giovannini : qu'alors il le demanderoit au Roi pour le punir comme il le mériteroit. Ces menaces offensèrent la Reine : mais elles intimidèrent Concino, il fit au Grand-Duc les plus humbles représentations pour se justifier. Ferdinand lui répondit avec le même ton de sévérité, en lui rappelant ses fautes. « J'ai reçu votre » lettre : plutôt-à-dieu que les faits répondissent à vos protestations ; que » ne puis-je excuser Madame (a), » & Vinta de m'avoir fait consentir de » vous laisser passer en France, car » ce n'a été que malgré moi : je connoissois votre génie. Dès que vous » avez été dans ce Royaume, vous » avez présenté mille chimères à la » Reine : de sorte que le jour de la cé-

1604.

(a) La Grande-Duchesse.

1604.

» célébration de ses nœces (a), au lieu de
 » montrer de la joie d'être unie à un
 » aussi grand époux, elle ne fit que
 » gémir, pleurer, murmurer; & cela
 » par vos stratagèmes. Le Roi voulut
 » ensuite l'initier dans les affaires d'E-
 » tat, & lui donner la plus grande au-
 » torité: mais peu à peu vous lui en
 » avez fait passer l'envie. Vous avez
 » chassé de France plusieurs personnes
 » sans fortune, & qui étoient venues
 » sous les auspices de la Reine, pour
 » s'attacher sincèrement à son service.
 » Aujourd'hui même vous voulez en-
 » core expulser tous les Italiens qui
 » vous font ombrage; vous inspirez
 » de la méfiance contr'eux par vos
 » trames. Tandis que la Reine devoit
 » s'occuper des affaires importantes de
 » l'État, se lier avec les Ministres, & avec
 » les zélés serviteurs du Roi, elle est
 » comme enchaînée par vos prestiges,
 » à des bagatelles indignes de son rang.
 » Vous l'amusez de bruits, de nouvel-
 » les; & vous l'empêchez ainsi de faire
 » amitié aux Princes & aux Princesses

(a) A Lyon.

» de France, & de paroître prudente,
 » réfléchie, bienveillante. Sachez aussi
 » qu'en offensant mes Ministres, c'est
 » moi que vous offensez. Je ne souf-
 » frirai pas qu'ils vous manquent. Sou-
 » venez-vous que vous ne tenez votre
 » existence actuelle que de ma Maison;
 » & que votre ayeul, votre père, vo-
 » tre frère l'ont servie avec beaucoup
 » d'honneur. Si vous agissez bien, on
 » fera de vous le cas qu'on a fait d'eux:
 » mais ce sont des faits, & non des
 » paroles, qui me contentent. Faites
 » donc en sorte que je reçoive défor-
 » mais des nouvelles plus avantageuses
 » de votre conduite, & de votre ser-
 » vice auprès de la Reine. Soyez pru-
 » dent; vous en avez besoin ».

Cette lettre produisit une réconci-
 liation apparente entre Concino &
 Giovannini; mais elle ne rétablit pas
 une entière confiance entre Henri IV
 & le Grand-Duc. Au contraire cette
 confiance diminua de jour en jour.
 L'indifférence que le Roi montrait
 pour les intérêts de l'Italie, la haine
 que Sully avoit pour Son Altesse &
 pour tous les Italiens en général, les
 procédés étranges de ce Ministre ne

~~1604~~

1604.

contribuoient pas moins à augmenter la mésintelligence entre ces deux Princes. Sully se plaignoit continuellement des transports qu'on avoit faits à Ferdinand sur les revenus de l'Etat. Il arrêtoit les paiemens, quoique ces cessions eussent été signées du Roi même, & enregistrées en Parlement. Ferdinand étoit donc autorisé à se plaindre du mépris & de l'ingratitude de Henri. Sully de son côté imputoit ces refus de paiemens à la *ténacité* du Roi, & Sa Majesté en accusoit la négligence de son Ministre. Le Grand-Duc n'en faisoit pas moins de plaintes & d'instances. De quelque subterfuge que se servît Henri pour ne pas les entendre, Giovannini le surprit adroitement, & lui représenta, même avec humeur, l'irrégularité de ces procédés, si contraires à la bonne amitié qui avoit subsisté entre Sa Majesté & le Grand-Duc. « La bonne amitié, répondit Henri, ne doit pas être fondée sur l'argent. Cela est vrai, repartit Giovannini; mais si l'amitié peut être fondée sur la foi des traités, pourquoi donc y manque-t-on si ouvertement envers mon maître? Jamais les Espagnols n'ont

manqué (a) aux paroles qu'ils avoient données à la Maison de Médicis ». En général, l'humeur brusque & bisarre de Sully seconçoit les intentions du Roi ; & la passion que ce Monarque avoit pour l'argent , le faisoit haïr de ses amis & de ses sujets (b). En effet cette passion étoit si grande dans Henri , qu'il ne put s'empêcher de reprocher à la Reine que , *tandis que Ferdinand faisoit en Espagne des présens de trente & quarante mille écus , il lui envoyoit à lui des oranges & des limons.* Ville-roi n'ignoroit pas ce foible de Henri :

1604.

(a) On pourroit dire que ceci n'est pas vrai.

(b) On ignore où l'Auteur Italien peut avoir acquis des lumières si fausses sur la personne de Henri-le-Grand ; mais tous les Auteurs François réclament contre ces assertions hasardées. Henri IV est représenté dans leurs écrits comme le meilleur & le plus grand de nos Rois ; ils sont l'interprète de la nation entière , parmi laquelle vivra toujours la mémoire de ce grand Prince ; elle est également respectée parmi les nations étrangères ; & lorsque le Souverain actuel des François monta sur le trône , ce fut le grand Henri qu'il se proposa d'imiter pour le bonheur de la nation. (*Note du Traducteur.*)

1604

il s'en plaignoit même devant Giovan-
nini, il lui disoit que pour faire de ce
Monarque un héros accompli, il lui
falloit un Ministre qui pût modérer
son avidité.

1605.

Henri se refroidit encore plus envers
le Grand-Duc, lorsqu'il fut que Son
Altesse s'étoit enfin raccommodée avec
l'Espagne, & que l'on avoit amené les
enfans de don Pierre à Florence. Don
Jean de Gaviria reçu sur les galères Tos-
cane dans un port Espagnol, ve-
noit assurer Ferdinand que Philippe III
oublioit tout ce qui s'étoit passé. Il lui
apportoit l'investiture de Sienné. Ga-
viria lui demanda de s'en rapporter à
Sa Majesté Catholique concernant le
mariage du prince Côme. Quant aux
enfans de don Pierre, il les lui recom-
manda fortement, vu l'intérêt que le
Roi prenoit à leur sort. Don Côme,
le second de ces enfans, étoit mort;
le Roi lui avoit substitué l'autre jeune
Côme, quoique don Pierre ne l'eût
pas reconnu dans ses lettres. Les quatre
autres que leur père n'avoit pas avoués,
étoient restés en Espagne. Ferdinand
promit cependant de les recevoir en
Toscane, si Sa Majesté consentoit
qu'ils

qu'ils ne portassent pas le nom de Médicis ; parce qu'il n'étoit pas juste qu'il les reconnût , leur père ne l'ayant pas fait. Ferdinand offroit de les recevoir , ne voulant pas qu'il y eût en Espagne une troupe de mendiants sous le nom de sa famille. Si Gaviria fut très-satisfait de sa commission , le Grand-Duc ne le fut pas moins d'être délivré de toutes ses craintes. Malgré cela , il voyoit avec peine que le roi fît élever la forteresse de Longone.

Depuis que la cour de France avoit renoncé à l'Italie , l'unique but des Espagnols étoit de s'assujettir cette contrée. Fuentes avoit déjà fait construire une forteresse à l'entrée de la Valteline pour arrêter les François & les Suisses de ce côté-là. Il prenoit aussi le plan d'une autre à Souzino , afin de couper toute communication entre les Vénitiens & ces deux nations. Mais on fut encore plus alarmé en Italie lorsqu'on apprit les préparatifs qui se faisoient pour bâtir le fort de Longone. Ferdinand le regardoit comme une barrière qu'on vouloit opposer à Portoferraio & à Livourne ; le Pape croyoit déjà voir bloquer Ci-

1609.

~~vitavecchia~~ vitavecchia ; & les Génois craignoient pour la Corse qui en étoit voisine. Le ministère de Madrid avoit peut-être envisagé tous ces objets ; mais son principal but étoit d'avoir un port avancé dans la mer , afin de tenir en bride les Anglois & les Hollandois qui allarment sans cesse les garnisons de Piombino & d'Orbitello , en se rendant à Livourne. L'Espagne regardoit ce port comme très-avantageux pour entretenir une communication libre avec l'Italie ; elle vouloit aussi en faire le boulevard des autres ports qu'elle avoit dans le Continent. Ferdinand très-inquiet de cette entreprise , reprocha au roi de France que c'étoit la conséquence de sa foiblesse , & du peu d'attention qu'il avoit eu en signant le traité de Lyon. Il se plaignit en même-tems au duc de Lerme , lui représentant que ce n'étoient point là les effets qu'il devoit attendre de l'amitié que venoit de lui marquer Philippe III : qu'en lui répondant de sa confiance , Sa Majesté lui donnoit aussitôt la preuve de la plus grande méfiance , en faisant construire cette forteresse dans le voisinage de la Toscane :

qu'il étoit d'autant plus offensé de ce ~~procédé~~ procédé, que c'étoit un projet que Doria avoit imaginé pour le molester, & qui cependant avoit été rejeté par Philippe II, Prince si réfléchi dans ses démarches : enfin que c'étoit bien mal répondre à la franchise avec laquelle il avoit demandé une femme pour son fils Côme à Sa Majesté. Philippe attribua cette opération au caprice du vice-roi de Naples. Mais cela ne tranquillisa point le Grand-Duc. Sollicitations, artifices, offres, il employa tout pour faire révoquer les ordres : ce fut inutilement. On lui promit seulement que cette forteresse ne seroit jamais préjudiciable à ses ports.

Les promesses de Philippe III s'accordoient encore moins avec les démarches que faisoit Fuentes pour s'emparer du haut domaine de la Lunigiane, & pour étendre avec violence jusque dans le centre de l'Italie, les acquisitions de la couronne d'Espagne. Le ministère de Madrid avoit déjà statué que cette Province ressortiroit à la chambre de Milan ; en conséquence cette chambre commençoit à exiger l'hommage de tous les feudataires de

1605.

cette contrée. L'investiture que Vincellus avoit donnée à Jean Galeas Visconti, étoit le principe dont l'Espagne s'autorisoit dans cette innovation, & pour molester les seigneurs limitrophes. Elle avoit déjà fait passer des troupes à Pontremoli. On menaça quiconque refuseroit de se soumettre à Fuentes. Ferdinand se plaignit encore plus lorsqu'il vit ses troupes près d'être compromises avec celles du roi. Celles-ci attaquoient sans égard les châteaux des marquis, qui étoient sous la protection du Grand-Duc. Mais on fut étrangement surpris, lorsque le magistrat, qui veilloit sur tous les biens patrimoniaux du Milanois, ordonna, par un décret du 20 juin, d'ajourner personnellement & dans le lieu de leur résidence, les marquis Malaspine, & tous ceux qui possédoient des fiefs dans la Lunigiane. On n'excepta pas même la république de Gênes, ni le duc de Florence. On leur signifia donc de comparoître devant ce tribunal pour abandonner leurs fiefs, leurs juridictions, s'ils ne prouvoient de quel droit ils les possédoient. Ce décret publié à son de trompe, & en nommant ceux

qui devoient être ajournés, fut pris avec juste raison pour un trop violent outrage; il bleffoit la dignité, le caractère, & l'indépendance du Grand-Duc. Il sembloit même qu'on eût absolument méconnu son titre. Il s'en plaignit donc très-fortement à Fuentes, & fit défiler des troupes du côté de la Lunigiane. Fuentes sentit l'inconsequence de sa démarche, & redemanda la lettre du magistrat de Milan au podestat de Pontremoli, sous prétexte qu'on s'étoit apperçu que le sérénissime Grand-Duc & la république de Gênes avoient été compris par inadvertance dans la liste des personnes à citer. Les alarmes n'en furent pas moindres dans toute la Lunigiane. La chambre de Milan soutenoit toujours ses prétentions. Les Malaspine réclamèrent les droits de l'Empire, implorèrent la protection du Pape & de Henri IV. On écrivit beaucoup de part & d'autre pour prouver & pour détruire les droits de cette chambre. Les Malaspine écrivirent même une lettre circulaire à tous les princes de l'Italie, les sollicitant de se réunir contre les entreprises de l'Espagne. On examina

~~1605.~~
1605.

1605.

l'investiture que Vincellas avoit donnée à Visconti : on la soutint invalide, puisque cet Empereur avoit été éloigné du trône (a) comme incapable de gouverner, & qu'ensuite on avoit annullé tous les actes. On pressa l'Empereur de soutenir ses droits : mais il étoit trop indolent, & son ministère trop livré à la cour de Madrid. Enfin on lui représenta que ces ajournemens avoient été ordonnés par la chambre de Milan ; que le roi d'Espagne s'étoit déjà emparé de Finale, de Piombino, de Correggio, de Monaco ; qu'il élevoit une forteresse dans l'Elba, & mettoit tout en usage pour anéantir en Italie les droits les moins équivoques de l'Empire, & même jusqu'au nom d'Empereur. Tant de réclamations obligèrent la chambre de Milan à suivre ses prétentions avec moins de vigueur. La diète de l'Empire s'assembla ; elle de-

(a) Plusieurs Ecrivains Allemands lui ont rendu plus de justice. La fermeté qu'il montra plusieurs fois, prouve qu'il savoit être maître dans le besoin. La seule chose qu'on puisse reprocher à Vincellas, c'est d'avoir trop aimé sa tranquillité.

manda à Sa Majesté Impériale de remédier à tous ces troubles. Henri IV fut lui-même alarmé de cette tentative de l'Espagne : convaincu de l'erreur qu'il avoit commise par le traité de Lyon, il se réunit sans balancer au duc de Savoie, dans le dessein de s'assurer un passage en Italie, & d'y maintenir l'équilibre & les droits respectifs des différens Souverains ; mais la vacance du Saint - Siège exigea qu'il fit des réflexions avant de porter atteinte au système actuel.

La mort de Clément VIII, arrivée le 10 février, ouvrit la voie aux artifices & à l'ambition des Cardinaux. Aldobrandin le plus orgueilleux neveu de Pape, qui ait jamais dominé dans le sacré Collège, se regardoit comme le seul arbitre de l'élection, & croyoit déjà pouvoir disposer à son gré du pontificat en faveur d'une des créatures de son oncle. Mais haï des particuliers à cause de sa trop grande autorité, & détesté de tous les princes d'Italie, comme auteur du traité de Lyon, il étoit encore plus abhorré du Grand-Duc à cause des trames que lui & son oncle avoient ourdies contre

~~1605.~~
1605.

la Maison de Médicis. Le rusé Clément, attentif au bien de ses neveux, à qui il vouloit ménager un appui, avoit cherché les dernières années de sa vie à se réconcilier avec le Grand-Duc. Son Altesse trop offensée ne pouvoit presque point dissimuler son ressentiment. Par inclination & par raison d'état, Ferdinand devoit s'opposer au grand crédit d'Aldobrandin : car ce cardinal, outre l'appui de ses créatures, avoit encore celui du parti François. Les Espagnols qui excluient Baronius & les autres créatures de Clément, réunissoient leurs vœux en faveur du cardinal Montalte. Le Grand-Duc & son parti étoient dans la même intention : de sorte que dès l'entrée du conclave, ils avoient déjà décidé l'exclusion de vingt-fix concurrens sur soixante-quatre. Il falloit nécessairement que tous les partis obstinés à s'exclure les uns les autres se fatigassent avant de s'accorder ; ainsi l'on ne pouvoit sans l'examen le plus sérieux combiner tous les intérêts respectifs. Cette agitation dura jusqu'au premier avril. Tous les concurrens convinrent alors de nommer Alexandre de Médicis,

cardinal de Florence : il prit le nom de Léon XI. Il plaisoit également à la France & à l'Espagne, à cause de la paix de Vervins qui étoit son ouvrage. Cette élection fut donc généralement applaudie. L'humanité, le désintéressement, l'équité qu'il fit d'abord paroître, présageoient un pontificat aussi glorieux que celui de Léon X : mais des embarras qui excédoient sa foiblesse & son grand âge lui causèrent une maladie dont il mourut le 26 avril.

1605.

Le conclave s'ouvrit le 8 mai. Les cardinaux y entrèrent avec les mêmes intérêts : ils n'avoient pas encore eu le tems de changer de vues. On vit les mêmes partis se former pour l'exclusion ; mais personne ne s'accordoit pour l'élection. Les artifices les plus étudiés, les stratagèmes les plus hardis furent mis en usage : chacun tendoit à surprendre, à tromper les autres. Enfin tous les vœux se réunirent, après douze jours de manœuvres, dans la personne de Borghèse. Ce Pape, originaire de Sienne, étoit né à Rome où son père étoit venu exercer la profession d'Avocat sous la protection des Caraffe. Il prit le nom de Paul V. Son élection

- ~~1605.~~ 1605. déplut beaucoup aux vieux Cardinaux, parce qu'il n'étoit pas d'un âge avancé. On espéra de lui un Pontificat moins turbulent & moins dangereux que celui de Clément VIII. La conduite qu'il tint envers la république de Venise, fit bientôt voir que sa douceur apparente & sa modération n'étoient pas dans son caractère. L'Italie ne fut pas beaucoup plus tranquille : & si le Grand-Duc n'eut pas sujet de craindre ce pontife autant que Clément VIII, il ne tira pas non plus un grand avantage de son amitié.
1606. Déjà l'Europe éprouvoit une fermentation politique, qui présageoit quelque changement dans le système général. Les mécontentemens & la méfiance augmentoient de jour en jour entre les cours de Madrid & de France. La paix fortifioit Henri IV, tandis que la guerre de Flandre épuisoit Philippe III. Les desseins ambitieux de ses ministres, leurs entreprises dispendieuses préparoient la décadence absolue de la monarchie. La seule forteresse de Logone que don Garcia de Tolède faisoit bâtir sur le plan de la citadelle d'Anvers, devoit coûter trois cens mille

écus. Le duc de Savoie, devenu plus puissant aux dépens de l'Espagne, étudioit tous les moyens de la trahir, & de s'étendre avec l'appui de la France : mais sa fidélité étoit également suspecte à l'une & à l'autre couronne. L'une craignoit de le perdre, l'autre d'en être trompée. Les talens supérieurs de ce Prince tenoient l'Italie dans l'incertitude, parce qu'il étoit à portée d'en troubler la tranquillité. Le Grand - Duc perdoit totalement la confiance des François en se réunissant à Philippe III. Il sentoit cependant bien que la monarchie Espagnole avançoit à grands pas vers sa chute ; mais les circonstances ne lui permettoient pas d'être neutre, ni de secouer le joug de l'Espagne, parce que le duc de Savoie ne s'étoit pas encore ouvertement déclaré. D'ailleurs la France s'étoit bornée en deçà des monts. Le différent qui s'étoit élevé entre le Pape (a) & les Vénitiens auroit

~~1606~~
1606.

(a) Paul V, plus jaloux qu'aucun autre Pontife des droits du Saint-Siège, avoit voulu leur imposer une taxe pour soutenir la guerre contre les Turcs. Un Ecclésiastique de Vienne ayant fait tous les efforts, mais sans suc-

2606.

peut-être développé l'énigme politique de l'Europe, si les souverains ayant cru qu'il n'étoit pas encore tems d'agir, ne s'étoient empressés de le terminer. La cause de la république étoit celle de tous les Princes. Si elle succomboit, ils devoient tous subir la même loi. Ces fiers républicains avoient résolu de sacrifier leur vie, leurs enfans & toute leur fortune, plu-

rés, pour déshonorer une honnête femme, fut cité à Venise. Il eut la hardiesse d'y comparoitre se fiant sur l'autorité du Nonce. Le Pape prétendit que le Sénat n'avoit pas droit de juger un ecclésiastique. Le Sénat alléguant qu'en matières séculières, il avoit les mêmes droits que tous les autres souverains. Ce même Sénat ayant ensuite défendu de rétablir, de bâtir aucune église sans son consentement, & de donner aucun bien aux maisons ecclésiastiques, le Pape fulmina un interdit contre toute la république. Le Sénat persista dans ses refus. L'Espagne prit les armes en faveur du Pape. Venise demanda des secours à plusieurs Princes, entr'autres à Henri IV. Ce Monarque répondit qu'il n'étoit pas tems; & il fit arranger ce différent par le cardinal de Joyeuse. Les Jésuites qui s'étoient très-mal comportés dans cette affaire furent alors expulsés pour jamais de Venise. Telles étoient les causes de ce différent.

tôt que de révoquer leurs loix, & de se soumettre à la volonté du Pape. Le Grand-Duc avoit envoyé un député à Venise pour offrir la médiation; mais il existoit à Sienne une loi qui défendoit aux Ecclésiastiques de faire de nouvelles acquisitions; le Doge objecta cette loi, & répondit au Grand-Duc que personne ne pouvoit être plus convaincu que lui-même de la justice de leur cause. Cependant on se préparoit à la guerre: déjà le roi de France étoit déterminé à secourir la république si les Espagnols unissoient leurs forces à celles du Pape; mais l'arrogance de Fuentes fut vaincue par la prudence; & la crainte d'une guerre générale l'emporta sur l'ambition.

Cependant les esprits étoient suspendus par l'incertitude des sentimens, & des vues du roi d'Angleterre. La France, l'Espagne, la Hollande recherchoient également son alliance. En faisant la paix avec l'Espagne, ce prince inspiroit de la jalousie aux autres souverains; chacun d'eux craignoit que ce royaume ne reprît de nouvelles forces. Dans le dessein de s'unir plus étroitement avec Jacques Stuart, Henri

~~1606.~~
1606.

~~1606~~ 1606. IV détournoit ce Prince d'une alliance avec la Maison de Médicis, & lui proposoit sa fille pour le prince de Galles. La conclusion de ce traité que le duc de Lorraine ménageoit avec beaucoup d'adresse, éprouvoit tous les jours de nouveaux délais, vu la grande jeunesse du Prince & de la fille du Roi, & le Grand-Duc craignoit avec raison d'en être exclu. Malgré tant d'événemens, Ferdinand jouissoit plus qu'aucun autre prince de l'amitié sincère des Anglois. Attirés à Livourne pour leur négoce, ils y éprouvoient les effets de cette bonne intelligence. Le Grand-Duc accordoit beaucoup de facilités aux autres nations; mais il avoit formé avec les Anglois une liaison plus particulière d'intérêts & de commerce. Il les employoit à diriger sa marine, à conduire le commerce de ses sujets; & partageant secrètement avec eux le produit des pirateries qu'ils exerçoient contre l'Espagne sous le pavillon Hollandois, il envoyoit en Amérique une très-grande quantité de contrebande. Ce négoce secret, & les troubles de l'Angleterre avoient fait passer à Livourne nombre des familles Angloises.

qui s'y étoient établies , & parmi elles ~~il y en avoit d'illustres.~~ 1606.
 il y en avoit d'illustres. Ferdinand ,
 dont le génie hardi se portoit facile-
 ment aux grandes entreprises mariti-
 mes , les occupoit utilement soit en
 Amérique , soit sur la mer Rouge &
 contre les Turcs. Livourne étoit deve-
 nue la place la plus favorable au com-
 merce des Anglois. On voyoit régner
 entr'eux & les habitans une bienveil-
 lance réciproque & sincère. Cependant
 Edouard Blount fit imprimer à Lon-
 dres , en 1605 , sous le nom de Ro-
 bert Dalington , *une relation de la Tos-
 cane* , pleine de faussetés & d'injures
 contre le Grand Duc & contre la na-
 tion. On verra peut-être avec intérêt
 les invectives contenues dans ce libelle
 qui fut dicté sans doute à l'auteur par
 quelque Florentin mécontent , & qui
 depuis est resté enseveli dans l'oubli ,
 soit par l'injure du tems , soit par la
 fausseté des raisonnemens. L'auteur
 prétend « que l'air y est mal sain , parce
 que le voisinage des montagnes l'ex-
 pose aux alternatives fréquentes du
 chaud & du froid excessif » ; il parle de
 la stérilité du pays qui n'y fournit pas ,
 dit-il , de quoi vivre le quart de l'année

1606.

sans le secours des étrangers ; du caractère du peuple qu'il dépeint ambitieux, avare, ignorant, vain, dissimulé, envieux, ennemi des étrangers, débauché, suffisant, bas, lâche, jaloux, avide de gain, & tout-à-fait privé de génie. Il qualifie le prince de masse informe de chair ; il le dit peu libéral, avare, usurpateur des biens de sa Maison, oppresseur du peuple, monopoleur, violent, injuste, usurier, odieux aux Toscans, dépourvu de forces, mais riche en revenus qu'il emploie à corrompre la cour de Rome & celle d'Espagne, & il ajoute enfin qu'il réduit ses sujets à la plus affreuse misère. Si cet écrit injurieux offensa sensiblement le Grand-Duc, il ne lui fit pas interrompre son commerce avec les Anglois : il les employa même avec plus de confiance dans ses entreprises maritimes contre les Turcs. La guerre que les Ottomans faisoient en Hongrie, où la Maison d'Autriche essuyoit de si grands dommages, étoit la cause de toute la chrétienté, & intéressoit particulièrement le repos de l'Italie. On regardoit une diversion comme très-nécessaire pour les affoiblir dans cette partie de l'Europe, mais

il étoit difficile de former contr'eux une ligue , & de combiner les intérêts de tous les princes chrétiens. Le Grand-Duc avoit l'ambition de défendre seul la cause publique , & ne cessoit d'envoyer les galères de Saint-Etienne en courses contre les Turcs : il cherchoit tous les jours de nouveaux moyens d'augmenter sa marine , & de tenter quelque entreprise importante. Outre sa propre gloire & l'intérêt public , il desiroit la sûreté du commerce de ses sujets , & vouloit profiter des prises. Tous les Mahométans n'étoient cependant pas ses ennemis déclarés. Il entretenoit une correspondance avantageuse avec le royaume de Fez, dont les ports lui fournissoient contre les Espagnols une retraite assurée pour la contrebande qu'il faisoit en Amérique , & une communication favorable à son propre négoce. Du tems de la république de Pise , cette ville avoit des liaisons de commerce avec le royaume de Fez. La république de Florence & les premiers Ducs avoient entretenu la même intelligence avec ce royaume. Dès l'an 1604 , Ferdinand l'avoit renouvelée avec Muley Kèque qui régnoit alors à

~~1606~~ 1606. Fez. Le port de Larache étoit ouvert aux Toscans : le Roi leur accordoit toutes sortes de faveurs , & cette libre communication avec Livourne faisoit une branche considérable de commerce. Muley Kèque étoit si étroitement lié avec Ferdinand que , craignant d'être vaincu par la nombreuse armée que son frère menoit contre lui, il avoit déjà résolu de fuir en Toscane. Le Grand-Duc étoit convenu d'expédier secrètement au port de Larache un vaisseau bien muni d'artillerie qui devoit le recevoir s'il lui arrivoit un événement fâcheux, & l'amener à Livourne avec ce qu'il auroit de plus précieux. Muley devoit faciliter au Grand-Duc la prise de Larache pour le récompenser de lui avoir sauvé la vie. Ferdinand desiroit la possession de ce port, afin de s'y fortifier & de favoriser la navigation de ses sujets. Mais les révolutions de la guerre d'Afrique rendirent ce projet inutile ; & le Grand-Duc tourna ses armes du côté de l'Asie.

Il y avoit eu dans la Syrie un soulèvement contre les Turcs ; c'étoit l'ouvrage du Bacha d'Alep, qui déjà privé de son emploi, refusoit d'obéir aux

ordres de la Porte. Les Druses, habitans des montagnes (a), avoient pris part aux divisions de l'ancien & du nouveau Bacha. Comme leur pays étoit divisé en plusieurs petites dominations, ils étoient eux-mêmes partagés entre les deux partis. Le feu de la guerre, secrètement fomenté par le Sophi de Perse, s'étendit bientôt plus loin, comme il est ordinaire en ces provinces. Il ne restoit même plus qu'à enlever le port de Tripoli aux Turcs pour ôter à la Porte toute communication avec l'Egypte. Les rebelles manquoient de conduite dans leur entreprise; ils n'avoient ni les munitions, ni l'artillerie nécessaires; le plus grand nombre étoit des chrétiens, ou des peuples qui leur étoient alliés; tels que les Druses (b), les Cophtes, les Grecs & les

~~1606.~~
1606.

(a) Les montagnes du Liban & de l'Anti-Liban, qui s'étendent du couchant au levant, depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Arabie.

(b) Quelques Druses se disoient aussi chrétiens. Ils tenoient leur doctrine d'un Tailleur qui avoit pris ce nom. *Druse*, en Arabe signifie *Interprète*. On ne connoît cependant leurs mœurs que très-imparfaitement; il paroît que ce sont les descendants des

~~1606.~~ 4606. Arméniens. Cet incendie préparé avec adresse, & alimenté par de médiocres secours, annonçoit cependant des progrès assez rapides pour occasionner une diversion des forces Ottomanes. Outre l'avantage public, le Grand-Duc y trouvoit l'occasion d'établir le commerce de sa nation; & ne pouvant avec ses seules forces donner à ce projet toute la vigueur dont il avoit besoin, il entreprit de réveiller l'ancienne ferveur des croisades, & sollicita le Pape & le roi d'Espagne d'entreprendre la conquête de Jérusalem. Il avoit des intelligences secrètes avec quelques-uns des rebelles: il connoissoit leurs forces & la résolution où ils étoient de soutenir leur révolte, si quelque puissance européenne leur fournissoit des secours; l'acquisition de quelque port lui paroïtoit plus facile depuis que l'Emir Fackardin, chef des Druses qui habitoient les montagnes au-dessus de Saïda & de Baruti, s'étoit rangé du parti

• Chrétiens croisés, qui se sont réfugiés dans les montagnes; ils sont ennemis des Turcs: leur Prince prétend être descendant de la Maison de Lorraine ».(*Laurent Echard.*)

des rebelles. Après avoir pris les précautions nécessaires, Ferdinand tenta de savoir si le Pape étoit disposé à seconder ses vues.

1606.

Le Pontife plein de zèle pour le projet glorieux d'une si grande entreprise, promit d'employer tout son crédit auprès du roi d'Espagne, & de l'engager à y concourir. Il pressa Ferdinand d'envoyer quelqu'un de ses sujets dans ces contrées, afin de s'assurer des dispositions de ces peuples, & de concerter avec eux les moyens de réussir; l'approbation du pontife encouragea encore plus le Grand-Duc. Ce prince expédia pour les ports de la Syrie un vaisseau chargé de munitions, d'artillerie, & de présens pour le Bacha d'Alep, & pour l'Emir Fackardin. Il députa en même tems le cavalier Toscan Lioncini déjà connu dans ces contrées avec Michel-Ange Corai, natif d'Alep, & interprète de l'ambassadeur Persan. Ces deux Députés devoient s'instruire exactement des forces des rebelles, & faire avec eux un traité conforme aux instructions qu'ils avoient reçues. Arrivés dans Alep, ils s'insinuèrent adroitement dans la confiance d'Aly Giam-

1607.

1607.

pulat, l'un des principaux chefs, & bientôt ils exposèrent l'objet de leur commission, les instructions qu'ils avoient du Grand-Duc & les conditions du traité, n'oubliant pas que son objet étoit de maintenir & d'accroître la division de l'empire Ottoman, afin de préparer sa chute. Ils eurent l'adresse de s'ouvrir une voie à la possession du Saint-Sépulcre, & enfin n'oublièrent ni les intérêts particuliers du Grand-Duc ni ceux de la Toscane. Ainsi les deux députés signèrent le 29 septembre avec Aly, un traité compris en trente articles qui renfermoient les conditions déjà établies. Les principaux étoient la ligue formée entre le Pape, le roi d'Espagne & le Grand-Duc pour secourir les rebelles & entreprendre aussi-tôt la conquête de Jérusalem; Aly Giampulat offroit pour sûreté de remettre au Grand-Duc le port de Syrie qu'il jugeroit le plus commode pour la flotte européenne. La ville de Jérusalem devoit rester au pouvoir du vainqueur; les Chrétiens y exercer leur culte, être exempts des impôts & soumis à la juridiction respective de leurs Consuls entre lesquels celui du

Grand-Duc devoit tenir le premier rang ; les Toscans devoient jouir seuls du droit de transporter les marchandises dont l'exportation étoit défendue : on leur permettoit aussi le cours de leur monnoie , & des facilités pour se procurer en Syrie un établissement sûr & commode.

 1607.

De tels avantages flattoient sensiblement l'orgueil & l'ambition de Ferdinand. Il fit donc avec Paul V les plus grands efforts pour engager Philippe III dans cette entreprise. Mais ce Prince avoit alors des occasions plus importantes d'employer sa marine à la sûreté & à la défense de ses sujets. Ferdinand voulant s'assurer de la fidélité des rebelles , & leur donner une idée avantageuse de sa puissance maritime , s'occupa de quelque projet qui pût contribuer à sa gloire , & intimider les Turcs. Il avoit saccagé Prevesa l'année précédente , & brûlé les galères du fameux corsaire Amurat Rais dans le port d'Alger. Les vaisseaux Toscans étoient ceux qui paroissent le plus souvent sur la Méditerranée , ils étoient les plus habitués aux courses & les plus redoutés des Turcs ; il arma

~~1697.~~ 1697. donc une flotte composée de dix galères, de bâtimens inférieurs, & de vaisseaux de transport. Les galères portoient le pavillon du Grand-Duc, & celui de l'ordre de Saint-Etienne, & les autres vaisseaux celui de la Grande-Duchesse : les François & les Anglois qui en avoient le commandement, & qui en dirigeoient les opérations, avoient inspiré aux Toscans un desir de gloire supérieur à celle qu'on acquiert communément à la poursuite des Pirates.

La conquête de l'isle de Chypre parut au Grand-Duc l'opération la plus avantageuse, la plus conforme au plan concerté contre la Syrie, & moyennant quelques intelligences secrètes dans la ville de Famagouste, il tenta de surprendre cette ville. Les Grecs avoient promis de se soulever au nombre de six mille, & de faciliter la conquête de cette place, de laquelle dépendoit celle de l'isle entière. Le Grand-Duc envoya huit galères & neuf autres bâtimens sur lesquels il embarqua un peu plus de deux mille hommes, tant Italiens qu'étrangers, & une quantité considérable d'armes & de munitions. Franco

esico del Monte eut le commandement de cette armée. Malheureusement la flotte se divisa dans la route. Cet inconvénient empêcha l'armée d'agir avec toutes ses forces à la première attaque; & ne trouvant pas dans les Grecs des dispositions conformes à ce qu'ils avoient promis, l'armée fut obligée de se retirer avec perte. Quoique cette entreprise ne fût pas accompagnée d'un heureux succès, Ferdinand ne perdit pas son courage ordinaire, & porta ses forces du côté de l'Afrique contre une nation plus féroce.

La flotte étant rentrée à Livourne, ce prince résolut de surprendre la ville de Bona sur la côte de Barbarie. C'étoit la retraite des Pirates, qui delà infestoient sans crainte toutes les côtes de l'Italie. Il envoya deux mille hommes d'élite à cette expédition avec un grand nombre de volontaires avides de gloire. Jacques Inghirami eut le commandement de la flotte, & l'on donna celui des troupes à Silvio Piccolomini. L'armée s'embarqua le 10 août sur neuf galères, & sur cinq petits vaisseaux de guerre. Quelque secret qu'on eût gardé sur le but de cette expédition, le bruit

1607.

en fut bientôt répandu à Bona ; & l'on s'y prépara à se défendre. Mais telle fut la valeur des Toscans , & l'impénosité de leur attaque , que la ville & même la citadelle furent emportées d'assaut ; l'une & l'autre furent livrées au pillage ; on y prit douze enseignes & quinze cens hommes. La ville fut brûlée en partie. La corruption de l'eau des citernes , & l'approche des Maures qui venoient à son secours , obligèrent les troupes à se retirer.

Ferdinand jaloux d'inspirer l'amour de la gloire à son fils aîné , voulut que cette expédition s'exécutât sous son nom. Le succès fut regardé comme un augure du bonheur des entreprises futures de ce jeune prince : & chacun attribuant ce triomphe à sa bonne fortune , lui prédit le plus haut degré de grandeur ; il avoit alors dix-sept ans. Ses inclinations dirigées par une sage éducation promettoient à ses peuples d'heureux fruits de tant de soins. Il étoit élevé par Silvio Piccolomini : formé à tous les exercices convenables à un jeune homme & à tous ceux que doit connoître un prince , son goût particulier s'étoit déclaré

pour l'architecture militaire. On remarquoit en lui des talens au-dessus de son âge, dans l'art de lever & de dresser des plans pour les fortifications. L'entreprise de Bona réveilla puissamment l'ardeur de ce jeune homme au moment où tous les peuples réunissoient leurs vœux pour son mariage avec Magdeleine, archiduchesse d'Autriche, fille du duc Charles de Gratz, & sœur de la reine d'Espagne, & de l'archiduc Ferdinand qui fut depuis Empereur. Cette alliance également désirée du roi & de la reine d'Espagne depuis 1604, étoit négociée à Rome par les cardinaux Palaviccini & del Monte. Le grand-duc avoit préféré l'archiduchesse Magdeleine à Constance sa sœur, quoiqu'elle fût plus âgée de trois ans que le jeune prince. Les qualités personnelles de la princesse avoient déterminé le choix d'un père éclairé. Philippe III avoit promis de la marier comme sa propre sœur, & de lui accorder une dot proportionnée au rang qu'il lui attribuoit. La concurrence du grand-duc de Toscane avec la maison de Savoie ne lui permettoit pas de se voir traité moins avantageusement.

1607.

Il demanda une dot égale à celle que le duc de Savoie avoit reçue de l'infante Isabelle son épouse, ce qui donna lieu à quelques discussions. Ferdinand desiroit aussi que l'on réglât son rang, & les prérogatives qu'on devoit y attacher. Il exigea que l'on insérât dans le traité d'alliance, comme un des articles essentiels, que le roi obligeroit les grands d'Espagne à lui donner les titres & les marques d'honneur que lui accorderoient les archiducs & tous les princes de l'Empire. Jusqu'alors la fierté des Espagnols, qui ne se croyoient pas inférieurs au grand-duc, ne leur avoit permis de traiter avec lui que comme avec leur égal. Cette fierté excessive rendoit leur commerce difficile; & lorsqu'il arrivoit au grand-duc d'avoir quelque correspondance avec eux, il leur envoyoit un secrétaire qui exposoit les instructions de vive voix, & qui prenoit de longs détours pour faire toujours parler le prince à la troisième personne. Philippe III fut donc obligé d'accorder au grand-duc cette nouvelle satisfaction.

CHAPITRE XII.

Don Jean de Médicis quitte la cour de France. Le fief de Piigniano est réuni au grand-duché. Noces de l'archiduchesse Marie Magdeleine. Une grande victoire sur mer augmente la joie du peuple. Tristesse qui succède à l'occasion de la mort de Ferdinand. Qualités de ce prince. Etat de sa famille & de son ministère.

FERDINAND jouissoit en ce moment du repos que la tendresse paternelle inspire au père qui peut laisser à ses fils un héritage sûr & tranquille. Par le mariage du prince Côme, il rétablissoit la paix, & recouvroit la protection du roi d'Espagne, qui donnoit alors des loix à l'Italie entière. Toutes ses vues se bornoient à satisfaire au moins en apparence les desirs de Philippe III, & à ne cultiver l'amitié des autres princes qu'autant qu'il étoit nécessaire pour ne pas se faire des ennemis. De ce nombre étoit Henri IV, La conduite de ce mo-

1608.

1608.

marque & celle de ses ministres ne répondoient ni aux offres ni aux protestations qu'ils avoient faites. La retraite de Jean de Médicis, obligé de quitter la cour de France, fut un autre motif qui aliéna encore plus Ferdinand des intérêts de cette couronne.

Don Jean de Médicis voyant depuis 1605 que les Espagnols le négligeoient en Flandre, & lui refusoient les grades que lui avoient mérité sa valeur & les services qu'il leur avoit rendus, s'étoit retiré en Angleterre, pour y visiter cette cour. Le roi Jacques, qui n'étoit pas guerrier, faisoit peu de cas d'un homme habile & courageux. Don Jean, froidement accueilli, ne s'arrêta que peu de tems auprès de ce monarque, & passa en France. Henri IV consulta moins ses égards pour la reine que l'estime singulière qu'il avoit conçue pour ce prince; il l'accueillit avec des marques extraordinaires de distinction, & voulut, sans même attendre l'aveu du grand-duc, l'engager à son service, soit en paix soit en guerre. Il lui assigna un traitement honorable (a), & lui

(a) Sully parle dans ses Mémoires, d'une

accorda des prérogatives supérieures à celles dont jouissoient toutes les personnes de la cour. Don Jean pouvoit se concilier la bienveillance de Henri par les graces extérieures & par celles de l'esprit. Versé dans l'art de la guerre autant qu'aucun capitaine de son siècle, il réunissoit la pratique à la théorie la plus solide, sur-tout dans l'art du génie qu'il croyoit lui-même posséder supérieurement à tous les ingénieurs de son tems. Le Roi s'en fit bientôt un ami : il se flattoit de laisser un jour en lui un conseil à la Reine, & un défenseur au Dauphin. Admis au secret des affaires d'état, don Jean voyoit ses avis goûtés du Roi, & Henri se proposoit même de l'employer dans les entreprises qu'il méditoit. Soit fortune, soit talent, don Jean, quoique Italien, ne déplut pas aux François : ils l'aimèrent & le respectèrent.

Ferdinand trouva la démarche de son

somme de trente six-mille livres accordée à don Jean de Médicis qui fut prise sur les cent mille livres employées dans l'état des finances de cette année. (*Mém. de Sully, tom. VI, p. 324.*)

~~1608.~~
1608.

frère déplacée , parce qu'elle pouvoit faire croire aux Espagnols qu'elle étoit faite de concert avec lui ; au lieu que pour recouvrer leur confiance , il falloit qu'il leur donnât de meilleures preuves de son attachement. Il ne consentit donc pas ouvertement à cette résolution , & répondit simplement que son frère étoit libre , & qu'il ne prétendoit pas gêner sa volonté. Cependant il ne put dissimuler son indignation , lorsqu'il apprit que don Jean étoit fixé en France ; il retint les revenus sous prétexte de remplir les fonds qui lui avoient été avancés avant son départ. Le Roi fut très-offensé , & n'épargna pas au grand-duc les reproches les plus amers. La mauvaise intelligence entre les deux Souverains augmenta encore. Henri reprochoit au grand-duc d'exiger trop de ses amis ; Ferdinand se plaignoit de son ingratitude qui l'avoit forcé , après tant de services rendus à la France , de s'humilier devant les Espagnols , & de se jeter dans leurs bras. Il fut cependant encore assez généreux pour ménager les intérêts de son frère , & consentit à ce qu'il restât en France , pourvu qu'il lui fût permis de protester à la cour

d'Espagne que Jean ne prenoit ce parti que par caprice. Henri ne vit qu'avec peine les égards que Ferdinand avoit pour l'Espagne, & son étroite alliance avec cette couronne. Ne sachant, ou ne voulant pas adopter les raisons qui obligeoient le grand-duc à tenir cette conduite, il continua d'en marquer son ressentiment.

1608.

Don Jean parvint à dissiper les soupçons du roi, & lui fit concevoir du grand-duc des idées plus avantageuses. Son crédit augmentoit en proportion de la confiance du Roi & de l'estime des ministres. Le prince de Condé & le comte de Soissons avoient formé avec lui une liaison particulière. La marquise de Verneuil aimoit son esprit; & don Jean lui faisoit une cour assidue. La Reine au contraire haïssoit son oncle; il l'importunoit par ses remontrances & par ses avis. D'ailleurs l'estime qu'il avoit méritée, sembloit effacer entièrement Concini, & mettre obstacle à son agrandissement. La Reine convint donc avec celui-ci de chercher une occasion de l'éloigner de la France : ils la trouvèrent. De fréquentes conversations entre don Jean & la

~~1608.~~
1608.

marquise de Verneuil furent le prétexte que saisit la Reine pour marquer son mécontentement. La liaison intime que don Jean avoit formée avec les Princes du Sang, fut encore pour elle une raison qu'elle fit valoir, afin de jeter les soupçons & la méfiance dans l'esprit du Roi. Concini, conseiller artificieux & menteur, n'épargna pas les faux rapports, & fit naître la discorde. La Reine se déclara ouvertement contre son oncle, & fit connoître ses sentimens par une lettre adressée au grand-duc. « Je suis très-mécontente de don » Jean & de ses intrigues avec la marquise de Verneuil, dit-elle, il m'a » fait plus de tort en flattant le roi, que » ne m'en ont fait tous mes ennemis. Je » n'ai ici de troubles & d'inquiétudes » que par la Marquise, & quiconque se » déclare pour elle, se déclare aussi mon » ennemi. Je m'en vengerai cruellement, dès que je le pourrai ».

La Reine persévéra dans ces sentimens. Elle n'avoit plus pour le Roi ni obéissance ni crainte. La connoissance qu'elle avoit acquise de la faiblesse de ce prince dans sa vie privée, & l'habitude des chagrins & des con-

trariétés l'avoit rendue acariâtre & obstinée. La marquise de Verneuil n'oublioit aucune occasion de lui faire éprouver de nouveaux déplaisirs : elle osa même concevoir le dessein de faire périr Concini, & un capitaine Florentin s'étoit chargé de ce crime. La Reine instruite du complot, obtint que cet officier seroit conduit à Florence, & le grand-duc l'y retint quelque tems pour la satisfaire ; mais sans vouloir le punir du dernier supplice, comme elle le demandoit. Don Jean prit le parti du capitaine auprès du roi & auprès du grand-duc. Concini s'en vengea par les calomnies, & porta l'audace jusqu'à faire emprisonner quelques domestiques de don Jean. Cette témérité excita dans le prince un vif ressentiment, & dans le premier mouvement de colère il s'abaisa jusqu'à lui dire qu'il le poignarderoit, s'il n'avoit honte de se souiller du sang d'un homme de basse extraction, qui devoit son existence à *la Maison de Médicis*. Les François lui auroient volontiers pardonné cette foiblesse, pourvu qu'il les eût délivrés de Concini ; mais celui-ci par ses artifices trouva le moyen de

1608.

se relever & de triompher du prince ; il se plaignit au roi de l'outrage qu'il avoit reçu , feignit que don Jean avoit ourdi une trame secrète pour l'assassiner , & promit au roi de rétablir la paix entre la reine & la marquise , s'il daignoit lui accorder sa protection. Henri fatigué de ces querelles domestiques , porté à la paix & à la tranquillité par un âge avancé & une santé foible , céda aux importunités de Concini , & lui promit ce qu'il demandoit aux conditions que la marquise reparoîtroit à la cour. Concini tint parole , & Henri par foiblesse pour la reine , souffrit qu'on manquât essentiellement à don Jean (a). La grandeur d'ame de ce

(a) Quoique la foiblesse du grand Henri pour les femmes soit assez connue , on sait aussi que ses maîtresses ne l'engagèrent jamais à manquer ni aux respects ni aux égards dûs à la reine , & que Marie de Médicis n'auroit eu nul sujet de s'en plaindre , si l'aigreur de son caractère , son humeur impérieuse & des manières inférieures à son rang ne l'avoient rendue désagréable à ce prince. Sully rapporte une conversation qu'il eut avec Henri au sujet d'une lettre que Marie de Médicis lui avoit écrite ; Henri chargeoit Sully d'une négociation auprès de la marquise de Ver-

prince, l'exemple de son père, la dignité de sa maison ne permettoient pas à don Jean de souffrir cet avilissement : il se détermina donc à partir, &

1608.

neuil, dont il soupçonnoit également la fidélité comme maîtresse & comme sujette : il vouloit de plus que Sully agit sur l'esprit de la Reine à l'égard de Concini & de sa femme. « Ils ont enfin poussé ma patience à bout, dit-il, & je me suis bien reproché de n'avoir pas suivi le conseil de la duchesse de Florence, de don Jean & le mien, & de les renvoyer l'un & l'autre en Italie dès Marseille ; j'ai voulu depuis remédier à ceci, par le moyen de don Jean ; mais je me suis bientôt aperçu qu'il étoit trop tard, car à peine don Jean voulut-il en entamer le propos par forme de conseil, que ma femme entra, comme vous l'avez vu, dans une si grande colère contre lui, qu'il n'y eut sortes de reproches, d'injures & de menaces, dont elle n'usa en son endroit ; jusqu'à ce que lui ne pouvant plus les souffrir, elle l'a obligé, quelque chose que j'aie pu dire & faire, de se retirer hors de France ; dont elle a été merveilleusement aise pour Concini qui mourroit de peur que don Jean le poignardât, comme celui-ci s'en vantoit assez publiquement ». (*Sully, vol. VII, pag. 35 & 36.*) Henri IV paroïsoit fâché du départ de don Jean ; mais il n'est pas question dans les Mémoires de Sully de ce grand crédit & de cette haute faveur que l'Auteur Italien attribue à son Prince, &

1608.

prit congé du roi en lui reprochant sa foiblesse. Henri, quoique surpris de cette résolution, fut obligé de céder. Il offrit au prince une pension pour gage de son amitié. Celui-ci répondit qu'il n'avoit besoin d'autre gage que de celui qu'il conservoit dans son cœur. Il reprit sévèrement la reine de son ingratitude, de sa confiance indiscrete en de vils adulateurs, & lui prédit les disgraces qu'elle n'éprouva que trop dans la suite. Ferdinand consentit au retour de son frère, pour ne pas déplaire à la reine, & par la même considération il envoya un autre résident à la cour de France, qu'il soumit sans réserve aux volontés de Con-

peut-être y a-t-il un peu de partialité de sa part. D'ailleurs quelque vile que fût la personne de Concini, don Jean s'abandonnoit à une bassesse beaucoup plus grande, se dégradoit encore plus en menaçant un homme & un homme méprisable, de le punir lui-même, au milieu de la cour d'un Prince juste & généreux, pour se venger de ce que Concini s'étoit mis à couvert d'un assassinat. Concini pouvoit mériter l'indignation du Roi, mais jamais on ne doit délivrer la société d'un homme dangereux, par un crime. *Note du Traducteur.*

clair; ses intérêts n'en furent pas mieux servis. La reine-gouvernée alors par la passion seule, ne recevoit plus du public aucune marque d'estime; le départ de don Jean la rendit odieuse à toute la nation. Tandis que ce prince se disposoit à partir, il reçut beaucoup d'offres de services; chacun lui proposoit la médiation entre lui & le roi, mais il demeura inflexible, & Henri en fut affligé. Ce prince crut cependant qu'il falloit colorer cette retraite de quelque raison apparente, puisque le public la désapprouvoit. Il affecta d'en paroître content. On en répandit plusieurs raisons à la cour: on s'autorisa sur-tout d'une chose assez singulière, du mauvais exemple que donnoit don Jean, *en n'observant pas le carême*. Henri n'eut pas plutôt appris qu'il s'étoit engagé au service de Venise, qu'il se plaignit d'être outragé, & accusa le grand-duc d'être l'auteur de cet affront. Ferdinand ne s'en offensa point. Convaincu que les François prenoient peu de part à ses intérêts, il fit peu d'attention aux plaintes du roi, & ne songea qu'à profiter des avantages que lui présentait

~~1608.~~ 1608. L'alliance de la maison d'Autriche.

Le fief de Pitigliano avoit toujours excité la vigilance & l'avidité des Médicis. Ce fief étoit possédé par les Urfini; & par une fatalité attachée à cette maison, leurs divisions éternelles les entraînoient à s'en dépouiller continuellement les uns les autres, sans même respecter leur vie. Les Espagnols & les neveux des papes attendoient depuis long-tems l'occasion de s'emparer de ce fief; les uns pour étendre leur domaine, les autres pour en former un établissement à quelque personne de leur famille. Comme nommant & regardant Pitigliano comme *le foyer des guerres* de l'Italie, avoit plusieurs fois tenté de s'attacher les comtes des Urfini en les prenant sous sa protection, & en se rendant l'arbitre de leurs différens; son but étoit de s'emparer de cette forteresse. Le grand-duc François profitant des circonstances, leur avoit imposé de nouvelles loix; sa puissance leur avoit ôté celle de se révolter; mais il n'avoit pas changé leur naturel que l'oppression rendit encore plus traître & plus dissimulé. Dès 1580, le comte Alexandre sollicité par Ferdinand qui

Étoit alors cardinal , & soutenu du grand-duc François , ayant chassé de ce fief Nicolas son père , gouverna paisiblement jusqu'à ce que Bertholde , second fils de Nicolas , eût formé le projet de se faire un parti , & de le dépouiller à son tour. Ferdinand reconnut bientôt que ce n'étoit pas assez d'être maître de la forteresse pour empêcher les révolutions dans cet Etat : sous prétexte de se mettre en garde contre les exilés , il y tint une compagnie de lanciers. Cette précaution n'arrêta point les entreprises de Bertholde. Le grand-duc effrayé des armemens des Espagnols à Orbitello , & de la correspondance que Bertholde entretenoit avec eux & avec les Aldobrandins , leva un corps de troupes parmi ses propres vassaux , espérant qu'ils seroient fidèles à celui qui les payeroit. Mais en 1604 , profitant de la réconciliation avec l'Espagne , & considérant que ce fief seroit pour ses successeurs une occasion de débats & de malheurs , il proposa un échange à la maison des Ursins. Cette négociation eut un heureux succès ; & les conditions furent proposées le 9 juin

1608.

1604. Bertholde fit plusieurs difficultés, lorsqu'il s'agit de les ratifier : cependant le traité fut conclu le 10 octobre 1606; l'Empereur confirma l'échange par un diplôme, & envoya l'investiture de ce fief au grand-duc. Les deux frères, Bertholde & Côme des Ursins, reçurent en échange la terre del San-Savino avec le titre de marquisat, une vaste étendue de terres dans les environs de Florence, dix mille écus de revenu annuel & le paiement de leurs dettes. Cette acquisition qui assuroit la tranquillité des successeurs du grand-duc de Toscane, en même-temps qu'il étendoit les limites de son duché, inspiroit à Ferdinand une joie proportionnée à la gloire qu'il retirait d'une puissance plus étendue.

Le jeune Côme de Médicis avoit alors dix-huit ans : & selon les termes de l'alliance conclue avec la maison d'Autriche, l'archiduchesse devoit être épousée à Gratz par procuration, & partir aussi-tôt pour l'Italie : elle devoit passer à Lubiana près de Trieste, & le sénat de Venise avoit offert de la prendre dans ce port sur ses galères, pour la remettre à Césène ou dans quel-

que autre port de la Romagne. Paul Jourdain, des Ursins partit vers la fin d'août avec une suite nombreuse & magnifique, chargé de la procuration: Porzia, nonce apostolique, étoit chargé de guider ce jeune homme dans cette affaire. La cérémonie fut célébrée à Gratz le 14 septembre; & presque aussitôt, le 22 septembre, la Princesse se mit en route, accompagnée de l'archiduc Maximilien Ernest son frère, & suivie d'une grande partie de la noblesse Allemande. Don Antoine de Médicis étoit allé la recevoir à Ravenne, & devoit conduire toute la marche jusqu'aux frontières du grand-duché. Le marquis Salviati l'attendoit à Berzighella, avec un magnifique cortège; ce fut à Maradi que les peuples de la Toscane lui donnèrent les premières marques de leurs respects & de leur allégresse. Le prince Côme la reçut à Ronta: delà elle se rendit au château de Castello, y fut reçue avec joie par Ferdinand & la grande-duchesse, & y séjourna pendant qu'on préparoit son entrée publique.

Ferdinand jaloux de lui rendre les

~~1608.~~
1608.

plus grands honneurs, n'épargna rien dans ces préparatifs. On régla la pompe & la magnificence des nœces, sur ce qui avoit été fait antérieurement à Florence au mariage de plusieurs princesses. Vingt des premiers gentilshommes de la ville étoient chargés de la direction des spectacles, & de la réception des étrangers. L'art & le génie concoururent à l'envi à exécuter ce qu'il y avoit de plus grand & de plus pompeux. On surpassa même en cette occasion l'élégance & le bon goût qui avoit brillé avec tant d'éclat aux nœces de la reine de France. Le 18 octobre, jour de l'entrée publique, on ouvrit exprès une nouvelle porte à la ville près de celle de Saint-Gal. Les troupes y étoient sous les armes, pour annoncer l'arrivée de la princesse par plusieurs salves de mousqueterie. Tous les évêques, le clergé, le sénat, la cour, la noblesse étoient à la porte, chacun en son rang. La princesse y étant arrivée, le grand-duc lui mit la couronne sur la tête. Elle fut reçue sous un dais porté par une troupe de jeunes hommes de la plus haute noblesse, vêtus uniformément & de la

manière la plus brillante & la plus recherchée. Placée entre le grand-duc & l'archiduc son frère, la jeune épouse entra dans la ville, & devint l'objet des regards & des acclamations d'un peuple immense, qui formoit pour elle les vœux sincères d'une heureuse fécondité, d'une vie longue & paisible. Les arcs de triomphe, les statues, les inscriptions, les emblèmes, effets du luxe & de la magnificence de la nation, indiquoient les sentimens du peuple. Accompagnée de ce brillant cortège, la princesse se rendit à l'église cathédrale, où le plus riche appareil & la plus agréable musique frappèrent d'étonnement les Ultramontains. Lorsqu'elle eut satisfait aux devoirs de la religion, elle reprit sa marche vers le palais Pitti. Ferdinand y avoit rassemblé tout ce que la maison de Médicis possédoit de plus riche & de plus rare, pour montrer l'éclat de sa cour à un grand nombre de personnes du plus haut rang, invitées par le grand-duc, ou amenées par l'archiduchesse, ou attirées par le desir de voir cette pompeuse cérémonie. Outre les banquets, les joutes,

1608.

les tournois, les jeux, les spectacles de la cour, on en avoit préparé d'autres sur l'Arno; on y représenta d'une manière très-ingénieuse le rivage de Colchos, la flotte des Argonautes, le château dans lequel étoit gardée la toison d'or, les combats de Jason & la conquête de la toison. L'amphithéâtre où étoient les spectateurs, l'harmonie qui accompagnoit l'action, la nouveauté du spectacle, & l'heureuse exécution de la fable, excitèrent dans les spectateurs un sentiment vif de plaisir & d'admiration. Ce fut avec le même succès qu'on exécuta sur le pont de la Trinité un simulacre de bataille, à l'imitation de celles qui étoient en usage sur le pont de Pise, dès les tems les plus reculés de la république. Le grand-duc ne voulant pas que ce spectacle cédât en rien à ces anciens jeux, avoit fait venir de Pise même ceux qui devoient combattre; mais on crut s'apercevoir qu'ils n'avoient pas à Florence cette ardeur qui sembloit les animer dans leur patrie.

Une victoire signalée, remportée sur les Turcs, dans le Levant, par les

vaisseaux du grand-duc, mit le comble à la joie publique. Ferdinand, attentif à soutenir en Syrie les espérances des rebelles, leur fournissoit de l'artillerie, des munitions, & tenoit continuellement ses galères en courses sur leurs côtes. Ce nombreux armement exigeoit des dépenses considérables, & ne pouvoit se soutenir que par des prises; ainsi l'intérêt public se trouvoit uni avec l'intérêt particulier. Depuis 1602, ces expéditions de piraterie, dirigées par des hommes d'une haute valeur, avoient suffi pour indemniser des frais; mais cette même année, le hasard leur offrit l'occasion d'un riche butin. Une flotte, composée de trois galions & de cinq autres petits vaisseaux, croisoit dans la Méditerranée, sous les ordres du chevalier de Beauregard, François, mais originaire de la maison de Guedagni de Florence. Il portoit le pavillon de la grande-duchesse. A peine eut-il parti devant l'isle de Tarse, que la flotte d'Amurat Rais, composée de dix-sept galères, prit la fuite. Beauregard alla se poster devant l'isle de Rhode. Il s'étoit emparé de plusieurs

1608.

~~1608.~~
1608.

petits bâtimens, lorsqu'il apprit que la caravanne faisoit voile vers Constantinople. Il se dirigea sur cette flotte, & eut le bonheur de la rencontrer au moment où la nuit favorisoit le dessein qu'il avoit conçu de l'attaquer, de la mettre en désordre & de la disperser pour s'emparer plus facilement des vaisseaux séparés les uns des autres. Cette caravanne consistoit en quarante bâtimens, parmi lesquels il y avoit trois gros galions. Après avoir pris quelques petits vaisseaux, il attaqua les trois galions de la Sultane, avec tant de valeur, qu'un d'eux fut obligé de se sauver à Rhode, & que les deux autres se rendirent. Cette action se passa le 20 octobre, entre le cap Celidonio & l'isle de Rhode: l'épouvante ayant dispersé le reste de la caravanne, il fut plus facile aux Toscans de se rendre maîtres de plusieurs autres petits vaisseaux, au nombre de neuf; ils firent sept cens esclaves, & il y eut encore un plus grand nombre de morts. Le butin fut considérable en bijoux, en argent, en précieuses marchandises des Indes; le grand-duc ne craignit pas de l'évaluer à plus de deux

deux millions de ducats, lorsqu'il fit part de cet avantage au roi de France. La voix publique l'estima plus considérable encore, parce qu'au nombre des prisonniers, il se trouva des personnes de distinction qui ne se rachetèrent sans doute qu'à très-grand prix. Depuis quarante ans, cette caravane n'avoit été attaquée par les chrétiens. Le chevalier de Beauregard se rendit heureusement à Livourne avec sa flotte : reçu dans ce port comme en triomphe, il alla présenter au grand-duc les prémices de ces dépouilles, comme un gage de sa valeur. Le prince sensiblement flatté de cette victoire, en témoigna publiquement une si grande satisfaction, que les François & les Espagnols en furent jaloux. La joie publique se réunit à celle du souverain ; mais l'instabilité des choses humaines & la malheureuse destinée de la Toscane changèrent bientôt cette allégresse en un deuil général, & corrompirent la joie du fils, par le funeste événement qui le priva d'un père.

La santé de Ferdinand s'affoiblis-
soit depuis long-tems. Son extrême

1609.

embonpoint, & une grande quantité d'humeurs l'avoient rendu sujet à de fréquentes infirmités. La vigilance des médecins, leurs soins, sa docilité à leurs ordres prolongeoient sa vie, & le mettoient en état de donner ses soins au gouvernement. Mais depuis huit mois, trop fatigué du poids des affaires, il s'étoit secrètement déterminé à imiter le grand Côme, & à remettre à son fils les rênes du gouvernement. La mort prévint l'exécution de ce projet. Les fêtes, les spectacles, les plaisirs des nœces de son fils l'avoient obligé d'interrompre les remèdes qui lui étoient prescrits. L'hydroyfie se déclara; en même-temps attaqué d'une colique venteuse, accablé par les secousses d'un vomissement violent, il succomba à la force du mal, le 7 février.

Ferdinand fut le premier des princes de sa maison, que ses vertus & sa bienfaisance aient fait généralement regretter. Son caractère, ses grandes qualités lui avoient mérité l'amour de son peuple. Il étoit affable pour tous les sujets, la conversation étoit libre & enjouée; loin

d'imiter le maintien grave & sévère de ses prédécesseurs, il savoit quitter à propos l'air imposant d'un souverain, prendre celui d'une douce familiarité, & se livrer aux plaisirs que la nature & la société attachent à l'égalité. Les douceurs de l'amitié, si peu connues des princes, parce qu'il est si difficile qu'on les aime sans intérêt, furent connues de Ferdinand. Il eut un ami exempt d'ambition & digne de toute sa confiance; ce fut le cavalier Biagio Pignatta de Ravennes (a). Ferdinand paroissoit réunir toutes les qualités nécessaires à un prince; il étoit sincère, mais réservé, ferme dans ses résolutions, courageux & grand dans l'exécution de ses projets. Les revers qu'il éprouvoit, l'animoient davantage. Il savoit balancer habilement la rigueur & la clémence. Son gouver-

1609.

(a) Le cavalier Pignatta fut grand-maître de la maison du grand-duc; il mourut à Livourne en 1603. Le duc le fit porter dans l'église principale de cette ville, lui fit rendre de grands honneurs & fit faire son buste en marbre: l'archevêque de Pise fit l'inscription du monument.

1609.

nement fut modéré, juste, tranquille; & fit oublier à Florence les malheurs arrivés sous les autres princes. Sujet à la colère, il étoit prompt à s'appaiser; & comme il se connoissoit ce défaut, il voyoit avec plaisir ses ministres suspendre dans ces momens dangereux l'exécution de ses ordres. Lorsque les Aretins, ceux de ses vassaux à qui il avoit fait le plus de bien, eurent insulté sa statue en 1602, en y attachant une corde en forme de licou, dans les premiers momens de sa colère, il voulut user de la dernière rigueur à leur égard. Usimbardi n'exécuta point ses ordres; il eut recours au pape qui interpola sa médiation, & lui fit oublier cette offense. Autant il étoit économe & sobre dans sa maison, autant il étoit grand & généreux en recevant les étrangers, ou dans les cérémonies publiques. Ce contraste donna lieu à quelque incertitude sur son véritable caractère, & un auteur mal instruit (a), se permit de dire que le grand-duc se nourrissoit de pain

(a) *Joseph Scaliger, Scaligeriana, 172.*

& d'all. S'il fut très-économe dans ses dépenses particulières, il parut toujours magnifique dans ses dépenses publiques. Aucun prince ne répandit tant d'argent pour secourir les amis, récompenser ceux qui le servoient, soulager les malheurs du peuple, élever des édifices, dessécher des marais, encourager l'agriculture & favoriser les arts. Il n'y a pas un endroit dans ce duché qui ne ressentie encore la bienfaisance de ce prince. Son gouvernement ne fut point exposé aux intrigues des courtisans, & les principaux membres de son conseil ne changèrent pas sous son règne. Il fut surveillant & sévère avec ses ministres, mais attentif à récompenser leurs services & leur fidélité, même à prévenir leurs desirs. Le peuple auroit voulu payer moins d'impôts ; il ne considéroit pas les avantages immenses qu'il devoit retirer des grands ouvrages que faisoit faire le prince pour l'amélioration de l'agriculture, la commodité & la salubrité du pays. Il défendit par son testament de dépenser les cinquante mille écus qui étoient ordinairement employés pour les ob-

1609.

léques des grands-ducs : il les réunit à la fondation qu'il avoit faite pour marier les filles pauvres. Ce dernier acte d'humanité fit couler des larmes de tendresse & de reconnoissance, sur-tout lorsqu'on vit transporter le corps de ce prince comme celui d'un particulier, accompagné seulement de ses enfans, de la famille de Médicis & des chevaliers de Saint-Etienne. L'Europe regretta en lui un prince qu'elle avoit regardé comme un des hommes les plus habiles de son siècle. Le ministère d'Espagne respectoit ses vertus, & ne doutoit point qu'après la mort de Ferdinand, il ne pût facilement s'emparer de la Toscane. Henri IV & Marie de Médicis donnèrent aussi des marques de sensibilité & de douleur à la nouvelle de cette mort. Mais peut-être l'un & l'autre se consolèrent avec facilité, parce qu'il ne devoit plus leur reprocher leur foiblesse & leur ingratitude.

Ferdinand laissa quatre fils, Côme qui lui succéda, François, Charles & Laurent, & quatre filles, Eléonore, Catherine, Claude & Magdeleine. Il assigna à chacun de ses fils leur patri-

moine particulier, établissant entr'eux une donation entre-vifs, comme avoit fait le grand-duc Côme. Il chargea son fils aîné de l'entretien & de la dot de ses sœurs. La grande-duchesse eut son douaire, selon les conventions du contrat, & selon les usages de France; il lui laissa le gouvernement absolu des juridictions de Montepuciano & de Pietra-Santa, avec une pension de vingt-sept mille écus par an. Il avoit aimé tendrement la grande-duchesse, & fait le plus grand cas de sa prudence & de ses autres vertus. Comme il avoit réglé son testament pendant les troubles que lui suscitoient don Pierre, & pendant la minorité de son fils aîné, il avoit laissé à la grande-duchesse la tutelle de ses enfans & la régence de son duché, en lui associant un conseil dans lequel elle étoit maîtresse d'admettre ou de refuser don Jean & don Antoine de Médicis. Il excluait absolument don Pierre de tout ce qui concernoit le gouvernement & la tutelle, en indiquant à la princesse la conduite qu'elle devoit tenir, en cas que l'on attaquât la légitimité de la puissance de son fils.

1609.

~~1609.~~
1609.

Il ne restoit donc plus des fils de Côme, que don Jean de Médicis, qui étant depuis deux ans au service des Vénitiens, se trouva par hasard à Florence à la mort de Ferdinand. Don Antoine, cru fils du grand-duc François, étoit dans l'ordre de Malthe, & grand-prieur de Pise. Il jouissoit d'un patrimoine considérable; dont il avoit cependant laissé la propriété au grand-duc. L'entretien des fils naturels de don Pierre, restoit à la charge du souverain, & l'aîné devoit bientôt passer à Malthe & entrer dans l'ordre. Côme avoit déjà été envoyé chez les jésuites d'Ingolstadt. Les trois filles étoient dans un monastère des Murates, & devoient y faire profession. Ses autres enfans, que Ferdinand avoit reconnus pour flatter les desirs de Philippe III, étoient dispersés en des cloîtres, & vécurent dans l'état monastique.

Pendant les vingt-un ans de son gouvernement, le grand-duc n'avoit pas eu le tems de donner à sa maison, en établissant son second & son troisième fils, une branche cadette qui lui auroit été très-avantageuse. L'exem-

ple de don Pierre étoit cependant un puissant motif de le desirer, dans la crainte qu'il ne survînt entre ses enfans de plus grands troubles qu'il n'en avoit essuyés lui-même de la part de son frère. C'étoit particulièrement dans ce dessein que le grand-duc avoit tenté la conquête de Chypre. Mais cette entreprise dépendant de la bonne foi des Grecs, devoit nécessairement échouer. D'ailleurs le grand-duc ne pouvoit seul défendre cette conquête contre toutes les forces des Turcs. Les fiefs du royaume de Naples n'étoient pas une retraite convenable à un cadet de la maison de Médicis, vu l'orgueil & l'insolence des vice-rois. L'Amérique auroit été plus favorable à ses desseins : mais la cour d'Espagne se refusa constamment aux demandes du grand-duc ; c'étoit (a) sur la côte du Saint-Esprit, qu'il eût voulu former cet établissement. La contrebande lucrative qu'y faisoient les Toscans, les relations avantageuses qu'on publioit de ce climat, l'engageoient d'autant plus à en faire l'acquisition, que

1609.

(a) Au Brésil.

1609.

les Portugais qui tenoient cette côte en fief de la couronne de Portugal, lui en offroient la cession. Ferdinand écrivit alors en ces termes à son ambassadeur en Espagne, le 9 novembre 1608 : « Mon unique dessein est » de placer un de mes fils loin du prince ; ce parti devoit plaire à la cour, » sur-tout depuis qu'elle a donné au » prince une sœur de la reine. Notre » pays produit des esprits trop bouillans, & les frères y sont rarement » unis. Je voudrois donc les séparer, & » je présume que sa majesté pourroit » voir avec plaisir un de mes fils établi dans ces contrées. Le parti que » nous lui ferions le mettroit en état » de dompter ces peuples sauvages ».

Ferdinand ne pouvoit remplir ses vues qu'autant que le roi d'Espagne lui permettroit d'envoyer tous les ans deux vaisseaux au Brésil. On savoit qu'un vaisseau pouvoit y passer de Livourne en soixante-cinq jours, & revenir en soixante. Le commerce s'y faisoit en pierres précieuses, en sucre, en saffras, en bois propres à la teinture. Ces marchandises excitoient l'avidité des Toscans ; mais la

eour d'Espagne étoit trop jalouse pour
 associer des étrangers à ses conquê-
 tes ; & par une dénégation constante
 & absolue de son consentement, elle
 empêcha toujours la réussite de ce
 projet. Ferdinand avoit encore essayé
 de traiter avec Pierre Alvarès de Pe-
 reira , pour l'acquisition d'une partie
 du commerce de la Sierra Léona , sur
 la côte d'Afrique. Pereira la tenoit
 de Philippe II ; cet objet sembloit ne
 pas présenter les mêmes difficultés ,
 ni exciter la même jalousie à l'égard
 du commerce. Il ne paroissoit donc
 pas difficile d'obtenir du roi d'Espa-
 gne la permission d'envoyer deux vais-
 seaux par an de Livourne à la Sierra
 Léona ; mais les réponses furent en-
 core négatives à cet égard , & le grand-
 duc se vit forcé de renoncer à cet
 espoir flatteur.

Ses fils n'en furent pas moins pour-
 vus de riches patrimoines. Chacun
 eut environ quarante mille écus de
 revenu. On crut généralement que
 le grand-duc laissoit un trésor im-
 mense ; il eut soin d'en cacher la va-
 leur dans son testament : il n'y avoit
 que trois cens mille écus , destinés à

1609.

l'entretien des châteaux forts. Il ajoutoit seulement qu'on trouveroit dans son cabinet secret la note des deniers qui y étoient, & qu'il l'avoit écrite de sa main.

Après sa famille, Ferdinand n'avoit rien de plus cher que ses principaux ministres, & souvent ils recevoient des marques de sa bienfaisance. Son conseil privé se réduisoit à trois personnes, l'archevêque de Pise, le cavalier Vinta & Lorenzo Usimbardi : ils étoient les dépositaires de tous ses secrets ; l'archevêque, savant jurisconsulte, & profondément instruit des affaires d'état, étoit chargé par le prince de ce qui concernoit la justice & la défense des droits particuliers de son duché. Les Espagnols regardèrent ce prélat comme l'ame des conseils que le grand-duc avoit suivis à l'égard de Henri IV. Pour s'en venger, ils empêchèrent qu'il n'obtînt de Clément VIII le chapeau de cardinal : mais Paul V le lui accorda, lorsque Ferdinand se fut réconcilié avec Philippe III. Cet habile ministre jouit peu de cette faveur : il avoit coutume de se retirer pendant l'été

à Seravezza, pour éviter les chaleurs ~~du climat~~ & l'air mal-sain du climat de Pise. 1609.
 Il y fut attaqué le 14 juillet, d'une jaunisse dont il mourut. Le grand-duc fut très-sensible à cette mort, comme on le voit par ce qu'il en écrivit à l'ambassadeur qu'il avoit à Rome :
 « Il vient, dit-il, de mourir un homme d'une vie innocente, d'une rare intégrité, & d'une grande vertu, qui m'avoit toujours aidé & conseillé avec prudence, zèle & désintéressement ; j'en suis vivement affligé ». Un des secrétaires de ce prélat, pénétré de douleur de la perte de son maître, se jeta dans un puits ; cependant le public qui aime rarement ceux qui jouissent de la confiance des princes, fut peu touché de la mort de l'archevêque. On disoit de lui qu'il étoit sévère, peu ami de la nation, très-absolu, très-avide. Sa riche succession, les fondations qu'il fit, les édifices qu'il éleva à ses frais, donnèrent de vifs soupçons sur son intégrité : car ses biens particuliers, ni ses revenus ecclésiastiques ne lui permettoient pas de si fortes dépenses. Les magistrats tentés par l'appât de

1609.

ces richesses, l'accusèrent d'avoir fait le commerce, chose infâme pour les ecclésiastiques, afin de s'approprier la succession malgré le bref de rachat qu'il avoit reçu du pape. Il fallut toute l'autorité du prince pour réprimer cette avidité, préserver la mémoire de son ministre & couvrir d'un voile épais la tache qu'on vouloit lui imprimer. Le grand-duc qui étoit lui-même grand commerçant, admettoit volontiers à la participation de ses bénéfices les ministres qui par leurs conseils & leur dextérité facilitoient ses entreprises. Ce fut ainsi que s'enrichit l'archevêque de Pise. Usimbardi y eut encore plus de part; élevé du rang le plus bas, à la confiance du prince, & sans doute laissant à ses héritiers une riche succession, il dut également exciter l'envie. Le desséchement des marais du canton d'Arezzo, de la maremme de Sienne, les édifices publics de Livourne, objets auxquels le prince avoit apporté tous ses soins, étoient dûs au zèle & à l'habileté d'Usimbardi : c'est également à lui qu'on doit les plus belles opérations qu'on ait faites en Toscane

sous Ferdinand. Le besoin des taxes ~~nécessaires~~ ^{1609.} & des impôts nécessaires pour de pareils travaux, la force & la contrainte, quelquefois nécessaires en de pareilles circonstances, occasionnèrent des plaintes contre Usimbardi, qui ne pouvoit opérer le bien général, sans exiger des sacrifices particuliers. Ferdinand le défendit avec fermeté contre ses détracteurs, le regardant comme un instrument nécessaire à l'exécution de ses grands desseins. Usimbardi éprouva sur-tout l'indignation des ecclésiastiques, lorsqu'il les eut obligés de contribuer comme les laïques aux frais des travaux publics; ils ne lui pardonnoient pas non-plus de réprimer leur audace quand les circonstances le lui permettoient. Sous le gouvernement d'un prince qui avoit été cardinal, & dirigé par un homme d'église dont l'ambition étoit de s'élever à la pourpre romaine, les droits du souverain ne furent que foiblement défendus. Usimbardi seul osa s'opposer aux usurpations des ecclésiastiques. Cette vigueur fut cause qu'il perdit de son autorité sous un prince plus foible.

1609. Le cavalier Belisario Vinta avoit le département du cabinet, du secrétariat, de la correspondance des cours étrangères & de l'exécution des vues politiques du prince. Ce fut sur-tout à ce ministre que Ferdinand dut la gloire de passer pour le souverain le plus habile de son siècle. Lorsque Vinta dirigea les traités secrets & les négociations de son maître auprès d'Henri IV, il mit dans sa conduite tant de prudence & de sagacité, que jamais les Espagnols ne purent vérifier l'objet de leurs soupçons. Il n'y avoit aucune cour de l'Europe où l'or de Ferdinand n'eût gagné à Vinta quelques personnes, qui l'informoient des secrets les plus importants & des résolutions les plus cachées; par l'ensemble de ces rapports, Vinta étoit le ministre le mieux instruit de toute l'Italie, & le plus à portée de prévenir les desseins qu'on pouvoit former contre son prince. Lorsqu'il accompagna Marie de Médicis en France, ses talens y furent admirés des ministres de Henri. Villeroy sur-tout paroïssoit estimer beaucoup ses avis & sa politique. Ferdinand reconnoissoit

en lui la conduite & l'habileté du grand Côme de Médicis son père, & celle du vieux Concini. Il eut toujours sa mémoire en vénération. Vinta n'entroit point dans les affaires du commerce, & n'eut jamais aucune part aux bénéfices de Ferdinand. Mais le grand-duc le récompensa magnifiquement par des bienfaits particuliers & des pensions, qui même passèrent à ses enfans : jamais peut-être aucun ministre ne fut plus affectionné à son prince, & n'éprouva un plus parfait retour que celui-ci, de la part du grand-duc & de la maison de Médicis. Sa mémoire seule fit l'agrandissement de ses parens & de ses créatures. Ce fut un exemple peut-être unique dans les cours, de voir trois ministres, qui pendant vingt-un ans, n'ambitionnèrent pas d'autre rang que celui où les avoient élevés leurs services & la faveur de leur prince.

Les persécutions secrètes, les intrigues, la calomnie, étoient inconnues à la cour de Ferdinand ; tous les courtisans sembloient s'aimer, chacun employoit avec zèle ses talens particuliers pour le service d'un prince

1609.

qui les estimoit également & les récompensoit tous selon leur utilité. La charge d'*auditeur suprême* ou grand-maître des requêtes du grand-duché, étoit une des principales de l'état. Depuis le grand-duc François, elle avoit été occupée par Jean-Baptiste Concini; ce ministre qui avoit succédé à Torello, n'avoit ni les talens, ni la réputation; & s'étant mêlé des intrigues de la vieille cour, il ne put jamais mériter la bienveillance de Ferdinand. Malgré le mérite de Vinta son beau-frère, & la mémoire de Barthélemi son père, il eut aussi contre lui les défordres & l'inconduite de son fils à la cour de France. Aveuglé par l'amour paternel & par des vues ambitieuses, il eut l'imprudence de vouloir justifier la témérité de son fils, & perdit entièrement l'estime de Ferdinand. Concini mourut en 1606, & fut remplacé par le sénateur Paul Vinta, frère du chancelier Vinta, homme capable de la charge importante qu'on lui confioit, & en quelque sorte égal à son frère. On l'en vit revêtu avec un applaudissement général: mais il mourut peu de temps après

le grand-duc. Son successeur, Pierre Cavallo de Pontremoli, habile jurif-consulte, étendit rapidement son crédit & son autorité sous le règne suivant.

1609.

CHAPITRE XIII

Forme du gouvernement de Ferdinand. Système de juridiction en Toscane. Législation, économie, privilèges de Livourne. Commerce, arts & manufactures, agriculture. Entreprises utiles pour le grand-duché. Perfection des beaux-arts & surtout de la musique. Etat des sciences & de la littérature.

LA profonde vénération que les successeurs du grand Côme conservoient pour son administration, à laquelle il avoit donné des règles sûres & une marche constante, les empêchoit d'y rien altérer ; cependant la constitution fut perfectionnée par le grand-duc François, & ne reçut aucun changement sous le gouvernement de Ferdinand. Les tribunaux de

1609.

Florence ne furent pas seulement assujettis aux mêmes formes , mais encore à cette même modération que Ferdinand portoit dans les affaires du gouvernement. Ce prince occupé des plus grandes entreprises , & distrait par les affaires du cabinet , laissoit aux magistrats la connoissance des affaires particulières : ce qui rendoit les citoyens plus affectionnés & plus attachés à son gouvernement. En 1600, il érigea un nouveau tribunal sous le nom de la Consulte. Ce tribunal avoit pour objet d'examiner les requêtes , de faire les rapports en proposant les décisions. En diminuant l'autorité de l'auditeur suprême , les délibérations & les décisions devenoient moins arbitraires & plus réfléchies. Le conseil secret s'occupoit beaucoup davantage de la correspondance avec les cours étrangères , des grandes entreprises & du commerce , que des affaires civiles. Le prince laissant à la *pratique secrète* , & aux magistrats inférieurs , le soin d'y veiller selon leur institution , les citoyens étoient flattés d'avoir quelque part au gouvernement , & cette constitution fit disparaître

L'ancienne animosité que les sujets ~~avoient~~ avoient eue contre leur souverain. 1609.

Mais cette faveur étant restreinte aux seules charges de la capitale, l'égalité que Côme & François avoient établie & maintenue avec tant de vigueur entre les Florentins & les provinciaux, fut bientôt exposée à de nouveaux troubles. Cependant le repos & le contentement de la capitale, contribuèrent beaucoup à corriger les mœurs que les révolutions antérieures n'avoient pu améliorer. L'obéissance aux loix n'étoit plus l'effet de la crainte, mais de la conviction du devoir. La gloire du prince n'étoit plus séparée de celle de la nation. Enfin ses intérêts & ceux du peuple étant devenus communs, la souveraineté paroissoit solidement établie. Le prince n'étoit plus un objet de haine; sa présence ne réveille plus le desir de l'ancienne liberté. La cour n'étoit plus l'asyle des gens puissans & injustes; elle étoit devenue l'école de la vertu, de la bienfaisance & de l'humanité. Christine de Lorraine étoit un modèle de piété, sa conduite vertueuse contribua beaucoup à éloigner

1609. de la cour & de la capitale, les vices & la dépravation qui n'y avoient que trop régné sous Blanche & le grand-duc François. Un si grand changement dans les mœurs affermit la tranquillité publique, & rendit les crimes plus rares. On fut plus éclairé sur le point d'honneur; les femmes devinrent plus polies & plus aimables. Une plus grande confiance introduite dans la société des deux sexes, diminua le nombre des excès qui en avoient autrefois détruit les liens. Ainsi, quoique les anciennes loix, dictées par le soupçon & par l'esprit de vengeance, ne fussent pas encore adoucies en proportion des mœurs, les tribunaux jugèrent avec modération, & la justice n'ayant plus à réprimer la violence, exerça son empire avec plus de douceur, plus de réflexion, & bien plus que jamais à la satisfaction du public.

Si ce changement de la capitale avoit pû s'étendre aussi rapidement dans tout l'état, la Toscane auroit alors changé de face. Mais comme les pays limitrophes n'adoptoient pas les mêmes maximes, ce changement ne put être fait dans toutes les parties du grand-

duché. On ne voyoit qu'excès & brigandages dans la Lombardie & dans l'Etat ecclésiastique : malgré toute la vigilance du souverain , les frontières de la Toscane étoient infectées de cette contagion. On n'épargnoit ni soins ni vigilance pour en préserver l'intérieur de l'état ; mais la nouvelle jurisprudence , concernant les immunités ecclésiastiques , y jettoit de grands obstacles. La bulle de Grégoire , publiée en 1591 , attaquoit les droits les mieux établis de la souveraineté ; en protégeant indirectement les excès , elle augmentoit les désordres & troubloit la tranquillité des provinces ; il eût alors fallu la fermeté de Côme , ou de François pour s'opposer à ces innovations. La foiblesse & la timidité donnèrent aux abus le tems de se multiplier.

Il étoit impossible que le corps de la justice civile soutînt avec l'ancienne vigueur les droits du prince & ceux de la nation , sous l'autorité d'un prince élevé à Rome , & imbu des maximes de cette cour. Les ecclésiastiques , maîtres absolus des opinions du peuple , un pape dont on

1609.

craignoit la puissance & les intrigues secrètes , auroient même arrêté les démarches d'un prince plus entreprenant & plus ferme. La condescendance de Ferdinand , & sa pernicieuse tolérance ouvroient aux ruses des ecclésiastiques une route facile pour en venir jusqu'à réclamer contre ses droits mêmes. Ils devinrent si arrogans dans toutes les parties du grand-duché , qu'ils refusèrent de payer les taxes , & s'emportèrent publiquement contre les magistrats. L'évêque de Montepulciano osa même en 1589 , ordonner dans son diocèse de refuser à Pâques l'absolution à tous ceux qui exigeoient ces taxes des ecclésiastiques. Dans la Valdichiane & à Pise , aucun d'eux ne voulut contribuer aux dépenses nécessaires à la fertilité des campagnes. Les moines de Sienne eurent même la hardiesse de citer le grand-duc à Rome , parce qu'on exigeoit d'eux certaines contributions. Enfin ils s'élevèrent tous avec violence contre la loi du souverain , & s'opposèrent insolemment à son exécution.

Le nonce jouissoit intérieurement de ces désordres. Ils lui donnoient occasion

caſion de ſe faire un mérite auprès du grand-duc, & de lui vendre bien cher la ſuſpenſion des troubles. Mais ce n'étoient pas là tous les maux que l'ambition du clergé cauſoit à la Toſcane; les nouveaux ordres réguliers cherchoient à s'agrandir: dérober les héritages, troubler le repos des familles, dépouiller les citoyens, c'étoit pour eux des moyens ſûrs, qu'ils mettoient ſouvent en uſage. Ces excès ſe multiplièrent au point, qu'à Florence on demanda hautement une réforme au grand-duc. Il paroïſſoit contraire aux principes d'un ſage gouvernement, que le prince employât ſes propres revenus aux progrès de l'agriculture & à la fertilifation des campagnes, tandis qu'une claſſe d'hommes, uniquement conſommateurs, s'efforçoit d'arrêter la circulation des biens. Ferdinand connoiſſoit les maux, mais il n'oſoit les réparer. Il écrivit ainſi au cardinal de Florence le 6 juillet 1592: « Je me trouve » dans le plus grand embarras avec » le peuple de cette ville; vous ſavez qu'il eſt conſidérable; le territoire eſt borné, & les eccleſiaſti-

1609.

» ques en possèdent aujourd'hui une
 » grande partie : assigner aux reli-
 » gieuses , comme le demande cet
 » ordre , un entretien fixe sur les
 » biens-immeubles , c'est embarrasser
 » la totalité de ces biens avec la pe-
 » tite portion , & en empêcher entiè-
 » rement le commerce , vu même les
 » difficultés qu'éprouvent celles qui
 » ont cette vocation. L'on calcule que
 » dans soixante ou soixante-dix ans ,
 » les religieuses auroient englouti tous
 » les biens , sans compter les héritages.
 » D'un autre côté , les Dominicains
 » acquièrent des successions , comme
 » l'ont fait dernièrement ceux de Cer-
 » reto : & quand même cette cou-
 » tume à l'égard des religieuses seroit
 » universelle , dans un territoire aussi
 » borné que celui-ci , elle effraie tous
 » les esprits & le mien aussi. Je ne
 » voudrois rien faire ni contre ma
 » conscience , ni contre les libertés
 » ecclésiastiques , comme beaucoup de
 » villes d'Italie ; mais il est impossible
 » de ne pas remédier à des inconvé-
 » niens dont les suites sont dangereu-
 » ses. Ma première pensée fut d'ou-
 » vrir une banque , mais je vois que

« cette opération n'a pas eu de succès ». ~~—————~~

1609.

Il étoit presque certain que la cour de Rome ne remédieroit point à ces abus, & pour répondre aux plaintes du peuple, le seul expédient qu'on imagina, fut d'en remettre l'examen au sénat. On lui associa trois jurisconsultes : Paul Vinta, auditeur fiscal, Cavallo & Galbiati, auditeurs de Rote. On examina les statuts de Milan, de Venise, de Sienne, de Gênes, & sur-tout ceux de l'ancienne république de Florence. Ceux-ci défendoient de faire aucune disposition en faveur des *non-contribuans* : c'est-à-dire de ceux qui ne supportoient pas les charges publiques.

Le sénat guidé par l'amour de la patrie, & considérant que les biens des ecclésiastiques faisoient partie de la plupart des biens-immeubles, vouloit lever, par de nouveaux réglemens, les difficultés qui empêchoient le commerce des biens patrimoniaux : malheureusement il fut arrêté par des difficultés qu'il n'avoit pas prévues. Les jurisconsultes, peu faits pour appercevoir les rapports politiques d'un état, furent les premiers à se refuser

1609.

à une délibération définitive ; ils alléguèrent les canons, les prétendues libertés & l'indépendance de l'église ; ils effrayèrent le sénat par la menace des censures ecclésiastiques, & augmentèrent la foiblesse & la timidité du prince ; les avis furent partagés, mais le plus grand nombre s'obstinoit à croire qu'on ne pouvoit rien statuer sans la participation & le consentement du pape. Ce fut en vain que le sénateur Niccolo de Giana, justement indigné de ce que les magistrats abandonnoient les droits de leur prince, représenta au sénat le danger du peuple, & sur-tout celui du grand-duc. Comme les biens sont garans de l'obéissance des citoyens, ce sage sénateur démontra que le transport de ces biens à un corps très-puissant, qui professoit l'indépendance, renversoit les droits de la souveraineté, & en ruinant les citoyens, détruiroit la constitution. Il reprocha aux jurisconsultes que Florence n'étant pas leur patrie, ils n'avoient pas à craindre pour eux le transport de leurs biens & la ruine de leurs familles. Ferdinand ne fut pas touché par la sagesse

de ces raisons ; la crainte & l'opinion des magistrats l'emportèrent en lui, & les ecclésiastiques n'en furent que plus hardis à s'approprier les biens-fonds, soit par les donations qu'ils arrachèrent aux vivans, soit par les dispositions testamentaires. Les Jésuites furent les plus adroits dans cette espèce de manœuvre. Cette société avoit déjà étendu son empire dans toutes les cours ; elle étoit devenue l'arbitre des opinions auprès des princes, comme parmi les peuples, & se servoit habilement de son crédit pour accroître ses revenus & sa grandeur. Le grand-duc connoissoit bien l'esprit de ces ordres, mais il en craignoit le pouvoir ; il avoit sollicité auprès d'Henri IV leur rappel en France, & craignoit qu'ils ne devinssent trop nombreux & trop riches dans le grand-duché. Ils venoient de capter dans un testament, un legs considérable pour la fondation d'un collège à Montepulciano, territoire d'une très-petite étendue. Ferdinand craignit que leur avidité n'absorbât promptement la plus grande partie de la substance des habitans qui n'étoient pas en grand

1609.

1609.

nombre, & qu'ils ne fussent réduits à tenir des Jésuites toute leur existence. Afin de prévenir cet inconvénient, le prince proposa au général Aquaviva d'aggréger aux autres collèges la fondation du testateur; mais il fut impossible de l'y réduire, & malgré la vo'onté du souverain, ils furent introduits à Montépulciano. Le grand-duc écrivoit en ces termes, le 3 décembre 1606, à son ambassadeur :

« Ces Jésuites, dit-il, qu'on a laissés
 » établir à Montépulciano, ont déjà
 » fait entendre que le bien dont ils se
 » sont emparés ne leur suffit pas, non
 » plus que le local : de-là, ils portent
 » leurs vues sur d'autres patrimoines,
 » sans avoir égard à la ruine des mai-
 » sons, des familles & des habitants;
 » sans vouloir, pour prix des avanta-
 » ges dont ils jouissent, contribuer
 » aux frais des grands chemins, des
 » ponts, des fontaines & des autres
 » choses publiques. D'un autre côté,
 » ils ne dissimulent pas le desir qui les
 » consume de s'approprier les biens
 » des familles aux dépens des héritiers
 » légitimes; & nourrissent ainsi la dis-
 » corde & la méfiance au sein des

» familles. Tout cela leur attire une
 » telle haine de la part du peuple ,
 » que si nous n'y avions mis des ob-
 » tacles par notre vigilance , il seroit
 » arrivé à ces moines quelque fâcheux
 » accident , pire que celui qui les fit
 » chasser il y a quelques années ».

1609.

Le peu de fermeté avec laquelle
 on s'opposoit alors aux vices & aux
 procédés artificieux des ecclésiasti-
 ques , malgré la profonde connoissan-
 ce qu'on en avoit , est la meilleure
 preuve de la crainte qu'inspiroient aux
 souverains le pape & les moines. Il
 n'est donc pas étonnant que toutes les
 résolutions relatives à ses affaires se
 ressentissent de la bassesse & de la sou-
 mission qu'inspire la crainte. La lé-
 gislation de Ferdinand fut défectueu-
 se à cet égard. Satisfait de ce que ses
 prédécesseurs avoient fait pour main-
 tenir le repos & le bon ordre dans
 les différentes parties de l'état , il tour-
 na toutes ses vues vers l'économie ,
 & chercha les moyens d'augmenter
 la population & les produits de ses
 domaines , étendre le commerce de
 sa nation , fertiliser les campagnes ,
 rendre le climat salubre , encourager

1009. l'industrie & inviter les étrangers de toutes les nations à s'établir en Toscane. C'étoient aux yeux de Ferdinand les objets les plus importants de la législation ; les réglemens furent d'accord avec les opérations , parmi lesquelles celles qui augmentèrent Livourne & sa population , peuvent seules immortaliser sa mémoire. Les dépenses considérables qu'il fit pour rendre le port plus vaste & plus commode , les maisons qu'on y bâtit , les soins qu'il se donna pour y attirer de nouveaux habitans de différentes nations , les secours qu'il leur fournit pour établir leur commerce , montrent assez la grandeur des vues & l'étendue du génie de ce prince.

Il faut ajouter à des travaux , si dignes d'éloges , la formation d'une marine nombreuse , qui fut employée à protéger le commerce , à lui donner plus d'activité , & à tenir loin des côtes les Turcs & les corsaires. Comme le grand-duc avoit l'art de profiter de tous les obstacles qu'il rencontroit , non-seulement il augmenta par les prises faites dans cette guerre , les forces maritimes de l'ordre de

Saint-Etienne , mais il attira dans Livourne ces mêmes corsaires , qu'il combattoit , & qui , enrichis par leur brigandage , fournirent à cette ville des habitans & des négocians. Lorsque la paix fut conclue entre l'Angleterre & l'Espagne , les Anglois accoutumés à exercer la piraterie en Amérique & sur les côtes d'Espagne , ne purent renoncer à ces courses lucratives. Plusieurs d'entr'eux , plus animés par l'espoir du butin , que jaloux d'obéir aux ordres de leur souverain , se joignirent à quelques pirates Hollandois , infestèrent la Méditerranée , attaquant indistinctement les vaisseaux de toutes les nations. Cette nouvelle confédération n'avoit point de port où elle pût se réfugier. Elle eut recours aux Turcs & aux Barbares , qui exercèrent la piraterie & partagèrent les prises avec elle. Jusqu'en 1606 , ils n'eurent d'autre asyle que les ports de Tunis , d'Alger & de Marmora , courant la Méditerranée , & attaquant avec une intrépidité inouïe les flottes qu'ils rencontroient.

Enfin , l'amour du repos , le desir de mettre en sûreté leurs personnes , &

1609. leurs biens; les dangers & les fatigues d'une vie toujours errante, jointes aux largesses de Ferdinand & à l'espoir qu'il fut leur présenter, en attirèrent plusieurs à Livourne. Il les incorpora dans la marine, les accoutuma au joug de la loi & à un genre de vie plus honorable. Les loix fondamentales de Livourne faisoient la sûreté de ces nouveaux sujets: il étoit défendu d'y connoître d'aucun délit commis hors de l'étendue du grand-duché.

Ce fut en 1590, que Ferdinand appela de nouveaux habitans à Livourne, par une loi expresse du 18 octobre, promettant à chacun un établissement conforme à ses talens. En 1592, il publia une autre loi le 12 février, fixant avec les distinctions nécessaires, les privilèges accordés aux anciens & aux nouveaux habitans du port. Soit rivalité, soit émulation, soit que le même esprit qui animoit Ferdinand fût aussi devenu celui de ses voisins, Clément VIII publia le 3 mars 1593, des privilèges en faveur du port d'Ancone & de tous ceux qui viendroient y négocier. Cette démarche du pape donna lieu au grand-

duc de publier le 10 juin son fameux règlement en faveur des étrangers qui viendroient commercer & s'établir à Livourne. Ce règlement fut la base des franchises de ce port ; franchises qui ont été ensuite reconnues par les puissances de l'Europe, dans tous les traités qui ont suivi celui de Londres. On peut le regarder comme un modèle en ce genre. Il contient quarante-quatre articles, dans lesquels on a surtout égard à la nation Juive. Cette sage opération attira dans Pise & dans Livourne une foule de commerçans de toutes les nations, & Ferdinand eut ainsi la satisfaction de perfectionner le grand ouvrage qu'il avoit entrepris.

Ferdinand n'eut pas un moindre succès lorsqu'il entreprit de dessécher les marais de la Valdichiane. La Valdichiane est une vallée plus longue que large, qui s'étend du midi au septentrion entre le Tibre & l'Arno ; elle a environ soixante milles de long & presque trois milles de large ; les torrens qui se précipitent du haut des collines qui en bornent l'étendue ont formé cette immense quantité d'eaux. Quelques-uns ont cru qu'autrefois elles formoient

1609.

une rivière qui se jettoit dans le Tibre, & qu'afin d'éviter les inondations, les Romains en avoient changé le lit en la détournant & la forçant à se jeter dans l'Arno. Il est possible qu'alors les eaux resserrées par ce changement, se soient répandues dans les vallées; elles y inondèrent les terres, corrompirent l'air & causèrent une infinité de maladies parmi les habitans des collines adjacentes. Les révolutions d'Italie contribuèrent à augmenter ce désordre; un grand nombre de familles s'étant réfugiées dans les vallées, il s'y forma de petites juridictions qui toutes en particulier ne songèrent qu'à pourvoir à leurs propres commodités, & augmentèrent le désordre général. Enfin le siècle glorieux des Médicis vint dissiper les ténèbres dont l'Italie étoit encore enveloppée, & le desséchement des marais de la Valdichiane excita d'abord l'attention de cette illustre famille. La multiplicité des domaines & le partage de la propriété des terres qu'occupaient ces eaux, offroit des difficultés presque insurmontables. Clément VII, le cardinal Hyppolite de Médicis, le grand-duc Alexandre crurent que le

meilleur moyen de les applanir étoit d'acquérir ces terrains, soit par achat, soit par donation ; & la totalité de ces marécages passa dans la maison de Médicis sous le gouvernement du grand Côme. Le génie entreprenant de ce prince porta d'abord ses vues sur les travaux propres à rendre les vallées plus saines, & à leur restituer leur ancienne fertilité. De nouveaux obstacles se présentèrent ; la république de Sienne s'éleva contre ces opérations, prétendit que ces marais opposoient à ses ennemis une barrière insurmontable. Cette opposition suspendit les desseins du prince, & la guerre le détourna ensuite de cette entreprise.

Son exemple inspira au pape & à la chambre apostolique le desir d'entreprendre le desséchement des marais qui leur appartenoient. Ils les affermèrent, & l'on commença des excavations ; un nouveau lit recueillit les eaux qui s'épanchoient de tous côtés ; & ces foibles commencemens conservèrent au moins en Toscane le projet du desséchement général. Quoique le grand Côme eût réuni à sa souveraineté celle de Sienne, ce prince avoit d'autres projets, &

1609.

après avoir encore ajouté à son ancienne propriété une partie très-considérable de ces vallées, il en assigna au moins la moitié pour dot à l'ordre de Saint-Etienne.

Le profit qu'avoient fait les amodiateurs Romains & l'indolence de ses parens animèrent le cardinal Ferdinand; il voulut entreprendre ce desséchement; la complaisance de Pie V pour la maison de Médicis lui facilita les moyens d'y réussir; le grand-duc lui accorda aussi des graces, & lui défendit seulement de vendre aux étrangers cette portion des marais desséchés, qu'il lui abandonnoit pour se dédommager de ses frais, voulant être le seul propriétaire des terres qu'il trouveroit à propos d'aliéner. Ferdinand commençoit à peine à traiter avec l'état de Sienne & celui de l'Eglise; la mort de Pie V & celle du grand Côme renversèrent ses projets. Le grand-duc François négligea cette entreprise, & les amodiateurs Romains reçurent des ordres absolus de ne rien céder aux Toscans. Ferdinand obligé d'abandonner son projet, en conçut un autre non moins glorieux; ce fut le desséchement

du lac de Pérouse. Les avantages de cette opération étoient démontrés, la dépense fut calculée; on la portoit à cent mille ducats, & déjà se présentoit une compagnie de négocians qui devoient partager & les frais & le produit. Mais un ingénieur nommé David Fortini, envoyé par Ferdinand même, trouva dans les tentatives que les Romains avoient faites, tant d'erreurs & de contradictions, qu'il regarda l'entreprise comme impossible.

Ce fut dans ces heureuses dispositions que Ferdinand parvint à la suprême puissance; le premier objet de ses soins fut le desséchement des marais d'Arrezzo. Il y fut vivement encouragé par Pierre Usimbardi, évêque de cette ville, & témoin des maux occasionnés par le séjour des eaux dans les vallées: le prélat engagea Ferdinand à s'en instruire lui-même, & ce prince s'y transporta. On lui démontra que dans le tems des Romains, cet amas d'eaux étoit navigable; on lui indiqua d'anciennes digues, d'anciens édifices (a),

(a) On découvrit dans un endroit appelé la Badie à Fernetto, des restes d'édifices ro-

1609.

& on le supplia de rendre à ces campagnes leur antique prospérité. Toutes les habitations, villes & villages voisins vinrent implorer son assistance & son autorité. Aussi tôt les opérations commencèrent. On vit presque en un moment des digues élevées, des fossés creusés, le mouvement rendu aux eaux stagnantes, les terres desséchées, des bâtimens élevés & un grand nombre d'habitans accourir de toutes parts. Les peuples ne furent pas insensibles aux fruits de ces grands travaux, & la cité d'Arezzo fit ériger une statue au grand-duc.

La satisfaction de ce prince fut cependant altérée par les désagrémens que lui causèrent les habitans de l'état ecclésiastique, excités par les ennemis du prince, & soutenus par les papes. L'inondation de Rome fut le commencement de ces troubles; il y eut des séditions dans les provinces voisines, & les Toscans furent obligés de souffrir qu'on altérât beaucoup leurs travaux,

ainsi, & des morceaux de colonnes de granit & de travertin, qui paroissent n'avoir pu être transportées que par le courant des eaux.

& qu'on leur renvoyât ces eaux qui se ~~_____~~
 jettoient dans l'Arno. Ferdinand n'é- 1609.
 prouva pas les memes inconveniens,
 dans les travaux qu'il fit faire pour l'a-
 mélioration des campagnes de Pise,
 ceux du lac Fucecchio, & ceux de la
 Valdinievole : il fut donc plus facile
 & moins dispendieux de rétablir la sa-
 lubrité dans ces provinces & d'y en-
 courager l'agriculture ; ce règne est en
 effet l'époque de cet art en Toscane ;
 mais Ferdinand eut le malheur de ne
 pouvoir encore faire céder la ma-
 remme de Sienne à ses glorieux efforts.

Les fautes dans lesquelles étoit tombé
 le grand-duc François avoient presque
 dépeuplé les villes maritimes de l'état
 de Sienne. Le grand nombre de loix,
 toutes mal conçues qu'il avoit publiées
 pour ce malheureux pays, avoient tota-
 lement éloigné les anciens habitans qui
 s'étoient réfugiés dans les états voisins,
 à Castro, à Ronciglione, à Pitigliano,
 à Santa - Fiora & à Scanzano. Cette
 province florissante dans le tems de la
 république, ensuite désolée par la
 guerre, sembla renaître sous le gou-
 vernement du grand Côme, parce
 que, suivant la première constitution,

1609.

l'exportation y fut permise , l'industrie & l'agriculture encouragées. Cette dernière s'étant considérablement perfectionnée pendant l'espace de douze ans, le bétail y devenoit gras & nombreux. Les réglemens de François renversèrent ces heureux commencemens. Ils tendoient tous à faire servir les avantages de l'état de Sienne au profit de celui de Florence ; cet esprit adopté par le ministère fut cause d'une infinité de maux. Les nationaux se plaignoient du nouveau gouvernement , les Siennois étoient révoltés de se voir ravir ce qui leur appartenoit légitimement. Ces désordres firent concevoir à Ferdinand l'idée de séparer la maremme de Sienne de son gouvernement, pour le réunir à celui de Florence. Uſimbardi lui représenta que l'esprit républicain n'étant pas encore éteint dans cette province, cette réunion causeroit infailliblement du tumulte. Ferdinand n'osant en effet risquer cette démarche , porta ses vues sur un objet plus facile , & moins sujet à des discussions embarrassantes , sur le moyen de rendre la salubrité au climat. Il fit creuser des fosses profondes dans les plaines , afin de fournir aux

eaux un écoulement ; il rebâtit la ville de Grosseto , fit construire de grands chemins , ouvrit des communications utiles , & enfin créa un tribunal pour les seuls travaux publics , pour veiller à l'agriculture , à la conservation des ouvrages , au bon ordre & à la police des grands chemins & des lieux habités (a). Il eut encore pour but cette salubrité de l'air tant désirée , lorsqu'il fit écouler les eaux du lac de Castiglione qui produisoient autant de maladies que celles des marais d'Arrezzo : la duchesse Eléonore les avoit déjà toutes réunies sous sa dépendance , mais seulement pour se procurer l'agrément d'une pêche plus abondante ; c'étoit uniquement dans cette vue qu'elle avoit fait construire des digues , fait resserrer les eaux , & que *pour y avoir des anguilles* , on avoit changé la direction du lac. Ferdinand fit démolir ces ouvrages , rendit aux eaux leur cours ordinaire , & sacrifia des sommes immenses pour leur ouvrir une route

1609.

(a) L'acte par lequel ce tribunal fut érigé , est rempli de détails qui prouvent la vigueur que Ferdinand mettoit à cette entreprise.

jusqu'à la mer; mais faute de bien connaître le lit du lac, les détours & la direction, le produit de cet ouvrage immense ne fut pas comparable aux frais qu'il avoit exigés (a).

Ferdinand ne s'arrêta point à ces entreprises, il chercha les moyens de dessécher les autres parties de la maremme, & réussit pour les marais de Malla; aussitôt ces colonies s'établirent à Sovana, on y construisit des fontaines, on y éleva des bâtimens pour l'usage des habitans & celui des étrangers. On pensoit généralement alors que le moyen de mettre ces ter-

(a) Travailler pour le bien & l'avantage de ses sujets, rendre le climat plus sain, les terres fertiles; encourager l'agriculture, les arts & le commerce, doubler sagement les moyens de subsistance en augmentant la nécessité du travail & la certitude du produit, assurer à ses peuples une vie paisible, tel fut le système de législation de Ferdinand. Est-il une conquête qui après tout le sang, l'or & les travaux qu'elle a coûtés, vaille à un royaume ce que produisit en Toscane le dessèchement de ces vastes marais qui empoisonnoient l'air & ravissoient au peuple le produit d'une grande étendue de terres? (*Note du Traducteur.*)

reins en valeur étoit de les céder à des ~~seigneurs~~ gens riches , & capables de faire des 1609.
entreprises pour les améliorer. On les céda donc par inféodation à de riches marchands , & à des gens de qualité.

Les habitans demandoient aussi qu'on réglât la traite des grains , & cet objet étoit difficile. On savoit bien que la liberté du commerce étoit un moyen sûr d'encourager l'industrie ; mais on ne pouvoit vaincre la crainte qu'inspiroit au peuple l'idée de manquer de grains. Les habitans des marais desséchés ne vouloient pas semer sans être assurés de la liberté des traites ; & les Florentins craignoient la disette. Dans cette alternative , le grand-duc publia le 9 avril 1558 , une loi concernant plusieurs objets d'économie. Il y étoit statué que les trafiquans de la maremme pourroient exporter par mer la moitié de leurs récoltes , en payant la taxe que le grand-duc François avoit imposée. Cette faveur accordée pour la moitié des récoltes devenoit inutile , parce que la taxe absorbant le profit des cultivateurs : d'ailleurs l'obligation de justifier cette moitié , les actes qu'il falloit passer , & par lesquels la liberté

~~se trouvoit enchaînée~~
 1609. se trouvoit enchaînée, répandoient un
 découragement général. On demanda
 inutilement au prince l'abolition de
 cet impôt. Il avoit été prévenu par de
 faux calculs qui lui persuadoient que
 l'acheteur étranger supportoit seul
 cette diminution de bénéfice. La di-
 sette qui désola plusieurs fois la pro-
 vince, pendant les années suivantes,
 fit suspendre cette clause de la loi. On
 ne tarda point de la remettre en vi-
 gueur. Il fut statué le 11 février 1599,
 qu'on auroit à l'avenir la permission
 d'exporter la moitié des récoltes, mais
 en payant toujours la taxe. Soit di-
 sette, soit déiaut d'intelligence dans
 l'administration économique des grains,
 non-seulement l'exportation cessa,
 mais on vit paroître successivement
 différentes loix qui mirent des entraves
 aux marchés & à l'exportation de cette
 denrée, destinée par la providence à
 l'usage consolant de soutenir la vie hu-
 maine; elle devint alors au contraire
 la cause ou l'occasion de l'exil, de la
 désolation & même de la mort. Le
 grand-duc s'en étoit plus-rapporté à
 l'opinion générale qu'au sentiment de
 ses ministres : l'évêque Usimbardi n'é-

toit pas de cet avis : ce prélat écrivoit à Lorenzo son frère, les tristes conséquences de ces loix. « Cet édit, dit-il, causera de très-grands désordres, le propriétaire est industrieux à cacher son grain, à rapporter dans sa maison celui qu'il porte au marché, & qui en ressort encore avec mille artifices dont on n'useroit pas si l'on avoit la liberté de le vendre à son gré. Le grain déjà vendu au marché éprouve le même monopole sans que les châtimens puissent l'empêcher : le prix sera le même & plus haut encore, & quoiqu'il y ait suffisamment de grain, cette gêne fera renaître la disette ».

Ces réglemens si contraires à la sagesse du législateur, devinrent ensuite autant de maximes fondamentales dans le grand - duché : elles furent très-préjudiciables à l'état de Sienne : celui de Florence n'en ressentit pas d'aussi fâcheuses conséquences : l'agriculture y étoit en activité, l'exemple du prince, l'émulation des particuliers animoient cet art plus que tous les édits. Les principes qui s'étoient établis par les loix, & les opérations du grand-duc François avoient produit d'heureux effets.

1609.

Mais les réglemens de Ferdinand , les opérations qu'il entreprit pour la fertilité des campagnes , changèrent le système économique de l'état de Florence , & l'agriculture eut bientôt l'avantage sur le commerce. Après avoir souffert de la disette , le peuple avoit calculé qu'il valoit mieux acquérir des terrains que d'abandonner à autrui sa propre subsistance , & que le commerce subordonné à l'agriculture devoit être abandonné à ceux qui ne pouvoient cultiver.

Ces principes autorisés par l'exemple du prince firent tourner toutes les vues des sujets vers l'agriculture , & l'on ne chercha plus qu'à acquérir des terres. Un grand nombre de riches marchands Florentins répandus dans les villes les plus commerçantes de l'Europe , adoptèrent les idées du grand-duc , repassèrent en Toscane avec leurs fonds , achetèrent des terres & devinrent cultivateurs. Les Corsini , les Gerini , les Torrigiani de Nuremberg & autres négocians revinrent de Londres , les Ximenès négocians Portugais , furent reçus au nombre des Florentins. Ainsi l'agriculture fut encouragée , & l'on

l'on en étudia les principes avec soin. 1609.
 Il parut un grand nombre de loix dont le but étoit de régler l'économie rurale, les devoirs & les intérêts respectifs des propriétaires & des agriculteurs. C'est à cette époque que remonte la culture des mûriers en Toscane, culture qui fut uniquement due aux efforts de Ferdinand. Le grand-duc François n'avoit fait qu'une tentative à cet égard. Cet essai apprit à son successeur le grand avantage qu'on pouvoit tirer de ces arbres utiles. Les loix qu'il avoit faites sur cet objet, en différens tems, furent toutes reprises dans l'édit qu'il publia, le 16 février 1607, à cet égard. Ces loix auroient peut-être été inutiles, s'il n'avoit commencé lui-même l'ouvrage. Il fit élever un très-grand nombre de mûriers dans ses jardins, en distribua gratuitement aux propriétaires des terrains, qui les transplantèrent avec succès. Ce prince ne fut pas moins heureux à cultiver les oliviers & les vignes; & la Toscane devint en peu de tems le pays le plus fertile de l'Italie.

Comme le luxe est l'effet ordinaire de la perfection des arts, celle de l'a-

1609.

griculture inspira le goût des agrémens qu'on en peut retirer ; on embellit les jardins , & l'on fit venir à Florence les plantes les plus délicieuses de l'Asie & de l'Amérique. Les jardins de Ferdinand servoient de modèle aux riches propriétaires. Ce fut le principe de cet art en Italie. La noblesse de Florence empressée d'imiter le souverain , enrichit bientôt la capitale d'un grand nombre de magnifiques jardins : la culture des fleurs , celle des fruits & des plantes exotiques , décida du goût & l'éducation d'un jeune cavalier. Joseph Casabona , botaniste du grand-duc François , fit des recherches en Lombardie & dans l'isle de Candie par ordre de Ferdinand , & rapporta en Toscane les plantes , les fleurs les plus rares du mont Baldo & du mont Ida. Le nouveau jardin des plantes , établi à Pise en 1593 , étoit comme le dépôt de ces nouvelles acquisitions. On les partageoit ensuite avec les particuliers pour les multiplier. Les plantes de Candie devenues indigènes en Toscane , enrichirent la botanique , & invitèrent les botanistes à chercher dans les lieux les plus reculés les plantes uti-

les ou agréables, & à les transplanter ~~en~~ en Toscane. Entre ces plantes est le jasmin d'Arabie que les Italiens appellent communément *Mugherino* (a). 1609.

Cet enthousiasme dont les Toscans furent saisis pour l'agriculture, n'éteignit cependant pas en eux l'esprit du commerce. Jamais aucun prince n'en protégea plus les différentes branches, que le duc Ferdinand. Animé du même esprit que son frère, il avoit quelque intérêt dans toutes les entreprises de commerce ; il dédaigna cependant ces vils détails auxquels François s'abaissoit, au préjudice même de ses sujets. La traite considérable qu'il fit des grains du Nord, lui procura un bénéfice immense. Aucun particulier ne pouvoit entrer en concurrence avec un prince qui avoit toujours dans son trésor un million d'écus en réserve. Il

(a) C'est la sixième espèce de jasmin selon Zwinger. Il est rampant, s'attache à tout ce qu'il rencontre *Syringa arabica*, *foliis mali aurantii*. L'odeur en est très-douce & très-suave. On l'appelle *Sambac* en Egypte, où il est aussi indigène, & *nalla mulla* dans les Indes. Voyez Zwing. theat. botan. Allemand.

1609.

tenoit continuellement quatre galions sur les côtes d'Espagne , seulement pour le transport & le cabotage , & les passeports qu'il avoit obtenus de l'Angleterre & de la Hollande , assurant les marchandises des négocians , ceux-ci préféroient de les confier à ses vaisseaux. Le négoce du change & de la banque , qu'il faisoit sous différens noms , dans les principales places de l'Europe , étoit encore pour lui une branche de commerce très-lucrative. Il tiroit des colonies Espagnoles les plus grands bénéfices par la contrebande continuelle qu'il y faisoit sous le pavillon Anglois & Hollandois. Il avoit même part aux pirateries que ces deux nations exerçoient contre l'Espagne. Sans ces profits immenses , il n'auroit pu supporter les frais de ses entreprises , ni cette magnificence qui distinguoit sa cour de toutes celles de l'Europe. Ces entreprises , les édifices qu'il fit élever , l'entretien de la marine , les fêtes , les acquisitions & le luxe ordinaire de sa cour , ne pouvoient être que l'effet d'une source toujours renaissante comme celle du commerce , & quoique le trésor du grand-duc

François eût été estimé sept millions, ~~cette somme~~ 1609.
 cette somme avoit été employée avant
 sa mort & n'auroit pu suffire à des
 dépenses si fortes & si multipliées. Le
 grand-duc passoit pour avoir vingt
 millions de revenu; si cela étoit, Fer-
 dinand auroit été plus riche que tous
 les princes de l'Italie.

Le commerce de ce prince étoit
 cependant toujours lié avec celui de
 ses sujets, dont Ferdinand ne cessa
 d'animer l'industrie. En effet, le 8
 juillet 1588, après avoir rendu un
 édit pour rétablir la foire de Pise,
 en y accordant des franchises tant
 pour les marchandises que pour les
 échanges, il appella dans cette ville
 des maisons commerçantes de plu-
 sieurs contrées; il y introduisit les arts,
 y établit des manufactures, agrandit
 les bâtimens & les marchés publics;
 enfin il ouvrit le port de Livourne,
 & le concours des différentes nations
 donna aux Toscans la facilité d'éten-
 dre le commerce dans les endroits
 les plus reculés.

Les guerres civiles de la France
 avoient changé la marche intérieure
 du commerce de l'Europe. Le change.

~~1609.~~ 1609. & la banque qui faisoient le principal objet des Florentins, avoient été transférés en grande partie dans les places maritimes. Lorsque Marie de Médicis passa en France, il ne restoit à Lyon que trois maisons de Florence, dont deux étoient même sur le point de se retirer. Sully dont les vues étoient d'exclure tous les étrangers du commerce de France, fit publier des édits tendant à surcharger de droits toutes les marchandises étrangères. Les toiles d'or, les étoffes de soie, les serges de Florence n'ayant plus de débit en France, passèrent en Espagne & en Angleterre. Si Sully avoit eu des vues plus saines sur la nature du commerce, il auroit suivi celles que Ferdinand lui avoit présentées : il auroit pu rétablir le commerce en France, en ouvrant par terre des communications entre l'Angleterre & l'Italie. C'étoit dans cette intention que le grand-duc lui avoit proposé un traité, qui eût pu devenir aussi avantageux aux François qu'aux Toscans. Ferdinand demandoit qu'on affranchît du double droit imposé sur les marchandises étrangères celles qui

venoient de Livourne & qui passoient par l'Angleterre. Elles auroient été rendues à Antibes sur les vaisseaux du grand-duc , auroient passé par terre avec toute franchise jusqu'à Calais , & il y auroit eu dans cette ville un entrepôt pour les marchandises du Levant & de l'Italie. Ce plan imposoit aux Anglois & aux Etats du Nord , la nécessité de s'approvisionner dans ce port. Quant à l'intérêt que le roi auroit pu tirer de ces opérations , il étoit remis à la prudence de régler quels droits elle vouloit exiger à Calais , puisqu'il seroit devenu maître de ce commerce : si le grand-duc avoit pu former à Livourne le point de réunion des marchandises du Levant & de l'Italie , Calais seroit également devenu un entrepôt général , & cette ville se seroit enrichie par les droits de transport & les assurances. Mais Sully , uniquement attentif à mettre des impôts & à les percevoir , ne concevoit pas les avantages du commerce , & le regardoit comme une profession indigne de son ministère & de la gloire de son roi.

Le commerce des Florentins ne

~~1609.~~ fut cependant pas anéanti : il fut seulement exposé aux incertitudes que la guerre cause, & aux variations ordinaires dans toute espèce de négoce. Les manufactures de Florence se soutinrent avec les mêmes avantages que sous les princes précédens. Il se fabriquoit tous les ans pour trois millions d'écus d'étoffes de soie, de toiles d'or & d'argent, de serges, qui se débitoient la plupart en Angleterre & en Amérique, par contrebande. Ferdinand ne voyoit pas sans peine qu'il sortoit tous les ans trois cens mille écus de ses états, pour acheter des soies en Sicile & dans le royaume de Naples. Afin d'éviter une perte aussi considérable, il excita ses sujets à la culture des mûriers. Le change n'étoit pas moins lucratif que les manufactures : mais comme dans ce genre de commerce, le plus grand danger est toujours à côté du plus grand avantage, lorsque Philippe II publia le fatal édit par lequel il déclaroit sa banqueroute, & refusoit d'accepter les actes qui assuroient les créances, il répandit à Florence une consternation générale & troubla tout l'ordre du commerce. Il se fit en con-

séquence pour plusieurs millions de faillites dans les maisons commerçantes; Pise & Florence en ressentirent les funestes effets. On répandit dans la ville plusieurs libelles, & des plaintes amères contre la mauvaise foi du roi d'Espagne, & contre les artifices des Génois qu'on croyoit avoir contribué en grande partie à ces malheurs. Mais le commerce d'Angleterre & de Hollande indemnisa les Toscans de ces pertes; ces deux nations leur enseignèrent à faire la contrebande en Amérique, & leur inspirèrent l'ardeur des longs voyages par mer. L'intelligence secrète du grand-duc avec la reine Elisabeth & le comte Maurice de Nassau, lui facilita les moyens de traiter avec ces deux nations. Grand nombre de Florentins voyagèrent aux Indes, ainsi qu'en Amérique, & rapportèrent les productions les plus rares de ces contrées. François Carletti, qui avoit fait le tour du globe, fit connoître le premier à Florence le chocolat du Mexique.

Cette correspondance établie avec toutes les nations contribua à la perfection des arts connus, & en fit con-

~~noître~~ plusieurs autres. Le grand-duc
 1609. François en avoit déjà introduit, qu'on
 ignoroit avant lui à Florence : plu-
 sieurs même de ces arts, tels que ceux
 de luxe, étoient encore regardés
 comme des secrets qu'on déroboit au
 public uniquement par vanité. Mais
 Ferdinand ne fut pas plutôt souve-
 rain, qu'il les fit exposer à tous les
 yeux pour l'instruction des citoyens
 & les avantages du grand-duché. Il
 les mit sous la direction d'Emile Ca-
 valieri, homme du plus rare mérite ;
 c'est au goût exquis de ce surinten-
 dant, que les beaux-arts durent leur
 perfection, & la ville de Florence ses
 plus beaux ornemens. Ce gentilhomme
 Romain eut une inspection générale sur
 tous les artistes & les ouvriers. Le prince
 en avoit cependant excepté le célèbre
 Jean de Bologne, Jacques Billivell (a),
 jouaillier du prince, & le Romain
 Paul Paluzzeli, directeur de la musi-
 que. Cavalieri n'épargna aucun des

(a) Cet Allemand fut appelé à Florence
 par Côme II. Son plus bel ouvrage est
 celui de la couronne ducale, dont le travail fut
 admiré dans ce siècle autant que la matière.

soins nécessaires pour le progrès des beaux-arts, & le succès couronna ses soins, au point que les Toscans crurent bientôt qu'ils pouvoient se passer des ouvrages de l'étranger. Une lettre du grand-duc au gouverneur de Sienne, du 15 janvier 1594, nous apprend quels étoient les arts qu'on cultivoit nouvellement en Toscane, & quel étoit le zèle du prince pour la propagation de ces mêmes arts : « Je veux, dit-il, remédier à l'obstination de certaines gens qui empêchent, même à leur préjudice, l'introduction de nouveaux arts dans mes états; arts que je dois favoriser pour l'utilité de mes sujets, comme celui de faire le verre blanc, la porcelaine de Majolica (ou *fayance*), &c. Afin de donner dans les commencemens à ces mêmes arts la facilité de s'établir dans mes états, j'ai résolu de faire faire dans les fours qu'on a construits, des ouvrages d'une bonté & d'une qualité non inférieure à celles des ouvrages qui viennent du dehors. On les vendra même plus cher que les cristaux, les verres blancs, les por-

1609.

» celaines de Faenza, l'argenterie d'Ur-
 » bino , de Tossignano , d'Arbifola &
 » de toute autre manufacture étran-
 » gère. La quantité qu'on en fait ici
 » pouvant fournir à des envois au-
 » dehors, je veux que les droits d'en-
 » trée , de passage , de sortie , soient
 » doublés aux douanes » , &c.

Les arts de luxe eurent au moins des progrès égaux à ceux des arts utiles ; la sculpture, la peinture & l'architecture firent des progrès rapides dans les écoles de Jean de Bologne & de Bontalenti. Le grand-duc s'en servit pour l'embellissement de ses palais & pour la décoration de la ville ; les particuliers s'empresèrent d'imiter sa magnificence. Enfin la législation , la frugalité, l'émulation & l'exemple du prince concentrèrent le luxe dans les bâtimens , dans les jardins , dans les tableaux, les statues & les collections d'antiquités. Le ciseau de Jean de Bologne ne fut jamais oisif. Ce grand artiste , si supérieur à tous ceux de son siècle , n'eût pas suffi pour contenter la passion générale , s'il n'eût trouvé dans son école des sujets capables de seconder ses travaux. Ferdinand le chargea

sous la direction de Bernard Vecchiotti, d'ériger une statue équestre en bronze au grand Côme; monument éternel des vertus de ce prince, de la vénération de son fils & du génie de l'artiste. Cette statue ayant fait l'admiration de toute l'Europe, Philippe III & Henri IV voulurent aussi avoir une statue équestre de la main du même artiste, & semblable à celle de Côme. Les ateliers de Jean de Bologne furent bientôt remplis d'ouvrages pour tous les princes, & chacun se disputa l'avantage d'en posséder; ce fut de son école que sortirent les habiles sculpteurs de l'Europe. Après les guerres civiles, le roi de France demanda à Ferdinand des sculpteurs, des jardiniers & des plantes curieuses dont il embellit ses jardins. Thomas Francini, celui qui avoit exécuté la fontaine de Pratolino, vint finir à Paris celle de Saint-Germain, & des autres maisons du roi.

Ferdinand flatté de ce que la Toscane devenoit l'école des beaux-arts, donnoit généreusement à toutes les cours & même aux particuliers, les ouvrages les plus élégans de ses artistes. Assez souvent il envoya aux ministres

~~1609.~~ 1609. de France & d'Espagne les plus beaux morceaux de sculpture & de peinture qui étoient exécutés à Florence. L'Allemagne admiroit sur-tout les mosaïques faites en Toscane. Côme y avoit introduit cet art : François l'avoit aussi encouragé : mais Ferdinand le porta à la perfection. Avant lui, on ne représentoit que des fleurs, des payfages & des marines dans ces ouvrages. Sous son gouvernement, on essaya de l'appliquer au portrait, & ce fut avec tant de succès qu'il fit exécuter celui de Clément VIII, & écrivit en ces termes à celui qu'il chargea de le présenter.

« Après avoir inventé nous-mêmes » une nouvelle manière de rendre les » traits de nos amis par cette sorte » d'ouvrage, manière toute différente » des mosaïques ordinaires, nous » avons fait exécuter le portrait de Sa » Sainteté », &c.

Ce qui contribua beaucoup à perfectionner cet art, fut le dessein que Ferdinand avoit formé de bâtir une chapelle destinée à la sépulture de ses ancêtres & de ses successeurs. Ce prince vouloit que cet édifice surpassât tous ceux du même genre par la perfection de

l'art & la richesse des matériaux. Cette chapelle fut commencée, le 6 août 1604, sur les dessins de Jean de Médicis, sous les ordres de Mathieu Nigetti : quoique l'architecture ne répondit pas aux talens supérieurs de cet architecte, le dessein où l'on étoit d'y employer la main des plus habiles ouvriers & de l'enrichir des trésors les plus précieux que produit la nature dans tous les climats, auroit rendu cet édifice le plus superbe de toute l'Europe. On chercha chez les nations étrangères les marbres les plus rares ; les négocians & les Jésuites furent chargés de rassembler dans les Indes ce qu'elles produisent de plus riche & de plus précieux. Il est rare que des projets si vastes soient adoptés par le successeur d'un prince avec autant d'ardeur qu'il les a conçus lui-même ; les événemens imprévus qui arrivèrent depuis en Toscane firent suspendre ce grand ouvrage.

Les Italiens doivent le caractère de leur musique au bon goût de Ferdinand & de sa cour. Ils doivent également à l'un & à l'autre le théâtre Italien dont le règne de ce prince est la première époque. Emilio Cavalieri in-

~~1609.~~ 1609. introduisit le premier la musique sur la scène, entremêlant le dialogue d'ariettes, accommodées au sujet. On jouoit plusieurs fois l'an des pièces dramatiques à la cour des Médicis. Le goût dominant alors y réunissoit avec art le choix de la fable, la délicatesse de la poésie, l'harmonie de la musique & l'illusion de la scène. L'imagination des poëtes, d'accord avec le genre inventif de Bontalenti, présentoit, à l'aide des machines, toutes les illusions dont le théâtre est susceptible, & qui, dans ce moment où elles étoient nouvelles, étonnoient & ravissoient le spectateur. Tandis que la poésie s'occupoit de fixer les loix du drame, & Bontalenti de régler l'ordre & l'ensemble théâtral, la musique se perfectionnoit au point de devenir le principal objet de la scène. Une société de gentilshommes Florentins, persuadés que les anciens chantoient leurs tragédies entières, résolut de les imiter, & s'appliqua tout entière à faire revivre cet usage. Le grand-duc avoit à sa cour un grand nombre de musiciens, entre lesquels Jacques Péri & Jules Caccini, dit *Jules Romain*, se distinguèrent le plus. Ils

étoient l'un & l'autre très-instruits de leur art qu'ils enseignoient à la jeune noblesse & aux courtisans. Tandis que Jules Romain s'appliquoit à perfectionner la délicatesse & la mélodie des airs, Jacques Péri inventa pour le dialogue un rythme qui tenoit le milieu entre le chant & le discours ordinaire, en secondant l'inflexion naturelle de la voix & de la période dans la prononciation. Dès qu'on eut ainsi trouvé le récitatif, on l'adapta à la nouvelle forme du drame, & l'on vit, avec la plus grande admiration, naître le spectacle de l'opéra; spectacle inconnu jusqu'alors, qui a fait & qui fait encore la passion de l'Italie, & celle des autres nations.

On donna le premier essai de cette musique dans l'opéra de Daphné, pastorale d'Octave Rinuccini, que l'on mit en chant. Enfin le spectacle parut dans toute sa perfection aux nêces de Marie de Médicis. On y représenta l'opéra d'Euridice (a); la nouveauté

1609.

(a) On fit imprimer ce drame avec la musique notée. Péri mit au-devant une préface qui contient les règles du récitatif, le

1609. & l'élégance de toutes les parties de la représentation excitèrent l'admiration d'un grand nombre de spectateurs choisis , & encouragèrent le génie des compositeurs. Non-seulement les différentes cours de l'Italie , mais encore celles de France & d'Espagne n'apprirent point la surprise & l'admiration qu'avoit causé cet opéra , sans demander aussitôt des musiciens au grand-duc. Ferdinand encouragé par son heureuse réussite , entretenit toujours à sa cour un grand nombre de musiciens supérieurs à tous ceux de l'Italie pour la musique vocale & pour les instrumens.

La perfection du goût dans les arts devoit influencer sur les progrès des lettres. Une académie destinée à encourager l'étude des auteurs classiques & celle de l'antiquité , avoit déjà frayé la route aux sciences. Ferdinand attira chez lui les savans les plus renommés de son siècle & de sa patrie. *Capo Divacca* , regardé comme le premier médecin de son tems , fut appelé à Flo-

nom de tous ceux qui eurent part à cette invention , & celui des acteurs.

rence ; on lui assura des honoraires de quinze cens écus , & le grand-duc lui faisoit de plus un présent de deux mille écus : mais la république de Venise le retint. Ferdinand obtint cependant Mercuriali , & lui donna deux mille écus par an avec tous les moyens de soutenir cet art à Pise & à Florence. La médecine ouvrit la voie aux découvertes & aux progrès de la botanique : science qui inspira bientôt le goût de l'histoire naturelle. Aldobrandin (a) contribua beaucoup à étendre cette partie essentielle de la physique , par la correspondance qu'il entretenoit avec le prince. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les premiers cabinets d'histoire naturelle établis en Toscane. Le grand-duc en avoit donné l'exemple à Pise, où il avoit rassemblé ce qu'il avoit pu acquérir de plus rare dans toutes

 1609.

(a) Le pere de l'histoire naturelle parmi les modernes. Après avoir joui long-tems de la considération de plusieurs princes qui soutinrent même ses travaux , par les sommes qu'ils lui faisoient passer, Aldobrandin mourut comme Henri Eueune, à l'hôpital, sans trouver un ami.

~~les classes~~ les classes qui forment l'ensemble de cette science. Aldobrandin en fait mention dans ses ouvrages : il y rend justice au génie de Ferdinand.

1609.

L'étude des mathématiques devoit aussi faire des progrès à proportion des autres sciences : ce siècle fut celui du célèbre Galilée. Philippe Fanton enseignoit les mathématiques à Pise en 1588. Ostilio Ricci de Ferno étoit mathématicien du prince ; il fut chargé des fortifications de l'isle d'If & de la Pomégue. L'école des architectes & des ingénieurs de Florence , la plus florissante & la plus estimée de toute l'Italie ; encourageoit l'étude des mathématiques. Plusieurs disciples de Bontalenti allèrent au dehors étendre la gloire de la nation par leurs ouvrages. Bonaiuto Lorini éleva les fortifications de Palma , & donna un traité sur l'art de fortifier les places. Les plus célèbres ingénieurs & architectes de ce tems furent Antoine Lupiccini , Jean Altoni , Alexandre Piéroni architecte de la nouvelle ville de Livourne , Gabriel Vghi , &c. qui fortifièrent plusieurs places en Hongrie & sur les frontières , aux frais de la maison d'Au-

triche. Ostilio Ricci fut le premier maître de Galilée , & lui fit obtenir la chaire de mathématiques à Pise en 1589. Galilée devint l'ornement de cette université, où il resta jusqu'en 1592. L'envie, la haine, le peu d'accord de ses sentimens avec ceux de Jean de Médicis le décidèrent à quitter la Toscane pour se retirer à Padoue. Ferdinand y consentit, & le recommanda aux Vénitiens. Ayant ensuite mieux connu ce génie sublime, & l'honneur qu'il pouvoit faire à la patrie, il le rappella à Florence ; mais sa mort mit un obstacle éternel aux desirs du prince, & priva la Toscane de cet homme célèbre.

Ferdinand possédoit des talens peu ordinaires ; il avoit une connoissance assez étendue des lettres & des sciences, il faisoit aux savans le même accueil que son père, & prenoit souvent plaisir à s'entretenir avec eux. Les grands monumens qu'il a laissés en faveur des lettres sont autant de preuves de l'amour qu'il avoit pour elles. Parmi ces monumens, on doit compter avec admiration l'Imprimerie qu'il établit à Rome à grands frais pour les langues

~~1609.~~ orientales, & les voyages que Jean-Baptiste Vecchietti fit en Egypte, en Ethiopie, en Perse, pour y recueillir des manuscrits, dont le nombre & le choix font encore un des plus précieux ornemens de la bibliothèque des Médicis.

Fin du Tome cinquième.



